
PS
9001
R32
v.2

J. Alcide Chaussé.


LIBRARY
MAY 2
UNIVERSITY OF TORONTO

LE RECUEIL LITTERAIRE
1ER NOVEMBRE 1889

LA MONTAGNE DES AMES

La nuit des morts, j'ai été réveillé je ne sais à quelle heure par le tintement des cloches ; leur son monotone et éternel m'a remis en mémoire une tradition que je venais d'entendre à Soria.

J'essayai de me rendormir. Impossible !

Une fois aiguillonnée, l'imagination est un cheval qui prend le mors aux dents et auquel il est inutile de tirer la bride. Pour passer le temps, je me mis à écrire cette histoire.

Je l'ai entendue là même où elle a eu lieu ; et je l'ai écrite en tournant de temps en temps la tête avec terreur quand j'entendais sonner les vitres de mon balcon, ébranlées par le vent.

Quoi qu'il en soit, la voilà.

I

— Attachez les chiens ; donnez le signal avec les trompettes pour que les chasseurs se réunissent, et revenons à la ville. C'est aujourd'hui le jour de tous les Saints ; la nuit approche, et nous sommes sur la montagne des âmes.

— Déjà !

— Si c'était un autre jour, je voudrais en finir avec ce troupeau de loups que les neiges du Moncayo ont arrachés de leurs tanières ; mais aujourd'hui, c'est impossible. Bientôt la prière tintera au monastère des Templiers, et les âmes des défunts commenceront à sonner leur cloche à la chapelle de la montagne.

— Cette chapelle en ruines ! Tu veux me faire peur ?

— Non, belle cousine ; tu ignores tout ce qui se passe ici, puisqu'il n'y a pas encore un an que tu y es venue de bien loin. Refrène ta monture ; je vais aussi mettre la mienne au pas ; et chemin faisant je te raconterai cette histoire.

Les pages se réunirent en groupes joyeux et bruyants, les comtes de Borges et de Alendiel montèrent sur leurs magnifiques chevaux et suivirent leurs enfants Béatriz et Alonso, qui précédaient la chasse à une petite distance.

Tout le temps de la route, Alonso raconta en ces termes l'histoire promise.

— Cette montagne, que nous appelons aujourd'hui montagne des âmes, appartenait aux Templiers, dont tu vois le couvent sur le bord de la rivière. Les Templiers étaient religieux et guerriers à la fois. Quand Soria eut été prise aux Arabes, le roi les fit venir des terres lointaines pour défendre la ville du côté du pont, faisant en cela une grande injure à ses nobles de Castille, qui auraient su la défendre seuls, comme ils avaient su la conquérir.

« Entre les chevaliers de l'Ordre nouveau et puissant et les hidalgos de la ville, fermenta pendant plusieurs années, et enfin éclata, une haine profonde. Les premiers avaient mis des barrières à cette montagne, et se réservaient une chasse abondante pour fournir à leurs besoins et con-

tribuer à leurs plaisirs ; les seconds résolurent d'organiser une grande battue dans la clôture, malgré les sévères prohibitions des clercs à éperons, comme ils appelaient leurs ennemis.

« Le bruit de leur querelle s'étendit au loin, et rien ne put arrêter les uns dans leur manie de chasser, ni les autres dans leur résolution de les en empêcher. L'expédition projetée eut lieu. Les bêtes féroces ne s'en souvinrent pas ; mais elle fut toujours présente aux mères qui portèrent le deuil de leurs fils. Ce ne fut pas une chasse, ce fut une bataille épouvantable. La montagne fut semée de cadavres ; les loups, que l'on voulait exterminer, eurent un sanglant festin. Enfin intervint l'autorité du roi. La montagne, maudite occasion de tant de malheurs, fut abandonnée par les religieux, et leur chapelle, dans laquelle avaient été enterrés amis et ennemis commença à tomber en ruines.

« On dit que depuis lors, quand arrive la nuit des défunts, on entend la cloche de la chapelle qui sonne toute seule, et que les âmes des morts, enveloppées dans des lambeaux de suaires, courent comme dans une chasse fantastique entre les ronces et les broussailles. Les cerfs brament épouvantés, les loups hurlent, les serpents poussent d'affreux sifflements, et l'autre jour on a vu imprimés sur la neige les pieds décharnés des squelettes. C'est pour cela qu'à Soria nous appelons cette montagne, montagne des âmes ; et c'est pour cela que j'ai donné l'ordre du départ avant que la nuit tombe.

Le récit d'Alonso se termina juste quand les deux jeunes gens arrivèrent à l'extrémité du pont qui donne entrée dans la ville de ce côté. Là ils attendirent le reste de la chasse puis ils se perdirent tous dans les rues étroites et sombres de Soria.

II

Les serviteurs venaient de lever la nappe ; la haute cheminée gothique du palais des comtes de Alendiel renvoyait une vive splendeur qui illuminait un groupe de dames et de caballeros conversant familièrement autour du feu, et le vent fouettait, dans leurs cadres de plomb, les vitres des ogives de la salle.

Seules, deux personnes, Béatriz et Alonso, paraissaient étrangères à la conversation générale ; Béatriz suivait des yeux, absorbée dans de vagues pensées, les caprices de la flamme. Alonso regardait le reflet du feu étincelant dans les prunelles de Béatriz.

Depuis un moment, tous deux gardaient le silence.

Les duègnes racontaient, à propos de la nuit des morts, des histoires terribles, dans lesquelles les spectres et les apparitions jouaient le principal rôle, et, au loin, les cloches des églises de Soria faisaient entendre un son triste et monotone.

— Belle cousine, s'écria Alonso, rompant enfin le silence, nous allons bientôt nous séparer, peut-être pour toujours. Les arides plaines de la Castille, ses coutumes rudes et guerrières, ses mœurs simples et patriarcales ne te plaisent pas, je le sais ; je t'ai entendue soupirer souvent ; peut-être pour quelque galant de ton domaine.

Béatriz fit un geste de froide indifférence ! tout un caractère de femme se révéla dans cette dédaigneuse contraction de ses lèvres déliées.

— Peut-être pour les splendeurs de la cour de France, où jusqu'ici tu as vécu, s'empressa d'ajouter le jeune homme. D'une manière ou d'une autre je le pressens je ne tarderai pas à te perdre... En nous séparant, je voudrais que tu emportasses un souvenir de moi... Te rappelles-tu quand nous allâmes au temple remercier Dieu de t'avoir rendu la santé que tu étais venue chercher sur cette terre ? Le joyau qui retenait la plume de ma toque captiva ton attention. Qu'il serait beau, retenant un voile sur ta sombre chevelure ! Déjà il a attaché celui d'une mariée. Mon père en fit don à celle qui me donna le jour et elle le porta à l'autel... le veux-tu ?

— Je ne sais s'il en est ainsi dans ton pays, répondit la belle ; mais dans le mien, un présent reçu engage. Un jour de solennité seulement on peut accepter un présent des mains d'un parent... encore lorsqu'il peut aller à Rome sans en revenir les mains vides.

L'accent glacial avec lequel Béatriz prononça ces paroles troubla un instant le jeune homme qui, après s'être rasséréné dit avec tristesse :

— Je le sais ; mais aujourd'hui se célèbre la fête de tous les Saints, du tien, parmi les autres ; aujourd'hui c'est un jour de solennité et de présents, veux-tu accepter le mien ?

Béatriz se mordit légèrement les lèvres et étendit la main pour prendre le joyau sans ajouter une parole.

Les deux jeunes gens redevinrent silencieux, et on entendit de nouveau la voix cassée des vieilles qui parlaient de sorcières et de lutins, le murmure du vent qui faisait trembler les ogives, et le son triste et monotone des cloches.

Quelques minutes après, la conversation interrompue se renoua ainsi :

— Et avant que s'achève le jour de tous les Saints, dans lequel on honore le mien comme le tien, où tu peux sans te lier me laisser un souvenir, ne le feras-tu pas ? dit-il, enfonçant son regard dans celui de sa cousine qui brilla comme un éclair, illuminé par une pensée diabolique.

— Pourquoi non ? s'écria-t-elle élevant la main à l'épaule droite comme pour chercher quelque chose entre les plis de sa large manche de velours brodé d'or... Puis avec une enfantine expression de tristesse, elle ajouta :

— Te souviens-tu du ruban bleu que je portais aujourd'hui à la chasse et que je ne sais pour quelle emblème de sa couleur tu me dis être la devise de ton âme ?

— Oui.

— Eh bien, il s'est perdu ! Il s'est perdu, et je voulais te le laisser comme un souvenir.

— Il s'est perdu ! Où ? demanda Alonso, se levant avec une indicible expression de crainte et d'espérance.

— Je ne sais... sur la montagne peut-être.

— Sur la montagne des âmes ! murmura-t-il en pâlissant et en se laissant tomber sur son siège ; sur la montagne des âmes !

Puis il ajouta d'une voix entrecoupée et sourde : Tu le sais, parce que tu dois l'avoir entendu mille fois, dans la ville, dans toute la Castille on m'appelle le roi des chasseurs. N'ayant pu encore montrer mon courage dans les combats comme mes ancêtres, j'ai porté à ce jeu, image de la guerre, tous les dons de ma jeunesse, toute l'ardeur héréditaire

de ma race. Le tapis que foule tes pieds c'est la dépouille des bêtes que j'ai tuées de ma main. Je connais leurs retraites et leurs habitudes, je les ai combattues de jour et de nuit, à pied et à cheval, seul et en battue, et nul ne dira jamais qu'il m'a vu fuir le péril. Une autre nuit, je volerais pour chercher ce ruban, je volerais comme à une fête... mais cette nuit... cette nuit, pourquoi te le cacher? j'ai peur. Entends-tu? Les cloches sonnent, la prière a sonné à San Juan del Duero, les âmes de la montagne vont commencer à lever leurs crânes jaunes des broussailles qui couvrent leurs fosses... les âmes! dont la seule vue peut glacer d'horreur le sang du plus vaillant, blanchir ses cheveux, où l'entraîner dans le tourbillon de leur course fantastique comme une foule que le vent emporte sans que l'on sache où.

G. A. Becquer.

(*la fin au prochain numéro*)

NOVEMBRE

L'aurore ne luit plus sur les champs désolés;
Les troupeaux ont quitté les luzernes sauvages;
De farouches clameurs s'élèvent des rivages;
La bise emporte au loin les artistes ailés.

Plus d'enfants aux bosquets! plus de nids aux feuillages!
Plus de gais moissonneurs attroupés dans les blés!
Plus de doux tête-à-tête à l'ombre des treillages!
Plus de concerts la nuit sur les flots étoilés!

C'est le mois où les morts, qui souffrent sous la terre,
Désertant des tombeaux l'enceinte solitaire,
Jettent au vent du soir de lamentables cris...

Oh! ne restons pas sourds à leurs voix oppressées!
Allons tous visiter leurs tombes delaissées
Et prier, un moment, pour ces pauvres proscrits!

W. Chapman.

VOYAGE AUTOUR DU DICTIONNAIRE

Ami. — Un homme qui partage votre bonne et votre mauvaise fortune — la bonne surtout.

Ange. — La femme du voisin.

Brocanteur. — Un marchand qui vend du neuf pour de l'ancien, et du vieux pour du neuf.

Cadeau. — Les petits cadeaux entretiennent l'amitié — les grands entretiennent l'amour.

Gaze. — Étoffe qui déshabille gracieusement une femme bien faite.

Guitare. — Un instrument sensible qui pleure quand on le pince.

Charles Narrey.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 7

DERRIÈRE un des grands arbres, je pus voir sans être vu ce qui se passait. Je savais que la rivière n'était guéable qu'à plusieurs milles plus loin, et m'étais assuré qu'il n'y avait aucune embarcation qui put leur permettre de traverser. Je vis les employés d'Octave et de Marguerite les retenir pour les empêcher de se noyer, en voulant aller porter secours à leur enfant, sans qu'ils pussent eux-mêmes savoir quels dangers la menaçaient.

J'avais au moins deux grandes heures devant moi avant qu'ils arrivassent à la maison. Deux heures et la nuit étendrait ses sombres voiles dans la forêt, ma fuite était assurée.

Cependant Paulo par mon ordre, avait été jeter dans une des chambres de la maison un brandon incendiaire, et était revenu me rejoindre tandis que la vieille fille sur les bords de la rivière, s'arrachait les cheveux et jetait des cris de désespoir. Bientôt après elle aperçut la fumée qui s'échappait par l'embrasure ; je la vis courir à la maison, et quelques instants plus tard le feu était éteint, mais l'enfant déposée dans une hotte que j'avais préparée exprès était sur mes épaules, et je pris ma course vers la profondeur des bois. Paulo me suivait et portait les provisions.

Je marchai ainsi sans relâche deux jours et deux nuits, ne m'arrêtant qu'un instant pour donner quelque nourriture à la petite malheureuse, ne prenant pas moi-même le temps de dormir. La troisième journée, nous devions avoir parcouru une distance considérable, et par les précautions que nous avions prises de ne laisser aucun vestige de notre passage, nous étions hors de l'atteinte de ceux qui nous poursuivaient. Nous fîmes halte, et je sortis pour la première fois l'enfant de sa hotte. La pauvre petite était affreusement changée, elle n'avait cessé depuis le moment de l'enlèvement de pleurer et d'appeler à grands cris sa mère, son père, tous ceux enfin de qui elle pouvait espérer quelque protection. La frayeur qu'elle éprouva en apercevant nos figures est encore présente à ma mémoire, elle cacha son visage dans ses deux petites mains, et se mit à pousser des cris déchirants en appelant encore : maman, maman. Je fus obligé de la menacer pour lui faire prendre quelque nourriture qu'elle avait jusqu'alors presque toujours refusée.

Je tenais l'enfant sur mes genoux et la sentais trembler d'effroi. Je revois encore ses beaux yeux chargés de larmes qui nous imploraient tour à tour d'un air suppliant, pendant que la peur lui faisait étouffer des sanglots, et que sa petite bouche ne s'ouvrait que pour nous demander sa mère. Au lieu d'en avoir pitié, j'eus la férocité de lever la main sur elle et lui défendis d'une voix terrible de ne jamais prononcer ce nom devant moi, puis je l'étendis sur un lit que j'avais fait préparer par Paulo, car véritablement je commençais à craindre que l'enfant ne mourut épuisée par ses larmes, et que ma vengeance ne fut ainsi qu'à moitié satisfaite. Elle s'endormit enfin et bien longtemps pendant son

sommeil des soupirs vinrent soulever sa poitrine. Lorsqu'elle s'éveilla quelques heures après, ce fut d'une voix triste et timide qu'elle me demanda à manger.

Pendant qu'elle dormait j'avais préparé pour elle nos meilleurs aliments. Ce n'étais certes pas par tendresse que je l'avais fait, car je sentais au-dedans de moi une telle fureur contre l'enfant d'Octave, que je l'eusse saisie par les pieds et lui eus broyé la tête sur un rocher ; mais mon désir de leur faire du mal n'était pas encore au tiers satisfait. Il me fallait prolonger la souffrance et leur voir boire le calice de la douleur jusqu'à la lie.

Enfin, lorsqu'elle eut pris son repas, je l'installai de nouveau dans la hotte. La pauvre petite se laissa faire sans même proférer une parole ; mais le regard suppliant qu'elle tournait de temps à autre sur Paulo et sur moi, nous demandait grâce. Nous continuâmes notre route allant vers le nord. Je présumais que la poursuite s'était plutôt dirigée au sud, parce qu'un parti d'Iroquois avait été aperçu quelques jours auparavant, prenant cette direction, et qu'ils retournaient dans leurs foyers ; ces sauvages d'ailleurs étaient coutumiers de ces sortes d'enlèvements chez les colons français.

Nous marchâmes plusieurs jours faisant la plus grande diligence, et arrivâmes un soir dans un village montagnais. Ces sauvages avaient été nos alliés pendant presque toute la guerre que nous venions de soutenir ; et leurs chefs me reçurent avec les plus grandes acclamations de joie. Dans la tribu, je connaissais une vieille indienne idolâtre qui avait conservé contre les blancs une haine implacable. Ce fut entre ses mains que je déposai Angeline, en lui donnant de l'or, beaucoup d'or, et lui promettant le double si je la retrouvais vivante lorsque, dans quatre ans, je reviendrais la chercher. La part des pillages qui me revenait comme chef, dans les guerres qui avaient eu lieu était très considérable, leur vente m'avait mis en mains de grandes valeurs en argent. Cette femme était cupide et méchante, et je ne doutais pas qu'entre ses mains l'enfant aurait tout à souffrir.

Je passai quelques jours au milieu des montagnais, et vins rejoindre ensuite la tribu huronne à l'endroit où je l'avais laissée.

Grâce à la paix qui avait été faite, un commerce étendu s'était établi entre les colonies françaises et anglaises, je m'engageai comme guide conduisant les caravanes, quelquefois aussi je faisais le métier de trappeur. Ces deux états augmentèrent beaucoup pendant quatre années les sommes que j'avais amassées.

IX. — PLAISIRS DE LA VENGEANCE

Douze mois après les événements que je viens de relater, sous un déguisement qui me rendait méconnaissable, je m'approchai de la demeure d'Octave et Marguerite, pour m'assurer par moi-même si la douleur que je leur faisais endurer, pouvait satisfaire la haine que je leur portais.

Non ! jamais le tigre altéré du sang de sa victime, n'éprouve un plus grand plaisir, lorsqu'il la tient dans ses griffes, que celui que me causa la scène que je vais décrire.

La nuit était déjà avancée quand je frappai à leur porte et demandai l'hospitalité. On me l'accorda de tout cœur. Aussitôt après la vieille servante que je reconnus pour celle aux soins de laquelle l'enfant avait été confiée, dressa la table sur l'ordre d'Octave, que j'eus de la peine à reconnaître tant il était changé. Mais je refusai de manger et allai m'asseoir dans le coin le plus obscur de la salle : j'avais bien autre chose à faire que de prendre de la nourriture.

Ce fut donc avec une extrême satisfaction que je remarquai chez lui une empreinte de tristesse inexprimable. Son teint était hâve et ses membres amaigris. Tout dénotait les ravages d'un mal incurable et d'une douleur sans bornes.

La scène était plus déchirante encore lorsque je me retournai de l'autre côté de la chambre et que je vis Marguerite gisant sur son lit. Quelques bonnes voisines l'entouraient et pleuraient avec elle, et j'entendais le nom d'Angeline se mêler à leur larmes. « Dieu, disait l'une, prend soin des petits enfants, pourquoi n'en ferait-il pas autant pour votre chère petite fille ? » Marguerite à ces paroles se levait sur son lit, et leur repondait : « Pourquoi Dieu nous l'a-t-il donnée cette enfant, notre joie et notre bonheur, et a-t-il permis que de barbares sauvages s'en soient emparés ? » « Vous avez entendu, reprenait une autre voisine, ce que monsieur le curé vous a dit : « le cheveu qui tombe de notre tête, c'est Dieu qui l'ordonne, les trésors de sa Providence sont infinis, il veille sur ses petits enfants ». Pourquoi la vôtre ne serait-elle pas aussi sous sa main ? »

Pauvre Marguerite ! dirai-je encore une fois, combien tu étais différente du jour où je t'avais vue si heureuse prêtant le serment éternel d'être fidele à Octave, au pied de l'autel de notre vieille église. Oh ! tu souffrais, oui tu souffrais dans ton cœur de mère toutes les tortures les plus atroces, physiques et morales, qu'un être humain puisse infliger. Elle était pâle, élevait parfois aussi vers le Ciel ses yeux baignés de larmes. « Mon Dieu, mon Dieu, dit-elle, qui donc nous rendra notre chère petite Angeline ? »

Octave racontait dans un autre coin de la chambre aux voisins qui voulaient le consoler, combien il avait goûté du bonheur intime avant l'enlèvement de leur petite fille. A ce déchirant tableau, je voyais les yeux de chacun se baigner de larmes, et de mon coin je contemplais leur désespoir ; un seul mot leur eut donné une félicité suprême, mais je me gardai bien de le prononcer, je jouissais trop des délices de ma vengeance. Ces jouissances devinrent plus effectives encore, lorsque la pauvre mère s'adressant à moi me demanda : « Vous, mon frère, qui venez sans doute de bien loin, ne pourriez-vous pas me donner quelques renseignements sur ce qu'est devenue mon enfant ? » Je parus étonné et demandai des explications.

Octave et Marguerite me racontèrent l'un et l'autre ce qui s'était passé. Je me plaisais à contourner le poignard dans la blessure. « Elle doit, leur dis-je, avoir été enlevée par une tribu Iroquoise, qui soumet aux plus affreux tourments les enfants qu'ils ravissent aux blancs ». Je leur racontai quelles devaient être les souffrances qu'elle endurait entre leurs mains. En entendant ces détails, les pauvres et malheureux parents fondaient en larmes, je voyais tous les assistants frémirent et paraître me dire : c'est assez, par grâce n'allez pas plus loin.

Cette nuit-là, le démon de la jalousie qui me possédait, devait tressaillir d'allégresse, car lorsqu'Octave allait embrasser sa femme et essayer de la consoler, au-dedans de moi je sentais un ineffable plaisir de les entendre échanger entr'eux des paroles de désespoir, elles étaient le témoignage de ce qu'ils souffraient mutuellement. Tels furent les premiers fruits que je cueillis de mon odieuse vengeance.

X. — AU LABRADOR

Lorsque j'arrivai au camp, je fus accueilli comme de coutume ; je m'informai si Paulo était revenu. Le misérable s'était depuis un an engagé avec d'autres vagabonds pour aller faire la chasse dans le Nord-Ouest. Il était arrivé de la veille, paraît-il. Je le fis appeler et j'écoutai le récit de ses exploits.

Certes, il n'avait pas toujours trouvé viande cuite ! Associé avec un parti d'Esquimaux, il avait parcouru les régions les plus septentrionales de l'Amérique, longeant toujours les côtes du Labrador et du détroit de Davis. Ils avaient vécu tous ensemble de la chair de quelques loups-marins qu'ils avaient capturés çà et là.

Un jour enfin, il leur avait fallu tirer au sort pour savoir lequel d'entr'eux servirait de nourriture aux autres. Leurs chiens avaient été dévorés l'un après l'autre, le tissu des raquettes qu'ils avaient fait bouillir, leur avait même servi d'aliment. Une poussière de glace qui leur fouettait sans cesse la figure, leur avait causé une maladie des yeux dont ils eurent mille peines à se guérir. Plusieurs d'entr'eux avaient déjà succombé à la faim et aux misères de toutes sortes ; ils avaient été obligés d'abandonner leur chasse, leurs pelleteries et leurs munitions, et c'est avec peine qu'ils se sauvèrent des troupeaux de loups et d'ours blancs qui les poursuivaient.

Un parti de chasseurs montagnais qu'ils rencontrèrent les sauva de la mort qui les menaçait de si près, ceux-ci les emmenèrent avec eux dans leur propre village, où Paulo lui-même passa quelques jours. Il y fut reçu avec la plus cordiale hospitalité. Par la manière dont il me désigna l'endroit, je compris qu'il avait été recueilli par la même tribu et dans le même village où j'avais été confier Angeline aux soins d'une vieille sauvagesse.

Effectivement, il ajouta qu'il s'était pris d'amitié pour une vieille femme ; que bien souvent il se rendait dans son wigwam et la voyait battre une enfant qu'elle avait recueillie, disait-elle. L'enfant portait sur son corps et sur ses membres les meurtrissures des coups qu'elle avait reçus.

Je lui avais caché le lieu où j'avais laissé Angeline, mais je ne doutai pas un instant après l'avoir entendu parler que le misérable avait reconnu l'enfant, et qu'il savait me faire plaisir en m'apprenant les traitements qu'elle recevait.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

M. JOSEPH LESSARD de Woonsocket, R. I. est notre agent pour les Etats-Unis. Il est par conséquent, autorisé à prendre des abonnements et à en faire la collection.

Nous prions nos lecteurs de voir la 2e page du couvert qui contient des articles très intéressants.

LE RECUEIL LITTERAIRE
15 NOVEMBRE 1889

LA MONTAGNE DES AMES

(*suite et fin*)

Pendant que le jeune homme parlait, un sourire imperceptible se dessinait sur les lèvres de Béatriz qui lorsqu'il eut fini de parler, s'écria d'un air d'indifférence et en attisant le feu, où le bois craquait lançant des étincelles de mille couleurs.

— Oh ! cela non ! quelle folie ! aller à la montagne pour une semblable bagatelle ! Une nuit si obscure, la nuit des morts, et par un chemin rempli de loups.

Elle appuya d'une telle manière sur cette dernière phrase qu'Alonso ne put faire moins que d'en comprendre l'amère ironie. Il se leva, comme mu par un ressort, passa la main sur son front, comme pour en arracher la peur qui était dans sa tête et non dans son cœur, et d'une voix ferme il s'écria, s'adressant à sa belle, qui était encore penchée sur le feu s'amusant à l'attiser.

— Adieu, Béatriz, adieu. A... bientôt.

— Alonso ! Alonso ! dit-elle se retournant avec vivacité ; mais quand elle voulut ou parut vouloir le retenir, le jeune homme avait disparu.

Quelques minutes après, on entendit le pas d'un cheval qui s'éloignait au galop. La belle avec une radieuse expression d'orgueil satisfait qui colorait ses joues, prêta une oreille attentive à cette rumeur, qui s'affaiblissait, qui se perdait, qui s'évanouit enfin. Les vieilles pendant ce temps continuaient leurs contes d'apparitions, le vent soufflait sur les vitres du balcon, et les cloches de la ville sonnaient au loin.

III

Une heure s'était écoulée, deux, trois ; minuit était sur le point de sonner, et Béatriz se retira dans son oratoire, Alonso ne revenait pas ; il ne revenait pas quand en moins d'une heure il aurait pu être de retour.

— Il aura eu peur ! s'écria la jeune fille, fermant son livre de prières et s'acheminant vers son lit, après avoir inutilement essayé de murmurer quelques-unes de ces prières que l'Église consacre le jour des morts à ceux qui ne sont plus.

Après avoir éteint la lumière et fermé les doubles rideaux de soie, elle s'endormit, d'un sommeil inquiet, léger, nerveux.

Minuit sonna à l'horloge du château. Béatriz entendit dans son sommeil les vibrations de la cloche lentes, sourdes, tristes et entr'ouvrit les yeux. Elle croyait avoir entendu prononcer son nom, mais loin, très loin, et par une voix étouffée et plaintive. Le vent gémissait dans la fenêtre.

— Ce doit être le vent, dit-elle. Et mettant la main sur son cœur elle essaya de se tranquilliser. Mais son cœur battait de plus en plus violemment. Les portes de l'oratoire avait grincé sur leurs gonds avec un cri aigu, prolongé, strident.

D'abord une, et puis toutes les autres portes plus rapprochées de son

appartement, avaient résonnées à leur tour, celle-ci avec un bruit sourd et grave, celles-là avec un gémissement long et crispant. Ensuite le silence, un silence plein de rumeurs étranges, le silence de minuit, avec un murmure monotone d'eau dans le lointain, d'aboiements de chiens, de voix confuses, de paroles inintelligibles, d'échos de pas qui vont et viennent, de frôlements de robes qui se traînent, de soupirs étouffés, de respirations fatiguées que l'on sent presque, de tremblements involontaires qui annoncent la présence de quelque chose d'invisible et dont l'approche se distingue cependant dans l'obscurité.

Béatriz, immobile, tremblante, souleva la tête et écouta un moment. Elle entendait mille bruits divers, se passait la main sur le front, écoutait de nouveau... rien.

— Bah ! s'écria-t-elle, remettant sa tête sur son oreiller de satin bleu, serais-je aussi peureuse que ces pauvres gens dont le cœur bat de terreur sous leur armure en entendant une histoire d'apparition ?

Et fermant les yeux, elle essaya de dormir... mais ce fut en vain. Elle se souleva de nouveau plus pâle, plus inquiète, plus atterrée. Ce n'était plus une illusion, les tentures de brocard de la porte, en se séparant avaient fait entendre un frôlement ; des pas lents résonnaient sur le tapis, le bruit de ces pas était sourd, presque imperceptible mais continu, et en même temps, on entendait craquer quelque chose comme du bois ou des os. On approchait, on approchait. Béatriz poussa un cri aigu, cacha sa tête et retint son souffle.

Le vent fouettait les vitres du balcon, l'eau de la fontaine tombait et tombait avec un bruit éternel et monotone, les aboiements des chiens se dilataient dans les rafales, et les cloches de la ville de Soria, les unes proches, les autres distantes, sonnaient tristement pour les âmes des morts. Ainsi se passèrent une heure, deux heures, la nuit, un siècle, car la nuit parut éternelle à Béatriz.

L'aurore parut enfin ; revenue de sa terreur, elle entr'ouvrit les yeux aux premiers rayons de lumière. Après une nuit d'insomnie et de terreur, elle est si belle la lumière claire et blanche du jour ! Elle écarta ses rideaux de soie, et elle se disposait à rire de ses craintes passées, quand tout-à-coup une sueur froide couvrit son corps, ses yeux s'ouvrirent démesurément, une pâleur mortelle se répandit sur ses joues ; sur son lit elle avait vu sanglant et déchiré, le ruban bleu qu'elle avait perdu sur la montagne, le ruban bleu qu'Alonso avait été chercher.

Quand ses serviteurs arrivèrent effrayés, lui annoncer la mort d'Alonso, qui le matin avait été vu dévoré par les loups, entre les broussailles de la montagne des âmes, ils la trouvèrent immobile, crispée, accrochée avec les deux mains à l'une des colonnes d'ébène de son lit, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, les lèvres blanches, les membres rigides, morte. morte d'horreur !

IV

On dit qu'après cet événement, un chasseur égaré qui avait passé la nuit des morts sans pouvoir sortir de la montagne des âmes, et qui le jour suivant, avant de mourir, put raconter ce qu'il avait vu, rapporta des choses horribles. On assure qu'il vit les squelettes des anciens Templiers et des nobles de Soria enterrés dans la chapelle, se lever au mo-

ment de la prière avec un bruit horrible, et à cheval sur des ossements de coursiers, poursuivre comme une bête féroce une femme belle, pâle et échevelée, qui les pieds nus et sanglants, et poussant des cris d'horreur, tournait autour de la tombe d'Alonso.

G. A. Becquer.

PETITS OISEAUX !

À MLLE ATTALA

Chantez ! chantez ! petits oiseaux,
Maintenant que les jours sont beaux...
Bientôt la froide neige
Avec son blanc cortège,
Glacera tous les rameaux !

Que vos voix lancent dans les airs,
De suaves et joyeux airs ;
Que les échos répètent
Que les échos transmettent
Jusqu'au printemps, vos sons clairs.

Ah ! chantez petits oiseaux,
Tandis que les jours sont beaux.

Ste-Cunégonde. Adam Mizare.

LES DEUX CHATEAUX DES ARDENNES

Il existait jadis à Bérisménil, près de Samrée, deux châteaux habités par deux seigneurs qu'unissait une étroite amitié.

Rien, dans les temps anciens ni dans les temps modernes, ne peut être comparé à l'affection qu'ils semblaient se porter ; Oreste et Pylade, Damon et Pythias étaient de vrais glaçons au regard d'eux.

Une discussion survenue à la chasse à propos d'une pièce de gibier vint brusquement interrompre ces bons rapports. Le motif n'était pas bien grave ; mais de nouvelles occasions de conflit surgirent et une rupture, qui jusque-là n'avait pas exclu toute idée de réconciliation, fit place à une haine mortelle.

Le seigneur de Samrée avait un fils, celui de Bérisménil une fille. Au temps de leur concorde, les deux pères avaient souvent parlé de marier ces enfants, dès que leur âge le permettrait et de resserrer par une alliance de famille les liens qui les unissaient eux-mêmes. Une fois brouillés, ils avaient abandonnés ces projets, au grand chagrin des jeunes gens, qui les prenaient fort au sérieux ; au grand chagrin surtout de la jeune châtelaine de Bérisménil, à qui son père voulait faire épouser un fils du comte de la Roche, afin de rendre la réconciliation pour toujours plus impossible.

Pendant plusieurs mois la jeune fille parvint sous divers prétextes à écarter l'union dont on la menaçait.

Enfin le père, fatigué de ces délais, lui enjoignit de se préparer à épouser l'homme qu'il lui destinait. Résignée à son sort, elle se promenait un jour mélancoliquement au-dessus d'une de ces côtes élevées qui forment la vallée de l'Ourte, quand sa monture, effrayée par le sifflement d'une couleuvre qu'elle avait froissée, s'emporte et dirige ses pas vers un précipice, au fond duquel toutes deux ne seraient arrivés qu'en lambeaux.

Cette course furieuse allait avoir pour terme une horrible catastrophe. Tout à coup, apparaît un beau jeune homme, qui saisit d'une main vigoureuse la tête du cheval et l'arrête court à deux pas du précipice.

C'était le fils du seigneur de Samrée, qui jusqu'alors n'avait pu parvenir à revoir sa fiancée d'autrefois. Effectuée dans des circonstances aussi dramatiques, la rencontre n'en fut que plus décisive. L'amour de la jeune fille s'accrut de toute la reconnaissance qu'elle devait à l'homme qui venait de lui sauver la vie ; cédant à ses sollicitations elle promit de fuir avec lui, si elle échouait dans une dernière démarche pour obtenir de son père qu'il renonçat à son odieux projet. Le père refusa de nouveau de rompre son engagement avec le comte de la Roche, et la malheureuse se disposa de son côté à exécuter sa promesse.

A la soirée, elle s'échappe du manoir paternel, se rend à l'endroit que son amant lui a indiqué et l'y trouve tenant par la bride un beau cheval noir sur lequel ils montent tous deux.

Le jeune seigneur avec sa bien-aimée en croupe, prend le chemin d'Houffalise, où un oncle, disait-il, consentait à les recueillir. Mais le seigneur de Bérisménil avait été informé de l'evasion de son enfant, et monté sur son meilleur coursier, il s'était mis à la poursuite des fugitifs. Ceux-ci ne tardent pas à l'entendre, et le jeune homme s'aperçoit avec terreur qu'il gagne du terrain sur eux. Alors il remet à sa compagne, mieux placée que lui pour écarter le persecuteur, la lame acérée qu'il porte au côté, la suppliant d'en faire usage. D'abord elle résiste à ses prières, mais, au moment où son père etend le bras pour la saisir, éperdue, elle se décide à frapper ! Le coup est à peine porté que le tonnerre éclate, et, à la lueur de l'éclair qui fend la nue, la malheureuse voit la tête de son père rouler jusqu'à l'endroit où la route côtoie le fond de la vallée de l'Ourte. En même temps elle s'aperçoit que son fiancé est en feu ; elle sent brûler sans se consumer, ce corps qu'elle embrasse et auquel elle reste attachée par une force surhumaine ; elle voit aussi le cheval noir accélérer encore sa course au lieu de s'arrêter, abandonner le chemin d'Houffalise, et tourner a droite pour se diriger vers la rivière.

C'est que le jeune seigneur de Samrée, pour trouver le moyen de se venger du seigneur de Bérisménil, a conclu un pacte avec l'enfer ; ce cheval noir n'est autre que Satan, en personne, qui emporte le couple criminel ; parvenu au bord de l'Ourte, il se précipite, avec son double fardeau dans un gouffre qui s'ouvre pour les recevoir et se referme sur eux.

Depuis lors, — et le tragique événement s'est passé il y a bien des siècles, — un spectre couvert d'un blanc linceul et traînant de lourdes chaînes, vient chaque nuit errer sur ce chemin ; la coupable châtelaine sort du gouffre où elle s'est engloutie, et cherche à regagner le manoir de Bérisménil. Jamais elle ne peut dépasser la croix qui conserve le souvenir de son parricide...

H. DE MONTBRUN.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 8.

Quelques mois après, la guerre se renouvela plus féroce encore qu'elle n'avait été. Les Iroquois portèrent toutes leurs forces contre les Hurons, qui étaient fixés sur les bords du lac qui porte leur nom. Ils firent un épouvantable massacre des vieillards, des femmes et des enfants qu'ils trouvèrent dans la bourgade. Les pères Brebœuf et Lalemant expirèrent eux aussi, comme l'avait fait précédemment le père Daniel, dans les plus affreux tourments.

C'était le coup de grâce qui était donné à nos malheureux alliés les Hurons. Aussi dûrent-ils se disperser et venir chercher seus l'abri des canons de Québec, la protection dont ils avaient besoin pour conserver les restes de leur tribu.

Les massacres avaient été terribles ; couvert du sang de mes ennemis et cherchant la mort, je ne pus pas la rencontrer.

Paulo, dans les guerres dont je viens de parler, avait été fidèle au serment qu'il avait prêté de répondre à mon appel. Il était lâche, comme je vous l'ai dit, mais remplissait auprès de moi le rôle de valet que je lui avais donné.

Enfin les quatre années que j'avais fixées pour le temps où j'irais réclamer Angeline, étaient expirées. L'or que j'avais donné à la vieille devait être épuisé, si elle l'avait employé comme je le lui avais dit. Angeline avait alors sept ans et demie, et j'avais trop souffert d'être privé du plaisir de la voir endurer des tourments comme ceux dont elle avait été victime pendant ce temps, pour ne pas avoir hâte de l'avoir auprès de moi, pour jouir au moins de ce que je lui réservais pour l'avenir.

Quand les restes de la tribu Huronne furent fixés auprès de Québec, je pris avec Paulo la direction des contrées du Nord. La saison de la pêche et de la chasse était arrivée. Dans les régions septentrionales, tout le monde sait que c'est aux derniers jours de décembre que les loups marins en troupeaux nombreux se laissent aller au courant sur les glaces polaires, pour venir raser les côtes de l'Ile de Cumberland et celles du Labrador. C'était par conséquent vers ces endroits que la tribu des Montagnais s'était dirigée. Paulo me désigna dans notre route les endroits où plusiéurs de ses anciens associés avaient trouvé la mort. La triste expérience qu'il avait acquise m'avait mis sur mes gardes, aussi n'avais-je pas regardé aux dépenses pour m'assurer d'amples suppléments de provisions et un heureux retour.

Lorsque je rejoignis les Montagnais, je fus salué avec plaisir. Malheureusement, leur chasse et leur pêche n'avaient pas été fructueuses, cependant ils espéraient des secours qui devaient leur venir d'un parti de chasseurs qui étaient allés plus loin.

La vieille sauvagesse avait suivi la tribu. Elle surtout avait souffert toutes les misères possibles. Angeline était dans un état d'amaigrissement à faire peur. Comment dans ce moment n'ai-je pas frémi en fai-

sant un rapprochement du temps où j'avais arraché cette enfant, si heureuse d'entre les bras de ses parents, pour la remettre aux soins de cette marâtre. Je récompensai cette dernière en lui donnant de l'argent pour payer ses mauvais traitements. J'avais eu soin d'enfouir dans des endroits sûrs, le long du trajet, les provisions et les viandes fumées dont je pouvais disposer, de sorte que j'étais certain de n'en pas manquer au retour.

Ainsi revins-je avec Angeline, prenant d'elle les soins les plus tendres et désirant qu'elle fut aussi belle, aussi charmante que possible, quand j'irais la présenter à ses parents sous un nom supposé.

Après notre retour, grâce à une bonne nourriture, elle retrouva toutes ses forces ; et sa beauté en se développant, frappait tous ceux qui la voyaient. Elle avait néanmoins conservé de la hutte sauvage une teinte de tristesse et de timidité, qui donnait à sa figure un charme dont il était difficile de se défendre. Son caractère était sympathique, et sa sensibilité extrême, elle ressentait très profondément les injustices et les mauvais traitements sans toutefois jamais se plaindre : les bons procédés ne manquaient jamais de faire venir à ses yeux des larmes de gratitude accompagnés des plus touchants remercîments. Trois ans s'étaient écoulés, depuis que je l'avais ramenée auprès de moi ; je m'étais chaque jour évertué à former son éducation et à développer son intelligence ; l'enfant répondait d'une manière admirable aux leçons que je lui donnais ; c'était une belle petite sensitive que je cultivais, elle était bonne, affectueuse et possédait de plus un grâce et une délicatesse naturelle exquise.

Il me semble la revoir encore dans ce moment, lorsqu'elle tournait ses beaux yeux si caressants vers moi, me demander à chaque instant du jour de sa voix si douce : « Père (c'est ainsi qu'elle m'appelait) que puis-je faire qui puisse t'être agréable ? » La manière dont elle me parlait semblait une supplication, une prière, et faisait taire pour un moment mes mauvaises passions, je me sentais attendri de tant de prévenances et de soumission, mais le démon qui me dominait reprenait bien vite le dessus. Octave et Marguerite, me soufflait-il à l'oreille, comme ils devraient s'amuser de te voir si lâche, eux qui ont été si heureux. A cette idée, je bondissais dans d'inexprimables transports de rage comme aux premiers jours de leur union. Je maudissais tout le monde et jusqu'à Dieu lui même... Oh ! quel enivrement, me disais-je dans ma fureur insensée, quel enivrement, quels délices de les voir souffrir avec usure des tourments qu'ils m'ont fait endurer. Mais je ne connaissais pas alors combien plus terribles et inexorables sont les châtiments que Dieu inflige à notre conscience, lorsque nous enfreignons ses lois.

En écrivant ces pages néfastes des jours malheureux de ma vie, les larmes brûlantes et si amères du repentir coulent le long de mes joues, il vous ferait pitié si vous le voyiez dans ce moment, anéanti sous le poids des remords, ce vieillard qui n'a jamais sourcillé aux tristes apprêts des bûchers dans les guerres indiennes, lui qui voyait d'un œil indifférent les chairs palpitantes et dénudées des infortunés prisonniers de guerre, frémir sous les tisons ardents dans une dernière agonie.

Hélas, la pauvre enfant ne se doutait guère, que tous les bons traite-

ments dont je l'entourais n'étaient qu'autant de réseaux perfides que je tendais autour d'elle ; comme enfant de Marguerite, je la haïssais de toutes les puissances de mon âme. De même que le cannibale engraisse son prisonnier pour le préparer à son repas de fête, ainsi ai-je fait d'Angeline ; et sur une nature comme la sienne, j'étais certain d'avance d'une obéissance aveugle envers moi.

Jamais allusion n'avait été faite aux jours de son enfance, que par l'histoire que je lui racontais de la manière dont elle était tombée dans mes mains. C'était, lui avais-je dit, en passant un jour le long d'une grande route déserte, que j'avais entendu les cris d'une toute jeune enfant ; abandonnée par ses parents dénaturés, elle aurait indubitablement servi de proie aux bêtes féroces, si je ne l'avais recueillie. De sales haillons l'enveloppaient, la faim et les misères de toutes sortes étaient empreintes sur sa figure. J'avais ainsi rempli pour elle le rôle de la Providence.

A chaque mot de cette histoire, l'enfant, baignée de larmes, venait m'embrasser en me remerciant.

Enfin le jour fixé où je devais la conduire à ses parents, sans toutefois la faire reconnaître, était arrivé.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

SOUVENIR D'UNE JOURNÉE DE VACANCE

LA douce aurore, embarrassée pendant quelque temps par le voile de l'obscurité, s'en dépouilla bientôt pour se draper d'un gracieux manteau rose dont la couleur s'accentua de plus en plus jusqu'à ce qu'elle eût prise une légère teinte orange ; cependant, l'aube du matin s'étant confondue avec le soleil et lui ayant cédé sa place, le roi du jour monta de l'Orient et continua son ascension jusqu'au haut de sa course.

Le ciel était pur, pas un nuage ne voilait la voûte du firmament.

Au premier regard de Phébus, je vis la terre se réveiller, la plante redresser sa tige vers le ciel, l'arbre secouer avec allégresse sa tête chevelue, la fleur ouvrir son urne odorante et répandre autour d'elle des flots de parfums, puis l'homme, partant de l'humble fermier jusqu'au plus riche bourgeois, attendre ce moment pour bénir, glorifier et adorer de nouveau le Dieu qui lui a donné le jour.

L'impression profonde que me fit ce spectacle touchant m'étonna moi-même, car, jamais le lever du soleil ne m'avait paru si beau !

Puis, la nature nous offrit un nouveau charme, lorsque les chantres divins des campagnes firent résonner les alentours de leurs chants mélodieux. Leurs joyeux gazouillements me dilataient l'âme, je goûtais à les entendre ainsi une joie suprême, indéfinissable.

L'humide rosée répandue sur la terre et surtout sur le vert gazon, disparut comme par enchantement à la vue de l'astre brillant qui semblait s'en abreuver. L'espace immense du ciel et de la terre était rempli des rayons ardents de cet astre lumineux, la nature entière était embrasée.

Je profitai de l'avant-midi pour visiter le joli village de Beauharnois, où j'étais arrivé de la veille au soir. J'y admirai de superbes villas, de

magnifiques ombrages, des sources d'eau vives qui retombent, de roc en roc, en belles nappes d'argent.

A midi le soleil avait atteint son zénith de splendeur et de gloire ; il offrait à la vue un spectacle à nul autre comparable. Car, c'était vraiment féerique que de voir se refléter, sur le beau lac Saint-Louis, les rayons du soleil qui ressemblaient parfois à de légers voiles de mousseline d'or couvrant un amas de perles fines et brillantes.

Dans l'après-midi, je fus frappé du merveilleux contour d'une petite presqu'île surnommée la « Pointe Saint-Louis », laquelle apparaît à nos yeux ravis, comme une pierre précieuse encadrée dans de l'argent massif. Mais cette admirable petite pointe a l'aspect aussi poétique que pittoresque ressemble aussi à une lame de cimeterre musulman couchée snr le Saint-Louis.

Vers le soir, le char du soleil, continuant sa marche d'un pas égal pendant quelque temps, sembla la précipiter vers l'Occident qu'il para de ses plus belles couleurs. Son disque éclatant brilla bientot aux limites du Couchant qu'il frangea de pourpre et d'or.

Quand apparut le crépuscule du soir accompagné de ses brillantes compagnes, nous nous embarquâmes, quelques amis et moi, dans une coquette chaloupe pour errer silencieusement sur une onde calme et azurée. Cependant, malgré le lumineux regard de la déesse des nuits, le ciel si clair et si pur quelques instants auparavant fut obscurci par de sombres montagnes bleues et lilas que l'Ouest poussait vers nous. A peine eûmes-nous le temps d'aborder à la rive à force de rames et d'y attacher notre chaloupe, que déjà l'orage éclatait de toutes parts et tombait en torrents sur la terre, semblable à un fleuve immense qui vient de briser ses digues et qui déborde avec fureur sur la campagne. Les cieux se fendaient en répandant de prompts et de terribles éclairs. L'écho mugissait sous l'effort de la tempête. L'orage se déchaînait avec toute sa furie dans l'immense espace, et la nuit nous couvrait de ses épaisses et noires voiles. Tout autour de nous avait un aspect sinistre.

Mais, voilà que soudain, semblable à la caravane qui s'éloigne dans le désert avec son bruit passager, l'ouragan courut vers d'autres régions, le roulement effrayant du tonnerre ne se fit plus entendre que dans le lointain et les éclairs disparurent avec la même rapidité.

Un beau ciel d'azur, parsemé de points brillants, ramena avec lui la sérénité la plus parfaite sur toute la nature. Et bientôt Vénus nous éclaira de sa lueur mystérieuse, comme un phare céleste allumé dans l'ombre. Puis, à ses côtés brillèrent de toutes parts, une multitude d'astres qui avaient la forme de boules d'or et l'éclat du diamant.

La brise qui vint saluer l'arrivée de la nuit fut douce et vivifiante. Nous respirions avec délices son haleine molle et embaumée, quand les tintements sonores du beffroi de l'église de Beauharnois annoncèrent que le char des heures était rendu à sa dixième station depuis midi. Le bruit de la cloche se perdit d'échos en échos dans les profondeurs de la nuit et la nature rentra de plus en plus dans un silence immuable, image de la mort. Nous allâmes alors goûter les douceurs du doux repos, bercé dans les bras de Morphée, qui se plût à couronner cette journée par des rêves enchanteurs.

Montréal, octobre 1889. Rodolphe BRUNET.

LE RECUEIL LITTERAIRE
1er DÉCEMBRE 1889

LES TROIS CLEFS

Un jour qu'Abul Azzar, guerrier arabe fameux par ses exploits, s'était endormi sous sa tente, il fit un songe étrange :

Il lui semblait suivre depuis plusieurs jours, une pente rapide, qui conduisait au sommet d'une haute montagne, quand tout à coup, il se trouva en face de deux massives portes d'airain, qui barraient complètement la route. A côté des portes étaient suspendues trois clefs, dont une en fer, une en argent et une en or. Au-dessus était écrit ce mot : « Choisis ».

Abul Azzar réfléchit pendant quelques minutes et finalement s'empara de la clef en fer, disant : « Le fer est le symbole du pouvoir, et le pouvoir est la plus belle des choses qu'on puisse posséder durant cette vie ».

Il introduisit la clef dans la serrure des portes qui s'ouvrirent sans bruit, devant lui.

Abul Azzar entra et immédiatement il se vit au milieu d'une terre magnifique, tapissée de fleurs les plus odoriférantes ; une douce lumière éclairait cet endroit charmant ; l'air était rempli des chants harmonieux d'oiseaux inconnus ici-bas.

Comme Abul Azzar s'avançait, il s'aperçut aussitôt que tout ce qui existait dans ce paradis terrestre semblait le reconnaître pour maître. Les fleurs se courbaient sur son passage et l'enivrait d'un parfum délicieux. Les animaux de la forêt se prosternaient à ses pieds. Abul Azzar était maître de toutes choses, et durant plusieurs jours il fut heureux. Les bêtes les plus féroces s'avançaient docilement pour lui servir de monture. Il commandait aux champs et ceux-ci comme par miracle lui rendaient les meilleurs et les plus beaux grains ; il commandait aux arbres et ceux-ci s'abaissaient pour lui permettre de cueillir des fruits. Des ruisseaux d'une eau pure et fraîche le suivaient en tous lieux afin qu'il put facilement étancher sa soif. Les oiseaux chantaient ou se taisaient selon qu'il le voulait

Mais Abul Azzar se dégoûta bientôt du pouvoir. Il voyait que ce n'était pas la plus belle des choses qu'on puisse posséder durant cette vie ; car il fatigue bientôt celui qui l'exerce. « Je vais retourner, se dit-il, à l'entrée de ce séjour, et demander à être débarrassé de cette charge tyrannique ». Puis il revint vers les portes d'airain. Elles étaient encore ouvertes. Alors tout joyeux, il sortit au plus tôt et les portes se refermèrent. Soudain, il leva les yeux et vit les autres clefs. La tentation était trop forte ! — Je vais en choisir une autre, ô pouvoir mystérieux ! qui m'accorde ce privilège de préférence à tous les autres mortels.

Abul Azzar s'empara de la clef d'or, la plaça dans la serrure, et, de nouveau, les portes s'ouvrirent.

Cette fois Abul Azzar se trouva au milieu d'une grande ville. Il fut étonné quand il considéra la richesse de ses vêtements. Les personnes qui le rencontraient le saluaient avec déférence et respect. Il arriva devant un palais d'une architecture merveilleuse et d'une magnificence

inouïe. Le marbre le plus beau avait servi à sa construction. Sur la façade on lisait cette inscription : « Palais d'Abul Azzar ». Rempli de délices, Abul Azzar entra dans le jardin qui précédait. Au milieu, s'élevait une fontaine, et l'eau qui s'échappait tombait et se jouait dans un bassin de perles. Chaque côté du jardin, étaient deux escaliers d'un bois sans prix, conduisant à l'intérieur du palais. Partout se tenaient des serviteurs attendant les ordres de leur maître. Les plus belles vierges dansaient au son d'une musique délicieuse. Abul Azzar prit possession de sa nouvelle demeure et s'abandonna au luxe et aux plaisirs de toutes sortes.

Cependant, il se fatigua encore de tant de magnificence. Il s'ennuyait dans les banquets et les fêtes. Il dédaignait ses habits faits des étoffes les plus dispendieuses. Un soir il se couvrit d'un modeste vêtement et s'enfuit hors de la ville. Il marcha jusqu'a l'aurore. Le soleil venait à peine de paraître, quand il arriva aux portes d'airain. Comme la première fois les portes étaient ouvertes et elles se refermèrent après sa sortie.

— O pouvoir mystérieux ! qui préside à ma destinée, s'écria Abul Azzar en pleurant, je n'ai pas su profiter de tes faveurs. Dans mon ignorance et ma folie je ne passerai plus ces portes.

Et la clef d'argent semblait briller avec plus d'éclat à l'endroit où elle était suspendue. Le guerrier arabe pensait en lui-même : « Sûrement je ne puis faire mal en ouvrant les portes avec cette dernière clef ; car, ayant rejeté le pouvoir et la richesse, il ne doit rien exister pouvant me rendre heureux ». La curiosité aidant, il s'empara de la clef. Alors il vit quelque chose qu'il n'avait pas encore remarqué. Sur chaque clef était écrit un mot et le mot gravé sur celle qu'il tenait, était : AMOUR !

Abul Azzar, le cœur content ouvrit de nouveau les portes, mais quelle ne fut pas sa stupéfaction de se trouver dans sa vieille tente, avec ses enfants près de lui et ses chameaux qui paissaient non loin !

— O sage et bienfaisant pouvoir, dit-il, tu connais toutes choses mieux que nous. L'amour est la plus belle des choses durant la vie et l'amour repose dans le cœur de chaque homme.

Abul Azzar s'éveillant à ce moment, fit appeler ses enfants et leur raconta sa vision. Il les supplia d'ouvrir la porte de la vie avec la clef de l'amour.

[D'après James Buckham]. E. Z. MASSICOTTE.

ANECDOTES

UNE femme âgée de quatre-vingt-dix ans disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze : « La mort nous a oubliés. — Chut ! lui répondit M. de Fontenelle, en mettant le doigt sur sa bouche ».

Milord Hervey, voyageant dans l'Italie et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt : « Ah ! ah ! dit-il, l'eau est salée ; ceci est à nous ».

Nicolas CHAMFORT.

RÊVERIE

DÉDIÉE À MON AMIE HECTORINE O...

C'ÉTAIT par une superbe soirée de l'automne de 188* ; le temps un peu froid était néanmoins très sec ; la lampe des nuits promenait son flambeau mystérieux à travers les ombres nocturnes ; le ciel peuplé d'une multitude d'étoiles était semblable à un drap d'azur parsemé de perles brillantes dont l'eclat perçait l'espace immense en frappant délicieusement l'imagination du spectateur.

J'étais assis sur un des bancs verts du carré Saint-L..., à peu près délaissé en ce moment.

Je plongeais mes regards de tous côtés et je ne voyais que des montagnes de feuilles mortes agitées de temps en temps par le vent, que des allées désertes qui ressemblaient à celles des cimetières, et qu'une nature triste mais grandiose par le spectacle qu'elle présentait.

Les feux de la lumière électrique étaient ternes et l'ensemble avait un aspect monotone bien propre à inspirer la méditation.

Partout, l'automne avait jonché la terre de la dépouille des beaux érables et des grands ormes qui dispersés çà et là, montraient leurs branches sèches, nues et décharnées. Le gazon qui recouvrait les pelouses dégarnies de fleurs, avait jauni au souffle de l'automne. La cloche de quelque temple religieux mêlait un son lugubre aux sifflements du Nord qui passait en faisant frémir les cimes flétries des arbres.

Après avoir longtemps fait errer mon imagination sur ces débris de l'été qui m'environnaient, je m'arrêtai sur le spectacle que m'offrait la fontaine placée devant moi qui versait son limpide et brillant crystal qui allait ensuite se mêler au contenu d'un bassin magnifique. Cela m'impressionna beaucoup ; je me demandais · cette eau qui tombe, qui fuit, qui va se confondre avec ce limpide bassin, ne présente-t-elle pas l'image de la vie ? A peine sommes-nous nés, à peine avons-nous entrevu le monde et ses plaisirs passagers, que déjà, la tombe se présente devant nous, et que nous courons vers la mort. Notre vie s'éteint, nos cendres se confondent avec la poussière, nous n'existons plus ; notre mémoire s'est effacé des vivants, notre nom est oublié du monde !

Ainsi tout ce qui respire marche au cercueil ; c'est notre destinée !

Ces rêves si tristes, pourtant si vrais, et mille autres pensées assiégèrent mon esprit.

Puis, je fus frappé par la vue de ces étoiles qui fuient, avec la vitesse de l'aigle fendant les airs ; leur trace semblait laisser un sillon lumineux dans l'espace. Peut-être, sont-elles des messagers de l'Astre divin qui préside à la vie et à la mort.

Toujours est-il que le tableau en était touchant, et je pensais aussi à ces jolis vers d'un de nos plus grands poètes :

" Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime ?
Moi-même.... il en est un, solitaire isolé.... " etc.

Lamartine chantait juste, quand sa lyre trouva cette inspiration ; je le compris ce soir-là.

La nature voilée des ombres mystérieuses de la nuit, éclatait, de toutes parts, en sons tristes et monotones. A tous ces spectacles grandioses, mon âme était ravie de la beauté de la nature et de la grandeur de Dieu.

Les charmes doux et célestes de la rêverie m'invitaient trop à les goûter, pour ne pas m'y arrêter longtemps ; aussi la nuit avait-elle franchi, a demi, sa course a travers les ombres mornes et silencieuses qui planent sur la sphère endormi, et je pensais, à peine, à laisser ma place et à détacher mes regards de cette scène touchante propre à faire penser à la mort et à l'immortalité de l'âme.

En quittant ma place pour regagner ma demeure, je levai, une dernière fois, les yeux vers l'espace azuré qui était tout resplendissant de la lumière répandue par la divine Vestale que Dieu a chargée d'éclairer les peuples et les nations durant le repos de Phébus.

Rien de cette vivante nuit ne m'a échappé et chaque soir, quand le temps et les nuages permettent de distinguer à nu la voûte des cieux, le souvenir de cette soirée du carré Saint-L..., me revient de suite à l'esprit.

Montréal, novembre 1889. Rodolphe BRUNET.

QUELQUES VÉRITES

L'HOMME. — L'homme est un atome dans l'univers.

LA VIE. — La vie est une étincelle de lumière qui s'éteint dans la tombe.

LA RENOMMÉE. — Un météore qui éblouit et retombe en poussière.

LA RICHESSE. — Source de soucis et d'embarras.

LE PLAISIR. — Un rayon de soleil avant l'orage.

L'AMOUR. — Éclair de bonheur dont le souvenir adoucit les aspérités de la vie.

LA FOI. — L'ancre de salut jetée de l'autre côté de la tombe.

L'ESPÉRANCE. — Une étoile isolée scintillant sur un désert.

LA CHARITÉ. — Ruisseau fertilisant, prenant sa source dans l'amour du prochain.

LA RELIGION. — La clef qui ouvre les grandes portes du ciel.

LA MORT. — Le glaive qui tranche les liens qui nous attachent à la vie.

LA TERRE. — Le pélérinage de l'homme vers l'éternité.

LA TOMBE. — Repos des fatigues du voyage.

LA RÉSURRECTION. — Le réveil subit d'un long sommeil.

LE CIEL. — Royaume promis de joie, de lumière et d'amour suprême.

J. Uld. BRULÉ, ptre.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 9

Elle était encore toute émue de la répétition de ce conte. Oh ! qu'elle était belle avec son costume pittoresque et demi-sauvage que je lui avais fait confectionner sans regarder au prix lorsque je la conduisis chez Octave quelques jours après. J'étais d'ailleurs informé que le temps pressait, parce qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. Mes renseignements étaient bien précis, puisqu'en entrant dans la maison, cette fois j'eus presque peur de mon œuvre. Jamais le génie du mal ne peut infliger dans une paisible et heureuse demeure, plus ou même autant de douleurs que je leur en ai fait endurer. Pour compléter leurs souffrances, un incendie avait détruit leur grange et toute leur récolte l'année précédente ; mes espions m'en avaient informé, c'étaient eux qui y avaient mis le feu d'après mon ordre.

Les malheureux jeunes gens avaient été obligés de contracter des dettes considérables pour reparer les pertes qu'ils avaient subies ; ils etaient donc devenus dans un etat de gêne des plus apparentes. Au moment où nous arrivâmes, un prêtre avec une nombreuse assistance terminaient les derniers versets du *De Profundis*. Tout le monde était triste et recueilli, et l'on entendait des sanglots de tous côtés, Octave venait d'expirer. Son cadavre gisait devant moi. Il était hâve et défiguré au point que je ne l'aurais point reconnu, si ma haine ne m'eût dit que c'était lui.

La prière finie, chacun en essuyant ses larmes disait : « Pauvre Octave, si jeune avec un si long avenir de bonheur devant lui, si plein de force et de santé et malgré tout cela déjà mort. Quelles douleurs terribles les malheureux enfants ont enduré depuis l'enlèvement de leur petite fille, quelles larmes de sang le désespoir ne leur a-t-il pas fait verser, et Marguerite dans peu d'instants, elle aura été rejoindre Octave. Ils seront tous deux bienheureux, alors leur martyr sera terminé ».

Cependant d'après le conseil du prêtre, on avait transporté Marguerite dans un autre appartement pour lui épargner la vue navrante des derniers moments d'Octave ; le silence était parfait et nous l'entendions qui l'exortait d'une voix émue et pleine d'onction à se résigner et à faire à Dieu l'offrande des sacrifices que dans ses inscrutables desseins, il avait exigés d'elle.

« Si votre enfant est auprès des anges, réjouissez vous, lui disait-il, dans peu d'instants vous serez avec elle et votre mari ; si au contraire, elle vit encore, du haut du ciel vous veillerez tous deux sur elle, et dans le cas où elle serait entre les mains des méchants, vous la protégerez plus efficacement que vous n'auriez pu le faire ici-bas ».

Peu après, elle demanda à revoir encore une fois son Octave. On s'empressa d'acquiescer à son désir et de transporter son lit dans la chambre où il gisait. Elle fit un signe à une vieille servante, que je reconnus pour la même qui prenait soin de l'enfant le jour de l'enlèvement. Celle-ci alla chercher le berceau et le plaça entre les deux lits.

Hélas il était à jamais resté désert. Les mêmes jouets que j'avais vus autrefois auprès de la petite étaient encore là au pied de sa couche et comme à portée de sa main. Ils avaient été religieusement conservés, comme s'ils eussent espéré qu'un ange la leur ramènerait. Leur lustre seul avait été terni par les larmes et les baisers des parents désolés.

Avant que de jeter un regard sur la mourante, je fermai les yeux pour me recueillir et jouir intérieurement des ravages que la douleur et le désespoir devaient lui avoir causé. En les rouvrant, je faillis pousser un cri de joie, mes plus extravagantes espérances étaient dépassées. Marguerite n'était plus qu'un squelette, recouvert d'un parchemin jauni et collé sur des os.

Ses yeux seuls vivaient, mais ils avaient un éclat véritablement effrayant. Ils semblaient vous percer et rentrer dans l'âme de ceux sur lesquels ils s'arrêtaient. Je les suivais avec angoisse, de crainte qu'ils ne s'arrêtassent sur moi quand je les voyais se promener avec indifférence sur chacune des personnes de l'assistance.

Les pleurs d'Angeline se mêlaient abondamment à ceux des voisins et de leurs femmes, qui chaque jour avaient suivi les progrès du mal.

Marguerite regarda un instant Octave, puis ses yeux tombèrent sur moi après avoir erré vaguement sur les personnes présentes. Un feu sombre et terrible les éclairait. C'était les derniers jets de lumière de la lampe qui s'éteint. Surpris d'abord, ils prirent bientôt une fixité extraordinaire. Je sentais qu'ils plongeaient jusqu'aux derniers replis de mon âme comme s'ils eussent voulu en pénétrer les secrets. De plus en plus, de ternes et maladifs qu'ils étaient auparavant, ils devenaient intelligents et perçants. Je ne sais ce qui se passait au-dedans d'elle, mais je comprenais qu'il y avait quelque chose de surnaturel, et qu'elle lisait au-dedans de moi comme dans un livre ouvert. Le feu qui sortait sous ses prunelles me brûlait, me dévorait, et j'aurais donné tout au monde pour pouvoir m'y soustraire.

Sous ce regard ardent, mes dents claquaient dans ma bouche, un frémissement se fit sentir dans tous mes membres, et malgré l'empire que j'avais sur moi-même, je tremblais et une sueur abondante se répandit sur tout mon corps.

Je le voyais, elle me reconnaissait et devinait tout. Je ne sais ce qui fut advenu, si ses paupières ne se fussent fermées. Bien que son regard n'eut pas été long, il m'avait exprimé tout ce qu'il y avait eu dans ma conduite de méchanceté et de scélératesse. Je profitai toutefois de ce moment pour me réfugier dans un coin de la chambre d'où je pouvais l'observer sans qu'elle ne me vit.

Pendant ce temps, tout le monde était silencieux, le prêtre seul priait tout bas auprès de leurs chevets.

Peu d'instants après, la mère ouvrit de nouveau ses yeux et les tourna vers l'endroit que je venais de laisser. Angeline avait prise ma place. Elle la couvrit à son tour de son regard brillant, mais maintenant lucide. Elle la fixa longtemps. Jamais je ne pourrai décrire le changement d'expression qui s'opéra soudainement. Ce fut comme un rayon céleste d'espérance et d'amour d'abord, puis de bonheur ineffable, il passa et s'éteignit comme l'éclair. Elle ferma de nouveau les yeux pour se recueillir encore un moment, et fit signe à la vieille servante d'approcher

plus près d'elle, lui murmura quelques mots à l'oreille. Ces quelques mots que nous n'entendîmes pas nous parurent être un ordre. Celle-ci vint prendre Angeline qui fondait en larmes, et la conduisit auprès du lit. Marguerite la contempla un instant avec une expression que je ne puis décrire, et que vous ne sauriez jamais imaginer ; puis, d'un bond, elle fut sur son séant, saisit Angeline, la pressa sur sa poitrine et collant ses lèvres sur celles de la petite : « Mon enfant, ma chère Angeline, s'écria-t-elle d'une voix impossible à rendre, merci, merci mon Dieu !... » puis elle retomba sur son oreiller tenant toujours son enfant étroitement embrassée.

A cette vue, tout le monde était muet de stupeur et quand au bout d'une minute quelques assistants les séparèrent, Marguerite ne souffrait plus, et Angeline par ses sanglots et ses larmes avait inondé le visage de la morte pendant que dans ses paroles à peine articulées, on entendait : « ma mère, oh ! ma mère !... » Dieu avait permis qu'elles se reconnussent mutuellement.

Maintenant que je n'étais plus sous les regards de la mère, ma joie féroce était revenue. Je devais être horrible à voir dans ce moment solennel et déchirant ; je craignais que le bonheur que je ressentais dans mon âme, ne se trahit sur ma figure et qu'on ne s'en aperçut. Je saisis donc Angeline par la main et me précipitai vers la porte : « A nous deux, à présent » lui dis-je, bien que la malheureuse victime répétât encore : « Ma mère, oh ! ma mère ! » et qu'elle étouffa dans ses sanglots.

XI. — LES YEUX DE MARGUERITE

Lorsque je quittai la demeure d'Octave tout occupé que j'étais à poursuivre mes idées diaboliques de vengeance jusque sur Angeline, je n'avais pas remarqué un tout jeune homme qui avait observé avec une attention extraordinaire, comme je pus m'en convaincre plus tard, ce qui venait de se passer. Il était doué d'une perspicacité bien rare. Sans doute qu'il analysa tout ce qu'il y avait d'horreur et de reproches dans les terribles yeux de Marguerite lorsqu'ils se fixèrent sur moi, et qu'elle m'eut reconnu ainsi que son enfant.

Vraiment l'ange de la vengeance ne saurait avoir lors du jugement dernier rien de plus affreux, de plus implacable que n'eut ce regard. Malgré tout l'empire que j'avais sur moi, et les efforts que je fis pour le dissimuler, la terreur et l'épouvante qu'il me causa ne lui avaient pas échappé. Sans aucune défiance, je pris le chemin des bois, tressaillant de plaisir au souvenir des succès inespérés que j'avais obtenus, et méditant de nouveaux projets aussi exécrables contre Angeline. Une chose toutefois me revenait à l'esprit et me causait intérieurement un malaise indéfinissable, c'était ce regard si terrible qui m'effrayait autant qu'une apparition d'outre-tombe.

Tant que le permirent les forces de l'enfant, nous marchâmes sans prendre un instant de repos et aussi vite qu'il était possible. Vers la fin de la journée, je fus obligé d'entreprendre de la porter jusqu'à une hutte que je savais être sur la lisière des bois et où j'avais décidé de passer la nuit.

Le sentier que j'avais choisi pour revenir, n'était pas le même que

j'avais suivi les jours précédents. Autant le premier était rempli de vie, de clarté et de fraîcheur sous le couvert des grands arbres, autant celui-ci était triste et désolé. Je l'avais préféré parce qu'il abrégeait notre route. Il serpentait à travers des savanes et des fondrières à perte de vue. Quelques mousses brûlées, quelques arbres rabougris épars çà et la, faisaient contraste avec les magnifiques chênes qui bordaient le premier. A part quelques couleuvres ou autres reptiles qui traversaient notre sentier, et se glissaient sous l'herbe desséchée, point de gaieté, point de chants des oiseaux. Seul parfois, un héron solitaire envoyait une ou deux notes gutturales et monotones, puis tout retombait dans le silence.

Le soleil si brillant le matin, avait pris une lueur sombre. De blafardes et épaisses vapeurs l'obscurcissaient, et le faisaient paraître comme entouré d'un cercle de fer chauffé à blanc. L'atmosphère était lourde et suffoquante, pas un souffle ne se faisait sentir. Habitué par ma vie errante à observer les astres et les changements de température, il me fut aisé de prévoir l'approche d'un de ces terribles ouragans qui sont heureusement assez rares dans nos climats.

La distance qui nous séparait du lieu où nous devions passer la nuit était encore considérable, il fallait doubler le pas si nous voulions y parvenir avant que l'orage éclatât, tel que tout dans la nature nous l'annonçait. Exaspéré moi-même par la fatigue et les mille passions qui me dominaient, je déposais Angeline de temps à autre et la forçais de marcher. Elle était épuisée ; elle trébuchait à chaque pas, et malgré cela, je la brutalisais pour la faire avancer encore plus vite. Depuis plusieurs heures, je lui parlais d'une voix menaçante. J'étais le maître désormais, elle une victime orpheline. Enfin elle s'affaissa au milieu du sentier, puis joignant les mains et jetant sur moi un regard baigné de larmes : « Père, dit-elle, je ne puis aller plus loin ». Je grinçai des dents et levai mon bâton sur elle, elle baissa la tête. « Tue moi si tu veux, je le mérite bien, ajouta-t-elle en pleurant plus fort, car je n'ai plus la force de me soutenir ». Furieux, j'allais frapper, quand un éblouissement me saisit, il ne dura pas une seconde, mais il fut assez long pour produire un tremblement dans tous mes membres. Marguerite avec son effroyable regard était entre son enfant et moi, pendant qu'à mon oreille résonnaient ces mots de menace et de défi : « Frappe si tu l'oses » en même temps que ses yeux jetaient des flammes.

Je lançai au loin mon bâton, saisis Angeline dans mes bras et pris ma course poursuivi par cette terrible vision. Lorsque j'arrivai haletant et épuisé à l'endroit où devait se trouver la cabane, il n'y avait plus qu'un monceau de cendres et quelques morceaux de bois que l'incendie n'avait pu dévorer.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

M. JOSEPH LESSARD de Woonsocket, R. I. est notre agent pour les Etats-Unis. Il est par conséquent, autorisé à prendre des abonnements et à en faire la collection.

LE RECUEIL LITTERAIRE
15 DÉCEMBRE 1889

L'ARGENT DU PURGATOIRE

Dans un voyage que je fis à Montréal, l'an dernier, je me trouvai dans les chars avec un vieillard d'une soixantaine d'années.

Nous liâmes bientôt connaissance et la conversation s'engagea entre nous comme si nous eussions été de vieux amis.

Joseph Lapointe, tel était le nom du vieillard, connaissait une foule d'histoires. Il m'en raconta une que j'ai retenue et que je m'empresse de vous faire connaître.

***

« Certaines gens, me raconta Lapointe, ont pour habitude de dire à ceux qui leur doivent quelques sous : je ne leur donne pas..., ils iront en enfer avec cet argent..., et plusieurs autres souhaits auxquels on ne porte pas beaucoup d'attention, mais qui, cependant, peuvent avoir des suites malheureuses.

Moi, qui vous parle, j'avais cette mauvaise habitude de ne rien vouloir pardonner, et lorsque quelqu'un me devait, j'avais toujours le soin de lui dire que s'il ne me rendait pas mon dû, le diable le chaufferait quand il arriverait de l'autre côté.

J'avoue que je disais ces paroles sans penser aux conséquences qu'elles pourraient avoir. Aujourd'hui je suis bien revenu de cette habitude, je vais vous dire pourquoi.

Il y a une quarantaine d'années, j'étais tout jeune homme, je prêtai deux piastres à un de mes amis, Alfred Laberge.

Laberge était un pauvre garçon, toujours malade et gagnant à peine de quoi vivre.

Il y avait un mois à peu près que je lui avais prêté les deux piastres, lorsque mon ami tomba malade et mourut.

Quand on m'apprit la mort de Laberge, je dis à celui qui m'apportait cette nouvelle : le diable va le chauffer avec mes deux piastres.

Je ne pensai plus à mon argent. Le fait est que du fond du cœur je lui donnais bien à ce pauvre garçon, mais il paraît que ce n'était pas suffisant, comme vous allez le voir.

***

Ce que je viens de vous raconter se passait en hiver. Au printemps suivant, un soir, vers dix ou onze heures, je partais de chez moi pour aller au marché, en ville, lorsque arrivé près du cimetière de notre paroisse, il me sembla entendre quelqu'un qui se plaignait comme s'il endurait des souffrances inouïes.

J'étais assez brave, mais j'avoue que ces gémissements me donnèrent le frisson.

Seul sur la route, à l'heure où tout le monde sommeille, il faut peu de chose pour effrayer un jeune homme de vingt ans.

Je fouettai mon cheval afin de m'éloigner de ce lieu le plus tôt possible. Il me semblait que les gémissements augmentaient ; je crus même

entendre mon nom au milieu de ces plaintes. Vous comprenez dans quelles transes j'étais.

Enfin, après un temps qui me parut affreusement long, j'arrivai à Québec, vers trois heures du matin.

Pendant toute la journée, je pensai à ce qui m'était arrivé, sans cependant en faire part à celles de mes connaissances qui se trouvaient en ville.

J'avais l'espérance de vendre mes produits assez vite pour pouvoir laisser Québec de bonne heure dans l'après-midi. Mais les choses allaient mal, je n'avais pas ma façon d'habitude. Plusieurs de mes pratiques trouvèrent que j'avais un air curieux et me demandèrent même si j'étais malade.

Toutes ces remarques me mettaient de plus en plus à la gêne et mes produits restaient dans ma voiture.

Il était six heures du soir lorsque je partis de Québec. J'ai oublié de vous dire que je demeurais à Saint-Joachim.

Les chemins sont généralement mauvais passé L'Ange-Gardien, mais dans le printemps c'est quelque chose d'affreux.

Il faisait donc complètement nuit lorsque j'arrivai au commencement de Saint-Joachim.

J'avais à peine fait quelques arpents que toute la paroisse me parut illuminée comme par un grand incendie. Je regardai de côté et d'autre et ne vit pas de flamme, cependant la lumière existait toujours. Un peu plus loin je vis que cette lumière venait du cimetière, mais toujours sans apercevoir de feu.

Arrivé au cimetière, j'entendis comme le matin, les gémissements de quelque personne qui paraissait souffrir énormément. Il me semblait aussi que la lumière s'avançait vers l'endroit où je me trouvais.

La peur s'empara de moi pour de bon. Je fouettai mon cheval, il ne bougea pas. On eut dit que quelqu'un le retenait par la bride.

Puis je vis à quelques pas de moi, dans un nuage de feu, mon ami décédé durant l'hiver. Je m'expliquai alors la grande clarté que j'avais vu.

Laberge, c'était bien lui qui se trouvait devant moi, paraissait souffrir affreusement.

« Regarde, me dit-il, vois ce feu qui me dévore depuis des siècles — il croyait être dans le purgatoire depuis des centaines d'années et il y avait tout au plus six mois qu'il était mort. — C'est par ta faute que je souffre ainsi ; tu as refusé de me donner à ma mort, l'argent que tu m'avais prêté et Dieu n'a pas voulu m'admettre dans le paradis. Voilà ton argent. Puisse-tu ne jamais te trouver dans ma position. » Il me donna deux piastres et disparut.

* * *

J'avais bien l'argent dans la main. J'arrivai chez moi à la hâte et racontai à mes parents ce que je venais de voir. Le lendemain je portai l'argent du purgatoire au curé de Saint-Joachim qui s'empressa de dire des messes pour les âmes défuntes.

Je n'ai pas besoin de vous dire que depuis le jour où mon ami Laberge m'apparut, je fais attention et je n'envoie plus le monde se chauffer. »

J. F. Morissette.

LES FÊTES

Le temps des fêtes approche.

C'est le temps le plus gai de l'année pour tous les âges, tous les caractères. Les enfants sont dans la jubilation, car pour eux, c'est la saison des présents, des étrennes.

Pauvres enfants, jouissez des plaisirs innocents de votre âge, laissez battre vos cœurs, caressez vos illusions et vos rêves dorés. Ne demandez pas de vieillir, assez tôt, hélas ! viendront les ennuis et les désenchantements de la réalité. Chantez, sautez, dansez, comme dit la chanson, fendez l'air de vos cris de joie, et ne devenez pas vieux avant le temps, car combien vous donneriez plus tard pour revenir au printemps de la vie ! Vous ne connaissez pas encore les cruautés de la vie. Vous ne savez pas où vous mènent ces douces illusions de votre âge, ne cherchez pas a le savoir. Regardez ceux qui ont parcouru une bonne partie du chemin de leur vie, regardez les rides de leur front, voyez comme les soucis, les déboires et les préoccupations de la vie, les deuils de la mort, le souvenir d'êtres aimés qui ne sont plus, jettent sur leur âme un voile de tristesse.

Après l'enfant, c'est l'homme religieux qui voit approcher avec le plus de contentement le temps des fêtes, car elles lui apportent des souvenirs, des impressions et des contentements plus désirables que les joies bruyantes du monde. Il puise dans la méditation des sublimes mystères que l'Église célèbre en ces jours glorieux, les forces dont il a besoin pour supporter les ennuis et les misères de ce pauvre monde, pour remplir ses devoirs envers Dieu et la société.

Ce Dieu, fils d'ouvrier, ouvrier lui-même, qui se condamne volontairement à toutes les infirmités et les souffrances de l'humanité pour la sauver, offre le spectacle le plus grand, le plus touchant et le plus sublime que l'imagination la plus extraordinaire puisse inventer.

Quelle leçon d'humilité, de dévouement et de charité ! Quelle consolation pour le pauvre, pour l'ouvrier !

Pauvre humanité si misérable, si dégradée, il ne fallait pas moins que cela pour la relever et lui rendre sa propre estime ! Et plus le monde progressera, plus on comprendra la nécessité de marcher dans la voie tracée par le Christ. Là seulement on trouvera la solution des problèmes inquiétants que soulève l'activité humaine. Ah ! la société dans le monde entier ne serait pas tant bouleversée, les classes pauvres n'auraient pas besoin de tant s'agiter si les préceptes et les exemples du Christ étaient plus suivis. On ne verrait pas le riche mourir de gourmandise à côté du pauvre qui meurt de faim. La terre ne serait pas comme un désert où le souffle de l'égoïsme brûle et détruit tout. Le riche serait plus charitable et le pauvre plus résigné.

Aux heureux de ce monde le Christ ne cesse d'adresser des reproches sur leur dureté et aux pauvres il prêche la patience. Les uns et les autres ont besoin de leçons et d'exemples pour faire leur devoir.

Dans un temps où les classes ouvrières deviennent si puissantes on peut deviner ce qui arrivera le jour où les enseignements du Christ n'auront plus d'empire sur elles...

J'avais l'intention d'écrire quelque chose de gai et je m'aperçois que

j'ai fait un sermon. Mais aussi dans ce pauvre monde les ris et les pleurs, les roses et les épines, les joies et les douleurs sont tellement mêlés, qu'on passe facilement d'un sentiment à l'autre.

Espérons que la nouvelle année ne nous apportera que de bonnes choses sans mélange, qu'elle ne ressemblera pas, sous ce rapport, à ses devancières. Tâchons de nous la rendre propice en la recevant avec la plus grande politesse. Nous lui demandons pas de nous accorder tout ce que nous désirons, car quelquefois ce qui nous arrive vaut mieux. Non, prions-la de nous apporter dans les plis de sa belle robe tout ce qui est nécessaire pour être heureux. Pas plus que cela.

L. O DAVID.

L'AMOUR ET LE TEMPS

(IMPROMPTU)

À MLLE GILBERTE

Dès la première fois, qu'ensemble nous sortîmes,
Nous apprîmes,
Amour ! que tu faisais avec rapidité
S'envoler le temps... Amabilité !

Aujourd'hui, nous savons, non sans expérience !
Je le pense !
O Temps ! que tu laisses avec rapidité
S'envoler l'amour... Inhumanité !

25 novembre 1889. Adam MIZARE.

AU RESTAURANT

COTÔLON invite Clabaudin à déjeuner dans un gros restaurant du boulevard. Au moment du dessert, Cotôlon, qui n'a pas le sou, s'esquive à la britannique.

Après une heure d'attente, Clabaudin comprend l'horreur de la situation. Il fait venir le patron et lui tient ce petit langage :

— Traîneriez-vous devant les juges de son pays un consommateur sans argent ?

— Ma foi non, répond avec bonhomie le restaurateur, je lui demanderais quand il pourrait me payer.

— Et, s'il vous répondait, jamais.

Le patron, voyant à qui il a affaire :

— Je lui flanquerais ma botte quelque part.

Clabaudin réfléchit ; puis, très digne, il se retourne, retrousse sa redingote et s'écrie noblement :

— Payez-vous !

Et le patron se paie de la façon sus indiquée. Il redouble même pour le pourboire du garçon.

X.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 10

Malgré mon extrême fatigue, je profitai des dernières lueurs du crépuscule pour chercher un gîte. Un rocher ayant un enfoncement qui pouvait donner abri à une seule personne, se présenta à ma vue. J'y fis entrer Angeline, lui donnai quelques aliments et fermai l'ouverture avec les restes des pièces de bois que le feu avait épargnées ; puis je me glissai sous un amas d'arbres que le vent avait renversés et qui formaient par leurs branches une toiture presque imperméable.

Il était grand temps, car en ce moment la tempête éclatait dans toute sa fureur. Bien des fois j'avais pris plaisir à voir le choc terrible que les éléments dans leur colère insensée, se livrent entre eux. J'entendais alors sans crainte les roulements du tonnerre, et je n'avais pas été ému en voyant la foudre écraser des arbres gigantesques à quelques pas de moi. Je croyais avoir vu en fait d'ouragans tout ce que la nature peut offrir de plus effroyable ; mais jamais je n'avais été témoin d'un tumulte pareil, les éclats du tonnerre étaient accompagnés de torrents de grêle et de pluie. Le vent, avec une rage indicible, passait à travers des branches, s'enfonçait dans les anfractuosités des rochers avec des cris aigres et discordants qui vous glaçaient de terreur. Sous sa puissante étreinte, les arbres s'entrechoquaient avec de douloureux gémissements. Il me semblait voir leurs troncs se tordre en tous sens, pour échapper à la force irrésistible de cet ennemi invisible. Je suivais en imagination les péripéties de cette lutte suprême ; mais bientôt, un craquement prolongé m'annonça qu'un des géants de nos forêts venait de tomber, entraînant dans sa chute les arbres voisins qui n'avaient pu supporter son poids énorme. Pendant ce temps, les éclairs se succédaient sans interruption, le firmament était en feu, on eut dit du dernier jour. C'était un spectacle grandiose et effrayant à la fois.

Jamais non plus la grande voix des éléments déchaînés ne s'était montrée aussi solennelle et ne m'avait empêché de fermer l'œil ; mais ce soir-là, je me sentais inquiet, mal à l'aise et malgré mon extrême fatigue, je ne pus pendant longtemps réussir à m'endormir. Toutes ces voix stridentes, tous ces fracas terribles et discordants produisaient sur moi l'effet de fanfares infernales.

L'apparition de l'après-midi me revenait sans cesse à l'esprit et me faisait frissonner ; pourtant ma vengeance n'était pas complète puisqu'Angeline me restait ! D'un autre côté, il me semblait entendre encore le prêtre qui, en montrant le ciel à Marguerite, lui disait : « De là-haut, vous et Octave protégerez votre enfant, si elle est au pouvoir des méchants ».

Toutes ces pensées différentes me bouleversaient et lorsqu'enfin je pus m'endormir, une fièvre ardente s'était emparée de moi et ma tête était brûlante. Mon sommeil fut pénible et agité. J'étais au milieu d'un songe affreux, lorsqu'un éclat de tonnerre plus terrible que tous les autres vint abattre un chêne énorme à quelques pas de moi. Le bruit me

fit ouvrir les yeux et que devins-je ? en apercevant un spectre hideux penché sur moi ! Son souffle glacé, comme le vent d'hiver m'inondait tout le corps. Bientôt un pétillement comme celui d'un incendie dans les bois se fit entendre. Des lueurs sombres et sinistres environnèrent le spectre. La figure s'en dégagea. Grand Dieu ! que vis-je ? C'était Marguerite telle que je l'avais vue le matin, plongeant encore son regard dans le mien. Il avait la même fixité et le même éclat ; mais cette fois de même que dans la savane, il était chargé de menaces. Ma frayeur augmenta encore, lorsqu'approchant sa bouche décharnée de mon visage elle me répéta de sa voix brève et sépulcrale : « Frappe si tu l'oses ! » Et après ces mots, un autre spectre vint se placer à côté d'elle, c'était Octave, je le reconnus parfaitement. Ses traits à lui aussi avaient un caractère d'implacable sévérité. Angeline, je ne sais comment, se trouvait derrière eux et arrêtait leurs bras prêts à me précipiter dans un gouffre béant tout auprès de ma couche. Je demeurai foudroyé, anéanti par cette affreuse vision. Mes cheveux se dressèrent d'épouvante, une sueur froide et abondante s'échappa de chaque pore de ma peau ; mes dents claquaient de terreur et pourtant malgré toutes les tentatives que je fis, je ne puis réussir à me soustraire à l'apparition. Vainement cherchai-je à l'éloigner de moi, je fis des efforts en raidissant les bras pour la repousser, mais ils étaient rivés au sol. Ma langue ne put articuler un seul mot, ni mes yeux se fermer. Il ne faut pas croire que ce que je rapporte était l'effet d'un cerveau en délire ; non certes, j'avais la fièvre, mais je les voyais tous deux. Je sentais leur souffle, j'aurais pu les toucher, si l'épouvante et la terreur n'eussent paralysé tout mon être. Mes chiens eux-mêmes, blottis et tremblants auprès de moi, poussaient des gémissements plaintifs et semblaient me demander protection.

Ah ! combien je souffris dans ces quelques heures, je ne saurais le dire. La force humaine a des limites : peut-être aussi l'idée d'une prière me vint-elle et Dieu eut-il pour moi un regard de pitié ; mais ce que je me rappelle, c'est d'avoir entendu des cris plaintifs, que des flammes m'environnèrent et que je perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais étendu sur un bon lit de sapins, un dôme de verdure me protégeait contre les rayons matinals du soleil. Les branches entrelacées laissaient filtrer une douce lumière et la rosée du matin me représentaient avec les rayons du soleil qui les traversaient, comme un écrin de diamants.

Je fus quelque temps avant que de pouvoir me rendre compte de l'endroit où j'étais, et me rappeler ce qui s'était passé. Après un effort, je réussis à me mettre sur mon séant. Mes idées devinrent plus lucides. Angeline au pied de mon lit pleurait et priait. « Où suis-je ? demandai-je d'une voix presqu'éteinte ». Au son de ma voix, elle poussa un cri de joie et vint m'embrasser les mains ; puis mettant un doigt mutin et discret sur sa bouche pour me défendre de parler, elle continua d'une voix émue : « Le bon Dieu nous a envoyé un grand secours ! Après lui, c'est à une femme des bois et à son fils surtout, que tu dois de n'être pas brûlé vif, et moi morte de faim ou d'épuisement. Ils t'ont sauvé des flammes au moment ou un affreux incendie, allumé par le tonnerre, allait t'envelopper. Il était grand temps ; crois-moi, les flammes t'entouraient, tes vêtements étaient en feu ; Père, tu étais sans connaissance.

Depuis bientôt dix jours, ils te soignent et nous donnent à tous deux la nourriture ; mais ne dis pas mot, car ils me gronderaient ; vois-tu ils m'ont défendu de te laisser parler et m'ont recommandé de te faire boire à ton réveil un peu de cette tisane ».

Enfin, deux jours après, je me trouvai beaucoup mieux et pus avoir quelques explications d'Angeline quoiqu'elles fussent bien imparfaites, n'ayant pu obtenir encore le plaisir d'offrir à mes sauveurs inconnus l'expression de ma reconnaissance et les récompenses que je leur destinais. Ils s'obstinèrent longtemps sous un prétexte ou sous un autre à ne pas se montrer, mais enfin ils dûrent céder à mes demandes réitérées et je pus faire leur connaissance.

Ils m'apprirent plus tard qu'ils s'étaient trouvé chez Octave le jour de sa mort ; qu'Octave et Marguerite avaient été pour le jeune homme et sa mère une véritable Providence.

Ils les avaient recueillis un soir que manquant de tout, ils allaient mourir en proie à une fièvre ardente et ils leur avaient donnés tous les soins possibles.

Tous deux avaient donc voué à leurs protecteurs une reconnaissance sans bornes et ne manquaient jamais de venir la leur exprimer à leur sortie des bois.

A la nouvelle de leur mort prochaine, ils s'étaient hâtés d'accourir. Ils avaient vu bien des fois le désespoir des malheureux parents au sujet de leur petite fille, mais appartenant à une autre tribu, ils ignoraient ce qu'elle était devenue.

Aucun des incidents de la journée ne leur avait échappé. Ils avaient remarqué mon malaise indicible lorsque Marguerite avait fixé son regard sur moi ; et entendu le cri déchirant de la mère lorsqu'elle avait reconnu l'enfant. Ils avaient aussi soupçonné une partie de la vérité et s'étaient mis sur mes traces pour approfondir ce mystère et protéger au besoin la malheureuse orpheline.

Cependant mes forces se rétablirent bientôt et je pus reprendre en regagnant ma tribu la vie d'habitant des bois. Mais le croirait-on à mesure que les forces me revenaient, l'idée de poursuivre ma vengeance se réveillait plus pressante, plus terrible que jamais ; et malgré la terreur que m'inspirait encore le souvenir de la vision, je résolus fermement de la pousser jusqu'au bout. Quelques fussent les obligations que j'avais envers l'indienne et son fils je ne tardai pas à les prendre en haine. Je sentais instinctivement qu'ils allaient être de puissants protecteurs pour Angeline et je décidai de me soustraire à leur surveillance.

Je partis un jour avec Angeline pendant qu'Attenousse et sa mère avaient rejoint un parti de chasseurs et devaient être absents plusieurs semaines ; je me dirigeai vers les rivages de la Baie des Chaleurs, sans que personne sut de quel côté j'allais. J'y passai cinq années au milieu des Abénakis, cultivant et développant, autant qu'il m'était possible, l'esprit et les sentiments de délicatesse de l'enfant, ne perdant durant ce temps aucune occasion de m'informer de Pauio et de tâcher de lui faire connaître l'endroit où je l'attendais, car il était indispensable à mes projets. Enfin un matin, il arriva tout dégradé, plus hideux et plus cynique encore qu'il ne l'était les dernières fois que je l'avais vu. Le fer rouge du bourreau lui avait imprimé sur le front le stigmate de l'in-

famie. A cette vue, le cœur me bondit de joie, aussi j'en fis mon hôte et mon commensal ; il devint mon compagnon inséparable.

Angeline pouvait alors avoir de quatorze à quinze ans, elle s'était admirablement développée. Sa figure était belle, son front respirait la douceur et la candeur. Elle m'était soumise et dévouée à l'extrême, s'évertuant à prévenir le moindre de mes désirs ; et je savais qu'elle se mettrait à la torture pour me faire plaisir.

Pour compléter ma vengeance, j'avais décidé de jeter cet ange de vertu et de bonté entre les bras du misérable Paulo. Il est facile de comprendre l'aversion et l'horreur que ce scélérat lui inspirait. Bien que je lui recommandasse de cacher ses débauches crapuleuses aux yeux de la jeune fille, sa scélératesse naturelle l'en empêchait. J'aurais mis mon projet à exécution depuis longtemps si le regard de Marguerite ne m'eut encore poursuivi et n'était venu de temps en temps me faire frémir de terreur, lorsque surtout sa voix sépulcrale soufflait à mon oreille « Frappe si tu l'oses ». Cependant, un jour que j'avais pris de l'eau-de-vie plus qu'à l'ordinaire, je me résolus à frapper le dernier coup. Je n'avais encore fait que des allusions détournées à Angeline quant à mon projet, et chaque fois, j'avais vu la jeune fille frissonner de dégoût au seul nom du monstre. Ce fut donc ce jour-là, après avoir pris un bon repas, qu'elle m'avait apprêté avec grand soin et pendant que Paulo d'après mes ordres, s'était absenté, que je lui signifiai formellement ce que j'exigeais d'elle. La pauvre enfant me regarda d'abord d'un œil doux et étonné comme pour s'assurer si j'étais sérieux, n'en pouvant croire ses oreilles, mais bientôt ma voix devint plus sèche et plus impérative, je pris le ton de la colère et l'informai que dans trois semaines, elle serait l'épouse de Paulo. A ces mots, elle tomba à mes pieds en les arrosant de ses larmes. Les mains jointes, elle tourna ses beaux grands yeux vers moi : « Oh ! mon père, mon bon père, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, non ! non ! c'est impossible ! Je veux toujours demeurer avec toi, je te soignerai dans tes vieux jours et tâcherai de ne jamais te donner aucune cause de chagrin. Pardonnes-moi, toi qui est si bon, car il faut que, sans intention, j'aie fait des choses bien mauvaises qui ont pu te déplaire, pour tu veuilles me livrer à cet infâme. Si tu l'exiges, mon père, je laisserai ta cabane et n'y reviendrai que pour préparer tes repas et prendre soin de toi lorsque tu seras malade. Je ne te demande pour toute nourriture que de partager avec tes chiens les restes que tu nous abandonneras ; je t'aimerai autant que je le fais et te servirai aussi bien que je le pourrai. Je m'étendrai à la porte de ton wigwam et serai toujours prête à répondre à ton appel. Non, jamais je me plaindrai ! car je te sais bon et juste et à force de soins et de prévenances, je te ferai peut être oublier le mal que je t'ai fait sans le vouloir ; mais au nom du ciel, au nom de ce que tu as de plus cher sur la terre, oh ! ne me livre pas, ne me donne pas à ce misérable ». En disant ces mots, la misérable enfant embrassait mes pieds et versait des larmes, capable d'attendrir un rocher.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE
1er JANVIER 1890

UNE COÏNCIDENCE

RÉCIT DU JOUR DE L'AN

Ma sœur, alors qu'elle était grande comme ça, croyait tout naïvement que les présents du jour de l'an, lui était apporté par le bon Saint Nicolas, le patron de l'enfance. Or, une année que, soit dit entre nous, elle avait été beaucoup moins sage que d'ordinaire, ma mère lui avait souvent dit : « Prends garde Antoinette, ta conduite fait pour sûr beaucoup de peine au bon Saint Nicolas et peut-être ne t'apportera-t-il rien au jour de l'an ! »

Cette menace produisait ordinairement un bon effet, car durant cinq minutes au moins, elle demeurait tranquille comme une de ses poupées en cire !

Les mois et les mois passèrent ainsi et soudain Noël se présenta. Le petit Jésus qui chaque année avait l'habitude de remplir son bas jusqu'au bord, de bonbons succulents, avait été cette fois d'une parcimonie qui la punissait beaucoup et n'augurait pas très bien pour le commencement de l'année, car Saint Nicolas n'habite-t-il pas le paradis, et n'est-il pas soumis entièrement au pouvoir de Jésus ?

Aussi, la pauvrette avait délaissé ses jeux et passait ses récréations dans un petit coin, seule, songeant ce qu'il lui faudrait faire pour regagner les bonnes grâces du distributeur de récompenses.

La veille de la fin d'année au soir, j'étais dans ma chambre accoudé selon mon ordinaire, devant ma table surchargée de livres, en train d'étudier, lorsque j'entendis quelqu'un heurter faiblement à ma porte. J'ouvris : c'était ma sœur. Toute pâle, vêtue de son costume le plus modeste, elle me demanda tout bas, avec des soupirs dans la voix, si je voulais lui dire *quéqu'chose ?*

Sachant le désespoir de la pauvre petite, je la pris dans mes bras et l'amenai s'asseoir avec moi, afin de la renseigner le mieux possible, car franchement sa douleur me faisait peine.

Alors, d'un grand sérieux, elle voulut savoir si véritablement il n'y avait pas un moyen de communiquer avec le bon Saint Nicolas.

— Je voudrais le voir, dit-elle, afin de lui demander pardon de ma conduite passée, et lui promettre à l'avenir de faire beaucoup mieux. Il me l'accordera, je le sais, car n'est-ce pas, il n'est pas rancunier le bon Saint Nicolas. Puis s'il veut tout oublier, je lui donnerai un baiser si gentil qu'il en sera flatté, vrai !

Cette question me prit par surprise, aussi je balbutiai au hasard les paroles suivantes : « Avant de te coucher, ajoute à ta prière du soir, une demande au petit Jésus, afin qu'il te permette de voir Saint Nicolas en rêve, car c'est le seul moyen de communiquer avec lui. »

Cela lui parut si simple qu'elle fut complètement rassurée. J'en profitai pour la reconduire à sa chambrette, car j'avais mon idée. Sans rien dire à personne j'allais lui acheter quelques bibelots, et les placer discrètement près de son lit. Il me semblait impossible de lui laisser com-

mencer l'année sans jouets. Quel crève-cœur, quel chagrin pour elle ?

Je passai mon paletot et je sortis.

Une heure plus tard j'étais de retour et mon plan mis à exécution.

Le lendemain matin, toute la famille était réunie à la table moins la petite sœur, lorsque tout-à-coup, nous l'entendîmes pousser des cris joyeux, puis elle descendit bruyamment. Enfin elle arrive à nous tenant une brassée de jouets qu'elle pose là, et n'a rien de plus pressé que de dire en faisant mille gestes :

— J'ai rêvé cette nuit au bon Saint Nicolas... Des petits oiseaux m'ont transporté à sa demeure, au moment où il se préparait à descendre sur la terre... pour faire sa tournée ! Je me suis jeté à ses genoux, je lui ai demandé pardon... je lui ai promis de mieux faire... puis je l'ai embrassé ! Il a sourit, et m'a dit d'une voix douce : c'est bien ce que tu fais là, je te récompenserai. Alors les petits oiseaux m'ont ramenée à mon lit... Tenez, voyez ce que j'ai trouvé ce matin. C'est bien plus que les autres années. Sont-ils beaux, sont-ils jolis ? n'est-ce pas maman que j'ai bien fait de demander pardon ?

Quel air heureux et calin tout à la fois, n'avait-elle pas en disant ces mots !

Ma mère, bien que ne sachant pas d'où venait tout cela, saisi l'occasion de lui faire une morale. Puis, après nous avoir fait partager sa joie pendant quelques minutes, elle retourna à sa chambre pour se faire habiller. Sitôt partie, une explication eut lieu. Notre bonne mère ne lui avait rien retranché... et moi.... je lui avais donné !

Voilà pourquoi, par une coïncidence curieuse, Antoinette, cette année-là, vit Saint Nicolas et reçut un surplus d'étrennes.

E. Z. Massicotte.

À TA FENÊTRE

Sais-tu bien, quand le soir la nature entière
Sembie adresser à Dieu, sa muette prière,
Quand le vent de la nuit répand son souffle pur
Sur les tendres beautés de l'univers obscur.

Sais-tu ce qui sourit, vive, douce et légère,
Au milieu de ce calme entourant l'atmosphère,
Ce qui sourit toujours au profil doux et pur
Que sa pâle lueur projette sur ton mur.

Sais-tu bien maintenant, si l'on nomme bonheur,
Ce sentiment divin, qui tourmente le cœur.
Ah ! ce qui tous les soirs, fait tressaillir mon être
Ami, c'est l'humble lampe éclairant ta fenêtre.

Ste-Cunégonde. Attala.

M. JOSEPH LESSARD de Woonsocket, R. I. est notre agent pour les Etats-Unis. Il est par conséquent, autorisé à prendre des abonnements et à en faire la collection.

UNE JOURNÉE À LA CAMPAGNE

(DESCRIPTION)

Ah ! qu'il fait bon de se reposer un peu des vicissitudes de la vie ! Et peut-on trouver un lieu plus propice et plus agréable que cette délicieuse campagne où tout ne respire que parfum et qu'harmonie célestes?... Voilà ce que je me disais, il y a quelques jours, et me promenant seul dans la campagne, je ne pouvais me lasser d'admirer les beautés idéales qui s'offraient à mes yeux ravis. Ici c'étaient les épis de Cérès dont la chevelure hérissée voilaient l'or des moissons abondantes qui répandaient une délicieuse senteur ; là, le Saint-Laurent, ce fleuve majestueux, a nul autre comparable, roulait silencieusement ses eaux claires et limpides.

Plus loin, apparaissaient également à ma vue, une réunion d'arbres géants dont les têtes altières préservent de l'orage et des rayont ardents d'un soleil d'été. C'est dans ce bocage que naissent les doux zéphyrs, qui, vers le soir se répandent dans les alentours pour nous enivrer de séduisantes et célestes voluptés.

Au milieu de tant d'attraits, je ne pus résister au sommeil qui s'empara de mes paupières pour me bercer dans de charmantes illusions. J'errai longtemps, si longtemps dans le monde des rêves que le jour avait déjà franchi une vaste distance quand la brise odorante du fleuve canadien me ramena au port de la réalité, pour me faire respirer les baumes parfumés de la campagne au soir d'une belle journée d'été. Tout autour de moi avait un air grave et solennel. Phébus, dont la brillante robe d'or et de pourpre se repliait à l'horizon avec autant de grâce que de majesté, semblait vouloir nous montrer les derniers secrets de sa richesse et de sa splendeur. C'était un bien ravissant spectacle que de voir cet astre lumineux versant sur la plaine des torrents d'un feu qui embrasait l'immensité des cieux. L'écho des bois répétait, au loin, les sons mélodieux des oiseaux, en répandant sur toute la nature une harmonie divine. Des vagues légères surgissaient avec rapidité du sein des eaux du Saint-Laurent pour venir, ensuite, mourir en cadence sur la rive parsemée de fleurs.

Non loin de la place où j'étais, une croix montait vers les cieux, elle s'élevait dans l'espace, comme le drapeau du vainqueur plane sur une haute citadelle, et là, défiant tout, même la foudre menaçante des tempêtes, elle demeurait immobile sur son dôme sacré au-dessous duquel s'accomplit tous les jours, le plus auguste mystère de notre sainte religion.

Le jour incertain, continuait à fuir vers ses profondes demeures et l'Occident gardait encore sa trace embrasée, quand l'azur brilla comme un saphir à travers les sillons empourprés du Couchant. Le tableau était vraiment féerique, car, à toutes ces merveilles, il faut ajouter l'éclat touchant du soir qui semblait animer et rendre plus doux les tendres accents des chantres du bocage. Le crépuscule fugitif vint encore parer d'une auréole de plus la beauté du firmament, et la splendide déesse des nuits, qui s'éleva accompagnée de ses nymphes brillantes, ne tarda pas à proclamer le silence des airs.

Puis, debout près d'un vieil érable, je plongeais mes regards dans

l'immensité sans bornes, qui se déroulait à mes yeux ; j'étais comme stupéfait d'entendre les beaux et touchants accords de la divine mélodie qui me frappait sans cesse.

Jamais je n'oublierai cette magnifique journée et cette délicieuse nuit, où pénétré d'émotion à la vue des merveilles sans nombre qui m'environnaient, je me suis écrié avec l'Aigle du Cédron : « Que vos ouvrages sont grands ! ô Seigneur ! Mais l'aveugle ne voit point ces merveilles et l'insensé ne les comprend pas. »

Oui, ô Dieu grand et éternel, vous êtes infini en toute chose, et en voyant vos œuvres admirables, qui peut s'empêcher de pousser un cri de joie et de chanter un hymne à votre gloire ?... Depuis le plus petit insecte jusqu'au plus grand monarque de la terre, tous se prosternent devant vous, et vous reconnaissent pour leur roi ; vous êtes tout, et tout est en vous... Le ciel et la terre sont des effets de votre puissance qui n'a d'autres bornes que votre souveraine volonté.

Rodolphe Brunet.

LE RIVERAIN ET LE PÊCHEUR

Le riverain. — Vous aimez la pêche, à ce que je vois, camarade ?

Le pêcheur. — Oh ! modérément, je préfère l'abricot.

Le riverain. — Vous ne comprenez pas : je vous dis que ça vous amuse de tenir la ligne...

Le pêcheur. — Oui, la ligne droite, parce qu'elle est le plus court chemin d'un point à un autre.

Le riverain. — Je ne plaisante pas. En vérité, vous êtes un pêcheur facétieux.

Le pêcheur. — Il m'arrive quelquefois d'être facétieux ; mais je ne suis pas plus pécheur qu'un autre · n'avons-nous pas tous quelques péchés à nous reprocher ?

Le riverain. — Je vois avec plaisir que vous savez arranger le calembour.

Le pêcheur. — Oui, à la sauce piquante.

Le riverain. — Ah ! ça, finissons : vous n'êtes pas sur votre terrain, et je prétends que vous respectiez ma propriété.

Le pêcheur — Qu'appelez-vous votre propriété ? votre rivière ? mon Dieu, je la respecte, votre rivière : je suis devant elle à genoux et chapeau bas.

Le riverain. — Ma foi, je croyais qu'une ligne était un instrument de pêche qui se termine d'un côté par un hameçon et de l'autre par un imbécile ; l'hameçon s'y trouve, mais l'imbécile ne s'y trouve pas.

METTRE QUELQU'UN AU VIOLON

Le mettre dans une prison temporaire attenant à un corps de garde.

Dans la prison du bailliage du Palais, il y avait, dit-on, un violon destiné à charmer les loisirs forcés des pages et des laquais qu'on y renfermait pendant quelques heures. C'est cet usage, qui remonte au temps de Louis XI, qui aurait fait appeler *violons* ces sortes de prisons.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 11

QUELS mépris ne devront pas avoir pour moi ceux qui liront ces lignes et quelle horreur n'ai-je pas ressentie depuis quinze ans contre moi-même au souvenir de cette scène déchirante. Non, dans ce moment je n'étais pas une créature de Dieu, je n'étais pas même un homme, j'étais un véritable démon incarné. Une joie féroce parcourut tout mon être et comme l'éclair, la rage et la jalousie que j'avais nourries depuis si longtemps éclatèrent plus effrayantes que jamais.

Au lieu d'être attendri, je saisis l'enfant dans mes bras et allais lui briser la tête sur la pierre du foyer, lorsque l'éblouissement et la vision de Marguerite passèrent devant moi. En même temps, mes deux bras se trouvèrent serrés comme dans un étau, cette fois encore, tous les objets disparurent à ma vue et les mots « Frappe si tu l'oses » retentirent à mes oreilles.

Mes terribles passions à force de violence avaient enfin fini par influer sur ma constitution. Un médecin que j'avais consulté dans une de mes excursions, m'avait prévenu que si je ne modérais pas la fougue de mes emportements, je ressentirais bientôt les atteintes du *Haut Mal.* Toujours est-il que dans le cours de la nuit, lorsque je repris connaissance, Angeline, agenouillée dans un coin de ma chambre, avait les mains élevées vers le ciel, elle récitait en pleurant, une fervente prière, demandait à Dieu de conserver mes jours, promettant bien de faire tout ce que j'ordonnerais ; elle s'accusait d'être la cause de mon mal par le chagrin qu'elle me causait.

Cependant, je sentais aux deux bras une douleur très vive. Je relevai mes manches et aperçus les empreintes de doigts telles qu'en aurait pu faire une main de fer. Or, pas un homme de la tribu, je le savais, n'aurait pu imprimer par sa force musculaire de semblables meurtrissures sur moi et ne l'aurait osé. Le souvenir de cette étreinte formidable me revint à l'esprit. Était-ce Octave ou un protecteur inconnu qui était venu sauver Angeline ? On le saura.

Ce fut alors et peut-être pour la première fois depuis bien des années, qu'en cherchant à répondre aux questions que je m'adressais, l'idée d'un Dieu vengeur se présenta à ma pensée, et pour la première fois aussi des larmes de repentir glissèrent sur mes joues. Pendant ce temps, Angeline priait toujours. Oh ! comme dans ce moment, si je l'avais osé, je l'aurais interrompue pour lui demander pardon. Quand elle eut terminé sa fervente prière, elle s'approcha de moi, me prit la main d'un air timide ; son regard était chargé de tristesse et de larmes. J'allais parler pour la consoler lorsque des pas se firent entendre autour de ma cabane. En même temps, un beau jeune indien à la taille herculéenne, aux traits mâles et francs s'arrêta sur le seuil. Il portait le costume d'une autre tribu sauvage, nos plus fidèles amis. Je remarquai de plus avec étonnement qu'il avait le tatouage et les armes du guerrier indien qui parcourt les sentiers de la guerre. Il s'arrêta immobile et attendit,

comme il est d'usage chez eux, que je lui adressasse la parole. « Que veut mon jeune frère, lui dis-je en m'asseyant sur mon lit ? Depuis quand est-il dans le camp et pourquoi n'est-il pas venu fumer le calumet avec l'Ours Gris ? » (c'est ainsi qu'on me désignait parmi des indiens dans le wigwam du grand chef). « Je suis venu, répondit-il, mais le mauvais génie s'était emparé de l'esprit du Grand Chef et au moment où je suis entré, il allait écraser la tête d'une pauvre jeune fille. L'Ours Gris, ajouta-t-il d'un air dédaigneux, n'a-t-il donc plus assez de force pour combattre des hommes, puisqu'il s'attaque aujourd'hui aux femmes. Le Grand Chef de Stadacona sera bien surpris, lorsque je lui dirai qu'Hélika qu'il m'a envoyé chercher pour réunir ses guerriers, je l'ai trouvé assassinant une enfant qui ne lui a jamais fait de mal ? Que diront aussi Ononthio et ses guerriers, si jamais ils entendent parler de ce que j'ai vu hier soir ? J'ai attendu que le génie du mal fut parti de ton esprit, que tu puisses me comprendre pour te remettre un message pressé et important ».

Ces paroles étaient dites d'une voix ferme et pleine de mépris.

Dès ce moment, les empreintes que je portais sur mes bras étaient expliquées.

Je fis signe au guerrier de s'asseoir et m'empressai de décacheter ce message. C'était effectivement un ordre du gouverneur de Québec qui m'invitait ainsi que tous les autres chefs des diverses tribus alliées aux français, de se rendre immédiatement à un conseil de guerre. Il fallait, ajoutait le message, faire la plus grande diligence, car les anglais et les iroquois avaient déjà fait irruption sur notre territoire ; des renseignements positifs le mettaient à même d'affirmer que plusieurs des nôtres avaient été massacrés par ces derniers.

Il n'y avait pas à balancer un seul instant. En peu de temps, j'assemblai la tribu et réunis le grand conseil de guerre. Il fut unanimement décidé que nous irions porter secours à nos frères, et repousser, pour toujours, s'il était possible, ces puissants et barbares ennemis. Toutes les diverses peuplades, Malachites, Abénakis, et Montagnais se joignirent à nous et deux jours après l'arrivée du courrier, ayant remis les femmes et les enfants sous la protection du grand *Esprit des visages pâles*, nous prîmes les sentiers de la guerre.

Malgré l'activité fébrile que j'avais déployée, je n'avais pas oublié de pourvoir aux besoins futurs d'Angeline. Depuis la dernière nuit dont je vous ai parlé, une transformation complète s'était faite en moi. Était-ce l'effet de la peur, ou était-ce dû aux prières d'Angeline, peut-être aussi à une protection céleste ? Je ne puis m'en rendre compte encore aujourd'hui ; mais j'en avais fini avec mes idées de haine et de vengeance. Le bras de Dieu s'était appesanti sur moi. J'avais usurpé ses droits, violé ses commandements, c'était à moi désormais qu'il appartenait de souffrir. La pauvre et chère enfant entendit avant mon départ les premières paroles de tendresse que je lui adressais sincèrement. Elle reçut avec une gratitude infinie l'assurance que je lui donnai que je travaillerais toujours, au retour de notre expédition, à la rendre heureuse. Je la confiai aux mains de la vieille indienne qui nous avait déjà sauvé la vie et qui depuis deux jours était arrivée je ne savais d'où dans notre camp. Son fils Attenousse, car c'était bien lui qui

était le porteur du message du gouverneur, était reparti la veille de notre départ pour aller prendre le commandement d'une tribu montagnaise dont il était le chef.

Je remis de plus à la vieille des papiers importants qu'elle transmettrait à un missionnaire que je lui avais désigné et qui devait bientôt revenir, laissant une procuration à ce dernier et l'autorisait à retirer les fonds nécessaires afin de pourvoir amplement à la subsistance d'Angeline et de celle qui en prendrait soin. Mes fonds étaient déposés, comme la chose se faisait alors, dans le Trésor Royal, et reçus en bonne forme m'en avaient été donnés. Toutes ces dispositions prises, j'étais tranquille sur le sort d'Angeline, c'était d'ailleurs un commencement de réparation qui lui était dû, ainsi qu'à ses parents dont j'avais été le persécuteur et le bourreau.

Cet homme de bien auquel j'avais confié l'exécution de mes dernières volontés en partant, ce bon prêtre, dont la charité et les bonnes œuvres étaient sans bornes s'appelait monsieur Odillon. Il me représentait l'ancien curé de ma paroisse, si bon et si vénérable. Dans mon imprévoyance, je n'avais pas songé que si lui-même venait à manquer ou bien était forcé de s'éloigner sans avoir pu remplir la mission de pourvoyeur que je lui avais confié, Angeline et la mère d'Attenousse se trouveraient toutes deux dans un complet dénûment comme la chose est arrivé. Cette vieille sauvagesse était la même qui s'était mise à ma piste le jour de la mort.

XII. — « LA BRISE »

Deux jours après, je partis à la tête de guerriers que j'avais plus d'une fois conduits au combat. Mais je l'avoue, cette fois ce n'était plus la pensée, l'espoir ou plutôt le désespoir de rencontrer la mort qui me guidait, mais bien le ferme désir de faire à Angeline les jours aussi heureux que je les lui destinais misérables et tourmentés auparavant. Les remords, ces cris de la conscience, ces inexorables vengeurs de la transgression des lois de Dieu, d'une minute à l'autre me parlaient de plus en plus fort, désormais je n'étais plus le même homme ; une transformation salutaire s'était opérée en moi.

Tant que le feu des batailles, avec l'excitation qu'elles produisent, dura, je vécus comparativement calme et tranquille, les succès que nous obtinmes dans les années de 1744 à 48 sont enregistrés dans les pages de l'histoire, et certes ils avaient été assez grands pour exalter nos cerveaux pleins d'amour et de patrie.

M. de Beauharnais, alors gouverneur de Québec, avait admirablement combiné ses plans. Il avait divisé ses troupes en plusieurs endroits de manière à partager ainsi les forces de l'ennemi plus nombreux qu'il avait à rencontrer.

Cinq mois après, j'étais revenu de Saratoga avec un des corps expéditionnaires dont je faisais partie. La lutte avait été sanglante et acharnée, mais je portais sur moi les témoignages de ma valeur que j'avais gagnés sur les champs d'honneur. Enivré par le souffle des batailles ou plutôt par le désir de chercher dans une excitation extérieure, un calmant pour les remords qui me dévoraient, je résolus de me joindre avec

mes hommes au corps de M. Ramsay qui se dirigeait vers l'Acadie. Je n'ai pas besoin de vous dire sous cet habile général, combien nous réussîmes dans nos projets.

Tous les officiers d'état-major m'avaient tour à tour félicité sur la bravoure que j'avais déployée dans les combats que nous livrâmes dans cet endroit. Mais si mes idées ou mon ambition de gloire étaient satisfaites, mon désir de procurer de plus grandes richesses encore à ma malheureuse Angeline, était loin de l'être. J'aurais voulu pouvoir lui construire un palais d'or, la voir entourée de toute l'abondance et des jouissances que le monde peut produire. Je reconnais intérieurement que tous ces biens de la terre ne seraient rien en comparaison de ce que je lui avais fait perdre, le plus grand bienfait que Dieu ait donné à l'enfant, c'est de recevoir les caresses et les baisers de sa mère.

J'appris donc un jour qu'à Louisbourg des corsaires avaient amassé des fortunes considérables par la prise de vaisseaux ennemis. Chacun de l'équipage avait sa part de prise. Bien que je pus revenir paisible dans mes foyers, je résolus, après avoir choisi cinquante hommes des plus vigoureux et intelligents de la tribu, et leur avoir fait part de mes projets, d'aller offrir mes services à quelqu'un de ces corsaires.

Tous me suivirent avec enthousiasme et nous nous dirigeâmes vers Port Royal.

C'étaient des hommes forts et déterminés que ces braves que j'avais choisis, et j'en parle encore aujourd'hui avec orgueil, car ils se sont toujours battus comme des lions et n'ont jamais compté le nombre de leurs ennemis.

Pendant dix-huit mois nous parcourûmes les mers de ces parages à bord de la corvette *La Brise*, commandée par le capitaine Le Blond, avec une chance sans égale pour ainsi dire. Nous fîmes des prises que nous dirigeâmes vers Québec et qui nous donnèrent encore des sommes considérables qui furent déposés en notre nom dans le Trésor Royal. J'y étais pour ma part de pas moins de vingt-cinq mille piastres, dont j'avais la reconnaissance. Cet argent devait être retiré par M. Odillon, le missionnaire dont j'ai parlé plus haut.

Enfin, mus par le désir de revoir nos foyers, rassassiés de gloire et de nos parts de prises, nous allions reprendre terre, lorsqu'un *sloop* qui nous servait d'éclaireur vint nous informer qu'un gros bâtiment anglais se dirigeait vers Boston. Son allure était lourde et sa marche bien lente. Il était à peu près à dix-neuf milles de la côte et paraissait faire force de voiles pour gagner sa destination. Unanimement nous décidâmes d'en faire notre proie.

Nous levâmes l'ancre et nous nous mîmes à sa poursuite. Nous ne fûmes pas longtemps sans l'atteindre. Après vingt-quatre heures de course, nos vedettes perchées dans les hunes, nous apprirent qu'elles apercevaient les lumières du bâtiment que nous convoitions. Il était neuf heures du soir. Nous mîmes toute la toile disponible au vent et vers quatre heures du matin, le bâtiment n'était plus qu'à un demi-mille de nous. Nous étions alors au mois d'août et l'aurore est encore matinale dans les latitudes septentrionales.

(*à suivre*) Dr Ch. de Guise.

TRAIT DE GÉNÉROSITÉ

OU ÉPISODE DE L'HISTOIRE CANADIENNE

Dans les premiers temps de la colonie, alors que Montréal venait à peine d'être fondée, on voyait s'élever, radieuse et fière, une jolie petite cabane, située au bas de l'imposant Mont-Royal, entourée de fortes palissades et environnée de toutes parts par une grande et belle forêt d'arbres gigantesques. Ce lieu semblait aussi solitaire que sauvage. Le propriétaire, Canadien plein de courage et de bravoure n'était connu que sous le nom de Zacharie, qui pour ses compatriotes et même pour les sauvages était synonyme de tout ce qui est brave et héroïque.

Zacharie avait un fils : Dolac. Jusqu'à vingt-six ans, il partagea la vie et la glorieuse carrière de son père, dont il faisait les délices et le bonheur ; mais, comme ici-bas le bonheur n'a que la durée éphémère de la rose qui se fane en moins de temps que l'astre du jour n'en prend pour parcourir l'espace que Dieu lui a marqué pour sa course, ce bon père devait, lui aussi, voir approcher de ses lèvres, ce calice d'amertumes qui s'appelle le « Malheur ».

Les Iroquois avaient encore une fois déterré la hache de guerre et semaient partout l'épouvante et la terreur. Or, un jour que Dolac chassait à quelque distance de chez lui, sans avoir rien entendu, aucun bruit, aucun pas, il se sent renverser à terre ; tout surpris, il lève la tête, mais il n'a pas le temps de revenir à lui, que, déjà, un sauvage Iroquois brandit son tomahawk qui part en sifflant et qui s'abat sur la tête de l'infortuné Dolac ; la cervelle en jaillit, et pour comble tant d'horreur ne fait que réjouir le barbare qui après avoir scalpé sa victime, s'éloigne en entonnant un chant sinistre.

Un, deux, et même trois jours allaient se passer et Dolac ne reparaissait pas. Le père était envahi par une tristesse mortelle, car Dolac ne s'était éloigné que pour quelques heures. Vers le soir du troisième jour, le père sort de chez lui, résolu de n'y rentrer qu'en compagnie de son fils, dut-il pour cela battre toute l'île.

Le soleil se couchait lentement, et faisait comme une dernière caresse au superbe Mont-Royal ; l'aspect de cet astre se couchant dans sa gloire imprimait à la nature un cachet morne et grandiose en même temps.

Il y avait quelques minutes que Zacharie gravissait la montagne, quand tout à coup, un objet d'horreur se présente à sa vue ; là, tout près de lui, gîsait le corps du malheureux Dolac. A ce spectacle douloureux, le père chancela, son cœur cessa un instant de battre, un nuage lui passa devant les yeux, il n'en pouvait croire ses sens. Cette douleur foudroyante ne l'accabla cependant pas complètement, car Zacharie était chrétien. « Mon Dieu, dit-il, vous m'aviez donné un fils que j'adorais, vous me l'avez ôté, eh bien ! que votre saint nom soit béni, mais aidez-moi à en supportez la perte ». Telles furent les belles paroles de ce Canadien sans peur et sans reproche.

Deux fois, déjà, depuis la mort de Dolac, la nature s'était revêtue de son joyeux costume printanier et Montréal avait souri au soleil de mai, quand vers le commencement de juin, un parti de Canadiens, commandé par Zacharie et revenant de Québec rencontre un Iroquois, prisonnier de deux Hurons (nos alliés) ; ils allaient passer outre, mais l'Iroquois ayant aperçu les Canadiens et reconnu leur chef, manifesta le désir de le voir ; Zacharie qui n'en était éloigné que de quelques pas approcha aussitôt. « Grand chef, lui dit l'Iroquois, si tu me délivres, je te promets des nouvelles de ton fils ». A ce souvenir si cher à son cœur de père, Zacharie ne put s'empêcher d'implorer pour le malheureux sauvage et de prier nos alliés de le lui remettre. Comme tous les gens du pays connaissaient et estimaient ce brave Canadien, ils ne purent lui refuser ce service et lui remirent l'Iroquois, qui pressé d'accomplir sa promesse, demanda instamment à Zacharie de lui donner sa parole qu'après le récit, il serait libre et en toute sûreté ; cela lui fut promis. « Dolac, raconta-t-il alors, a été pris par mes guerriers et c'est moi qui l'ai tué, voici sa chevelure ; je te la donne, tiens, et maintenant adieu, je ne t'oublierai pas ». A cette révélation si inattendue, la colère et l'indignation envahirent le cœur de Zacharie et l'honneur seul, l'empêcha d'étendre à ses pieds l'assassin de son fils, car il lui avait promis la vie et la liberté. « A plus tard misérable, dit-il, tu ne m'échapperas pas toujours et alors malheur, oui, malheur à toi ».

Quatre ans se sont écoulés depuis cette dernière rencontre. Autour d'un prisonnier qu'ils vont bientôt brûler, les sauvages hurlent et le menacent sans cesse ; mais lui, paraît calme et dédaigne ceux qui dans un instant seront ses bourreaux ; regardant le ciel il adresse de ferventes prières à l'Eternel et espère de rejoindre bientôt son fils et un ange qui fut son épouse.

Le prisonnier, cependant, malgré le calme qu'il montre, n'en est pas moins tourmenté, car il a sur lui un message d'une haute importance qn'il avait promis de porter et duquel dépend le sort de plusieurs braves qui vont être attaqués sous peu de temps. Encore un instant et c'en sera fait du prisonnier. Déjà les sauvages, des mèches allumées en mains s'avançaient pour mettre le feu au bûcher... mais voilà que tout à coup, arrive tout essoufflé, et accompagné de ses sachems, le grand chef des Iroquois, l'Aigle-Rouge. « Arrêtez, arrêtez », leur cria-t-il dans sa langue. Et en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le raconter, tous s'écartèrent et lui livrèrent passage jusqu'au prisonnier. Zacharie, car c'était bien lui, n'espérait plus et ne savait que penser de cet incident ; mais le grand chef Iroquois après l'avoir délié proféra ces paroles : Guerrier Français, te souvient-il de ce prisonnier que tu délivras, il y a quatre ans ? C'était moi ; tu m'as jadis donné la vie et la liberté ; eh bien ! à mon tour, je te donne aujourd'hui l'une et l'autre ; adieu et souviens-toi que si l'Aigle-Rouge t'a fait du mal, il t'a aussi fait du bien et qu'il n'oublieras jamais la reconnaissance qu'il te doit. Zacharie gagna Montréal sous la conduite de deux guides que lui avait donné l'Aigle-Rouge, et qui lui apprirent en route que leur chef ayant ouï-dire qu'un Canadien du nom de Zacharie allait être brûlé, dans une de leurs bourgades, accourut en toute hâte afin de sauver la vie à celui duquel il la tenait lui-même.

Il y avait près d'un an, qu'à pareille date, Zacharie avait failli laisser sa peau chez les Iroquois ; il était en promenade dans une bourgade d'Abénaquis, située au pied d'une petite montagne et dont l'extrémité touche aux ondes cadencées de l'harmonieux St-Laurent. C'était à l'heure où le jour, continuant sa course vers d'autres régions, laisse derrière lui son disque sanglant et superbe ; les flambeaux des nuits commençaient à peine à faire leur apparition, mais un silence mélodieux régnait sur toute la vaste étendue.

On entendit, tout à coup, le bruit régulier des pagaies sauvages qui s'avançaient vers notre bourgade. En moins de cinq minutes, les pirogues étaient amarrées au rivage et les sauvages qui les avaient amenées causaient déjà avec nous, nous racontant qu'après un combat acharné avec un parti d'Iroquois, ils étaient demeurés vainqueurs et qu'ils avaient même capturé leur grand chef. Zacharie en entendant nommer l'Aigle-Rouge, s'en informa et apprit d'eux qu'il était mortellement blessé ; ayant alors obtenu la permission de le voir, il le trouva mourant. Le sauvage en voyant celui dont il avait autrefois tué le fils, se leva un peu et fit un signe de reconnaissance à Zacharie, avec qui il causa quelques instants, au bout desquels, le brave Canadien étant sorti, revint avec le missionnaire de l'endroit, qui versa l'eau baptismale sur la tête de l'enfant des bois. Et deux heures après, l'Iroquois mourait en chrétien dans les bras de Zacharie.

Spectacle touchant ! trait héroïque ! action sublime ! C'était là, toute la vengeance qu'un chrétien sans peur et sans reproche tirait de son plus mortel ennemi.

O incompréhensibles mystères de la religion ! Qu'il est puissant, ce Dieu qui fait faire d'aussi grandes choses !

Rodolphe BRUNET.

À Mr E. Z. MASSICOTTE

RÉDACTEUR AU « MONDE ILLUSTRÉ »

HIER avec des chants, intéressant glaneur,
Tu formais une gerbe à forme gracieuse.
Exhalant pour nous tous un parfum de bonheur
Elle sera, bien sûr, à jamais précieuse.

Aujourd'hui, gravement, tu mets devant nos yeux
L'histoire de ton pays, pages que l'on admire ;
Bouquineur, on te voit sur tes livres poudreux
Quand le soleil paraît ou quand il se retire.

Ton travail si constant, comment ne pas l'aimer ?
Ecrivain, oh ! poursuis tes recherches sans nombre ;
Tes bons refrains gaulois sont faits pour nous charmer
Et font passer gaîment même un jour un peu sombre.

Québec 1889. ÉLISA.

NOUS SOMMES SEPT

Un enfant, l'innocence même, et dont la vie s'évanouit comme une rose, n'a aucune idée du malheur : peut-il savoir ce que c'est que la mort ?

J'ai rencontré une petite villageoise, qui n'avait pas plus de huit ans, ses cheveux épars tombaient sur ses épaules, ses joues étaient veloutées comme la pêche, ses yeux me parurent si beaux, si beaux, que je m'arrêtai pour la contempler.

— Avez-vous des frères et des sœurs, charmante pâquerette ? lui demandai-je

Elle me répondit en me regardant avec étonnement :

— Nous sommes sept !

— Dites moi... demeurent-ils avec vous ?

— Oh ! non, monsieur ; j'ai quatre frères qui sont bien loin d'ici : deux à l'armée, deux sur la mer. Le dernier de mes frères et ma toute jeune sœur dorment ici près dans le cimetière. Nous sommes sept !

— Ce n'est pas possible. Deux sont marins, deux sont soldats et deux sont au champ de repos. Comment pouvez-vous être sept ?

— Oh ! répliqua la petite villageoise, Jean et Berthe sont couchés sous un grand arbre, leur tombe est verte et toute couverte de fleurs.

— Vous n'êtes donc que cinq au lieu de sept !

— Ce fut Berthe qui mourut la première ; mon frère Jean la suivit bientôt ; je vais souvent tricoter auprès d'eux, et avant de les quitter, je leur adresse une prière.

— Vous ne les voyez plus, donc vous n'êtes plus sept !

— Je ne vous comprends pas, s'écrie l'enfant avec impatience. Je leur parle dans mes prières.

— Encore une fois, mon amour, si deux sont morts, vous n'êtes plus sept.

C'est en vain que je cherchai à la persuader, elle ne voulut pas en avoir le démenti.

— Monsieur, vous n'avez pas raison ; deux sont morts, il est vrai : mais ils vivent encore dans le ciel. Vous voyez bien que nous sommes toujours sept !...

Adolphe Poujol.

DIS ?

A MLLE ÉLISA, QUÉBEC

O sœur des neuf muses
  Poète charmant
Dis ?... Tu ne refuses
  Ce petit présent ?

Non, non !... au contraire,
  Tu le recevras,
Dis ?... Pour un peu plaire
  L'inconnu... là-bas ?

Adam Mizare.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 12

Au premier coup de canon que nous tirâmes, nous le vîmes carguer et mettre en panne. Des hourrahs de notre bord accueillirent cette manœuvre. Ce bâtiment était à nous, nous le croyions déjà, et nous-mêmes avions serré nos voiles, car pendant ce temps nous l'avions approché à moins qu'à demi-portée de canon.

Mais le capitaine anglais était un rusé vieux loup de mer. Pour retarder la marche de son vaisseau et nous laisser approcher autant que possible, il avait suspendu des sacs de sable qui l'empêchaient d'avancer. Il avait aussi masqué l'ouverture des sabords et abaissé la mâture de ses *hautes œuvres*. Cette tactique lui réussit parfaitement. Malheureusement nous avions affaire à une frégate de cinquante-six, montée par trois cents hommes d'équipage, plus un régiment de soldats qu'elle amenait à Boston. Nous ne nous en aperçumes que lorsqu'il était trop tard. Notre chère corvette ne portait qu'à peine vingt petites couleuvrines.

Nos succès antérieurs nous avaient rendus téméraires jusqu'à la folie. A peine fûmes-nous dans ses eaux, qu'à un coup de sifflet, ses hunes et ses vergues se garnirent de matelots, les haches coupèrent les cordages qui retenaient les sacs de sable et, vive comme un marsouin, la *Vigourous* tourna son flanc vers nous, ouvrit ses sabords, vingt-huit gueules de canons nous lancèrent des boulets qui abattirent deux de nos mâts, coupèrent les cordages ; quelques uns même d'entreux traversèrent de part en part la coque de notre malheureuse corvette. *La Brise* était complètement désemparée. Peu d'instants après la frégate avait jeté ses grappins d'abordage. « Vaincre ou mourir ! cria le capitaine d'une voix tonnante, et hourrah pour la France ». « Vaincre ou mourir ! répétâmes-nous à l'unisson, et hourrah pour la France » quoique nous sussions la lutte impossible.

Le carnage fut affreux. Des monceaux de morts et de blessés recouvrirent notre pont, mais quand nous sentîmes *La Brise* s'enfoncer et que nous n'étions plus que quatre hommes vivants auxquels il ne restait qu'un souffle de vie, car le sang s'échappait de nos nombreuses blessures, il fallut nous rendre ou plutôt permettre qu'on nous transportât à bord du bâtiment anglais.

Pauvre *Brise* ! dix minutes après, j'entendais les cris de triomphe de l'équipage qui m'apprenaient que tu venais d'enfoncer dans les profondeurs de l'océan et je perdis connaissance

Le lendemain, quand je revins à moi, mes blessures avaient été pansées, je gîsais sur un lit dans un des hôpitaux de Boston. Des quatre marins qui avaient échappé au désastre, deux seuls survécurent aux suites de leurs blessures. Ce furent un autre Canadien et moi.

Dès que la santé nous revint, il fut dirigé avec moi vers la Caroline du Sud où nous fûmes vendus comme esclaves. Ce jeune homme, après des dangers sans nombre et des peines infinies, réussit à s'évader. Je

ne le revis que plusieurs années plus tard : il a été depuis mon hôte, mon commensal et mon ami. Il s'appelait Baptiste.

C'était, ajouta monsieur d'Olbigny, le même Baptiste qui nous servait de guide dans notre excursion au Lac à la Truite.

XIII. — ESCLAVAGE ET ÉVASION

Je passai cinq longues années enchaîné à un autre homme. C'était un nègre qu'on avait acheté d'un capitaine négrier. Il avait été vendu à ce dernier par un vainqueur barbare. Le malheureux était lui aussi un prisonnier de guerre et venait d'arriver des côtes du Mozambique. Comme moi, il avait toujours été libre enfant des grands bois, aimant les fruits savoureux du cocotier et l'ombrage des palmiers dont les habitants du sol jouissent dans toute leur inappréciable liberté et indolence.

Il avait de plus laissé au pays une jeune femme, des enfants, des frères et sœurs, un grand nombre d'amis, mais par dessus tout, de vieux parents dont il était le seul soutien dans leur vieillesse.

Tous ces renseignements, il me les donna lorsque nous pûmes nous comprendre, car nous avions réussi, après quelques mois passés dans les fers, à former un langage dans lequel nous nous entendions parfaitement.

Oh ! mon Dieu qu'ils furent longs ces jours d'esclavage, et ce boulet que nous traînâmes pendant si longtemps, qu'il était pesant !

Combien de fois n'aurais-je pas attenté à ma vie, si des idées plus chrétiennes et la pensée d'une expiation ne fussent venues ranimer mon courage. Combien de fois aussi, le dos lacéré par les lanières du fouet du contre-maître, n'avons-nous pas versé des larmes amères au souvenir de notre patrie et de notre enfance tout en formant des projets d'évasion. Deux fois même, nous tentâmes de les mettre a execution, mais nos mesures étaient mal prises et nous échouâmes. Nous fûmes repris et si nous ne succombâmes pas sous les coups, c'est que le Dieu de pitié veillait sur nous et en avait décidé autrement.

Cependant les tortures que j'endurais produisirent dans mon âme un effet salutaire, je reconnus la main vengeresse de Dieu qui me frappait, je les acceptai comme un juste châtiment et les offris en expiation de mes crimes.

Enfin après cinq années de souffrances indicibles, la Providence qui se laisse toucher par les pleurs du pécheur pénitent, nous envoya un ange de délivrance sous la forme d'une toute jeune fille. Elle était l'enfant unique du planteur qui nous avait achetés.

Dans la journée, elle nous avait vus tous les deux, mon compagnon et moi, attachés au poteau infâme. Elle avait entendu le contre-maître ordonner à une espèce d'Hercule, monstre de férocité à face humaine, de nous administrer à chacun cinquante coups de fouet. Elle avait vu avec horreur le sang ruisseler de chacune des déchirures profondes que le fouet à neuf branches faisait dans nos chairs. Elle avait vu nos membres se tordre dans des mouvements convulsifs sous ces inénarrables douleurs, elle résolut alors de nous sauver.

Elle savait d'ailleurs que nous étions parfaitement innocents de la faute de larcin dont on nous accusait.

C'était ostensiblement pour punition de cette faute que nous avions été flagellés, tout le monde savait bien aussi dans la plantation que la vraie raison était que le nègre et moi nous avions exprimé un sentiment d'indicible horreur de voir une jeune quarteronne, enfant du vendeur, exposée nue à la criée publique. Un acheteur d'esclaves mettait l'enchère. C'était un vieillard aux regards lascifs et pleins de convoitise. La mère de cette jeune fille, élevée dans des sentiments catholiques, voyait avec désespoir le spectacle auquel on la forçait d'assister. On peut juger de ce qu'elle devait éprouver et de ce que j'éprouvais moi-même en songeant : Oh, si c'était mon Angeline qui fut à la place de cette malheureuse ! !

Enfin l'adjudication se fit, l'odieux vieillard était l'acquéreur, elle était désormais son bien, sa propriété ! ! !

Combien pourtant ne s'est-il pas trouvé d'hommes qui voyaient avec indignation le mouvement qui se faisait pour l'abolition de l'esclavage.

La mère, quand elle vit partir son enfant, s'approcha d'elle en poussant des sanglots déchirants ; elle la pressa sur son cœur et lui passa une croix autour du cou.

Le contre-maître se précipita aussitôt vers elles, les sépara brutalement, envoya rouler par terre la malheureuse mère par un rude coup de poing et arracha violemment la croix qu'elle avait suspendue au cou de son enfant, le cordon qui la retenait laissa sur sa peau un sanglant sillon.

Oh ! si j'avais été libre et que j'eusse eu autour de moi mes braves sauvages, non, certes, cet acte exécrable ne se fut pas accompli.

J'allais m'élancer pour anéantir le contre-maître tant j'étais hors de moi, le nègre spontanément allait aussi en faire autant, mais nos chaînes infâmes nous retinrent. Le contre-maître vit sans doute le mouvement que nous fîmes, il comprit, à l'expression de nos figures, toute l'horreur qu'il nous inspirait ; aussi instinctivement recula-t-il de quelques pas. Le lendemain le nègre et moi étions attachés au poteau dont j'ai parlé.

Ce fut donc dans la nuit qui suivit, lorsque nous étions fortement liés sur des lits de paille remplis de chardons sur lesquels reposaient nos chairs mises au vif par leurs affreuses cruautés, qu'accompagnée d'une jeune esclave, notre libératrice entra dans notre hutte. Elle portait une lanterne sourde, en dirigea la lumière vers son visage pour que nous vîmes le signe qu'elle nous faisait en mettant le doigt à sa bouche, de garder le silence.

Elle s'approcha ensuite de nous, déposa des livres à notre portée, pendant que la servante nous montrait un ample sac de provisions et des vêtements convenables pour servir à notre déguisement. Elle dit ensuite quelques mots en espagnol que cette dernière nous traduisit : A un endroit qu'elle nous indiqua, un canot avait été disposé pour favoriser notre fuite. En descendant la rivière, nous n'aurions pas à craindre la poursuite des hommes ou des chiens. Un papier où la signature du planteur était contrefaite nous accordait un congé de deux semaines. Elle nous informa de plus que dans trois jours, dans le port de Charlestown, un bâtiment français devait mettre à la voile pour l'Europe.

Pour comble de bienfaits notre libératrice nous remit deux bourses bien garnies et s'éloigna non sans que nous eussions eu le temps de voir son angélique figure inondée de pleurs.

Nous suivîmes à la lettre les instructions de notre ange de salut. Le canot effectivement se trouvait à l'endroit désigné. Ce qu'il nous avait fallu déployer d'énergie, de forces morales et physiques pour réussir à briser nos liens et marcher jusque là est impossible à décrire, tant nous étions épuisés par les tortures de la veille.

J'ai vu, depuis ce temps, dans les rapports des chirurgiens militaires anglais que les soldats obligés de subir des amputations capitales, disaient à l'opérateur : oh ! ce n'est rien, monsieur, les blessures et les amputations ne produisent jamais les souffrances que nous fait endurer le chat à neuf queues ! ! !

Enfin la Providence sembla favoriser notre évasion, car la nuit était des plus sombres ; tout faisait présager un orage prêt à éclater, ce fut effectivement ce qui arriva ; mais toutefois nous réussîmes avant que le crépuscule parut et que l'horizon s'éclaira, à mettre une bonne distance entre nous et ceux qui nous poursuivaient.

Mon expérience dans la vie des bois m'avait fait connaître une plante dont la friction aux pieds trompe le flair du plus fin limier qui précède les dogues qu'on lance à la poursuite de l'esclave marron.

Le jour, nous transportions à quelque distance dans les bois notre embarcation qui n'était rien autre chose qu'un canot d'écorce, puis, la nuit tombée, nous reprenions la rivière et notre frêle nacelle, poussée par le courant et nos énergiques efforts, volait sur la surface des eaux avec la rapidité de l'alouette.

Dans la nuit de la troisième journée, nous aspirâmes à pleins poumons les émanations salées de l'océan. Nous entrions dans la baie de Charlestown, Caroline du Sud. Là devaient commencer pour nous de nouvelles angoisses. A qui s'adresser pour prendre ce bâtiment français qui était en partance ? Nous résolûmes une dernière fois de risquer le tout pour le tout, et convînmes de nous donner la mort réciproquement si nous avions à tomber entre les mains de ces infâmes bourreaux qui s'appelaient des planteurs, possesseurs d'esclaves.

Nous débarquâmes silencieusement dans un endroit écarté et prîmes une rue obscure. Nous errâmes longtemps dans cette rue bordée de tabagies de toute espèce, lorsqu'enfin, quelques accents français mêlés de jurons énergiques vinrent frapper mon oreille.

Immédiatement, je donnai mes instructions au nègre, lui enjoignant de ne pas dire un seul mot, et de paraître dans un état complet d'ébriété. Nous entrâmes dans cette tabagie, nous heurtant l'un sur l'autre et d'une voix enrouée : « Moricaud, disais-je, nous prenons une bordée ; gare à nous ! l'ancre n'est pas fixée dans les ports des Frères de la Côte. »

Ici est le temps de le dire, les habillements que notre bienfaitrice nous avait fournis pour notre déguisement consistaient en chemise de toile, chapeau goudronné, vareuse de matelot.

Oh ! noble fille ! sois à jamais bénie dans les tiens et tout ce que tu as de plus cher pour cette prévoyante attention...

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE

1er FEVRIER 1890

RACHEL

LETTRE A MON AMI ARTHUR

Tu me demandes Arthur, de te raconter les circonstances qui ont accompagné la mort de ma nièce, que j'aimais tant, de cette chère petite enfant qui avait réussi à se faire adorer de toi, être taciturne par excellence, qui a toujours eu le beau sexe en abhorration.

Par sa gentillesse, par son amabilité, par son esprit, sa candeur et son innocence, elle seule avait trouvé grâce devant ce beau mélancolique, toujours froid, toujours roide comme un Anglais ; elle seule t'avait fait sourire Arthur. Rappelle-toi !

Rachel — qui avait tout au plus dix ans lorsque son âme quitta ce monde — était partie avec ses parents pour aller demeurer, durant l'été dernier, dans leur résidence de campagne, située sur l'île P..., non loin de Montréal.

Comme tu le sais, l'endroit était charmant, le site admirable. Ce petit morceau de terre placé au milieu du fleuve géant qui roule avec fracas ses eaux pures et limpides, fait songer à l'oasis d'un vaste désert au sable mouvant.

Bien souvent je me suis surpris à rêver dans les bosquets — véritables nids de verdure — qui entourent la villa de mon frère, si joyeux avant que la mort ne fusse venue rompre la monotonie heureuse de son existence paisible. Combien de fois, sous ces grands arbres à l'épais feuillage, ai-je écouté, avec ravissement, le gazouillement des oiseaux qui se mariait à la voix douce mais bien timbrée de ma nièce Rachel ? Combien de fois me suis je surpris à verser silencieusement des larmes, car d'après la loi de contraste qui me régit, je pleure également quand je souffre, où que je goûte le bonheur !

Quelques jours après l'installation des citadins, ils apprirent par leur fermier et leurs voisins que l'île était infestée de voleurs. Chaque jour, les habitants constataient des vols et cependant personne ne prenait les moyens de les faire cesser. Du reste on les disait bien armés et prêts à réduire au silence ceux qui voudraient essayer de mettre un terme à leurs déprédations.

Naturellement ces récits augmentés de nouveaux détails, chaque fois qu'ils étaient racontés par une nouvelle bouche avaient pris des proportions formidables. Aussi ma pauvre nièce, qui était très nerveuse, avait été effrayée à un tel point, qu'elle était devenue peureuse à l'excès.

Une nuit — la nuit où elle reçut le coup fatal — ma nièce, par suite d'une surprise qu'elle avait eue dans la journée n'avait encore pu s'endormir, malgré ses efforts, car il n'y a rien pour chasser le sommeil comme une imagination vagabonde. Un certain moment au milieu du silence, il lui sembla entendre des pas dans la maison. Elle voulut appeler ses parents, mais la frayeur l'empêcha. La pauvre petite était comme paralysée... Doucement le bruit se rapprochait ! Soudain la porte s'ouvrit comme sous l'effort d'une lente poussée... puis quelque chose se posa lourdement sur sa poitrine !

L'infortunée était arrivée au paroxysme de la terreur. Elle éprouvait une souffrance morale plus terrible que les tortures physiques.

En une seconde Rachel s'était représenté ce qui se passait : C'était un bandit, il allait l'assassiner !

Alors rassemblant toute son énergie, la tête en feu, les yeux hagards, elle se redressa comme mue par l'électricité, et lança un cri déchirant. plein d'angoisse : « Maman !... »

Immédiatement ses membres se détendirent, ce suprême effort l'avait épuisée, elle gîsait là, sans connaissance.

Réveillés par cet appel je dirai lugubre, le père et la mère s'étaient précipités dans sa chambrette...

Qu'ajouter à cela. En la voyant privée de sentiment, on courut chez le médecin, on fit tout pour la sauver, et elle mourut deux jours après. Dieu a certainement bien fait de la retirer, car vivante elle serait restée folle !......

Tu vas peut-être me reprocher Arthur, après tous ces détails de ne pas avoir encore précisé tout à fait sur la cause de sa mort.

Tu dois te demander, était-ce une simple hallucination, ou bien la chose était-elle réelle ?

Voici : C'est à proprement parler ni l'un ni l'autre.

Mais avant de te dire la simple vérité, je te demande de te figurer la scène, de faire dérouler les faits devant tes yeux, en un mot de te mettre à la place de la petite, car sans cela ça semble ridicule.

Lis : Tu sais quelle tranquillité règne durant les heures de la nuit, tu sais que le moindre bruit prend dans ces conditions — surtout lorsqu'on est prédisposé — des proportions étonnantes ? Rachel possédait un magnifique spécimen de la race féline qu'elle avait accoutumé à coucher avec elle, dans son lit. Ne voulant pas s'en séparer, on l'avait emmené.

Par un hasard, ce soir là, ma nièce n'y avait pas songé, tant son esprit était occupé ailleurs.

Poussée par son instinct et la force de l'habitude, sa chatte chérie était donc venue la retrouver... Elle avait poussé la porte, puis sauté sur la couchette et... tu devines le reste ?

Pauvre Rachel... Ses parents l'ont pleurée... Ils l'aimaient tant...

Moi, moi ! cette mort ! Je n'y puis songer, je deviens fou... Rachel, ma nièce, viens donc encore une fois me sourire, viens donc que je t'admire un instant... Mais rien... rien ! Elle gît là-bas dans le cimetière !

Arthur, je te prie viens me voir bientôt, viens me consoler ; s'il est possible, viens me distraire ?

Ton ami

E. Z. MASSICOTTE.

On peut se procurer "Le Recueil Littéraire" au Kiosque, Place Jacques Cartier, chez Dlle E. Bélanger, 1867 rue Ste-Catherine ; chez G. A. & W. Dumont, 1826 rue Ste-Catherine, Montréal, et chez F. Béland, 264 rue St-Jean, Québec.

M. JOSEPH LESSARD de Woonsocket, R. I. est notre agent pour les Etats-Unis. Il est par conséquent, autorisé à prendre des abonnements et à en faire la collection.

LES FORÇATS DE LETTRES

Le voyez-vous, ce malheureux jeune homme, au visage contracté, aux tempes jaunies, à la bouche grimaçante, aux yeux vagabonds ? Il était né pour marcher libre et joyeux derrière une charrue, en semant avec un geste fier le grain de la moisson prochaine ; le soir, il eût mangé devant l'âtre le pain gagné dans le jour ; chacun de ses pas, de ses mouvements eût donné la vie !

Regardez-le, dans la grande ville, pressant, le jour et la nuit, sa tête dans ses deux mains, la pétrissant et lui faisant suer des récits, des aventures, des combinaisons pour une foule affamée qui le dévore et passe à un autre quand elle ne peut plus rien tirer de lui. Pendant un temps plus ou moins long, cet homme fera épouser Henriette par Arthur, surprendre l'amant par le mari, empoisonner celui-ci, guillotiner celui-là, avec intérêt habilement suspendu à la fin de l'acte ou du feuilleton. Il va vendre successivement de l'amour, de la jalousie, des larmes, de l'histoire, de la gaudriole, de l'argot, de la morale, de l'éloge, de l'insulte, de la politique, du progrès, du sentiment, de l'obscénité, de la religion, de *la copie* enfin, de deux sous à cinq sous la ligne, selon le goût du lecteur, les tendances du journal et le cours du moment.

Quand il aura mangé son fonds, il vivra sur le fonds d'autrui ; il rafistolera les vieilles comédies, rapiécera les vieux romans, réchauffera les ana des vieux siècles. Il mangera les bibliothèques ! il avalera les quais ! Il lui faut des idées, des anecdotes, des mots, du plaisir, de la notoriété, de l'argent. Dépêchons-nous, il s'agit d'être célèbre ! une fois célèbre, on est coté ! une fois coté, on est riche ! une fois riche, on est libre ! Libre ! Voilà le rêve de toutes les minutes, rêve irréalisable ! Mais le journal est pressé ; mais le théâtre ne peut attendre ! nous nous mettrons deux, nous nous mettrons trois ! nous passerons les nuits ! Et la force ? Nous prendrons du café. Et l'inspiration ? Nous boirons de l'absinthe. Va, cervelle humaine, rends des pages, des phrases, des lignes, retourne-toi cent fois par jour, fais des évolutions sur toi-même, gonfle-toi comme une éponge, pressure-toi comme un citron jusqu'à ce que tu te dessèches subitement, que la folie te secoue comme un arbre dans une plaine, que la paralysie survienne, que l'hébétation arrive et que la mort termine tout.

Alors, on pénètre chez l'homme connu. On y trouve le désordre, l'indigence, une ancienne maîtresse dont il avait peut-être fait une épouse dans une heure d'épuisement ou de lyrisme, de malheureux enfants déjà vêtus de noir, étonnés et pleurant à tout hasard. Cela sent encore le tabac de la veille. Il aimait tant à fumer ! Pauvre garçon ! On lui avait dit que ça lui ferait mal, mais il ne pouvait s'en déshabituer ! Comme on s'est amusé jadis dans ce salon-là, du temps de la petite une telle ! Quelques amis l'accompagnent au cimetière, escortés quelquefois d'une foule curieuse ou sympathique, car on l'aimait bien. Il était si gai, — par moments !

On raconte de lui des anecdotes ; on parle sur sa tombe ; on lui met une pierre plate sur le nez ; on revient manger un morceau ; on bâcle quelques articles nécrologiques ; on le découpe, on le débite pendant deux ou trois jours, on en mange, on en vit ; on lui souscrit un monu-

ment ; on écrit au ministère, on obtient une pension pour la veuve, une bourse pour un des enfants ; et puis il faut reprendre cette existence frénétique qui l'a tué. Adieu, grand homme d'un an, d'un mois, d'un jour ! Il ne reste plus rien de toi. Dors tranquille enfin, voici l'éternelle nuit !

C'est dans cet enfer, dans ce bagne, que des milliers de jeunes gens se précipitent en riant, de bonne foi, trompés par la surface, croyant y rencontrer la fortune et la renommée comme on rencontre une charrette sur un grand chemin, au lieu de se cramponner au travail obscur, patient, certain, qui fait les hommes robustes, sereins, respectés, utiles et bons. J'ai traversé, moi qui vous parle, ces effroyables marais du commencement de la carrière ; j'en suis sorti frissonnant et pâli, épouvanté de ce que j'avais vu, qui m'épouvante encore quand j'y rentre par hasard, soit pour serrer la main à un ancien compagnon, soit pour aller ramasser son corps et le conduire là où il ne s'agitera plus. J'y serais mort depuis longtemps s'il m'avait fallu y rester. Béni soit le Dieu, le maître quel qu'il soit des destinées universelles qui m'a éclairé pour que j'en sorte et qui m'a accordé une commutation de peine. Non ! Dante, que l'on invoque toujours quand il s'agit de supplices abominables, n'a pu trouvé ni rêver dans le temps où il vivait, si troublé que fût ce temps, ce damné de la production intellectuelle, roulant sa propre tête comme Sisyphe roulait son rocher et la frappant contre des murailles d'airain pour en faire jaillir une dernière étincelle !

Alexandre Dumas fils,

de l'Académie Française.

CANADIENNE !

RÉPONSE A MLLE CLARA D...

Vous m'avez dit, je m'en rappelle :
« Un jour vous aurez le bonheur. »
A votre voix il fut fidèle.
Car je le possède en mon cœur !

Dites moi donc, mademoiselle,
Quels sont vos talismans secrets,
Pour qu'il ne vous soit pas rebelle,
Et se soumette à vos décrets ?...

...Mais n'êtes-vous pas *Canadienne*,
Celle ici-bas qui doit régir ?...
Le bonheur vous sachant sa reine
N'a donc fait que vous obéir !

Janvier 1890. Adam Mizare.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 13

La salle dans laquelle nous entrâmes avait une atmosphère chargée de nuages épais de fumée de tabac. On y sentait une odeur de *grog* insupportable.

Un contre-maître, avec quatre matelots de son bord, allaient engager une rixe contre deux autres compagnons d'une taille colossale qui refusaient absolument de s'embarquer de nouveau avec eux. Certes, au moment où nous arrivâmes, la discussion était vive, aussi les deux camps ne nous virent-ils entrer qu'avec dépit ou plutôt avec défiance. Cependant d'un air délibéré, quoique titubant, nous nous dirigeâmes vers le comptoir où le nègre et moi nous nous fîmes servir d'un verre de liqueur. Je pris quelques instants avant que de l'avaler complètement, et saisis le sens des paroles que l'un et l'autre camp échangeaient mutuellement. Ce fut leur conversation acrimonieuse et menaçante qui m'apprit que la guerre était finie depuis trois ans entre la France et l'Angleterre, que les deux matelots récalcitrants avaient décidé de se fixer dans le pays pour y cultiver des terres, que leurs engagements étaient terminés ; ils étaient deux Bretons et certes ce n'est pas peu dire pour l'obstination et l'opiniâtreté. Le contre-maître leur avait offert des gages très élevés, mais ils refusaient parce que leurs fiancées avaient exigé qu'ils s'établissent sur des terres et qu'ils abandonnassent la vie de marins.

Après avoir vidé mon verre, j'entonnai, d'une voix enrouée et bacchique, une chanson française de matelot en goguettes. Les premières stances finies, j'observai du coin de l'œil le contre-maître qui parlait à un des matelots qui paraissait être son homme de confiance, puis il s'approcha de moi d'un air aimable.

« Hé ! hé ! dit-il, l'ami, en me tapant sur l'épaule familièrement, il me vient à l'idée que tu as déjà bouliné dans des parages de la France.»

« Oui, lui répondis-je en clignotant des yeux, mon moricaud et moi nous en avons vu bien d'autres que des requins d'eau douce. »

« Tu n'étais donc pas un vrai marin puisque te voilà aujourd'hui un véritable terrien. » Je fis un geste d'indignation.

« Par la sainte Barbe, dis-je en frappant du poing sur le comptoir, on n'insulte pas ainsi un des premiers gabiers des Frères de la Côte ! »

« J'en ai été un, répliqua le contre-maître ravi, nous sommes frères, buvons ensemble ! Il pourrait se faire que nous naviguerions encore dans les mêmes eaux. »

« C'est pas de refus, répondis-je d'une voix de plus en plus enrouée, mais d'abord vos civilités ; pour le moricaud, ajoutais-je en me tournant vers le nègre, il en a déjà jusqu'aux écoutilles, il ne peut plus parler. »

Bref, vous le dirai-je, le nègre et moi une heure après, nous étions en pleine mer à bord d'un bon gros bâtiment marchand et cinglions à toutes voiles vers la France.

Nous étions en mer depuis deux jours lorsque le capitaine me fit in-

viter à passer dans sa cabine. Cet homme, bien que vieux marin, avait conservé le cœur, l'esprit et la gentillesse de l'homme bien élevé et poli, du véritable capitaine français. Aimé et respecté des passagers de son bord, il l'était encore plus, s'il était possible, de ses matelots.

Je n'hésitai donc pas à lui raconter l'histoire d'une partie de ma vie de guerrier où, comme chef sauvage, j'avais combattu à côté des siens dans les colonies ou à bord de *La Brise*. Je lui montrai les témoignages de ma valeur que je possédais, quand à l'assaut ou à l'abordage, en qualité de chef, je conduisais mes guerriers. Il avait une idée vague du désastre de *La Brise* et m'en fit redire les détails. Nos cinq années d'esclavage, de misères et de tortures le mirent dans un état d'émotion considérable.

A la fin du récit, il vint affectueusement me presser la main et m'embrassa. Il me demanda la permission de raconter aux passagers et à l'équipage l'histoire de ma vie qui était appuyée sur des preuves irrécusables.

De ce moment, nous fûmes l'objet des prévenances et des égards de tout l'équipage, et si quelquefois le nègre et moi nous mîmes la main à la manœuvre, c'était plutôt pour aider volontairement, car chacun, à l'exemple du capitaine, nous traitait d'une manière tout à fait respectueuse et amicale.

Le bâtiment, en passant, devait toucher à Boston. Là je dus me séparer de mon compagnon d'infortune ; non sans avoir offert au capitaine tout l'or que je tenais de ma bienfaitrice, pour qu'il me donnât l'assurance qu'il le repatrierait dans un voyage qu'il devait faire vers les rives de sa terre natale. Pour moi le chemin de Boston au Canada m'était parfaitement connu.

Au lieu d'accepter mon argent, le capitaine, les passagers. même l'équipage firent une généreuse souscription pour nous deux. Ainsi nous quittâmes-nous après les plus affectueuses expressions d'amitié et de bons souvenirs. Ce fut en me pressant cordialement la main que le capitaine me dit adieu, j'étais devenu son ami dans le voyage.

J'appris, quelques années plus tard, lorsque je le revis par une circonstance toute fortuite et que le bâtiment se trouvait dans le même port de mer où j'étais, qu'il avait effectivement débarqué mon malheureux compagnon d'esclavage sur les rives de sa terre natale.

Le bâtiment, ajoutait-il, était au large. Je fis mettre à l'eau un de mes plus forts canots et le nègre s'y embarqua en pleurant et me témoignant une reconnaissance sans bornes. En mettant le pied à terre, il se prosterna d'abord, embrassa les rivages d'où il avait été exilé, vint baiser la main de chacun des matelots qui l'avaient conduit, puis poussant un cri d'un bonheur indicible, il s'élança vers les bois où ils le perdirent de vue ! !

Telle fut l'histoire qui me fut répétée par quelques uns des matelots qui avaient conduit le canot.

Un mois après mon débarquement à Boston j'étais aux Trois-Rivières. Mais là m'attendait un des plus terribles drames dont ma vie si tourmentée a été quelquefois l'auteur, mais cette fois le témoin.

XIV. — LE MEURTRE

En y débarquant, le premier homme que je rencontrai face à face poussa un wooh ! de surprise, ses yeux s'arrêtèrent sur moi avec une terreur et un étonnement indicibles. Il allait prendre la fuite, peut-être, lorsque je l'arrêtai en l'appelant par son nom. C'était un chef sauvage, lui aussi d'une tribu Souriquoise, nos alliés, et était l'ami le plus intime et le frère d'armes d'Attenousse. « L'Ours Gris, dit-il d'une voix frémissante, est-ce toi ou ton esprit que le génie du bien envoie pour sauver Attenousse ? Oh ! si c'est toi, notre frère n'a plus rien à craindre, car tu peux tout. Le Dieu des blancs est grand, plus fort que ceux que ma tribu vénérait avant l'arrivée du *Père à la Robe Noire*, ajouta-t-il comme se parlant à lui-même. »

En prononçant ces paroles, Anakoui élevait ses yeux vers le ciel et versait des pleurs d'espérance.

Hélas ! les guerres sanglantes avaient laissé sur la figure de ce malheureux chef sauvage des traces patentes du raffinement de notre civilisation ; il avait la figure balafrée en tous sens et de plus, il avait perdu un bras.

Quel orgueil ne devons nous pas avoir aujourd'hui, en voyant les moyens de destruction que le siècle nous apporte, et combien doivent être heureux ceux qui, nouveaux Caïns, ne demandent pas mieux que de tuer ou mutiler leurs frères ! ! !

Ce fut la remarque que je me fis pendant qu'il me parlait dans un état de fiévreuse agitation. Véritablement, je crus qu'il était devenu fou, tant grande était son exaltation. Enfin, je le pris par la main et nous allâmes nous asseoir sous les grands arbres qui bordaient naguère encore, les charmants coteaux du rivage St-Laurent aux Trois-Rivières.

Ce fut alors, qu'après avoir donné cours à son émotion, exprimés par des paroles incohérentes, que j'entendis, avec stupeur, le récit des évènements qui s'étaient passés pendant mon absence. En voici le résumé :

Le désastre de *La Brise* avait été publié à son de trompe par les vainqueurs. La nouvelle en était venue dans la colonie avec la rapidité et l'exactitude que comportent toujours un bruit fâcheux ou une mauvaise nouvelle. Pourtant il y avait un homme, mais celui-là était le seul, c'était un jeune Canadien qui prétendait avoir fait partie de l'équipage de *La Brise* et avoir échappé vivant de cette malheureuse croisière avec un chef sauvage. Il ajoutait que ce chef et lui avaient été amenés en esclavage dans des directions diverses. Lui avait été dirigé sur une plantation au bord de la mer, et c'est à cette circonstance qu'il dût son évasion ; s'étant jeté à la nage et ayant gagné un vaisseau européen qui était en partance. On sait qu'alors c'était un asile inviolable pour un blanc. Quand au chef, ajoutait-il, plus fort et plus vigoureux que moi, il a été vendu à un bien plus haut prix et a été emmené dans la profondeur des terres, il doit être mort depuis longtemps d'après le rapport de nègres marrons qui s'étaient échappés de la même plantation, car jamais maître plus féroce et plus barbare ne pouvait faire subir de plus mauvais traitements à ses esclaves, aussi en était-il réputé parmi eux comme un monstre odieux de cruauté.

Toutefois personne ne croyait un mot de cette histoire que Baptiste

leur affirmait être vraie en tous points. Grand donc fut l'étonnement d'Anakoui, l'orsqu'à mon tour, je lui assurai qu'elle était de la plus exacte vérité.

Mais j'étais sur des charbons ardents et n'osais l'interrompre, crainte de blesser sa susceptibilité indienne. Quelles angoisses néanmoins ne ressentais-je pas à la pensée d'Angeline dont le souvenir était venu à chaque minute du jour et de la nuit, bouleverser mon cerveau depuis cinq longues années.

Enfin je n'y pu tenir plus longtemps. « Angeline, lui demandai-je, qu'est-elle donc devenue? » je frémissais dans l'appréhension de sa réponse.

— Assieds-toi, mon frère, me répondit Anakoui, je vais tout te dire : Un des guerriers d'une tribu amie, un de tes compagnons d'armes que tu as bien connu autrefois lorsque tu étais plus jeune, est revenu de la guerre trois mois après être parti à la tête de ses braves guerriers. Pas un seul d'entre eux n'est arrivé dans la tribu sans montrer avec orgueil d'honorables blessures.

« Attenousse est un grand chef. Angeline sous les soins de sa mère, avait souvent entendu parler de lui et naturellement elle l'aima par reconnaissance d'abord de ce qu'il t'avait sauvé la vie lors de l'incendie dans les bois, elle l'aima par dessus tout, parce qu'il était bon, loyal et courageux, et qu'il l'avait sauvée des poursuites et des persécutions incessantes de Paulo. Ta fille, ajouterai-je, avait été élevée par toi aux récits des actes de bravoure et d'héroïsme.

« Le missionnaire, continua Anakoui, chargé par toi de retirer les fonds pour procurer le confort aux deux femmes laissées sans autres se cours que la procuration que tu lui donnais, n'est pas revenu s'asseoir dans nos foyers. Elles ont donc manqué de tout et le *Père à la Robe Noire* ignorait tous ces faits, tu vas le voir dans la prison où il est venu d'après l'ordre de l'Evêque, son grand chef, consoler et prendre soin des malheureux prisonniers.

« Maintenant, mon frère, ne m'interromps pas, les moments sont précieux.

« Pendant trois mois, les deux pauvres femmes essuyèrent toutes espèces de misères et de privations et ne durent leur subsistance qu'à la charité des sauvages dont les bras débiles ne pouvaient plus porter les armes et qui pourtant avaient été préposés aux soins des femmes et des enfants. Enfin Attenousse arrivé, l'abondance régna dans leur cabane, il pourvut amplement à leur bien-être et ce ne fut que deux ans après ton départ, n'ayant reçu aucune nouvelle de toi, malgré les informations toujours infructueuses que nous apprîmes de toutes parts, que se trouvant seule, isolée et sans protection sur la terre, te croyant mort, Angeline consentit à épouser l'unique homme qu'elle eut jamais aimé après toi. Cet homme c'est Attenousse. »

Puis, comme s'il eût craint d'exciter ma colère, Anakoui ajouta : « remarque que c'est la seule chose qu'elle ait fait sans ta permission et c'était pour se débarrasser des persécutions de l'infâme Paulo qui la tourmentait sans cesse dans les moments où Attenousse et sa mère s'absentaient.

(*à suivre*) Dr Ch. de Guise.

LE RECUEIL LITTERAIRE
15 FEVRIER 1890

ELISA MERCŒUR

Qui sait pour quelle destinée
En lui donnant du pain, peut-être, elle était née.
Alfred DE MUSSET.

A Miss EHRTONE
O vous dont le talent donne tant d'espérances !
O vous qui possédez le génie et le cœur
De la pauvre Elisa Mercœur,
Puissiez-vous ne jamais connaître ses souffrances !
D. C.

LE 11 janvier 1835, par un ciel sombre et triste d'hiver, un humble cercueil traversait Paris, suivi de quelques personnes seulement.

Les passants affairés qui croisaient, en se découvrant, le funèbre cortège ne durent voir, dans cette rencontre, qu'un évènement ordinaire de la vie : le transport d'un pauvre à sa dernière demeure. Et pourtant s'ils avaient considéré avec attention le petit groupe d'amis accompagnant le convoi, s'ils y avaient remarqué plusieurs personnages célèbres, entr'autres l'illustre auteur du Génie du Christianisme et des Martyrs, peut-être alors eussent-ils jeté un regard moins indifférent sur cette modeste bière et compris, en voyant couler les larmes de Chateaubriand, que la mort n'avait pas frappé là un de ces coups qui peuvent passer inaperçus, mais venait d'arracher à la vie une intelligence d'élite doublée d'un rare talent poétique.

Et en effet, s'il est, dans l'histoire de la poésie française. un nom qui éveille a la fois des idées de jeunesse et de beauté, de grâce et de candeur, de génie et de misère, c'est bien celui de cette jeune fille morte à vingt ans dans tout l'éclat de la fraîcheur et du talent : Elisa Mercœur. Issue d'une famille pauvre, au milieu des épreuves cruelles d'une existence précaire, elle sut charmer, par son brillant génie et la grâce adorable de sa personne, les esprits les plus élevés de son époque. Chateaubriand, Victor Hugo, Jules Janin, Soumet, Guizot, Thiers, Royer-Collard, le ministre de Martignac, le vicomte Walsh et tant d'autres furent ses admirateurs déclarés. Lamartine s'était même écrié, dans un élan de noble enthousiasme, après avoir lu le premier volume de ses œuvres, qu'Elisa lui avait timidement adressé : « Cette petite fille nous éclipsera tous, tant que nous sommes ! »

Petite fille, oui ! car, née le 24 juin 1809. elle n'avait alors que dix-sept ans à peine, et le plus bel avenir semblait réservé à cette jeune intelligence dont les premières conceptions avaient soulevé les plus unanimes applaudissements. Mais le poète avait compté sur le génie seul d'Elisa, sans prévoir que, dans un temps peu éloigné, le désespoir et la faim la conduiraient au tombeau avant qu'elle eût pu donner la mesure entière de son génie poétique.

Elle était en effet de ces êtres charmants qui, suivant l'expression d'Alfred de Vigny, sont inhabiles à tout ce qui n'est l'œuvre divine. « Ils ont besoin de ne rien faire pour faire quelque chose en leur art.

Il faut qu'ils ne fassent rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment dans leurs âmes et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier fait infailliblement évanouir. » Or, la noble enfant avait besoin de gagner sa vie et celle de sa mère. Pauvre, elle dut se livrer dès l'âge de douze ans au pénible métier d'institutrice et demeurer, comme le Pégase de Schiller, ployée sous le joug du matin au soir, méritant cette épitaphe que Madame d'Hautpoul composa plus tard pour elle :

« Elle adorait, servait et nourrissait sa mère. »

Heureuse encore quand les répétitions ne lui faisaient pas défaut, ou quand les personnes auxquelles elle s'adressait ne regardaient pas comme une indécence de donner une femme poète pour institutrice à des enfants, comme cela arriva en certaine circonstance mentionnée dans la biographie d'Elisa Mercœur par sa mère.

Nous sommes en effet à une époque avant tout pratique, où toute occupation qui ne tend pas directement à assurer le bien-être et l'aisance des individus semble jeter une sorte de discrédit sur celui qui s'y adonne.

Elisa Mercœur eut à subir cette sorte d'antipathie qui s'attache à tout ce qui est du domaine purement littéraire. On ne l'attaqua pas, sans doute — quoique cependant on puisse citer un Monsieur E. S. de Rennes qui se plaisait à traiter de « galimatias, ce fatras de vieilles pensées rafraîchies que Mlle Mercœur voulait donner pour du neuf » — on admira même — comme nous l'avons dit et le dirons encore — ses premières tentatives poétiques, mais beaucoup de gens durent regretter au fond de leur cœur que cette jeune institutrice ne s'adonnât pas complètement et uniquement à sa profession, quelque ingrate qu'elle fut.

Il est si pénible pour les esprits étroits — et Dieu sait s'il en est dans le monde ! — de voir à leurs côtes, s'élever une intelligence de mérite et briller un génie plein de promesses pour l'avenir.

Malgré tout, la presse porta bientôt son nom à tous les coins de la France. Sa première poésie publiée dans le Journal de Nantes avait attiré l'attention sur elle. C'était vers la fin d'octobre 1825. On jouait au théâtre de notre ville « Madame de Sévigné » pièce de M. Bouilly. Mademoiselle Gabrielle Bousigues, qui devint plus tard Madame Thénard, du Vaudeville, remplissait le rôle de Marie. Elisa fit sur elle une allégorie et la porta à M. Mellinet-Malassis, qui éditait alors le Journal de Nantes et le Lycée Armoricain, revue mensuelle très estimée.

Cet éditeur, comprenant qu'il avait devant lui une femme de valeur, l'attacha aussitôt comme collaboratrice à sa revue, et il n'eut pas lieu de s'en repentir. Les pièces d'Elisa parues les mois suivants dans le Lycée en constituèrent alors un des principaux attraits, et de nombreuses lettres de félicitations à l'adresse de la jeune Muse Armoricaine — pseudonyme sous lequel elle écrivait — arrivèrent chaque jour au bureau de la Revue. On crut que, sous cette signature, se cachait non une jeune fille « aux yeux veloutés, frangés de longs cils noirs », mais un écrivain de talent adonné de longue date à la poésie.

Le marquis de Bl. de la M., de Rennes, un métromane enragé, demanda même à M. Mellinet une explication à ce sujet, s'informant du nom du poète qui avait voulu voiler sous un pseudonyme aussi gracieux

un talent incontestable ; il ne pouvait pas admettre, en effet, qu'une jeune fille écrivît de cette façon. L'éditeur le dissuada de son erreur, laquelle d'ailleurs fut réparée par l'envoi d'un quatrain fort galant dont Elisa rit beaucoup.

« L'Académie provinciale », nouvellement fondée à Lyon, sous la présidence de Chateaubriand, et qui comptait déjà dans son sein un grand nombre de notabilités littéraires, entr'autres trois femmes distinguées, Mesdames Desbordes-Valmore, Amable Tastu et Delphine Gay, nomma notre jeune compatriote membre correspondant. Elle connut cet insigne honneur par l'Indépendant de Lyon, organe de la Société, dont l'exemplaire contenant la décision de l'Académie avait été envoyé à M. Mellinet.

Quelques temps après, la Société Académique de la Loire-Inférieure, qui devait, dans la suite, s'intéresser à la publication de ses œuvres et, après sa mort, voter une souscription pour son tombeau, lui adressa par l'entremise de M. Luminais, son secrétaire, avec une lettre d'éloges justement mérités, sa nomination et son diplôme de membre correspondant. C'était là une distinction d'autant plus honorable qu'elle était une exception faite aux règlements de cette Académie.

La Société polymathique du Morbihan devait, quelques semaines après, suivre cet exemple et l'admettre dans son sein.

Elle avait débuté au Lycée Armoricain par une poésie intitulée : « Dors, mon ami ! » que nous ne pouvons résister au plaisir de citer :

Dors mon ami, que les plus heureux songes
Te bercent pendant ton sommeil !
Peut-être que ces doux mensonges
N'en seront plus à ton réveil.
Si les fils de la nuit, empruntant mon image,
Te font l'aveu de mon amour,
Ce n'est point une erreur, sous ce même feuillage
De moi tu l'entendras un jour.
Caresse du bonheur l'illusion chérie,
De ton esprit cache l'effroi ;
Ah ! dors tranquillement, dors ; ta fidèle amie
Veille attentive auprès de toi.
L'oiseau, sur la branche flexible,
Soupire ses chants amoureux,
Sa compagne l'écoute, elle est jeune et sensible,
Oh ! mon ami, quand serons-nous heureux !
Mais de nous s'approche un nuage,
Il va pleuvoir, je tremble malgré moi.
Tout nous menace de l'orage,
Mon jeune ami, réveille-toi !

Octobre 1825.

C'était là de la vraie poésie ! Cette pièce lui valut une réponse en vers fort gracieuse, commençant par cette strophe :

Nantes aussi voit naître sa Delphine,
Muse Elisa, j'ai lu tes charmants vers.
Mon cœur ému répète encore les airs
Qu'a modulés ta voix divine !

(*à suivre*) Georges VIAU et Dominique CAILLÉ.

Nous sommes certains que nos abonnés liront avec plaisir le joli sonnet ci-après, qui nous a été adressé de France par Miss E. Ehrtone, poète distingué. — Nous la remercions sincèrement et nous serons toujours heureux d'insérer dans notre Revue ses remarquables poésies.

UN COIN DE LA VIE

Dans la cage de fer, auprès des lions roux,
Les tigres ont plié sous eux leur griffe traître,
Les jaguars en grondant reculent vers leurs trous,
Pleins de crainte : ils ont vu le dompteur apparaître ;

Sa volonté les tient mieux que tous les verroux,
Son regard seul les fait ramper, — il règne en maître.
Qu'il chancelle... aussitôt les fauves en courroux
De vengeance et de sang accourront se repaître.

Telle est la vie. Un homme au pouvoir est monté,
Il est grand ; on le craint, on l'adule, on le fête.
On l'enivre d'encens pour toucher à son faîte ;

Mais si quelque envieux vient, dans l'obscurité,
Jeter la calomnie, arme aux atteintes sûres,
Les bassesses d'hier se changent en morsures.

Miss E. Ehrtone.

PETITES NOTES

Nous commençons sur la première page la publication d'une biographie : Elisa Mercœur, par Georges Viau et Dominique Caillé, et dédiée à Miss E. Ehrtone, dons nous publions plus haut un magnifique sonnet.

Cet article, que nous avons lu avec une profonde émotion, sera bien accueilli de nos lecteurs : particulièrement des amateurs de belle et bonne poésie.

Nous l'empruntons à notre aimable confrère du *Découpage pour Tous*. Supérieurement rédigée, cette revue ne compte que des écrivains de mérite parmi ses collaborateurs.

Le rédacteur de l'*Etudiant*, M. F. A. Baillargé, ptre, vient de recevoir une médaille d'honneur, qui lui a été décernée par le Conseil Supérieur de l'Association Universelle (Académie des Palmiers).

Nous applaudissons de toutes nos forces à cette récompense, qui honore autant ceux qui la donnent que celui qui la reçoit.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce et le sommaire des *Soirées Littéraires*, de la *Revue Exotique Illustrée*, du *Découpage pour Tous*, du *Sténographe Canadien*, publiés sur le couvert.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 14

« TOUT alla pour le mieux dans le jeune ménage. Deux ans et demi après leur union, une petite fille est venue prendre place auprès d'eux. Cette enfant est une fleur que les femmes se passaient tour à tour pour l'embrasser. La mère, la grand'mère, la pressaient à tous moments dans leurs bras. Ils étaient alors heureux et rien ne venait troubler leur bonheur, Paulo était disparu ; mais le génie du mal dont il était l'instrument planait sur la demeure de nos amis.

« Il y a, comme tu le sais, à une quinzaine de lieues du campement, une rivière qu'on appelle la Rivière aux Castors. Ses bords sont très giboyeux. La marte, le vison, le pékan et le loup-cervier s'y trouvent en abondance. Parfois aussi, l'ours et l'orignal viennent se désaltérer dans le crystal de ses eaux. Tu connais d'ailleurs tout cela.

« Un jour Attenousse, avec un de ses amis, résolut d'aller y chasser pendant quelque temps. Ces deux hommes s'aimaient réciproquement et sans arrière-pensée.

« Ils tendirent des pièges aussitôt arrivés dans cet endroit. La journée du lendemain se passa à choisir les places les plus avantageuses, à parcourir la forêt et à dresser un camp. Attenousse à bonne heure le surlendemain s'était levé pour aller examiner leurs trappes. Il lui fallait pour cela, parcourir une grande distance et son compagnon qui n'avait pas sa vigueur, dormait encore lorsqu'il partit.

« Le couteau qu'il portait ordinairement, lui avait servi à dépecer à son déjeuner quelques pièces de venaison ; sur le manche était sa marque comme c'est l'habitude de tout sauvage de l'y ciseler, il oublia de le remettre dans sa gaîne.

« Lorsqu'il revint vers cinq heures du soir, un désordre affreux existait dans la cabane. Une lutte désespérée et sanglante avait dû avoir lieu, car le sang avait jailli et on en voyait les traces toutes fraîches.

« Son malheureux compagnon, étendu par terre, râlait les derniers soupirs de l'agonie. Un couteau était enfoncé dans sa poitrine. Attenousse s'élança aussitôt, arracha l'arme de la blessure et vit avec stupeur que c'était le sien. Au moment où il le rejettait avec horreur, des éclats de rire se firent entendre, en se retournant, il aperçut la figure de l'odieux Paulo avec deux autres figures également patibulaires qui le contemplaient en poussant des ricanements d'enfer.

« Ils portaient eux aussi sur leurs habits et leurs figures des traces du sang de leur victime. Ils en avaient même les mains rougies.

« Attenousse demeurait anéanti.

« Pendant ce temps, un des scélérats s'avança, saisit le couteau, le retourna en tous sens, le montra à ses deux associés et tous trois sortirent du camp en continuant leurs ricanements sataniques, proférant des paroles de menace et emportant avec eux l'arme fatale.

« Mais dans des natures fortes et énergiques comme était celle du mari d'Angeline, la réaction se fait vite.

« Il se mit à leur poursuite, après avoir suspendu toutefois le cadavre de son ami pour le mettre à l'abri des bêtes fauves en attendant que quelqu'un de la tribu vint le chercher pour le déposer dans le cimetière de la bourgade ; ce qui donna aux meurtriers le temps de mettre une bonne distance entre eux et lui.

« Grand fut l'émoi a la nouvelle qu'apporta Attenousse parmi ces bons sauvages, car la victime était très estimée par tout le monde.

« On assembla un conseil, et il y fut décidé qu'un parti de chasseurs irait immédiatement chercher le corps du malheureux, tandis qu'Attenousse, accompagné de tout ce qu'il y avait de plus respectable dans la tribu, se rendrait faire sa déposition devant un juge de paix. »

XV. — LE JUGE DE PAIX

Etait-ce une superstition ou y a-t-il, comme beaucoup le croient quelquefois, prescience chez l'homme ? Voilà la question que je me suis posée depuis en pensant au récit de mon ami Anakoui.

« Attenousse, continua-t-il, fit le lendemain matin ses adieux à sa vieille mère, à sa femme et à son enfant, comme s'il eut pressenti qu'il ne les reverrait plus, il les tint longtemps fortement embrassées, des larmes même coulaient de ses yeux. Il semblait triste et préoccupé en partant.

« Ils arrivèrent vers cinq heures de l'après-midi et se rendirent immédiatement à la maison du juge qu'on leur indiqua. Là ils furent reçus par un homme d'une taille élevée, aux yeux hors de tête, avec une bouche édentée et des manières grossières et impérieuses.

« Que me voulez-vous? » demanda-t-il d'un ton altier et arrogant.

« Vous parler d'une affaire de meurtre qui vient d'avoir lieu sur le bord de la Rivière aux Castors. »

« Quel est votre nom ? » dit-il en s'adressant directement à Attenousse.

« Celui-ci se nomma sans défiance.

« Alors votre déposition est toute faite, ajouta-t-il d'un ton sinistre, puisque tel est votre nom. » Ce juge de paix s'appelait Justin Bélandré. C'était un homme stupide et grossier comme nous l'avons dit, ignorant et fanatique au suprême degré et par la même bouffi d'orgueil.

« Le mensonge et la calomnie ne lui coûtaient nullement dès qu'il s'agissait de faire du tort à quelqu'un qu'il n'aimait pas. Dans ses élucubrations mensongères et calomniatrices, il signait Justitia. Comme aide-de-camp et huissier se trouvait un autre être aussi vil et méprisable que lui. C'était son rapporteur : son nom était José. Leur secrétaire à tous deux était un nommé Vergette.

« Ainsi se composait le tribunal devant lequel devait comparaître Attenousse.

« Sur un ordre qu'il donna tout bas, Vergette disparut et revint au bout de quelque temps, escorté de sept à huit hommes.

« C'était ce qu'attendait le juge, car, aussitôt qu'ils furent entrés et qu'il fut certain qu'il n'existait pour lui aucun danger, il était si lâche le misérable, que, se levant du haut de sa grandeur, il prononça lentement : « Attenousse, d'après des dépositions qui m'ont été faites ce matin, par trois hommes respectables de votre tribu, vous êtes accusé de meurtre pour lequel vous venez en accuser d'autres qui, à mon idée,

sont innocents ; je suis convaincu d'après leur témoignage, que vous êtes certainement le meurtrier.

« J'ai donc dressé l'ordre de vous conduire à la prison des Trois-Rivières, c'est en cet endroit où vous subirez votre procès, la cour devant s'ouvrir sous peu de jours et les témoins sont assignés par moi pour y comparaître. Vos accusateurs sont Paulo, Rodinus et Dubecca, ils vous ont vu retirer votre propre couteau du sein de votre compagnon où vous veniez de l'enfoncer. c'est la preuve la plus forte qu'il puisse y avoir contre vous.

« Chacun ici connaît combien grands sont mes pouvoirs, ajouta-t-il en promenant un regard d'importance sur l'auditoire. Gare à vous d'essayer a résister ou à fuir, car je vous fais lier pieds et poings. »

« En entendant Justitia s'exprimer ainsi, Attenousse comprit sans doute à quel homme il avait affaire. car il haussa dédaigneusement les épaules en disant : « Pourquoi donc chercherais-je à fuir comme un vil assassin ? Ce que je désire, c'est d'être confronté avec mes accusateurs. » Les autres sauvages qui l'accompagnaient voulurent protester de l'innocence d'Attenousse et certifier de son bon caractère, en même temps qu'ils s'offraient de prouver la scélératesse de Paulo et de ses complices. D'un geste solennel et impérieux, le juge, comme on le pense bien, s'y refusa, leur ordonnant de laisser la salle et commandant à ceux qu'il avait choisi pour conduire Attenousse de se mettre en route immédiatement.

Or, dans ces temps-là, lorsque l'endroit où l'on avait capturé un incriminé se trouvait éloigné du lieu de la prison, il était conduit d'un juge de paix à l'autre, chacun d'eux étant obligé de commander des hommes pour l'accompagner et le garder jusqu'au prochain magistrat et ces hommes devaient obéir sous peine d'une forte amende ou de la prison.

Mais dans les grands bois où les postes étaient établis à des distances bien éloignées, le magistrat choisissait quatre à cinq hommes qui étaient nourris et payés aux dépens du gouvernement pour remettre le prisonnier entre les mains du géôlier de la prison la plus rapprochée.

Tel était le cas pour Attenousse. Belandré, agent d'une société qui exploitait le commerce de fourrures, parce qu'il avait une teinte d'instruction, avait été nommé a la charge de magistrat stipendiaire.

Ce n'était pas a son mérite personnel que la chose était due. mais aux intrigues qu'il avait exercées auprès des personnes haut placées.

On sait que les sauvages Abénakis et Micmacs ne craignaient pas de s'embarquer dans leurs frêles canots, pour traverser le fleuve, gagner le Saguenay, le remonter et aller faire la chasse et la pêche au lac St-Jean.

La distance était à peu de différence près de cet endroit de Québec ou Trois-Rivières. C'est là que se trouvaient les acteurs de la scène que nous voyons.

La ville des Trois-Rivières était alors un entrepôt considérable pour le commerce de pelleteries ; c'était le rendez-vous des trafiquants et des sauvages. Cette petite ville, à part du temps où les canots chargés de fourrures y venaient chaque année, avait la tranquillité qu'elle a aujourd'hui. aussi l'arrivée d'un meurtrier comme Attenousse y produisit-elle grande sensation.

Il fut escorté par une foule de personnes hurlant et vociférant contre lui, lui promenant sur eux un regard calme et fier.

Enfin on l'introduisit dans la prison, où il dut encore entendre les imprécations de cette foule.

Chacun s'empressa d'interroger ceux qui l'avaient conduit l'arme au bras, et qui ne manquèrent pas de répéter l'affirmation du magistrat qu'il était un grand scélérat et qu'il n'en était probablement pas à son premier meurtre.

Le soir, ce fut en frémissant que les commères se répétaient qu'il y avait dans la prison un homme coupable de plusieurs meurtres, que c'était un véritable démon incarné ; aussi tremblait-on à l'idée qu'il pourrait s'échapper.

Ces propos plus ou moins crus étaient comme toujours de nature à préjuger les gens ignorants, et les petits jurés pouvaient aussi s'en ressentir dans leurs decisions.

Il eut été difficile cette nuit là à tout étranger d'obtenir l'hospitalité dans la ville, tant les portes étaient solidement barricadées et tant la frayeur était grande.

« Enfin, ajouta Anakoui, sache donc que son procès est terminé depuis quinze jours, qu'il a été trouvé coupable, qu'il est condamné à être pendu et que l'exécution doit avoir lieu demain à six heures du matin ; vite, agis, ne perds pas une minute si tu veux le sauver ! »

Je n'avais pas besoin de ce stimulant. Depuis longtemps j'attendais avec impatience le dénouement de son récit, mais, comme je l'ai dit, je n'osais l'interrompre. Il était alors quatre heures de l'après-midi.

« Où est le gouverneur ? » lui dis-je en me levant d'un bond. Anakoui me l'indique, je m'élançai l'œil en feu, la figure empreinte d'anxiété vers la demeure de celui qui, je l'espérais, pouvait accorder le pardon de l'homme innocent qui allait souffrir le dernier supplice. Je voulais lui dire quel était le caractère de son infâme accusateur. Mon témoignage ne devait pas lui être suspect puisque je portais sur moi les certificats d'éloge et d'estime que m'avaient donnés les premiers officiers français qui commandaient les armées où j'avais combattu pour ma bravoure et les services que je leur avais rendus. Je les portais sur ma poitrine écrits sur parchemin. Je voulais de plus lui raconter ce que j'avais souffert dans l'esclavage pour servir les Français et je croyais que sans doute, il m'écouterait.

Toutes ces idées me montaient le cerveau, je courais dans les rues, j'avais tant hâte d'arriver et d'aller porter à mon malheureux ami l'ordre signé de la délivrance, car je ne doutais point du succès de ma démarche.

Oh ! je l'avoue aujourd'hui, transporté par cette espérance ou plutôt par la certitude que j'avais de réussir, je devais paraître un fou forcené. Les gens s'arrêtaient pour me voir passer. Ce fut dans cet état que je me présentai à la porte de la demeure du gouverneur.

Je culbutai cinq à six gardes qui me refusaient l'entrée. « Je veux voir le gouverneur » disais-je à toutes les objections qu'on me faisait et je m'avançais toujours.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

PAUVRES PETITS !

Dans une ruelle sale, tortueuse, avoisinant la rue Notre Dame, une famille juive habitait une vieille masure en bois menaçant ruine.

La famille qui était nombreuse se composait de huit enfants, dont le plus vieux avait à peine douze ans. Salomon Pietrovitch le père — un de ces Juifs sordides, à la grosse face bestiale, que la Russie a vomi sur nos plages — était colporteur et gagnait juste assez pour ne pas mourir de faim. Ses deux fils les plus âgés, Salomon l'aîné et Jacob le cadet, n'avaient jamais été à l'école.

***

Salomon cirait les chaussures, son frère vendait des journaux, mais les profits étaient faibles. Le père aigri par la misère sans doute, en était venu à maltraiter ces pauvres enfants, quand ils ne rapportaient que quelques sous. Il se plaignait chaque jour que sa famille était trop nombreuse, il demandait tout haut, à la mort, de venir prendre ces petits êtres inconscients, mais celle-ci faisait la sourde oreille. Comme d'habitude, elle préférait s'attaquer à ceux qui sont en état de jouir de la vie et qui n'ont pas le temps de penser à elle.

***

Un soir, vers neuf heures, Salomon vêtu de haillons, l'air navré, la figure pâle, les yeux bistrés, s'en vint trouver son frère, le petit Jacob, occupé à vendre ses journaux le long de la rue St Jacques. Il lui raconta, avec des larmes dans la voix, que quatre gamins l'avaient rossé, ensuite, enlevé l'argent gagné durant la journée. Salomon ajouta que jamais il n'oserait rentrer à la maison. D'abord son père ne le croirait pas, et il le battrait, puis il avait pris une résolution : il irait se noyer. Pour une fois, l'auteur de ses jours, qui se lamentait quotidiennement sur le nombre de ses enfants, serait content de Salomon. D'ailleurs, pourquoi vivait-il ? Que ferait-il dans ce monde qui n'avait aucun attrait pour lui ? Depuis qu'il avait atteint l'âge de raison, il n'avait connu que le besoin. D'une nature triste, souffreteuse, craintive, jamais on ne l'avait vu sourire, toujours il avait pleuré. Battu à la maison, battu par ses camarades, personne n'avait cherché à le consoler, si ce n'est Jacob, son bon petit frère. Celui-ci quoique plus jeune l'avait déjà défendu contre les voyous.

Jacob, lui, était fort, bien constitué, il luttait pour la vie. Plus intelligent que son aîné, il chercha à le détourner de son mauvais dessein.

Salomon écoutait silencieusement ses conseils, mais il n'était pas convaincu. Quelqu'un lui avait dit que là-haut existait un Dieu bon, ayant pitié de ceux qui souffrent. Il voulait aller le rejoindre, dans le grand firmament, par de-là les nuages. Le pauvre enfant avait une idée bien vague de la divine Providence, car jamais ses parents ne lui en parlaient. Tout ce qu'il savait, il l'avait appris dans la rue, précisément l'endroit où le mal se connaît avant le bien. Cependant quelque chose lui disait qu'il serait plus heureux avec cet Etre supérieur.

« *Star and Witness, last edition* » cria Jacob en voyant un gentleman marcher vers eux. Le monsieur acheta les deux journaux, c'étaient les derniers. Alors le *news boy* voyant que son frère semblait avoir gardé son idée fixe, prit le parti de l'amener par la force, s'il le fallait, à la maison paternelle. Ce qui fut fait. Jacob raconta l'incident au père qui soupçonna une ruse. Le brutal s'empara de Salomon et malgré ses supplications, malgré les cris des autres enfants, il le battit cruellement.

***

La nuit était noire et lourde, un vent chaud, précurseur de l'orage, s'engouffrait dans le dédale des rues, en chassant devant lui, des nuages de poussière. Le gaz des reverbères vacillait et donnait peu de clarté, seules, les lampes électriques suspendues aux énormes poteaux qui *parent* les grandes voies de Montréal, éclairaient d'une lumière blanche, aveuglante. Tout sommeillait dans la vieille masure en bois menaçant ruine, dont nous avons déjà parlé, quand soudain un garçon entr'ouvrit la porte avec la plus grande précaution, s'arrêtant au moindre bruit — l'air d'un prisonnier qui s'évade. — Lorsqu'il fut dehors il s'élança dans la ruelle en frôlant les maisons. Il n'était pas encore arrivé à la rue Notre Dame, qu'un second enfant sortit du même endroit, inquiet, troublé. Son regard fouillait les ténèbres. Ce dernier, vit probablement ce qu'il cherchait, car lui aussi s'élança dans la même direction — celle du fleuve. Tous deux se suivaient à égale distance, malgré les efforts qu'ils faisaient, l'un, pour distancer le poursuivant, l'autre, pour atteintre le fuyard. Enfin celui qui avait réussi à garder le devant traversa la rue des Commissaires, descendit le chemin des voitures, du mur de revêtement au quai, puis, rendu devant la plaine liquide agitée par le vent brûlant, il piqua une tête et disparut sans avoir poussé un cri. L'autre arrivait à l'instant. Salomon ! Salomon ! cria-t-il. L'écho seul lui répondit. Alors le brave petit Jacob — vous l'avez sans doute reconnu — fit le plongeon à son tour et une seconde après, deux têtes émergeaient du sein de l'onde. Un combat parut s'engager entre les deux frères, puis tout rentra dans le silence.........

***

Le lendemain les journaux annonçaient la disparition mystérieuse de deux petits Juifs, demeurant ruelle D...

Un mois plus tard, deux cadavres, qui furent identifiés par le colporteur Salomon Pietrovitch, comme ceux de ses enfants disparus, étaient retrouvés par des pêcheurs, vis-à-vis les îles de Boucherville.

E. Z. Massicotte.

L'ALBUM

Chaque jeune fille se fait un devoir de posséder un album autographe pour le faire remplir de lignes amies qui lui rappelleront plus tard, dans la vie, ses beaux jours d'autrefois et son temps de bonheur. C'est en effet une excellente idée. Dernièrement, je feuilletais, avec une personne qui compte à peine quelques années de vie conjugale, son album

de jeune fille. Sur une page, un ami du jeune temps avait tracé des souhaits de bonheur, sur l'autre, un second lui avait demandé son amitié ; puis les pages se suivaient et portaient toutes un souvenir et un nom d'ami. Ici on avait emprunté un morceau d'auteur dont on avait mis le nom, entre parenthèses, au-dessus du sien ; là on avait composé soi-même les lignes tracées. Toutes les pages étaient agréables et touchantes à lire. Quelquefois nous nous arrêtions plus longtemps sur des lignes écrites par une personne faisant déjà partie du royaume des morts ; alors, l'attendrissement se lisait dans ses yeux.

Ah ! temps, temps cruel ! qui passe, ou plutôt qui court, en frappant de son glaive mortel, à droite et à gauche, quand donc, ô temps, viendra notre tour ? Tu es muet ; c'est que le livre de la vie est un secret inviolable.

N'est-ce pas ici le lieu de citer ces vers de l'illustre Victor Hugo :

> Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte,
> L'homme voudrait toujours laisser quelque chose à la porte ;
> Mais la mort lui dit non......

Ces paroles font frémir ; cependant le sens terrible n'en est pas moins vrai. Oui, nous devons tous passer par là, quel qu'en soit le jour et l'heure ; c'est certain, nous subirons, nous, comme nos pères, le destin et la loi de la mort qui frappe, sans distinction, tous les peuples et tous les hommes.

Mais, n'est il pas doux de laisser un souvenir, n'est-il pas consolant et pour la personne qui doit survivre et pour la personne qui doit mourir, soit de lire des pages écrites par celui ou celle qui n'est plus de ce monde, soit de laisser des lignes sur lesquelles on pleurera en se rappelant un ami ou une amie d'autrefois ?...

Permettez-moi, amis lecteurs et amies lectrices, de vous tracer en terminant deux petits morceaux en prose, propres à ces albums dont je viens de parler. Les voici :

LE BONHEUR

Il est dans la vie, un rêve que l'humanité poursuit sans cesse, un rêve qui paraît à la portée de chacun, un rêve qui plane au-dessus de la terre et qui se plaît a tourmenter notre courte existence ; ce rêve qui se joue ainsi de nous, c'est ce qu'on nomme : le Bonheur ; et c'est sa réalité que je vous souhaite de tout cœur.

R. B.

L'AMITIÉ

Tous les sentiments naissent et meurent presqu'au même instant, ainsi que la rose dont ils ont parfois l'éclat, ils brillent durant le jour, puis s'obscurcissent le soir.

Ce que j'énonce ici, je ne suis pas le premier à le dire, bien d'autres l'ont répété ; mais laissez-moi redire après eux, qu'un seul sentiment — dont l'emblème est l'immortelle — reste gravé dans le cœur humain. Ce sentiment sublime, dont le nom est aussi divin que la chose, c'est : la céleste Amitié.

Rodolphe Brunet.

ELISA MERCŒUR

(*suite*)

Dès lors ce fut un concert unanime de louanges. L'Indépendant de Lyon publia « L'Avenir » poème qu'elle venait d'adresser à l'Académie provinciale, et le Voleur inséra dans ses colonnes, à la suite de son ode la « Gloire », sous la signature E. D. (Emile Deschamps) un long article de félicitations auquel Soumet, de l'Académie française, le digne émule, dans la tragédie, de Casimir Delavigne, ne fut pas étranger.

Le monde artistique et littéraire l'acclamait, l'aristocratie la recherchа avec un soin jaloux.

Le vicomte Walsh, le comte de Sesmaisons, le préfet de la Loire-Inférieure, Alban de Villeneuve, l'invitèrent à leur table et lui montrèrent la plus grande sympathie. Ce fut à la suite de l'une de ces réunions que M. de Seimperme passant au piano, joua et chanta devant elle sa poésie « Une nuit » qu'il avait eu la gracieuseté de mettre en musique à son intention et où se trouvent les vers suivants :

Les rêves de mon âme ont passé comme une ombre
Qui s'enfuit quand la nuit s'étend pour la saisir ;
Je me sens éveillée et des chagrins sans nombre
En pesant sur mon cœur, sont venus le flétrir.

Protégée du Ministre de Martignac, de la Duchesse de Berry et même de Charles X, elle en obtint de faibles secours pécuniaires et fut admise par invitation spéciale au bal que donna la cour royale, lors de son passage à Nantes.

Le roi Charles X lui promit, en cette circonstance, une pension annuelle de 1.200 fr. comme le fit plus tard M. de Martignac. Mais de même que celui-ci devait tomber du ministère avant d'avoir pu accomplir sa promesse, de même Charles X devait perdre sa couronne avant de pouvoir accorder à la jeune Elisa Mercœur la pension qui lui était destinée.

La fatalité était contre elle ; née pauvre elle devait le demeurer toute sa vie et voir fuir une à une les espérances de succès et de fortune les mieux établies.

Ces déceptions continuelles traversant à chaque pas son existence, ne hâtèrent pas moins sa mort que le cruel parti pris qui empêcha plus tard la représentation de sa tragédie, Boabdil.

Mais remontons un peu en arrière avant d'arriver à ce pénible échec d'une œuvre longtemps caressée et sur le succès de laquelle se basaient ses plus chères espérances, à ce coup terrible et inattendu qui devait la mener au tombeau.

Accueillie avec enthousiasme par les meilleurs écrivains de l'époque, choyée par l'aristocratie et recherchée par tout ce que le monde avait de plus puissant et de plus riche, Elisa souffrait de cette indigence qui arrêtait son essor et mettait des entraves insurmontables au développement de son talent.

(*à suivre*) Georges Viau et Dominique Caillé.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 15

Enfin huit hommes vigoureux me saisirent et ne me continrent qu'avec les plus grands efforts.

J'étais dans le vestibule ; le gouverneur sortit de son appartement, s'avança sur le palier de l'escalier et s'informa de la cause de ce vacarme.

« C'est un fou furieux, dit un des gendarmes, qui en veut peut-être à votre vie, Excellence. » « Oh ! non, Excellence, m'écriai-je en joignant les mains, ce n'est pas un fou, c'est un homme qui vient implorer quelques instants d'audience. »

« Il veut vous tuer », s'écrièrent plusieurs voix et on se précipita de nouveau sur moi.

La surexcitation dans laquelle j'étais décuplait mes forces, je renversai les gardes et m'élançai sur le haut de l'escalier, là je m'agenouillai, je priai, je suppliai, tout ce que ma voix pouvait contenir de sanglots, mon âme de supplications et de désespoir furent employés pour obtenir une entrevue ne dut-elle même durer que cinq minutes.

Mais au moment où mes lamentations devaient être des plus déchirantes et des plus pressantes, pour toute réponse je fus saisi et garrotté.

Alors mes forces m'abandonnèrent complètement et un affreux découragement s'empara de moi. Dans cet état, on me conduisit à la prison, on m'enferma dans un obscur cachot et on m'enchaîna comme un misérable malfaiteur.

Lorsque j'entendis la porte se refermer sur moi, je sortis de mon complet anéantissement, car depuis le palais jusqu'à la prison, j'avais perdu l'usage de tous mes sens.

La fraîcheur du cachot me ramena aux sentiments de la réalité.

La prison des Trois-Rivières, comme toutes celles de ces temps, était une bâtisse à deux étages. La lumière ne filtrait dans les cellules que par un étroit soupirail grillé de niveau avec le plafond, elle ne pouvait se faire jour qu'à travers un épais rideau de poussière et de fils d'araignées. Les murs suintaient l'humidité de toutes parts, un monceau de paille pourrie répandait une odeur infecte, quelques crampons de fer rivés aux murs auxquels étaient attachés de fortes chaînes avec des menottes qu'on me passa aux pieds et aux mains, tel était l'intérieur de tous les cachots. Tous rapports avec l'extérieur ne se faisaient que par un guichet d'une petite dimension par où le géôlier venait passer aux prisonniers l'écuelle d'eau et le morceau de pain sec s'ils n'étaient pas enchaînés ; dans l'autre cas, ces aliments étaient déposés près d'eux, celui qui les apportait pénétrait dans la cellule ou plutôt dans le cachot. C'est à peine si cette nourriture pouvait soutenir ces pauvres malheureux pendant une quinzaine de jours.

Voilà ce qui explique pourquoi on s'empressait de juger sitôt les criminels tant on craignait qu'ils ne mourussent d'inanition avant que d'avoir subi leur procès.

Toutes ces reflexions je les fis dans un instant, puis tout à coup se présenta à mon esprit l'exécution d'Attenousse, qui devait avoir lieu le lendemain et moi qui était si près de lui, moi dont la poitrine était couverte de blessures et dont la voix était si puissante, quand j'étais libre, auprès des officiers français et du gouverneur en chef, qui tous me connaissaient particulièrement, je ne pouvais rien faire pour lui. Oh ! alors je bondissais comme un lion dans sa cage, je faisais des efforts surhumains pour conquérir ma liberté, je m'élançais au bout de mes chaînes, et faisais de telles tractions qu'elles ébranlaient presque le mur vermoulu de mon cachot. Je poussais des cris, des rugissements qui n'avaient rien d'humain et qui devaient retentir dans les recoins les plus éloignés de l'édifice, mais tout était inutile et l'heure fatale avançait avec une effrovable rapidité.

Ce que je souffris dans cette horrible nuit d'angoisses et de tortures morales je ne pourrais jamais l'exprimer jusqu'au moment où l'idée d'une prière me vint à l'esprit.

Je tombai à genoux et priai avec toute la ferveur dont mon âme était capable.

Cette prière sans doute fut écoutée du Ciel, car bientôt des pas lents et graves comme ceux que j'avais entendus dans la journée retentirent de nouveau dans le corridor. J'appelai encore une fois d'un accent désespéré. Cette fois, ma voix parvint aux oreilles de ceux à qui elle s'adressait. Les pas s'arrêtèrent a la porte de mon cachot et une voix pleine d'onction et de tristesse demanda à celui qui l'accompagnait qui appelait ainsi.

« C'est un fou furieux, répondit celui à qui la question était posée, il a voulu aujourd'hui assassiner le gouverneur. »

« Oh ! non, non, m'écriai-je avec force. Qu'on veuille seulement m'entendre, mon témoignage peut sauver de la mort un innocent ! »

« Ouvrez-moi la porte de cette cellule, dit la même voix douce mais ferme cette fois. »

« N'en faites rien, monsieur l'abbé, il est capable de vous tuer. »

« Ouvrez, répéta la voix plus fermement encore. » La clef grinça dans la serrure et la porte roula sur ses gonds, alors entra un prêtre vénérable dont la chevelure blanche comme la neige retombait en rouleau sur ses épaules. Il avait à la main un flambeau qu'il déposa près de la porte et sur sa poitrine était suspendu un crucifix d'argent. Il s'approcha de moi d'un air calme et paternel. Sa figure portait un caractère de grandeur et de sérénité empreinte dans ce moment d'une indicible tristesse.

A sa vue, je tombai à genoux et joignant les mains je m'écriai dans un élan de reconnaissance sans bornes « Merci, mon Dieu, merci. »

Le prêtre parut d'abord surpris de cette brusque transformation, il s'avança encore plus près de moi et me prenant les deux mains avec bonté me dit d'une voix grave et sympathique :

« Vous avez donc bien souffert, mon pauvre frère, ou vous souffrez encore beaucoup. » Je ne pus lui répondre un seul mot, mais à l'altération de mes traits, il comprit que quelque chose d'extraordinaire se passait en moi. Il alla alors fermer la porte, ôta le léger manteau qui était jeté sur ses épaules, le plia en quatre, le déposa sur ma couche, s'assit

lui-même à côté sur la paille humide et avec une douce autorité m'obligea de prendre place sur ce siége qu'il m'avait improvisé, puis, prenant une de mes mains, il me dit avec bonté : « Que puis-je faire pour vous mon frère? Une malheureuse victime innocente des lois humaines dort du sommeil du juste en attendant l'heure du supplice, je puis donc demeurer quelques instants auprès de vous, parlez, en quoi puis-je vous être utile ? »

Oh ! c'est alors que je soulageai mon âme du poids énorme qui l'écrasait depuis si longtemps en lui faisant, aussi brièvement que possible, la confession de toute ma vie et en lui racontant les circonstances qui avaient lié mon existence avec celles de Paulo, d'Angeline et d'Attenousse. Je fis la peinture des caractères de ces deux hommes, je m'accusai de ce que j'avais fait de mal, lui parlai des combats auxquels j'avais eu part et lui montrai, à l'appui de mes paroles, les cicatrices qui couvraient ma poitrine et tirai de mon sein les parchemins qui m'avaient été donnés.

Quand j'eus fini de parler, le prêtre s'approcha de la lumière, examina mes parchemins un instant, puis, saisissant tout à coup le flambeau, il vint le présenter devant ma figure : « Hélika ! » « Monsieur Odillon ! » nous écriâmes-nous spontanément et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Je le suppliai alors, me mettant à ses genoux, de sauver Attenousse. Le bon prêtre m'embrassa avec effusion, je sentis ses larmes couler de mes joues, mais il me dit d'une voix profondément émue et en secouant la tête : « Hélas ! je crains qu'il ne soit malheureusement trop tard, j'ai déjà fait tout ce qui était en mon pouvoir, car je le connais depuis longtemps et le sais parfaitement innocent, néanmoins je vais encore tenter l'impossible pour y parvenir. »

Au même moment, un des guichetiers vint doucement gratter à la porte du cachot, sur l'invitation du prêtre, il entra.

« Est-il éveillé ? demanda-t-il au guichetier d'une voix profondément affligée. »

« Non, mon père, répondit celui-ci avec respect, je viens vous dire qu'il repose encore. Son sommeil est des plus paisibles, seulement ses lèvres se sont entr'ouvertes pour laisser échapper les noms de sa mère, de sa femme et de son enfant dont il nous a parlé si souvent depuis qu'il est ici ; il a dit aussi ces mots : « Oh ! père Hélika ! si tu vivais encore. »

Le prêtre tout ému se retourna vers moi, m'embrassa avec effusion, mes sanglots m'empêchaient d'articuler une seule syllabe : « Courage, me dit-il, priez et espérez. Soumettons-nous dans tous les cas aux inscrutables desseins de la Providence ; dans une heure, je serai de retour. »

La lueur blafarde du crépuscule du matin scintillait péniblement, déjà depuis quelque temps, à travers le sombre vitreau grillé de mon cachot et l'exécution devait avoir lieu à six heures.

Les ouvriers qui avaient travaillé à dresser l'échafaud avaient terminé leur tâche funèbre, car on n'entendait plus les coups de marteau. De plus, le murmure du dehors, comme celui d'une foule qui s'occupe avec indifférence des intérêts les plus mercenaires dans ces moments solennels, parfois même un éclat de rire mal étouffé arrivait à mon oreille attentive, aiguisée et inquiète ; je frémissais en songeant que déjà on se rendait pour choisir la meilleure place afin de savourer plus long-

temps les dernières palpitations d'un corps humain suspendu au bout d'une corde.

Je supputai qu'il pouvait être alors quatre heures et demie.

Jamais je ne saurais vous dépeindre les angoisses, les tortures, les inexprimables douleurs, les anxieuses espérances que chaque minute m'apporta, en attendant le retour de monsieur Odillon.

Enfin des pas se firent entendre dans le corridor, la porte de mon cachot s'ouvrit et la figure grave de l'homme de bien m'apparut. Il était accompagné de deux tourne-clefs.

« J'ai enfin pu pénétrer auprès du gouverneur après des peines sans nombre, me dit-il tristement.

Il paraît qu'il a failli être assassiné hier soir et il a noyé sa frayeur dans de copieuses libations. Il m'a donné sa parole qu'il allait envoyer immédiatement l'ordre d'un sursis. Il a refusé de m'en charger tant il est encore abasourdi, mais il consent néanmoins à ce qu'on vous ôte vos fers et permet que vous communiquiez avec Attenousse.

Vous savez, reprit-il avec amertume pendant qu'on me délivrait de mes fers, qu'on met plus d'empressement souvent à condamner ses semblables qu'à sauver un innocent. »

Ce fut d'un pas défaillant qu'accompagné de monsieur Odillon et d'un guichetier je pus me rendre au cachot d'Attenousse. Lorsque nous entrâmes, il dormait encore, mais le bruit de nos pas l'éveilla. En m'apercevant, il s'élança au bout de ses chaînes et nous nous tînmes longtemps embrassés. « Angeline, mon enfant et ma vieille mère, me demanda-t-il lorsqu'il put parler, que sont-elles devenues? » Je ne pus lui répondre, je me sentais étouffé sous le poids de tant d'émotions. Alors monsieur Odillon vint à mon secours, il lui raconta en quelques mots les principaux incidents qui m'étaient advenus depuis mon départ a bord de la corvette *La Brise*.

Puis nous lui fîmes part de l'assurance que le gouverneur avait donnée de l'envoi d'un sursis, bien que nous n'y ajoutâmes que peu de foi et que nous ne conservâmes nous-mêmes aucun espoir. « Tout est bien fini pour le pauvre guerrier sauvage, nous répondit-il en secouant tristement la tête.

Cette nuit dans un songe, il a vu sa femme, sa vieille mère et son enfant, mais elles étaient là-haut, dans la demeure du Grand Esprit, c'est donc là qu'il les reverra désormais. »

L'horloge marquait cinq heures et un quart et l'ordre du sursis n'arrivait pas. Nous laissâmes tous le cachot à l'exception de monsieur Odillon qu'Attenousse désirait entretenir quelques instants.

Dix minutes après, la porte s'ouvrit et nous fûmes invités à entrer de nouveau. La figure de monsieur Odillon était empreinte de tristesse, celle d'Attenousse était calme et sérieuse.

A peine fûmes-nous auprès d'eux que la cloche de la prison se fit entendre. J'écoutai en frémissant : hélas ! c'étaient des glas qui invitaient les âmes charitables à unir leurs prières à celles du prêtre qui allait offrir le Saint Sacrifice pour le repos de l'âme de celui qui devait mourir.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

MON PAYS

Un ange, après la chute du premier homme, emporta au ciel les fleurs suaves de l'Eden ; mais dans son vol vers Dieu, l'ange laissa échapper quelques belles fleurs dans un immense océan ! Aussitôt, ô merveille ! une terre s'éleva au-dessus des eaux azurées, une terre qui plus tard devra nourrir une race privilégiée, une terre dont le nom fait vibrer les cordes patriotiques de nos cœurs, une terre chérie que nous appelons Canada !

Un homme, poussé par le souffle puissant de la gloire, l'immortel Jacques Cartier, donna cette belle contrée à la noble France, et ce pays nouveau reçut dans son sein des colons français dont nous nous glorifions d'être les descendants.

Nous avons conservé nos coutumes, notre langue et nos institutions, malgré de nombreuses attaques dirigées contre nous par les conquérants de 1760. Le peuple canadien fut vaillamment défendu dans les Chambres par la parole puissante de Papineau père, de Bédard, et de Louis Chartier de Lotbinière. Mais un nom cher à nous tous apparaît dans les pages héroïques de notre histoire ; c'est le nom d'un grand patriote, d'un orateur qui, comme un second O'Connell, défendit avec le courage du lion sa patrie outragée, et l'aima comme un tendre fils aime sa mère, et ce nom à jamais illustre, nous le proclamons, c'est Louis Joseph Papineau. Sa figure radieuse traversera les années ; elle sera pour nous cette étoile brillante qui, sur les flots irrités de la mer, remplit d'espoir et de courage l'âme du voyageur effrayé.

Au delà de l'Océan, à plusieurs centaines de lieues de nos rivages, dans la vieille Europe, se trouve une contrée d'où sont sortis nos aïeux. Parfois, dans nos rêves, nous la voyons ; son nom seul nous transporte et remplit nos cœurs d'amour ; c'est une terre fertile en héros, et l'Eglise l'a nommée sa *Fille aînée !* c'est la France, c'est notre mère que nous aimerons toujours malgré ses torts et ses fautes !

La France reviendra, a dit le poète, oui, elle reviendra à la foi sublime de ses pères. elle reviendra à cette paix si douce que de basses passions lui ont ravie ! elle reviendra sur nos bords bénis, et, dans sa tendresse maternelle, elle nous pressera sur son sein !

O Canadiens, marchons la tête haute ! nous sommes d'une race illustre qui. aux cris de « Dieu le veut » répandait son sang pour la défense de sa religion ! Descendants de ces héros, nous sommes appelés à jouer un grand rôle dans l'histoire ; notre gloire, qui déjà apparaît resplendissante à l'horizon, grandira sous le manteau majestueux de la Foi ; elle sera l'écho fidèle de la noble et glorieuse mission de notre mère-patrie, et des sentiments d'amour que nous professons pour la France ; elle sera le prix immortel des efforts de ces courageux missionnaires qui tombèrent victimes de leur zèle évangélique sous la hache du cruel Indien.

Conservons religieusement cette langue si belle et si douce que nous a léguée la France, ces institutions qui sont la force morale de tout peuple ; propageons chez nos fils le souvenir de nos gloires nationales ;

n'ayons pour devise que ces deux mots qui résument la vie de toute âme patriotique : *Dieu et Patrie.*

Respectons le prêtre, la femme et le magistrat, car de là dépendent le bonheur et la prospérité de tout peuple.

Redisons souvent dans nos cœurs ces beaux vers de notre poète national :

Sur ces bords enchantés notre mère, la France,
A laissé de sa gloire un immortel sillon ;
Précipitant ses flots vers l'Océan immense
Le noble St-Laurent redit encor son nom.

Heureux qui le connaît, plus heureux qui l'habite,
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aieux.

[CREMAZIE]

23 février 1890. Paul DURAND.

LES VICISSITUDES DE RÉNÉ JONAS

Réné Jonas est le type de l'homme accompli. — Beau, riche, position splendide, il serait heureux s'il n'avait le malheur irréparable d'avoir une femme bas-bleu. Pour comble, le pauvre Réné se soucie peu des beaux-arts et ne connaît pas l'iota en fait de littérature. Aussi que de scènes dont la servante est témoin ! !...

MONSIEUR (*de retour de son magasin*) Adeline ?...

ADELINE — Qu'est-ce pour vous, Monsieur.

MONSIEUR — Madame. Où est Madame Jonas ? Serait-elle encore sortie ?

ADELINE — Oui, Monsieur. Elle est allée à sa leçon de dessin, elle ira ensuite au Journal XXX porter sa copie pour l'édition de six heures et sera de retour pour le souper car son professeur de chant doit venir à huit heures précises.

MONSIEUR — Peste ! A-t-elle donc oublié que je désire entendre l'éminent conférencier X... ce soir ! Et moi qui fais mes délices de ces discours savants, et moi qui tiens tant à n'en pas perdre une seule ! Ah ! quelle sotte destinée, ma foi ! m'est échue et quel malheur que ma femme ait un génie supérieur au mien !... Et dire que l'on me croit le plus fortuné des mortels ! Certes, on fait erreur : l'Eden n'est pas à ma villa !... Mais aussi, elle est si fine mouche ma femme, et sous ces airs de mouton, qui pourrait deviner le plus enragé bas-bleu ?...

(*S'asseyant et poussant de gros soupirs*) La plus grande sottise possible pour un homme est bien de s'unir par les liens conjugaux à une femme-amateur des beaux-arts, a une femme-écrivain. Avec ces auteurs en robe, pas de foyer. Je ne suis pas le seul, hélas ! à le constater ; j'ai pour appuyer ma thèse des littérateurs en renommée dans le monde des sciences, des hommes érudits dont l'appréciation a son poids !...

(*Se levant et arpentant la chambre*) Et encore si ma femme n'était qu'écrivain... Je lui pardonnerais aisément cette toquade et le qualificatif bas-bleu qu'on accole à son nom. Mais voici qu'elle s'est mise dans la tête de devenir pianiste, artiste peintre !... De plus, elle m'a laissé entendre hier que sa voix s'affermit, devient plus sympathique et

que Madame Nadon, notre malheureuse voisine, dont les accents solfiés me casse le tympan, lui conseillait d'aller voir Monsieur Z... professeur de chant.

(*Adoucissant sa voix*) Tu iras, ma chère, lui ai-je répondu. — « Et je reprendrai mes leçons de peinture, n'est-ce pas? » me dit-elle avec cet accent câlin qui me gagne toujours. « Vois-tu, c'est si « *chic* » que de savoir peindre et copier la nature... Et je me promets bien de faire un croquis fidèle de ton minois sévère. » (Oh ! oh ! mignonne !) — Je l'avouerai bien, ma chère, lui répondis-je, que ma bourse est passablement amincie par tes dernières extravagances de toilettes... cependant, j'y consens. Il ne sera pas dit que je t'aurai refusé un caprice...

(*Marchant toujours et se tordant la moustache*) Et tout bas, je vouais à la vindicte publique — ma femme exceptée — ces femmes folâtres, ennemies d'un intérieur calme, et j'envoyais aux esprits infernaux ces malheureux professeurs de beaux-arts !... Malheur à moi qui cherchais une femme dont le vernis extérieur fut luisant !

(*Avec un geste oratoire des plus véhéments*) O vous tous, jeunes hommes encore au début de la vie ! Vous tous qui désirez une compagne sympathique et fidèle, ne la cherchez pas, de grâce, parmi les intelligences supérieures, parmi les esprits brillants dont la verve animée fascine... Cherchez-la plutôt parmi ces natures douces, à l'âme forte, au cœur aimant ! Cherchez-la parmi......

MADAME (*toute rieuse entrant subitement*) Réné, mon ami...

MONSIEUR (*arrêtant soudain sa marche*) Qu'y a-t-il Madame ?

MADAME — Ce qu'il y a ? Mais sais-tu que la passion oratoire te gagne et que j'en ai le fou-rire ! Il y a un quart d'heure que je suis revenue et bien dix minutes que je t'écoute discourir sur ton malheureux sort. Je t'ai entendu tour-à-tour grommeler, gronder, te fâcher, médire contre la femme-amateur du grand et du beau. Prise d'une subite admiration pour toi, pauvre souffre-douleur, j'allais, contrite, entrer, et protester de mon attachement à notre foyer, de mon renoncement aux lettres, lorsque, t'enthousiasmant, je t'écoute lancer une diatribe des plus amères à l'adresse de la femme-littérateur. — Tu l'anathémises presque, et, t'adressant avec une véhémence touchante, aux générations futures, tu poses en victime et leur recommandes la fuite de ces esprits élevés, de ces caractères fortement trempés qui, tout en faisant le bonheur de la société, ont le défaut suivant moi de se reconnaître une intelligence aussi brillante que leur seigneur et maître...

MONSIEUR (*ironiquement*) Tu dis aussi brillante pour ne pas dire supérieure... C'est cela, ma chère, les rôles sont changés. Voici que les femmes envahissent les positions les plus élevées, visent à la présidence, à la magistrature... La femme est faite pour planer me direz-vous ? Certainement je l'admets et l'homme est toujours son humble vassal ; mais, j'admets aussi pour principe fondamental que le foyer conjugal doit comprendre le mari et la femme et non pas seulement un mari !...

Assez de ces discussions sur les droits matrimoniaux. J'ai une faim de loup, hâtons-nous de prendre notre souper. Tu sais que le Révérend Monsieur XXX donne une conférence ce soir au Cabinet de Lecture et je tiens à être auditeur à ces savantes assemblées.

MADAME (*minaudant*) Je t'y accompagne, mon chéri ?...

MONSIEUR (*tout bas*) Naturellement, elle ne perd rien de ce qui peut rassassier cette soif littéraire qui m'enrage... (*haut*) Certainement, je n'irais pas seul. Si tu savais, ma chère Joséphine, ce que me donnent à souffrir ces fantaisies de beaux-arts ! Si tu savais combien la tristesse règne à notre foyer désert. Que ne travailles-tu plutôt à animer notre intérieur, à en faire un « *home* » charmant où je reviendrais avec plaisir chaque soir me reposer le cœur et l'esprit... Dis, ma chère, que tu abandonnes ces rêves chimériques de gloire, de renommée littéraire...

MADAME (*avec un air décidé*) Je te gardais une surprise. Sache donc, petit fou, que je suis allée payer ma note à l'artiste peintre X... cette après-midi ; de là, je me suis rendue au Journal XXX leur annoncer ma démission comme collaboratrice régulière...

MONSIEUR (*anxieux*) Et ton professeur de chant ?...

MADAME (*riant*) J'ai envoyé Adeline il y a dix minutes le remercier de ses services... Puisque ma voix a su te charmer jadis, je la garde ainsi et n'ai nul besoin de la perfectionner...

MONSIEUR (*soupirant comme quelqu'un délivré d'un fardeau*) Enfin ! ! Dieu l'a rendue au foyer, à son devoir et à son mari !

Montréal, février 1890. CLAIRETTE.

PETITES NOTES

LES journaux suivants ont obtenu une médaille commémorative à la Fête d'Hiver de l'*Association Universelle* pour leurs généreux efforts à propager la langue française en Amérique :

Le Peuple, Port-au-Prince — *L'Etendard*, Montréal — *La Minerve*, Montréal -- *L'Electeur*, Québec — *Le Courrier du Canada*, Québec — *Courrier des Etats-Unis*, New-York — LE RECUEIL LITTÉRAIRE, directeur. Victor Grenier. Ste-Cunégonde, Montréal — *LEtudiant*, directeur, F. A. Baillargé, Joliette.

Nous remercions de tout cœur l'*Association Universelle* de l'honneur qu'elle a bien voulu nous décerner et nous offrons nos meilleurs souhaits à cette belle Société qui s'adresse à tous les hommes de nation ou de langue française avec la devise suivante : *Aimez vous les uns les autres, car vous êtes frères !*

Nous avons aujourd'hui la bonne fortune d'offrir à nos lecteurs un article très intéressant dû à la plume de M. Paul Durand. Nous aimons à croire que cet écrivain distingué voudra bien nous honorer de sa collaboration régulière.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la troisième grande soirée annuelle de l'Union St-Joseph de St Henri, qui aura lieu Lundi, le 17 mars. La Société s'est assuré le concours de plusieurs musiciens distingués, ainsi que de MM. Charles et Louis Labelle, qui joueront une jolie comédie : *Un vilain monsieur*.

Cette soirée aura, nous n'en doutons pas, un très grand succès.

ELISA MERCŒUR

(*suite*)

Sa profession d'institutrice était loin de suffire à ses besoins. Confiante dans les quelques succès qu'elle avait recueillis à son entrée dans le monde des lettres, elle résolut d'éditer ses poésies, comptant un peu sur ses nombreux admirateurs pour l'écoulement rapide de cette première édition. M. Mellinet-Malassis, qui lui avait ouvert les colonnes de ses journaux lors de ses premiers débuts, imprima le petit recueil et lui fit une courte préface où il semble mettre en pratique ce conseil de Villemain au critique littéraire : « Il se croira chargé de tout bon ouvrage qui paraît sans la recommandation d'un nom célèbre. A travers les fautes, il suivra curieusement la trace du talent, et, si le talent n'est qu'à demi développé, il louera l'espérance. »

La *Société Académique* de la Loire-Inférieure avait offert à sa jeune compatriote de prendre à sa charge et sous certaines conditions, cette édition. Elisa, qui venait de recevoir de M. Danguy, un ami de sa famille, une liste de souscripteurs déjà considérable, refusa, préférant supporter les frais d'impression. Dans cette occasion, comme tant beaucoup d'autres d'ailleurs, l'éditeur M. Mellinet fit preuve de la plus grande bienveillance à l'égard de sa jeune collaboratrice, en n'acceptant d'elle qu'une partie de la dette et ne voulant être dédommagé du reste que par la cession d'un certain nombre d'exemplaires.

Elisa en adressa un à Lamartine qui admira fort ce jeune talent, et un autre à Chateaubriand, avec une dédicace où elle disait, en le priant de veiller sur ses essais :

Que l'aigle peut, du moins, à l'ombre de son aile,
Abriter le timide oiseau.

Chateaubriand lui répondit : « Si la célébrité est quelque chose de désirable, on peut la promettre, sans crainte de se tromper, à l'auteur de ces vers charmants. »

Mais il est des instants où la harpe repose,
Où l'inspiration sommeille au fond du cœur.

Puis il ajoute ces paroles prophétiques qui tombent parfois de la bouches des poètes, ces devins, *vates*, comme les appalaient les anciens : « Puissiez-vous, Mademoiselle, ne jamais regretter cet oubli contre lequel réclament votre talent et votre jeunesse. »

Son livre édité, les quelques bénéfices qu'elle en avait retirés, s'ajoutant aux sommes qu'elle recevait des admirateurs de son talent, semblaient lui permettre de s'adonner avec plus de latitude que jamais à ses œuvres nouvelles. La ville elle-même, sachant qu'elle préparait une pièce pour le théâtre, lui offrait son entrée libre dans celui de Nantes. Tout lui souriait. Un évènement imprévu vint la jeter de nouveau dans cette misère noire qui semblait à jamais évitée.

(*à suivre*) Georges Viau et Dominique Caillé.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 16

En effet, quelques instants après, revêtu de ses habits sacerdotaux, il commençait une messe de Requiem et sa voix émue s'arrêtait de temps en temps pour dominer son émotion pendant que les sanglots des assistants troublaient seuls le silence.

Au moment de la communion, le prêtre voulut adresser quelques paroles, mais il ne put le faire que difficilement à travers ses sanglots.

Je ne pus comprendre que ces quelques mots : « le Juste par excellence a été mis à mort injustement, faites-lui donc généreusement le sacrifice de votre vie, comme il l'a fait sans se plaindre, pour sauver les coupables. Voici, mon frère, le pain des forts qui va vous soutenir dans le moment où Dieu va vous appeler à lui. »

Ce fut tout ce qu'il put dire.

Attenousse reçut l'eucharistie avec une ferveur angélique, lui seul n'était pas ému.

Après la messe, monsieur Odillon lui administra le Sacrement de l'Extrême-Onction.

Et le sursis n'arrivait pas.

A six heures moins dix minutes, la porte s'ouvrit, c'était le bourreau qui entrait suivi de ses aides. En le voyant, le bon prêtre regarda à sa montre : « encore cinq minutes » lui dit-il. Oh ! je compris de suite que tout espoir était perdu.

En trébuchant, je réussis à me jeter une dernière fois au cou de mon malheureux ami. Dans l'état d'extrême souffrance où j'étais, je ne pus que distinguer ces quelques paroles : « Père Hélika, je te confie ma vieille mère, ma pauvre femme et ma chère petite fille ; sois leur protecteur et ne les abandonne jamais. Portes-leur au plus tôt mes derniers embrassements et dis-leur que je meure innocent. »

Incapable d'y tenir plus longtemps, je sortis de l'appartement. supporté par deux gardiens et allai m'affaisser sur un siége dans une autre chambre plus loin.

Peu d'instants après, je fus tiré de mon état de torpeur par des bruits de pas dans le corridor. C'était le cortège funèbre qui défilait, je le suivis machinalement.

La cloche sonna de nouveau, mais cette fois, c'était le dernier glas.

Attenousse, les mains liées derrière le dos et la corde au cou dont le bourreau tenait l'autre extrémité, s'avança, d'un air calme, jusque sur le bord de l'échafaud.

La foule était immense, les rires et les chuchotements cessèrent, le *spectacle* allait commencer. Le condamné se mit à genoux, répéta les prières des agonisants après monsieur Odillon, puis se levant. il dit d'une voix ferme : « Avant que de paraître devant Dieu, je déclare de la manière la plus solennelle que je suis entièrement innocent du crime pour lequel on m'ôte la vie. Je demande pardon à tous ceux à qui j'ai pu faire du mal sans le savoir et pardonne de tout cœur à ceux qui m'en ont fait. » Il ajouta en se tournant fièrement vers la foule : « le

cœur du guerrier sauvage est inaccessible à la peur. Son chant de mort ne sera pas celui de ses pères, mais celui de la religion de sa femme et de son enfant qu'un missionnaire leur apprit à répéter à l'enterrement de leurs frères. » Puis d'une voix forte, pleine d'une suave et pittoresque beauté, il entonna son *Libera*.

Je crois encore, après quinze ans de ces événements, entendre chacune de ces notes qui retentissent dans mon âme avec le glas funèbre que la brise du matin nous apportait de toutes les cloches de la ville.

Son chant funèbre terminé, il se mit de nouveau à genoux, embrassa pieusement le crucifix que monsieur Odillon lui présenta, le bonnet fut rabattu sur ses yeux, puis un bruit mat se fit entendre. C'était la trappe qui venait de s'ouvrir. A l'instant même, le cri « grâce » retentit. Un officier à cheval agitant un papier débouchait au coin de la prison.

Ce cri produisit un choc électrique. La foule se précipita vers l'échafaud, la corde fut coupée par vingt couteaux, mais hélas !... il était trop tard... les vertèbres avaient été disloquées et la mort, par conséquent, instantanée ! ! ! !...

La justice des hommes comme on le dit généralement était satisfaite !

Des médecins furent appelés en toute hâte. Ce que l'art put tenter fut vainement employé pour lui rendre la vie. Pendant ce temps, la foule anxieuse, consultait avec angoisse la figure des médecins pour tâcher de découvrir s'il n'y avait pas encore quelqu'espoir. Mais lorsque ceux-ci déclarèrent qu'il était bien mort, que tout était fini, toutes les poitrines se soulevèrent, il y eut un long murmure de pitié et bien des yeux laissèrent couler des larmes.

Cependant au milieu du silence général, Anakoui s'approcha de monsieur Odillon et désignant du doigt quatre hommes à figure imbécile : « Voici, lui dit-il, quatre des jurés qui ont condamné à mort mon malheureux frère. Demandez-leur donc pourquoi ils ne l'ont pas acquitté quand des témoins ont déclaré avoir entendu les trois scélérats concerter leur plan d'accusation contre lui, les avoir vu de plus essayer à faire disparaître sur leurs habits et leurs mains des taches de sang ; et qu'un autre de nos frères les avait vus sortir ensanglantés de la hutte quelque temps avant qu'Attenousse y soit entré. »

Monsieur Odillon, qui avait assisté au procès et qui l'avait suivi dans tous ses détails, connaissait l'exactitude de ces remarques. A la suggestion du chef sauvage, il s'approcha d'eux et leur demanda comment il se faisait qu'ils eussent trouvé Attenousse coupable du meurtre quand le juge dans son adresse aux jurés avait appuyé fortement sur cette partie de la défense où l'alibi se trouvait parfaitement prouvé, qu'il s'était de plus étendu sur la crédibilité des témoins à décharge et sur leurs bons caractères attestés par tous ceux qui les connaissaient. Il avait ajouté que des témoignages non moins irrécusables affirmaient que les accusateurs n'étaient rien autre que des repris de justice.

Alors un des jurés s'avança et d'un air capable il dit : « Faites excuse, monsieur le juge a dit que ces témoignages se contrecarraient les uns les autres. »

Ils avaient compris contrecarrer au lieu de corroborer que le juge avait dit ; de là leur erreur.

« Malheureux, leur dit monsieur Odillon, en laissant tomber ses deux

mains avec découragement, par votre ignorance, vous êtes cause de la mort d'un innocent. Puisse Dieu ne pas vous demander compte de la mission que vous aviez à remplir et de la manière dont vous l'avez fait ! »

A ces mots, ils restèrent atterés pendant quelque temps et des murmures de plus en plus menaçants commencèrent à s'élever dans la foule. Enfin l'un d'eux reprit : « Le juge de paix lui-même avant le procès nous avait assuré qu'il était certainement coupable. Le voilà, demandez lui pourquoi il nous a mis sous cette impression ? » Il désignait en même temps Bélandré qui allongeait le cou et essayait à saisir quelques paroles de ce qui se disait.

Il y eut alors un cri de rage indicible. Les sauvages qui avaient assisté à l'exécution tirèrent leurs couteaux et s'élancèrent dans la direction que le juré avait signalé. Bélandré comprit l'immensité du danger. Il prit la fuite vers la demeure du gouverneur chaudement poursuivi par les sauvages et la foule. Grâce à l'agilité de ses jambes et à la peur qui lui donnait des ailes, il put mettre en peu de temps entre lui et ceux qui le poursuivaient, les gardes du gouverneur et les portes du palais. Disons de suite qu'il ne reparut jamais dans ces endroits et qu'il alla dans une autre partie du pays répandre le venin de sa langue empoisonnée.

Sans l'intervention de monsieur Odillon, la foule aurait aussi fait un fort mauvais parti aux jurés.

Le lendemain, un concours immense avait envahi l'église des Trois-Rivières pour assister au service funèbre du malheureux Attenousse. Ce concours l'accompagna même tête découverte jusqu'à sa dernière demeure. Toutes les figures portaient l'empreinte de la tristesse et de la pitié. Parfois aussi un sanglot mal étouffé se faisait entendre.

La cérémonie terminée, un officier vint me remettre un papier couvert de la signature du gouverneur par lequel il m'invitait à passer chez lui. Il avait entendu raconter tout ce qui était arrivé depuis la veille. On lui avait aussi redit dans les plus minutieux détails la scène aux pieds de l'échafaud et les déclarations des jurés, il en était profondément affecté. Il se reprochait amèrement de ne m'avoir pas donné audience la veille. Il s'accusait même d'être coupable de la mort de mon malheureux ami en ayant trop tardé à envoyer le sursis, mais il pensait que l'exécution n'aurait lieu qu'à sept heures. Il m'offrit ensuite comme compensation une forte somme d'argent pour qu'elle fut remise à la famille du supplicié. Je la refusai en leur nom de la manière la plus péremptoire et lui dis avec amertume en découvrant ma poitrine, que si les blessures dont j'étais couvert et le sang que j'avais versé pour la patrie n'avaient pas même pu me procurer une audience de quelques instants pour sauver un innocent, du moins ils pourraient servir à leur assurer le bien-être et le comfort matériels, puisque j'avais amassé des sommes considérables que je leur destinais.

Là dessus je pris congé de lui après qu'il m'eut assuré que par un édit qu'il allait publier, il proclamerait l'innocence d'Attenousse.

J'allai ensuite faire mes adieux à monsieur Odillon. Il n'était pas encore remis des secousses qu'il avait éprouvées. Il put cependant trouver quelques paroles de consolation et d'encouragement, et ce fut avec la plus grande émotion que nous nous séparâmes.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE
1ER AVRIL 1890

MON PREMIER CANARD

ENFIN j'étais reporter d'un grand journal de Montréal. Ça n'avait pas été sans peines. Ce qu'il m'avait fallu de courage, de patience, de ruses, de démarches pour arriver là, jamais je ne pourrai vous le dire. Toujours est-il que j'étais arrivé. Mon salaire n'était pas énorme, mais que m'importait, n'avais je pas une carrière brillante ouverte devant moi ?

Le rêve de ma jeunesse (je ne suis pas encore très vieux — je dis ceci pour mes lectrices) était accompli.

Est-il quelque chose de plus doux que la réalisation d'un rêve longtemps caressé ?

Des centaines de lecteurs allaient lire ma prose tous les soirs. Quel bonheur ! Quelle joie ! Oh ! le bon temps...

Je suis persuadé que je fus l'homme le plus heureux de la terre, le jour où je fis partie de la rédaction d'une feuille en vogue ; le jour où, entrant dans les bureaux d'un journal pour la première fois, l'on me conduisit au rédacteur, en lui disant que j'étais le nouveau reporter.

Le rédacteur, un grand jeune homme fluet, aux cheveux rouges ardents, aux idées excentriques — c'était un poète — me regarda un instant à travers ses binocles, me donna quelques conseils, tailla ma besogne, et je sortis en compagnie d'un cicerone qui devait m'initier aux secrets du métier.

Deux mois après, je me débrouillais sans aide.

***

Un samedi, — je travaillais depuis le mois de mai et nous étions en août — j'étais seul, les autres étant partis pour la campagne. Cependant il me fallait donner des nouvelles, de la copie, selon l'argot du métier.

Malheureusement les nouvelles se faisaient rares, la moitié des gens séjournaient à la campagne, en villégiature ici et là.

Les reporters étaient sur les dents, rien ici, rien là, rien partout.

Comment faire ?... Alors je songeai... Alors je me rappelai que monsieur Chose m'avait dit : que tout journaliste était chasseur ; que son gibier favori était le *canard*.

C'était le seul moyen de ne pas passer pour un imbécile, mais j'avais peur... si l'on me découvrait !... Quelle dégringolade !... et si l'on ne s'en apercevait pas. je gagnais dans l'estime de mes patrons. Notre journal paraîtrait bien renseigné... Allons-y donc !

Fiévreusement, l'air de consulter mes notes fréquemment, je baclai un rapport en cinq minutes, mais ce n'était pas tout. Il me fallait présenter mon travail à M. Lornier, le correcteur d'épreuves, — un blagueur, qui n'aimait pas être blagué — avant de le donner aux typographes. S'il soupçonnait la chose ?...

Je lui remis le rapport, il l'examina quelques minutes, tout-à-coup il sourit. Un froid dans le dos me fit frissonner... et crac... la copie était acceptée... distribuée.

Je respirai !

Le soir on lisait, première colonne, en tête, quatrième page :

UN DRAME HORRIBLE

DEUX CHASSEURS DÉVORÉS PAR DES OURS

DETAILS COMPLETS

On nous informe qu'un nommé Alfred Lavoie, âgé de 40 ans, demeurant à l'Orignal, P. O., était parti ces jours derniers pour la chasse en compagnie d'un de ses fils, Adélard, âgé de 12 ans ; comme ils ne devaient s'absenter que pour deux jours et que la troisième journée s'était écoulée sans qu'ils fussent de retour, des cultivateurs ses voisins, s'émurent de cette disparition qui leur semblait étrange, vu les habitudes régulières de Lavoie, et organisèrent des partis de recherches pour faire des battues dans les endroits du bois où l'on supposait que les malheureux avaient pu passer.

Enfin mercredi dernier, on a retrouvé les restes des cadavres des deux infortunés en partie dévorés par les fauves.

Le sol aux alentours paraissait fortement piétiné et de nombreuses traces d'ours s'y remarquaient, tout indiquait qu'une lutte terrible avait dû s'engager.

Les deux cadavres se trouvaient à une distance de 8 pieds l'un de l'autre.

Non loin de là on a retrouvé le fusil brisé de Lavoie, quant au reste de l'équipement des chasseurs, il avait disparu.

Comme cette partie du bois est infesté par les ours, on suppose que c'est en se défendant contre eux que les malheureuses victimes ont trouvé la mort.

Le défunt, M. Lavoie, cultivateur aisé, était très aimé et estimé de tous. Il laisse une femme et quatre enfants, dans la plus profonde désolation.

La population est péniblement impressionnée de ce double malheur.

Une enquête doit avoir lieu sur cette triste et déplorable affaire.

C'était pas plus malin que ça.

Le lundi tous les journaux, comme c'est l'habitude, quand un confrère a une primeur, copièrent le récit littéralement. Il fit le tour de la presse. C'est pourquoi je ne doute pas que vous l'ayiez déjà lu. Le plus comique, c'est qu'un journal hebdomadaire publié à quatre ou cinq lieues de l'endroit mentionné, goba la chose comme les autres et publia le tout.

* * *

Depuis lors, j'ai bien souvent tué
En guerre n'est-ce pas, on s'est habitué !

Aujourd'hui je ne suis plus reporter et je lis très rarement les nouvelles à sensation. Je suis blâsé.

Edouard DE SAINT-LUC.

FORÊT

ENTRE les filets du vieux cadre d'or
Qu'un cordon soyeux, fixé à la tenture,
L'artiste a jeté l'étrange décor
D'un coin de Nature.

Les arbres y sont serrés et touffus,
Aucune clarté des feuilles n'émerge :
Il semble qu'on voit le réseau confus
D'une forêt vierge ;

A peine peut-on, en certains endroits,
Sous ces chênes noirs où le jour s'émousse,
Deviner la fleur du muguet des bois
Caché dans la mousse.

Cet aspect sauvage évoque un moment
La Gaule et ses kairns, l'Inde et le brahmane
Et, de ce tableau sombre, un sentiment
De tristesse émane.

Mais, vers la bordure, au sein des couverts,
Glisse une lueur, pure comme l'onde,
Découvrant, parmi les taillis ouverts
La clairière blonde.

De même, charmant l'austère Devoir,
L'Espérance vient, dans l'ombre adoucie,
Rassénérer l'âme et faire entrevoir
La blanche Eclaircie.

Paris, mars 1890. Miss E. Ehrtone.

ELISA MERCŒUR

(suite)

La nuit même du bal où Charles X lui avait promis une pension, des malfaiteurs, s'introduisant dans son modeste logement, lui enlevèrent ce qu'elle avait de plus précieux et les quelques économies qu'elle avait su réaliser.

Ce coup du sort la frappa vivement.

Obligée de recommencer la lutte journalière pour l'existence, que déjà elle avait eu à soutenir, encouragée d'autre part dans sa résolution par la lettre tout amicale de l'illustre écrivain, son compatriote, elle quitta Nantes et partit pour Paris. Elle y excita un instant la curiosité par sa jeunesse et son talent, mais y rencontra bientôt, avec de nouvelles déceptions causées par la chute de Charles X et celle du ministre de Martignac, cette froide indifférence qui suit les engouements basés sur la nouveauté, et précède bientôt l'oubli. Elle avait cru pourtant, la pauvre petite provinciale, pouvoir gagner sa vie et celle de sa mère par sa plume vivace et poétique, mais, comme nous l'apprend Jules Janin dans un article plein de cœur consacré à la mémoire d'Elisa, elle éprouva cette grande amertume de la vie littéraire : « Offrir et vendre à des libraires, qui souvent n'en veulent pas, toutes les confidences de son cœur, tous les rêves de son esprit. »

Ces messieurs du catalogue, qui repoussèrent à ses débuts Lamartine lui-même, en lui conseillant narquoisement, sur l'avis sans doute de critiques jaloux attachés a leurs échoppes, de faire paraître ses Secondes Méditations avant les Premières, ne veulent que de la gloire toute faite. C'est encore la même chose aujourd'hui, et la petite Nantaise n'eut pas trouvé meilleur accueil près des libraires de nos jours. Sa renommée n'a pas paru, dernièrement encore, suffisante à Lemerre — où à son

critique — pour lui mériter, dans une anthologie poétique, une petite place à côté de Gilbert, de Malfilâtre et d'Hégésippe Moreau, ses frères de malheur et de gloire.

Ne pouvant vivre par le livre, elle se retourna vers le théâtre. Ses goûts l'y portaient depuis bien longtemps ; sa mère nous apprend, dans la biographie émue placée en tête de l'édition complète des œuvres de sa fille, qu'Elisa s'essayait dans ce genre à l'âge de six ans. Mais depuis quelques années, surtout, elle travaillait à une tragédie intitulée Boabdil. Elle la présenta à la Comédie Française.

C'était une œuvre de valeur, elle fut pourtant rejetée. On a prétendu que le comité de lecture du Théâtre Français avait basé cette pénible mesure sur le peu de réputation de l'auteur.

Un échec dû à la morgue de ces messieurs du comité n'aurait pas lieu de nous étonner outre mesure. C'était l'époque où ils prétendaient donner des leçons à Victor Hugo.

Mais dans la circonstance, les membres du comité se montrèrent gens d'esprit. Ils acceptèrent la pièce ; le parti pris inique du baron Taylor empêcha seul la mise à exécution de leur décision. Peut-être si on eut représenté la pièce de la pauvre Elisa, eût-il été étonné de son succès au point de s'écrier, comme certain personnage de Gil Blas : « Il y avait dedans mille traits d'esprit qui m'étaient échappés. »

Il faut lire, dans la note explicative qui suit la tragédie en question dans les œuvres éditées par Madame veuve Mercœur, le compte rendu des discussions orageuses qui s'élevèrent à cette occasion au sein de l'administration du Théâtre Français.

Cinq pensionnaires devaient réglementairement assister à la lecture de la pièce. On n'en fit venir que trois, espérant que sur ce nombre restreint la majorité serait défavorable à l'œuvre d'Elisa Malgré ces mesquines mesures, la pièce fut admise à l'unanimité des membres présents, ce qui n'empêcha pas le baron Taylor, commissaire royal auprès de la Comédie Française, de donner une réponse négative en s'appuyant sur le refus du comité de lecture. Le célèbre acteur Monrose, qui avait entendu lire Boabdil et voté pour son admission, outré de cet abus de pouvoir, conseillait à Elisa de réclamer une seconde lecture, la première étant régulièrement nulle. Il lui promettait une nouvelle et unanime réception. Mais Elisa aima mieux aller trouver M. Taylor pour le faire revenir sur sa détermination et éviter le scandale d'une réclamation motivée. Le tout puissant commissaire se montra complètement inébranlable, affirmant être complètement étranger à la décision qui la frappait, et prétextant la volonté du Comité.

L'entrevue entre Elisa et le baron en était là quand l'acteur Monrose, appelé pour affaires dans le cabinet du directeur, arriva juste à point pour contredire le commissaire royal, et se plaçant devant lui, les bras croisés sur sa poitrine, lui reprocha avec une noble indignation l'abus d'autorité dont il se rendait coupable.

M. Taylor, obligé de démasquer ses batteries, se retrancha aussitôt derrière la prétendue nécessité où il avait été de refuser une pièce au succès pécuniaire de laquelle il était loin de croire.

Georges Viau et Dominique Caillé.

(*la fin au prochain numéro*)

UN DISCOURS DE JUPITER SUR LES DUDES

Notre bienveillant collaborateur et ami M. Adam Mizare nous ayant passé, pour le lire, le premier chant d'un poème burlesque qui sera une satire de nos défauts et de nos ridicules nous avons cru devoir publier ces quelques vers qui renferment l'INVOCATION, la PROPOSITION, et une description de nos gommeux.

O poète ! joyeux Scarron,
De ton vivant si gai, si bon,
Dont les plaisants récits épiques
Ont donné combien de coliques,
A bien plus d'un admirateur,
Inspire donc ton serviteur,
Qui veut chanter à ta manière,
Dans la langue qui te fut chère,
La détresse des anciens dieux,
Aujourd'hui bannis de tous lieux.
Et vous, Muses les plus folâtres,
Pour moi, ne soyez pas marâtres,
Mais accourez... venez dicter
Afin que je puisse épater
Et les citoyens de l'Afrique,
Et même ceux de l'Amérique
Aux récits abracadabrants
De tous les maux exhubérants
Des divinités qui naguère,
Se faisaient adorer sur terre,
Pendant que, habitant des cieux,
Ça s'amusaient à qui mieux mieux.
Leurs jeux... Sachez que dans [l'Olympe
Les femmes n'avaient pas de guimpe!
Un jour, hélas ! pour leur malheur,
Les humains, ces êtres sans cœur,
Abandonnèrent sans tumulte,
Leur religion,leurs Dieux, leur culte,
Et ce, sans avertissement,
Sans avis, cavalièrement ;
Tel l'enfant, qui pour bagatelle
Flanque là son polichinelle.
Les Dieux ne purent retenir,
Voyant ça, un profond soupir !
Quoi, tant de nations ingrates
Laissaient tous ces aristocrates ?
Qu'allaient-ils faire maintenant,
Sans métier comme sans argent,
Sans pays comme sans demeure ?
Car, songeant, aucun Dieu se leurre
Sur son existence à venir.
Travailler et ne plus jouir !
Telle est la triste perspective
Que donne l'imaginative !...
Tout à coup, leur chef: Jupiter !
Un brave garçon — et pas fier —
Se leva... puis dit ces paroles :
« Mes compagnons, chères Idoles !
Semblables aux êtres humains
Nous sommes soumis aux destins,
Il nous faut descendre sur terre
Pour goûter la sombre misère,
Car nos parents, braves rentiers,
Nous ont pas appris de métiers,
Croyant cela peu nécessaire,
Ils se disaient, pour eux... que faire ?
N'allons donc pas les abrutir,
Puis... ça peut les faire maigrir !
D'ailleurs nous en ferons des *dudes !*
Ils apprendront ! comment leurs [coudes
Pliés et éloignés du corps,
Les jambes et les reins détords
Ajoutent de la grâce à l'homme,
Le place dans la Haute-Gomme.
Aussi, qu'est-ce que nous savons ?
Près des filles êtres mignons,
Porter gentiment le monocle,
Se poser comme sur un socle
Pour être admirés des badauds
Des imbéciles, des nigauds ;
Faire de la niaise mode,
Et notre bible et notre code ;
Parler français, huron, anglais,
Russe, flamand ou japonais
Avec cet accent ridicule
Qui les mots à peine module...
Tout ça... c'est fini... c'est fichu...
Oui braillez !.. Le bon temps est chu !
. . . .

Adam MIZARE.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 17

XVI. — ANGELINE

La voie qui me restait à suivre était désormais toute tracée. Réparer le mal que j'avais fait, tel était mon devoir et la détermination que j'avais prise. Je suis heureux aujourd'hui du témoignage de ma conscience qui me dit que je n'ai pas forfait à mon serment.

Il me fallait aller rejoindre Angeline. L'affreux malheur qui était venu fondre sur elle me l'avait rendu encore plus chère, s'il était possible, car à l'amour paternel que je lui portais rejoignait un sentiment d'incommensurable pitié.

Je passai le reste de la journée à acheter des provisions en abondance ainsi que des étoffes et des vêtements de toutes sortes. Le lendemain matin, accompagné de quatre hommes vigoureux que j'avais choisis et engagés, je me dirigeai vers le lac St-Jean où je devais la rencontrer. Nous marchâmes pendant quatre jours et quatre nuits sans prendre que justement le temps nécessaire pour les repas et le repos qui nous étaient indispensables, j'avais hâte d'arriver et pourtant je redoutais le moment où Elle me demanderait des nouvelles d'Attenousse, car je savais que ce serait la première question que sa mère et Elle me poseraient.

La quatrième nuit, du haut d'une éminence, par un beau clair de lune, je pus contempler le campement d'une partie de la tribu qui reposait paisiblement sur les bords du lac. Je voyais la fumée qui s'échappait de chaque toit et s'élevait en ondoyant pour se perdre dans l'immensité des cieux.

Je pressai alors ma poitrine à deux mains pour arrêter les palpitations de mon cœur qui semblait prêt à en sortir. Un des indiens qui m'accompagnaient me désigna la demeure d'Angeline. Je sentais en descendant la pente qui y conduisait mes jambes faiblir sous moi. Les chiens de garde poussaient des hurlements inquiets et plaintifs pour avertir leurs maîtres que des étrangers arrivaient, j'avançais toujours malgré la certitude où j'étais que j'allais porter le désespoir dans cet intérieur. Quelques sauvages sortirent pour se rendre compte de ce bruit insolite. Presque tous me reconnurent lorsque je passai devant eux, mais ils rentrèrent précipitamment, croyant que c'était plutôt mon esprit qui venait les visiter, tant ils étaient certains de ma mort et tant était grande la superstition qui les dominait, malgré les lumières que le christianisme leur avaient données.

Enfin, je réussis à dominer quelque peu mon émotion et me dirigeai vers la demeure de ma pauvre Angeline. Mes deux chiens que j'avais laissés avant mon départ et qui avaient toujours montré pour elle un attachement sans bornes, étaient étendus à la porte l'œil et l'oreille au guet, comme deux vigilantes sentinelles. Lorsqu'ils entendirent le bruit de mes pas, ils se levèrent et poussèrent d'affreux hurlements auxquels répondirent tous les autres chiens de la tribu, puis dès qu'ils virent que nous nous avancions vers la porte qu'ils gardaient soigneusement, ils

s'élancèrent vers nous le poil hérissé, l'œil ardent, nous montrant deux rangées de dents formidables. On eut dit qu'ils voulaient nous barrer le passage. Je me sentis touché de ce dévouement si vrai et si désintéressé ; je les appelai par leurs noms, ils reconnurent ma voix. D'un saut, ils furent auprès de moi, vinrent me lécher les mains, firent mille cabrioles en avant et autour de moi, allèrent japper joyeusement à la porte pour leur apprendre qu'un ami arrivait puis recommençaient leurs gambades tant leur joie était délirante.

Je n'étais plus enfin qu'à quelques pas de l'habitation, lorsque la porte s'ouvrit et deux femmes parurent sur le seuil. L'une d'elles tenait une carabine, l'autre pressait un jeune enfant sur sa poitrine. Toutes deux avaient été éveillées en sursaut par le bruit inusité et craignaient sans doute une attaque de quelques tribus ennemies, attaques qui n'étaient que trop fréquentes dans ces temps-là. Je les reconnus du premier coup d'œil ; c'étaient la mère d'Attenousse et mon Angeline. Mes forces voulurent m'abandonner, mais je réussis a prendre le dessus. « Hélika », s'écria la vieille en se reculant épouvantée pendant qu'Angeline s'élançant à ma rencontre venait jeter son enfant dans mes bras et me sauter au cou. Je les pressai un instant toutes deux sur mon cœur. « Père, me dit Angeline, je t'attendais. Va-t-il bientôt nous revenir? » Elle n'osait prononcer le nom de son époux. Je pus alors, pressé de ses questions, me débarrasser de son étreinte et ordonner aux sauvages qui portaient mes effets de les déposer à la porte de la hutte et leur enjoignis de se retirer. Je leur avais expressément défendu de raconter la mort tragique d'Attenousse et je pouvais compter sur leur discrétion. Puis prenant Angeline et son enfant dans mes bras, comme je l'avais fait les deux jours qui avaient précédé mon départ, j'entrai dans la cabane et les assis sur mes genoux.

Pendant ce temps, la vieille mère disséquait chacun des traits de ma figure comme si elle eut voulu y lire la terrible nouvelle que j'allais leur annoncer et qu'elle semblait anticiper.

L'accablement dont mon âme était en proie ne put leur échapper, elles semblèrent comprendre qu'un grand malheur était arrivé, et les sanglots d'Angeline me tirèrent de l'abîme de douleurs où j'étais enfoncé. « Angeline, ma bonne, ma chère enfant, lui dis-je en l'embrassant, ton mari était trop parfait pour la terre, il ne pouvait vivre au milieu des méchants qui rôdent autour de nous. Dieu a voulu qu'il me chargeât de te donner avec nous tous un rendez-vous dans le ciel, car il l'a appelé à lui. Une affreuse maladie l'a saisie à son arrivée aux Trois-Rivières, il en est mort entouré de tous les secours de la religion bénissant ton nom, celui de sa mère et faisant des vœux pour le bonheur de son enfant. Il m'a chargé de prendre soin de vous tous et je ne faillirai pas à l'engagement que j'ai contracté sur son lit de mort. Plutôt m'arracher le cœur que de me séparer de ton enfant à laquelle j'ai voué tout l'amour que j'ai porté à ta mère et que je ressens pour toi aujourd'hui. »

J'avais dit ces paroles qui ne comportaient qu'une partie de la vérité, les yeux baissés et l'esprit encore noyé dans le souvenir des scènes affreuses que j'avais vues se dérouler depuis mon arrivée dans la ville.

Quand je levai la tête, Angeline ne pleurait plus, son regard était perdu dans le vide, un frisson agitait tous ses membres, sa pâleur était

extrême. La mère continuait à m'examiner et malgré les efforts qu'elle faisait avec la stoïque énergie du sauvage pour dissimuler ce qu'elle éprouvait, je pus voir clairement qu'elle pressentait tout ce qui était arrivé.

Je déposai Angeline sur son lit, je la couvris de mes baisers, l'inondai de mes larmes et nous tentâmes, la mère et moi, tous les efforts possibles pour tâcher de la faire revenir à elle. Elle fut longtemps, bien longtemps avant que de pouvoir reprendre ses sens. Heureusement qu'une idée lumineuse me frappa. Je couchai auprès d'elle la petite Adala et lui ayant dit tout bas que sa mère allait mourir si elle n'essayait pas par ses caresses de la rappeler à la connaissance. Cette enfant était d'une intelligence bien supérieure à son âge, on eut dit qu'elle comprenait l'importance de ce que je lui avais dit et elle répéta les mots que je lui avais appris : « Maman si tu mourais que ferait Adala ? » et elle l'embrassait à chacune de ses paroles. Ces accents naïfs qui peuvent faire surgir la mère de la tombe à la voix de son enfant premier-né eurent l'effet désiré.

« Oh ! Adala, dit-elle en la pressant avec transport, seules désormais sur la terre qu'allons-nous devenir, car tu es orpheline et ne comprends pas encore toute la perte que tu as faite en étant privée de l'appui de ton père ? » et des larmes abondantes inondèrent ses joues. Agenouillé auprès du lit, je suivais avec anxiété cette scène navrante ; toutefois, j'augurai bien des larmes que versait Angeline, car il me semblait qu'elles devaient la sauver. Je regrettai alors de ne pas lui avoir dit toute la vérité, mais quelles consolations aurais-je pu lui offrir ; une consolation est-elle possible dans cette vallée de larmes ?

Mais pourquoi m'appesantirais-je davantage sur ces tristes évènements ?...

A force de bons soins, la santé d'Angeline parut se rétablir et chaque soir, une prière était dite en commun dans la tribu pour le repos de l'âme du malheureux Attenousse.

Toutefois la position n'était guère tenable. D'un moment à l'autre, un mot indiscret de quelqu'enfant de la tribu, pouvait tout compromettre, car chacun savait ce qui s'était passé avant et après l'exécution, et je craignais qu'il en vint quelque chose aux oreilles d'Angeline et qu'on lui apprit de quelle manière Attenousse était mort. Je me décidai donc un jour de fuir ces endroits à jamais néfastes, d'amenai avec moi mes infortunées protégées, d'aller demeurer dans un lieu ignoré, auprès d'un lac qui se trouve dans les profondeurs des bois vis-à-vis Ste-Anne de la Pocatière, autrefois Ste-Anne de la Grande Anse. Je fis mes préparatifs en conséquence : j'achetai un fort grand canot, engageai des hommes et le surlendemain, accompagnés d'une embarcation montée par de puissants rameurs qui devaient nous prêter secours au besoins, nous descendîmes le Saguenay et quelques jours après, nous traversions le fleuve.

(*à suivre*) Dr Ch. de Guise.

M. Laisné de la Couronne, directeur de *La Cloche*, vient d'être nommé maître-correspondant de l'Association Universelle à Madagascar. Nos sincères félicitations au charmant confrère.

UN DRAME AU DÉSERT

Le firmament est bleu azur ; à l'horizon, il paraît se voiler de rose et de carmin qui s'accentue en rougissant. La scène est vraiment splendide. Quelques légers nuages se noient dans cet océan de sang qui apparaît à l'Orient. Du milieu de cette mer étrange, surgit bientôt un point plus lumineux, un astre brillant d'où partent une multitude de rayons qui s'en vont embrasant la terre. C'est le soleil qui se lève.

On est à la fin de mai, la terre est couverte de gazon et les arbres agitent leurs feuilles naissantes.

Si matinal que soit l'astre du jour, il n'a pas trouvé sur sa couche Talemduras, le brave Sioux. Talemduras était un jeune sauvage qui devait autant sa naissance aux Espagnols qu'à la nation chez laquelle il avait grandi. L'Amour l'avait touché de son aile enchanteresse ; le chef sioux aimait la belle et gracieuse Maritana, fille d'un noble Espagnol du Mexique.

Bien des années, déjà, s'étaient écoulés depuis la découverte de l'empire de Montézuma. Cependant, on disait dans le pays qu'Omeldez, le père de Maritana, descendait de l'un des officiers compagnons de Cortez.

Omeldez, connaissant la bravoure et le courage du fier Talemduras, et ne voulant pas contrarier les goûts de sa fille adorée, consentit à cette union que les deux jeunes gens caressaient avec tant d'allégresse. Ils devaient s'unir à la prochaine lune.

Un matin, comme nous venons de le dire, Talemduras s'en allait selon son habitude, faire une promenade du côté de la demeure de sa promise ; mais quel ne fut pas son étonnement quand il s'aperçut que la maison d'Omeldez n'offrait plus qu'un monceau de ruines encore fumantes. Il approche de plus près pour constater le sinistre. Au milieu du jardin, spectacle horrible ! il voit les cadavres mutilés d'Omeldez et de ses serviteurs ; il cherche partout, mais ne trouve pas la belle Maritana. « Par tous les manitous, par le dieu qui nous éclaire, dit-il en étendant la main sur le cadavre d'Omeldez, je te vengerai, mon père, et je retrouverai la vierge espagnole. »

***

Un an s'est écoulé depuis ce massacre, et Juin préside à la nature. Un globe d'or s'affaisse dans l'espace, c'est l'astre de la lumière qui salue un autre horizon, c'est le déclin du soleil, la fin du jour.

Sur un haut promontoire au bas duquel le Mississipi roule ses eaux magnifiques, un vieillard est agenouillé sur une roche ; il a les mains jointes, les yeux fixés au ciel ; il prie, il invoque le Dieu des chrétiens, le roi de l'Univers.

C'est l'ermite du Mississipi, c'est la Providence du désert. Soudain, il entend les mots de : Mon père, sortir de la bouche d'un nouveau venu ; il se lève et voit devant lui un jeune chef sauvage dont l'accoutrement révèle le costume sioux. Le saint vieillard lui adressa de suite ces paroles bienveillantes : « Salut, mon enfant, qui que vous soyez, vous êtes le bienvenu dans ma solitude. »

Talemduras, car c'était lui, salua profondément le Solitaire et lui demanda s'il n'avait jamais entendu parler de la fille d'Omeldez, qu'il croyait égarée ou prisonnière dans quelque coin perdu du désert américain. Au lieu de répondre à cette question, l'ermite lui dit ces mots : « Si mon frère veut se reposer un peu, qu'il me suive et nous causerons ensuite sur le sujet qui l'a amené ici. »

Talemduras accepta l'offre bienveillante du père Damase. Ils gagnèrent ensemble la caverne du vieillard.

Après avoir servi au chef sioux un pain aussi blanc que la neige, un rayon de miel pur du désert et un vase rempli de beau lait de chèvre sauvage, le Solitaire demanda à son hôte de lui raconter son histoire. Ce dernier lui raconta le commencement de ses amours avec Maritana ainsi que la mort d'Omeldez, puis il continua en ces termes : « En laissant les ruines de la demeure de Maritana, je marchai au hasard et je découvris bientôt quelques traces de mocassins que je crus être celles des Opams, sauvages cruels et barbares. Je gagnai donc leur bourgade que j'atteignis au bout de quelques jours ; je m'en approchai doucement et du plus près que je le pus. Je passai trois nuits, — car je ne faisais mes recherches que durant le repos de l'astre du jour, — à errer au milieu du camp ennemi. Persuadé que je m'étais trompé, j'avais fixé mon départ pour le lendemain, quand j'aperçus vers le soir, sortant de la case des vierges, une longue file d'indiennes et, au centre, Maritana entourée de vierges opams qui semblaient être commises à sa garde ; toutes elles épiaient le moindre de ses mouvements.

« Les joues de la fille d'Omeldez étaient sillonnées de larmes et son visage était très pâle, mais elle n'en paraissait que plus belle. A sa vue mon cœur bondit d'allégresse, d'amour et de pitié ; je ne pouvais penser à l'aller délivrer seul, c'eût été nous perdre tous deux. Je pris le parti de retourner immédiatement à ma bourgade et de rassembler mes guerriers. Arrivé au milieu des nôtres, je leur racontai, en paroles éloquentes, — car la douleur l'est toujours, — l'acte des Opams. Je leur demandai de venger l'honneur de la nation, en vengeant leur chef, en me rendant mon épouse. Les Sioux s'émurent à mes accents, jurèrent tous de punir les ravisseurs de Maritana, et d'exterminer jusqu'au dernier des Opams. Nous levâmes la hache de guerre et dix jours après nous étions en route vers la bourgade ennemie. Je fus choisi pour commander l'expédition.

« Un soir que la lune prêtait à peine son pâle flambeau à une funèbre nuit, nous atteignîmes la bourgade ennemie et nous tombâmes sur les Opams avec des hurlements de mort ; ce fut un massacre épouvantable, les Opams périrent tous. Maritana me fut remise et nous nous éloignâmes de ce lieu sinistre ; je donnai le commandement de l'expédition à un autre chef, car je voulais retourner seul avec la vierge espagnole. Les guerriers sioux ne tardèrent pas à nous devancer.

« Vous ne sauriez vous imaginer tout le plaisir que je goûtais à être ainsi isolé, seul, avec ma Maritana. Elle me raconta toute l'histoire de la surprise de sa demeure par les Opams et du massacre des siens tués en la défendant. Chamlon, un des chefs opams, lui avait déclaré son amour, elle l'avait dédaigneusement refusé ; il devait la forcer à demeurer avec lui, sous sa tente, le lendemain du jour de leur destruction.

En me racontant ces choses, des perles tombaient de ses yeux qu'elle fixait avec amour sur moi. Nous marchions tout le jour et nous nous reposions la nuit sur un rocher ou sur une petite colline. Souvent elle me jetait des regards qui me faisaient tressaillir d'amour. Quelle m'apparaissait belle et charmante ! quand reposant sa tête adorable sur son bras gracieux, la brune Maritana bercée par de doux rêves, ressemblait à la blanche colombe ou à l'ange des amours ! Avec quelle volupté idéale je respirais le céleste parfum que répandait son haleine embaumée !

« Ah ! félicité des dieux, bonheur que j'ai éprouvé, puissiez-vous revenir un jour ! Non, non, je sens que tout est fini, je traîne inutilement une vie malheureuse ! » . . . .

« Continuez, mon fils, lui dit le vieillard. »

« Excusez-moi, mon père, si je laisse entendre ces cris de mon âme, reprit Talemduras, je continue : Nous avions encore une nuit et un jour à marcher, nous touchions déjà au terme de notre voyage. La dernière nuit que nous devions passer en route, nous nous couchâmes comme d'habitude, nous ne tardâmes pas à fermer les paupières et à échanger la fatigue contre le sommeil. Vers minuit, j'entends prononcer mon nom par une voix qui me semble celle de Maritana, je regarde à côté de moi, la couche de la vierge espagnole était vide. Mon sang se glace dans mes veines et mon cœur cesse un instant de battre. Je veux me lever, mais vainement : je suis lié de la tête aux pieds. Ah, douleur ! Je rompis néanmoins mes attaches et je pus reconnaître les traits des ravisseurs de Maritana. C'était Chamlon, le chef opam dont nous avons déjà parlé, accompagné de deux sauvages de sa nation. Ils étaient, sans doute, échappés seuls au massacre de leur bourgade.

« Je m'élançai à leur poursuite, mais ils étaient déjà loin ; je ne m'arrêtai, cependant, ni le jour, ni la nuit. Il y avait une lune et demie d'écoulée depuis qu'on m'avait ravi Maritana, quand j'aperçus un jour les deux sauvages opams qui avaient prêté leur concours à l'enlèvement. La rage dans le cœur. je m'embusquai derrière un énorme tronc d'arbre et j'attendis leur passage ; au moment où ils passèrent près de moi, je me levai subitement et j'abattis de deux mouvements, aussi prompts que l'éclair qui déchire la nue, les deux Opams. Puis je continuai à marcher et à chercher ; j'appris quelque temps après que Chamlon, le dernier de la race des Opams, avait été fait prisonnier et, qu'embarqué sur un palais flottant, on l'avait conduit, par delà l'Océan, dans un autre monde. Ainsi est disparu celui que ma vengeance n'oubliera jamais ! »

Talemduras ayant ainsi parlé, se tut et sanglota comme un enfant. A ces sanglots succédèrent un désespoir affreux, un délire sauvage. Le père Damase le regardait avec compassion.

« Calmez-vous, mon enfant, lui dit-il, vous êtes aveuglé par l'amour et les passions. Dieu aura pitié de vous, si vous êtes chrétien. »

« Pardon, mon père, repartit l'enfant des bois, je ne suis pas encore chrétien ; un missionnaire m'a cependant instruit des vérités de votre sainte religion, en même temps qu'il m'a enseigné à lire, à écrire et à parler la langue que nous employons maintenant. J'étais sur le point de recevoir le baptême quand la mort a frappé ce vénérable missionnaire pendant que j'étais à la chasse aux ours. »

La conversation du Solitaire calma un peu Talemduras ; il resta plu-

sieurs jours dans la cabane de l'ermite qui acheva ses connaissances sur la divine religion et le fit chrétien. Cependant, une profonde mélancolie ne laissait pas d'envahir de plus en plus le cœur du chef sioux ; ses traits exprimaient la tristesse et presque le découragement. Croyant que depuis longtemps Maritana habitait la région des esprits, et poussé par le désespoir, il voulut s'empoisonner. Or, un jour qu'il était seul, il prépara un poison violent, et il le portait déjà à ses lèvres, quand le père Damase qui l'avait vu de loin, accourut auprès de lui et l'appela par son nom avec une telle autorité que Talemduras laissa tomber sur le sol le vase qui contenait la fatale liqueur.

« Mon fils, mon fils, lui dit l'ermite du Mississipi, qu'alliez-vous faire là ? Vous osiez attenter à une vie qui ne vous appartient pas ? O ciel ! de quel crime ne vous rendiez-vous pas coupable ? Laissez aller le cours de votre vie, comme le fleuve laisse couler ses eaux. Le fleuve est fait pour couler comme vous pour vivre, jusqu'à ce que Dieu en marque lui-même la fin. Vous êtes désespéré, vous n'êtes donc point chrétien ? Un enfant de Dieu doit toujours espérer en son père. et l'espérance doit briller durant la vie du chrétien, comme le soleil brille durant le jour.

« Mais, mon fils, sans l'espérance d'une récompense, d'une vie éternelle, pensez-vous que j'aurais laissé ma patrie pour m'ensevelir ainsi vivant au milieu de privations continuelles d'un désert ? Mon père, à moi, était riche, noble, et la fortune m'offrait une place brillante dans le monde. J'ai, cependant, laissé toutes ces richesses, et l'espérance divine, seule, me console et me réjouit dans mes misères et mes privations. Personne ne passe sur cette terre sans éprouver de malheurs. Mais l'espérance, c'est la vie ; sans elle, nous ne pourrions vivre ; à chaque instant la mort, suivie du neant, empoisonnerait les quelques jours que nous avons à passer sur cette terre semée de misères, d'amertumes et de deuils. Si nous n'avions pas un but à poursuivre, quel désespoir ne devrait pas s'emparer de l'humanité entière ?

« Ce qui console dans les maux et dans les souffrances, n'est-ce pas cette étoile lumineuse, brillante, sainte et divine qui se nomme l'Espérance d'une autre vie ! Si l'espérance n'existait pas, alors. mon fils, vous pourriez, peut-être, vous plaindre avec droit. Mais elle existe, pure et sainte, et c'est elle qui guide le monde. Cependant, je le sais, il est des hommes qui ne la connaissent pas et qui crient dans leur ignorance impie qu'il n'y a ni ciel ni Dieu. Blasphème sacrilège ! Misérable folie ! Ces hommes sont aveugles ou ils sont fous. Ils ne voient pas ou leur intelligence ne distingue pas le point lumineux qui plane sur la sphère humaine, vers lequel tout ce qui respire fixe les yeux et auquel s'attache l'homme, comme celui qui suspendu au-dessus d'un abîme effrayant joint toutes ses forces pour garder la corde dans laquelle il met l'espoir de son salut ; il en est ainsi de la colonne Espérance qui soutient le monde prêt à s'engouffrer à jamais dans les profondeurs éternelles, et qui leur promet une autre vie remplie de délices et d'harmonies divines.

« Ah, céleste Espérance ! tout nous dit que tu n'est pas vaine ; tout nous crie qu'il y a un Dieu ; tout, ici-bas, le proclame ! Plus nous avançons dans la vie, plus l'Espérance se montre brillante. Elle semble placée aux limites de la vie avec plus d'éclat et plus de beauté ; c'est

que la divine religion l'illumine avec toute la splendeur du Maître de l'Univers. Ah ! sois bénie, Espérance suprême ! Espoir divin d'une céleste vie ! » En prononçant ces dernières paroles, le Solitaire du Mississipi avait levé vers le ciel ses mains sacrées ; un rayon de sainteté semblait partir de son visage et monter jusqu'à l'Eternel.

Aux dernières paroles du père Damase, Talemduras se jeta à ses genoux et s'écria : « Pardon, père, je ne suis qu'un misérable, mais vos paroles m'ont rappelé à la raison ; je comprends l'étendue de mon crime, cependant, j'espère en Dieu et en sa divine volonté. Je veux, désormais, vivre en chrétien. » « Très bien, mon enfant, repartit le vieil ermite, vivez et espérez en Dieu ; qui sait si le Créateur ne vous récompensera pas, même sur cette terre. »

Depuis ce jour Talemduras changea complètement. La résignation et le reflet d'un cœur pur se voyaient sur son visage.

On était a la veille d'une fête de la Reine du Ciel ; le père Damase confessa plusieurs sauvages au nombre desquels se trouvait le chef sioux. Le lendemain au matin, il faisait un temps magnifique ; le ciel etait brillant d'or et d'azur ; le missionnaire, aidé du sauvage, éleva un autel sur le promontoire et l'auguste sacrifice commença. Sur la verte pelouse émaillée de fleurs virginales, une multitude d'enfants du désert etaient prosternés adorant leur Créateur. Qu'il était beau ! qu'il était sublime, de voir célébrer, ainsi, le sacrifice divin ! L'ermite du Mississipi semblait être un nouvel Elie, ayant pour servant, un Elisée. Oui, car c'était vraiment touchant de voir Talemduras, ce pauvre sauvage si pieux, si recueilli et si radieux. Ah ! sans doute, Dieu ne put s'empêcher d'exaucer l'humble prière de cette créature qui mettait en lui tout son espoir et tout son bonheur !

Le soleil lançait ses superbes et magnifiques rayons sur tout le désert. Le prêtre avait maintenant terminé la sainte messe et achevait ainsi que Talemduras, la prière d'actions de grâce.

Au moment où ils se levèrent pour gagner la grotte, une vierge couverte d'un long voile s'avance vers eux. Elle s'arrête, soudain, à la vue du chef sioux, elle chancelle, elle tombe. Talemduras accourt vers elle, la relève, l'admire, mais l'émotion le gagne à son tour ; cependant, il se maîtrise, pleure de joie et presse la vierge sur son cœur. Puis il l'a dépose moitié évanouie sur le gazon et s'écrie avec allégresse : « Merci, mon Dieu, merci ; soyez à jamais béni. » Se tournant vers le père Damase, il lui dit avec la même joie délirante : « C'est Maritana, c'est Maritana ! » Pendant ce temps, la fille d'Omeldez reprenait ses sens ; elle semblait ne pas comprendre tout le bonheur que Dieu lui procurait en ce jour heureux.

Maritana était parvenue a s'échapper des mains de Chamlon et s'était rendue toute épuisée près de la grotte du Solitaire qui l'avait soignée, et remise entre les mains de sauvages chrétiens qui demeuraient à quelque distance de là. Le père Damase avait toujours évité de laisser rencontrer les deux jeunes gens, quoiqu'il sût, déjà, depuis longtemps leur histoire. Il n'en jugeait pas le jour venu ; c'est pourquoi il attendit, pour leur procurer ce bonheur, que le calme fût fait dans leurs cœurs.

Quelques jours après, les sauvages de tous les alentours accouraient pour assister à l'hymen de Talemduras et Maritana. Ce fut le Solitaire qui bénit leur union ; ils se fixèrent pour quelque temps non loin de la

demeure du père Damase ; car il leur en coûtait trop de se séparer d'un si bon père. Mais l'ermite du Mississipi avait près d'un siècle ; et il n'y avait pas deux lunes qu'il les avait unis, quand la mort arrêta le cours d'une aussi sainte vie. Il s'éteignit à la chute des feuilles, au milieu de la douleur des nouveaux époux et de tous les sauvages qui lui devaient les lumières du saint Evangile. Avant de mourir, ayant Talemduras et Maritana à son chevet, il leur adressa ces dernières paroles : « Mes enfants, si le ciel vous a un instant éprouvés, c'est qu'il vous aimait ; aussi n'a-t-il pas été bien long à vous récompenser même sur cette terre. Soyez toujours fermes dans la sainte religion et aimez toujours votre Créateur. Ayez sans cesse devant les yeux, le tableau de la vie humaine, le peu de temps que chacun doit passer sur cette terre, et l'autre vie qui sera éternelle. Vivez pour Dieu, car nous sommes trop peu de chose sur la terre pour vivre pour nous-mêmes. Je vais mourir aujourd'hui, avant même que le soleil disparaisse à l'horizon. Souvenez-vous un peu de moi dans vos prières. Je sais que j'ai passé dans le monde comme une ombre incertaine, je sais que dans une heure j'aurai vécu, que Dieu aura sonné mon heure suprême et que je paraîtrai devant son grand tribunal, mais qui se dévoue pour son maître ne craint pas sa vue. Aussi, j'ai hâte de m'envoler vers mon Dieu. Que mon corps se réduise en poussière et que cette poussière soit dispersé aux quatre vents du monde, peu m'importe, pourvu que mon âme jouisse de la béatitude des élus. Adieu, je vous bénis, mes enfants, que le Ciel daigne ratifier la bénédiction du pauvre Solitaire. »

L'ermite du Mississipi avait à peine terminé ces touchantes paroles, qu'il rendit à Dieu sa belle âme. La bénédiction du missionnaire ne fut pas vaine sur Talemduras et Maritana, car ils vécurent longtemps dans une harmonie parfaite, dans un amour pur et dans un bonheur sans mélange.

Rodolphe Brunet.

SIMILITUDE

(SONNET) À MLLE LOUISA V..., LONGUEUIL

Le linot tout à coup a cessé ses doux chants,
Puis abandonnant l'arbre à la haute stature
Qui le cachait alors sous sa fraîche ramure
Il fuit à tire d'aile à travers bois et champs.

Un énorme épervier le poursuit de très proche :
Et le petit oiseau croyant qu'il est perdu
Redouble ses efforts et parvient, morfondu,
Dans le creux d'un ormeau que le hasard rapproche.

Par bonheur ce fut là qu'il trouva son salut.
Ce tout petit récit, cette scène touchante,
Est de mon cœur troublé l'image très frappante.

Le trop perfide amour, jour et nuit à l'affût,
Le poursuit très souvent et le rend inquiet......
Est-il dans votre cœur quelqu'asile secret ?

Montréal, mars 1890. B. E. de la Sablonnière.

ELISA MERCŒUR

(*suite et fin*)

Ainsi donc, de l'aveu même du baron Taylor qui passe pour avoir été un protecteur éminent des lettres, la question mercantile empêcha seule la représentation d'une œuvre dont la valeur était reconnue par tous ceux qui s'étaient trouvés à même de la juger. Mais elle avait un défaut : ne pas paraître devoir rapporter d'assez gros bénéfices à la direction du Théâtre Français.

Que nos lecteurs jugent de la valeur de la protection de ce Mécène du XIXe siècle ; quant à nous, protestant avec indignation contre un pareil procédé, nous nous contenterons de rappeler ici les paroles d'Elisa Mercœur à sa mère :

« Si Dieu m'appelle à lui, ma pauvre maman, on fera mille contes sur ma mort. Les uns diront que je suis morte de misère, les autres d'amour. Dis à ceux qui t'en parleront que le refus de M. Taylor de faire jouer ma tragédie a seul fait mourir ta pauvre enfant. »

Elisa sortit découragée de la Comédie Française et, craignant un nouvel échec, n'osa pas en appeler de cette décision.

Ne rencontrant partout que refus et indifférence, elle ne devait pas tarder à succomber, minée par le travail, le désespoir et la maladie.

Elle dut bientôt s'aliter. Se sentant mourir, elle songea à sa pauvre mère qui pleurait à son chevet et, saisissant un crayon, écrivit ces vers pleins d'amertume à M. Guizot, ministre de l'Instruction publique :

Dans une route défleurie,
Sous un ciel froid qu'oublie un soleil bienfaisant,
Je n'ai rencontré dans la vie
Qu'indigence, regrets, vains désirs ; et pourtant
J'ai peur de la quitter, cette existence amère,
Et je viens vous crier : Sauvez-moi pour ma mère !...

. . . .

Je n'ose dire encore : Sauvez-moi pour la gloire,
Fier objet de mes vœux, ma seule idole, hélas !
Pour aller, à mon nom, chercher une mémoire,
Le fardeau de ma chaîne alourdit trop mes pas.

. . . .

Guizot entend cet appel désespéré et fait une modique pension à Elisa. Mais il est trop tard ; la pauvre jeune fille doit renoncer à jamais aux baisers de sa mère et à ses rêves d'amour et de gloire. « C'en est fait, elle meurt, s'écrie avec émotion Jules Janin, c'en est fait ! Adieu le monde, adieu la vie, adieu le ciel riant, adieu ! Plus de printemps pour Elisa ; elle ne verra plus l'agneau qui bondit dans la prairie ; elle n'entendra plus les mille bruits de printemps et de forêts et d'ondes fugitives, cet enchantement qui réjouissait son âme poétique ; c'en est fait : Elisa se meurt. La cruelle agonie pèse sur cette noble poitrine ; le feu dévore ses yeux si beaux, sa jeune tête se penche, sa bouche riante se contracte ; c'en est fait, c'en est fait ; le flambeau va s'éteindre, la pauvre enfant va mourir. »

Le 7 janvier 1835, Elisa quittait cette terre, où elle avait tant souffert, pour un monde meilleur, et Chateaubriand lui consacrait une tou-

chante élégie où, la comparant à une rose qui a vécu seulement l'espace d'un matin, il disait :

Il descend, ce cercueil, et les roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur,
Terre tu les portas ; et maintenant tu caches
Jeune fille et jeune fleur.

Ah ! ne les rends jamais à ce monde profane,
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane
Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Elisa, si légère d'années,
Tu ne crains plus du jour le poids et la chaleur.
Elles ont achevé leurs fraîches matinées,
Jeune fille et jeune fleur.

Mais ton père, Elisa, sur ta cendre s'incline ;
Aux rides de son front a monté sa pâleur,
Et, vieux chêne, le temps fauche sur sa racine
Jeune fille et jeune fleur.

Ces vers, de l'un des plus grands écrivains du siècle, montrent bien quelles espérances s'étaient fondees sur le talent d'Elisa Mercœur.

Malheureusement elle avait eu à lutter contre l'adversité et la misère, et ce combat contre l'indigence et les revers l'avaient brisée.

Si, moins attachée à ses devoirs et à sa mère, elle avait voulu goûter les joies de ce monde, sans peine elle fut parvenue. Mais dans le corps frêle et charmant de la petite institutrice, « où la grâce se montrait plus belle que la beauté, » était une grande âme. Elle sut résister aux conseils de la misère, aux convoitises de l'or, rester sans souillure dans ce monde où la boue éclabousse les plus beaux fronts et, en mourant, elle rapporta à Dieu la « clef de son cœur. »

M. de Montferrand déposa sur sa tombe quelques fleurs et ce fut tout.

C'est un Allemand, Henri Heine, si je ne me trompe, qui a dit : « Les grands poètes sont comme les nèfles : ils mûrissent sur la paille. » Il est vrai qu'ils y meurent aussi ; Elisa Mercœur est là pour le prouver.

Encore si la mort de la pauvre enfant avait pu être utile ; si elle avait pu servir d'avertissement pour l'avenir, de leçon à ses contemporains ; mais il n'en fut rien.

Deux ou trois ans après mourait sur un grabat de l'hôpital de la Charité un autre grand poète, le jeune et malheureux Hégésippe Moreau dont le cadavre fut jeté nu sur la table de marbre d'un amphithéâtre.

Platon expulsait de sa république les poètes ; mais il voulait aussi qu'on les conduisît en exil avec des palmes, des fanfares et des couronnes de fleurs. S'il avait vu le cadavre de l'un d'eux sur le grabat d'une mansarde ou sur la table de dissection, il eut traité de barbare le peuple qui eût souffert dans son sein un semblable spectacle, un pareil sacrilège.

Hégésippe Moreau devait quitter cette vie dans une salle d'hôpital, emportant avec lui les regrets poignants d'une existence pleine de promesses et que l'ingratitude de ses contemporains avait seule brisée. Elisa, plus heureuse, mourut dans les bras de sa mère. Plus heureuse, oui, car elle avait à son chevet un cœur ami qui dut lui prodiguer les plus douces paroles, les plus tendres consolations ; mais plus malheureuse aussi, car aux regrets causés par l'indifférence des hommes, se joignait pour elle une douleur plus vive encore : laisser sa mère, — cette mère, pour laquelle elle avait toujours travailler et lutter — sans secours et sans pain.

Si elle avait eu connaissance de la pension que lui accorda Guizot, elle eût rendu son âme à Dieu avec moins de peine, mais celle-ci arriva trop tard pour adoucir ses derniers moments.

Elle repose aujourd'hui dans un coin ignoré du Père-Lachaise, loin

de sa cité natale et de ses camarades d'enfance. La Société Académique de la Loire-Inférieure et l'Académie provinciale, ajoutant leurs souscriptions aux collectes particulières d'amis dévoués à Elisa, lui ont fait élever un modeste tombeau. Mais à Nantes, aucune statue, aucun buste, aucune plaque de marbre ne rappelle à ses compatriotes le nom de cette jeune fille qui est née dans nos murs et eut illustré notre ville si la mort n'était venue la saisir à vingt-six ans. Notre cité n'est pas assez fière de ses gloires, surtout de ses gloires littéraires et, en particulier, de celle-là.

N'aurait-elle pas dû tenter, depuis longtemps, le ciseau de nos statuaires, l'humble fille du peuple, la petite institutrice qui sut, par le simple effort de son génie, s'élever au rang des plus grands écrivains de ce siècle ?

Quelle plus gracieuse figure que cette vierge de vingt ans, morte dans tout l'éclat de la beauté et du talent ? Ne devrait-elle pas être représentée en marbre blanc sur une de nos places publiques ? Elle aurait une main sur son cœur, dans l'autre un lys ; ses yeux si beaux au dire de ses contemporains, seraient levés vers le ciel, ses lèvres s'entr'ouviraient comme pour laisser échapper un chant divin. Une lyre brisée et couronnée de lauriers et de roses reposerait à ses pieds et. sur le piédestal de cette statue angélique, on lirait cette fière devise de la Bretagne, qui caractérise à merveille la vie entière d'Elisa Mercœur : *Potius mori quam fœdari.*

Georges Viau et Dominique Caillé.

UNE FARCE DE L'AMIRAL NELSON

SUR LA PLACE JACQUES CARTIER

Depuis longtemps en pénitence,
Nelson, du haut de sa tour,
Se disait dans le silence,
En souriant avec humour :
« Je veux à ces fils de la France
Qui m'entourent nuit et jour,
Jouer un bon tour !

Car ils pensent—est-ce croyable ?—
Que moi ! moi ! j'ai peur de l'eau,
Si la nuit est favorable
Je vais retourner mon museau,
Ils croiront que c'est le diable !
J'ris d'avance, cré bateau !...
Quels nez ! Quel tableau. »

Et Nelson, l'amiral, le brave,
Bien que prononçant ces mots,
Avait un air dur et grave
Qui vous donnait froid dans le dos.
Ainsi, malgré sa figur' hâve
Et son rigide repos
Songeait le héros !

Joignant le geste à la parole
Nelson voulut se tourner
Aussitôt de la console,
Les pierres en bas de tomber...
Il oubliait le bénévole
Qu'il était statue, et que bouger
Il ne devait oser !

Edouard Mirat, cordonnier.

Tous nos lecteurs ont lu les détails de cette affaire dans les journaux. Il est donc inutile de les rappeler.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 18

Est-il besoin de vous dire que la veille de mon départ, j'avais visité plusieurs de mes amis et leur avais exposé le but et la raison qui me forçaient de les abandonner. Ils comprirent parfaitement, ces enfants de la nature, quel était le sentiment qui guidait ma conduite, ils voulurent même m'offrir des venaisons fumées et des pelleteries dont j'aurais trouvé un avantageux débit. Je les remerciai avec effusion pour ces preuves d'amitié qu'ils me donnaient, et lorsque le lendemain, je doublai le cap qui les séparais à jamais de ma vue, je pus apercevoir leurs silhouettes mal effacées. Ils venaient nous dire adieu malgré l'heure matinale du départ et tâchaient de se mettre à l'abri des rochers pour que nous ne les vissions pas, tant ils semblaient comprendre combien il nous était pénible de nous séparer d'eux. Je n'en ai revus que peu d'entre eux depuis que j'habite les bords du Lac à la Truite, ceux-là je les ai toujours reçus avec bonheur parce qu'ils m'apportaient l'expression sincère de l'amitié que tous nous conservaient.

Nous débarquâmes donc à Ste-Anne à un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui le Cap Marin. L'église se trouvait alors a une bien faible distance de ce lieu, montrant son clocher d'où trois fois par jour. comme c'est encore la coutume, la cloche invitait les fidèles à la prière.

Je m'assurai de suite d'une demeure confortable. Un brave habitant moyennant rétribution, me céda une partie de sa maison. J'y installai Angeline, son enfant et la vieille qui n'avait pas voulu se séparer d'elles et je m'établis leur pourvoyeur. Chaque jour, je m'évertuais à trouver de nouveaux plats qui pussent satisfaire leurs goûts, car, en dépit de tous mes efforts, je voyais la santé d'Angeline faiblir d'un jour à l'autre malgré tous les soins que nous prenions d'elle. Pourtant elle parut se ranimer pendant quelque temps. Bien que plongée dans une affreuse tristesse dont je ne pouvais la tirer, j'avais réussi à lui faire prendre un peu d'exercice. La vieille indienne l'entourait de toute espèce de prévenances et me secondait dans ce que j'essayais pour la distraire. Je lui avais dit tout ce que j'avais caché à Angeline et par un accord tacite, jamais allusion n'avait été faite aux jours passés.

Ainsi s'écoulèrent six mois, non pas de bonheur, mais au moins de paix et de tranquillité ; chacun dévorant sa peine en silence.

Mais un jour arriva où, entraîné par le désir incessant de chasser, je m'éloignai de la demeure pour m'enfoncer dans les bois. Lorsque je revins, la désolation était à son comble. Angeline, comme à l'ordinaire, avait été faire une promenade, elle avait rencontré dans sa course une de ces commères obséquieuses qui ont toujours la bouche pleine de nouvelles. Elle lui avait raconté dans tous ses détails le supplice qu'un sauvage avait enduré aux Trois-Rivières. Elle lui avait rapporté toutes les atroces calomnies qui avaient pesées sur lui et auxquelles elle-même ajoutait foi. Elle tenait, disait-elle, tous ces détails d'un sien cousin qui était parti des Trois-Rivières la veille de l'exécution et qui les tenaient lui-même de trois sauvages qui avaient vu commettre le meurtre pour

lequel l'indien avait été exécuté. Il avait ajouté de plus que ces trois hommes erraient dans les bois d'alentour.

Ce coup devait être le dernier qui allait frapper Angeline. Nous la mîmes au lit le soir avec une fièvre considérable et dans un état de délire complet. La Providence dans ses décrets avait décidé qu'elle n'en sortirait plus vivante.

Je glisse rapidement sur ces événements parce que je sens mon être se déchirer a chacune des péripéties que j'aurais à raconter dans les différentes phases de sa maladie. Lorsqu'un des derniers jours de mai, le bon médecin de campagne vint me presser la main, qu'il m'invita à le reconduire jusqu'au bout de l'avenue, je sentis, à l'émotion de sa voix, que je n'avais plus rien à espérer des secours des hommes. Il m'annonça donc que mon enfant bien aimée n'avait plus que peu de jours à appartenir à la terre. « Sa constitution, ajouta-t-il, a été minée insensiblement par des causes que je ne puis comprendre ; elle était née forte et vigoureuse. C'est à son tempérament et à vos bons soins qu'elle a dû de vivre jusqu'aujourd'hui. L'énergie de sa volonté a pu lui faire surmonter bien des crises causées par un mal moral, mais cette dernière a eté au-dessus de ses forces. Dans deux ou trois jours au plus, dit-il en me prenant la main et la serrant affectueusement, Dieu aura mis fin à ses souffrances. »

A cette désolante déclaration je sentis mes jambes fléchir sous moi, heureusement que j'avais à ma portée un poteau auquel je pus me retenir, car j'allais choir. Je demeurai longtemps plongé dans l'abîme de ma douleur. Je ne sais depuis combien de temps j'étais la lorsqu'une main amicale vint se poser sur mon épaule. Je fis un soubresaut, comme quand on est soudainement éveillé d'un affreux cauchemar. C'était le bon curé qui venait faire sa visite quotidienne à ma chère malade. Le docteur était passé chez lui et lui avait raconté l'état de désespoir dans lequel il m'avait laissé. Il comprit que toutes ces consolations banales qu'on prodigue quelquefois à ceux qui pleurent étaient superflues, aussi nous acheminâmes-nous en silence vers la maison. Avant que d'y entrer, le bon prêtre me fit promettre de n'y paraître que lorsqu'il m'appellerait afin que la malade ne vit pas l'altération de ma figure.

Quand j'entrai au signal convenu, les traits de ma pauvre Angeline n'avaient plus rien qui appartint à la terre. Son regard était tourné vers les cieux et de ses lèvres s'échappait une fervente prière. Le bruit de mes pas la tira de cet état extatique. Elle me fit signe d'approcher, me tendit la main et me présenta son front à baiser comme elle avait coutume de le faire depuis mon retour.

Enfin, vous l'avouerai-je, je ne me sens plus la force de vous exprimer les souffrances innombrables que j'ai éprouvées pendant les deux jours et deux nuits qui précédèrent sa mort. Bercé de temps en temps entre le découragement ou l'espérance, dès qu'une lueur d'amélioration se faisait entrevoir je redoublais, s'il était possible, mes soins et ma sollicitude. La mère et moi nous étions constamment à son chevet dans un morne silence troublé seulement par la respiration haletante de la mourante et le tic-tac de l'horloge dont l'aiguille, comme le doigt de l'inexorable destin, nous montre à chaque seconde que nous avons fait un pas vers l'éternité.

Les regards de la malheureuse mère, chargés de tristesse, rencontraient parfois les miens et nous baissions la tête comme si nous eussions craint de laisser apercevoir les sentiments de souffrances auxquels nos cœurs étaient en proie.

Le soir de la troisième journée tout parut renaître à l'espérance, l'état de la malade nous semblait s'être considérablement amélioré. Tout joyeux, je me livrais à l'espoir et de suite j'envoyai quérir le médecin.

Nous sommes toujours si heureux d'espérer même lorsque tout est perdu.

Il arriva en toute hâte, prit le pouls de la malade, osculta sa poitrine, lui dit quelques paroles d'encouragement puis me faisant signe de l'accompagner à la porte : « le soleil de demain, me dit-il, ne la trouvera pas vivante. »

Dans la soirée, elle reçut tous ses derniers sacrements. Vers minuit. je vis que le moment fatal approchait mais j'avais un dernier devoir a remplir et je résolus de le faire avec toute l'énergie que j'avais mis autrefois a faire le mal. C'était un pardon que je voulais obtenir, car je ne me dissimulais pas que si j'avais abandonné la voie du crime. c'était dû aux prières de mes bons parents, de mes sœurs et d'Angeline.

Après que son action de grâces fut finie, je priai l'assistance de se retirer et prosterné, la face contre terre, je demandai pardon a mon enfant pour tout ce que je lui avait fait endurer à elle-même, lui racontai l'histoire de son enlèvement et les souffrances atroces qu'enduraient ses parents par sa disparition.

J'attendais les paroles qu'elle allait prononcer comme un criminel qui doit recevoir sa sentence.

« Père, me dit-elle après un moment de silence, viens m'embrasser. Je remets entre tes mains Adala, c'est mon trésor, c'est ma vie que je te confie. »

Telles furent les dernières paroles que j'entendis de sa bouche angélique.

Je fis ensuite rentrer les assistants. La respiration de la malade devenait de plus en plus oppressée, ses lèvres seules remuaient pour répondre aux prières des agonisants. Ses mains étaient jointes et ses yeux tournés vers le ciel. Un instant après que nous eûmes fini de prier, une légère teinte parut colorer ses joues : j'y vais, j'y vais, prononça-t-elle comme si elle se fut adressée à quelqu'être surnaturel et ce fut tout !...

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LES FEUILLES D'ÉRABLE (1)

TEL est le titre d'un magnifique volume de poësies canadiennes dues à la plume poëtique de M. W. Chapman, dont le talent de poëte est aussi admiré que connu. Nous reviendrons d'ailleurs sur les « Feuilles d'Erable » dans le RECUEIL LITTÉRAIRE, et nous donnerons, bientôt, sur ce volume, une étude plus approfondie et plus complète.

R. B.

1. Ce volume est en vente aux bureaux de la " Minerve " rue Notre-Dame, Montréal.

LE RECUEIL LITTERAIRE
1ER MAI 1890

IDA

FRANÇOIS BERTRAND était un marchand de Joliette, en 18...

Il pouvait avoir de 50 à 55 ans.

Ce n'était pas le plus bel homme de l'endroit que mon ami François. Petit, trapu, il avait une grosse tête, une tête énorme, les yeux croches, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, des cheveux grisonnants droits comme des clous, une grande barbe blanche.

Comme il avait la barbe beaucoup plus blanche que les cheveux, les mauvaises langues prétendaient qu'il avait plus travaillé des machoires que de la tête.

François Bertrand naquit à Sainte-Julienne. Son père était un pauvre cultivateur qui avait élevé une grosse famille, avec un petit lopin de terre, grand comme mon nez. C'est dire, s'il était travailleur.

Debout avec sa femme, Fanchine Lorain, avant le lever du soleil, ils travaillaient tous les deux comme des mercenaires jusqu'à très tard dans la veillée.

Au fur et à mesure que les enfants grandissaient, on leur trouvait de l'ouvrage et ils aidaient à leurs parents dans les divers travaux qu'ils avaient à faire.

Disons que cette famille était heureuse malgré sa grande pauvreté.

Augustin Bertrand et Fanchine Lorain étaient de bons catholiques, pratiquant la religion. Ils élevèrent leurs enfants dans la crainte du Seigneur.

Mon ami François était le dix-septième enfant de cette brave famille. Il y en avait encore un régiment par derrière lui.

Pauvre, comme Augustin Bertrand était, il est facile de comprendre que l'éducation de ses enfants fut négligée. Je dirais de suite que pas un ne connut le chemin de l'école par y avoir été. Il les envoyait au catéchisme quand venait le temps de leur première communion et c'était tout.

François, mon ami, était le plus intelligent comme le plus beau de la famille.

Dès qu'il eût atteint sa dixième année, il résolut de s'instruire. Ne pouvant prendre un instant sur les heures de travail, il fut forcé d'étudier la nuit. Il réussit ainsi, à apprendre à lire et à écrire.

Lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, il vint s'établir à Joliette. Il entra comme commis dans un magasin de l'endroit et par son travail et son énergie, il réussit, au bout d'une dizaine d'années, à ouvrir un magasin à son compte.

Il avait trente ans ; il se décida à prendre femme.

On croira peut-être qu'il eut des difficultés, mais qu'on se détrompe.

En huit jours, François avait fait la connaissance d'une fille, l'avait demandée en mariage et l'avait conduite à l'église où un prêtre les avait unis.

Cette jeune fille se nommait Marie Laframboise.

Elle avait vingt-cinq ans, était grande, sèche, avait une bonne figure, quoique peu jolie en général. Le couple était assorti.

***

Le commerce prospérait.

Marie aidait son époux du mieux qu'elle pouvait, cela exemptait un employé à payer.

A la fin de l'année, la naissance d'une petite fille vint les combler de joie et de bonheur.

La petite fut baptisée sous le nom d'Ida. Pourquoi Ida au lieu de Marie, comme sa mère, ou Fanchine, comme sa grand'mère ?

On a jamais pu le savoir au juste.

Quelques malins prétendent que mon ami François lisait des romans, et qu'ayant rencontré un jour le nom Ida dans un de ses livres, il jura que si jamais Dieu lui donnait une fille, il lui donnerait ce nom.

La chose arriva comme il l'avait décidé.

Ida grandit choyée, dorlotée par son père et sa mère.

Ce pauvre François avait connu les privations. Il savait par y avoir passé lui-même, ce que souffre l'enfant du pauvre. Il prit tous les moyens pour épargner à sa fille les misères qu'il avait endurées.

Elle fut élevée avec toute la délicatesse possible.

Le commerce allant toujours de mieux en mieux, François fit faire un cours d'étude à sa fille, afin disait-il, d'en faire une demoiselle.

Au moment où commence notre récit, Ida peut avoir une vingtaine d'années.

Je surprendrai probablement mes lecteurs en leur disant que la petite n'était pas laide du tout. Au risque de ne pas être cru de quelques-unes de mes lectrices, je dirai qu'elle était même jolie.

La chose peut fort bien arriver, diantre ; n'a-t-on pas vu un père et une mère laids, affreusement laids même, avoir de jolis enfants.

Pour faire un portrait fidèle de la jeune fille, il me faudrait employer les termes des grands romanciers. Vous savez la ritournelle en question. Une taille élancée, svelte, je ne sais trop quoi, une figure de madone peinte par un grand artiste, les yeux couleur de geai, les dents ressemblant à trente-deux perles... ainsi de suite. Moi, je vous dirai tout simplement que Ida était une belle grande brune qui faisait tourner la tête à bien des garçons et qui... la tournait elle-même pour voir les garçons.

Dans ce temps-là, c'était comme à présent, les jeunes filles se laissaient regarder par les garçons et les regardaient aussi.

Mais suffit. Je pourrais me faire gronder par quelques bonnes mamans qui ne veulent pas admettre que dans leur temps, les jeunes filles n'étaient pas plus sages que celles d'aujourd'hui.

La mode d'embrasser les garçons entre deux portes, quand on va les reconduire, après la veillée, n'était pas établie, paraît-il.

Plusieurs autres manières de faire l'amour, en usage aujourd'hui, étaient inconnues dans le temps.

Mais passons.

Ida, à vingt ans, aimait de tout son cœur un jeune homme de Joliette ; elle l'aimait même depuis une couple d'années. Comment avait-elle fait la connaissance de ce jeune homme ? De la manière la plus simple.

Vous savez ou vous ne savez pas, qu'entre jeunes filles, on se rend des petits services.

« Passe-moi ton frère, je te donnerai le mien. »

Ida ne pouvait donner son frère, pour la bonne raison qu'étant enfant unique de François Bertrand et de Marie Laframboise, elle n'en avait pas. Mais elle avait rencontré dans Albertine Brindamour, une amie complaisante qui lui avait passé le sien.

Alfred Brindamour avait vingt ans et Ida Bertrand dix-huit lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois.

La connaissance se fit vite. L'on en vint bientôt aux déclarations d'amour.

Ils s'aimèrent bien cordialement, sans soucis de l'avenir.

***

Madame Bertrand disait qu'à dix-huit ans, une fille est trop jeune pour s'amouracher d'un garçon. Elle ajoutait que ce ne serait pas elle qui permettrait à sa fille de se laisser fréquenter par un jeune homme, avant vingt-deux à vingt-cinq ans.

Il est bon de se rappeler que madame Bertrand avait vingt-cinq ans lorsqu'elle épousa François.

La surveillance dont Ida était environnée de la part de sa mère, devait naturellement éloigner d'elle ses admirateurs. Mais, on connaît peu les jeunes filles si on s'imagine qu'elles n'ont pas un moyen de satisfaire leurs parents, tout en les trompant.

Madame Bertrand n'aurait pas permis a un jeune homme de fréquenter sa fille à dix-huit ans, mais pouvait-elle trouver à redire à ce qu'Albertine Brindamour vint à la maison avec son frère Alfred ? Evidemment non !

Or, vous connaissez le tour. Une petite promenade ne peut que faire du bien. Albertine et son frère se rendent à la demeure de Bertrand. Albertine demande à la mère d'Ida, de permettre à sa fille de se promener avec elle. Il n'y a pas d'inconvénient à laisser sortir deux jeunes filles avec un jeune homme. La permission est accordée.

On sort, et quelle surprise ! A peine est-on rendu au premier coin, qu'on fait la rencontre d'un ami d'Alfred. Or comme cet ami connaît Albertine, cette dernière avance de deux pas, et voici deux couples qui se promènent.

Il est bon de savoir que la chose est arrangée d'avance et que la surprise n'est que pour la forme.

***

Il y avait deux ans qu'Alfred et Ida se connaissaient. La question de leur mariage avait été discutée entre eux, mais monsieur et madame Bertrand n'en savaient rien. Mes deux amoureux auraient pu continuer le même manège assez longtemps encore, n'eut été cette misérable manie de s'embrasser entre les deux portes, lorsque Alfred partait.

Je dois dire ici, qu'Alfred allait parfois, seul, chez Bertrand et Ida le reconduisait généralement jusqu'à la porte.

Or, une fois, au moment où mes deux tourtereaux allaient se souhaiter le bonsoir, à leur manière, la porte s'ouvrit et François les surprit bec à bec. On se fera difficilement une idée de l'affreuse position dans laquelle se trouvait Alfred et Ida.

Bertrand lui-même ne savait que dire. Ce fut lui cependant qui parla le premier : Ida, dit-il, montes à ta chambre. La jeune fille ne se le fit pas répéter et se sauva lestement dans sa chambre. Quand Bertrand se retourna pour parler à Alfred, ce dernier, jugeant que le moment des explications n'était pas propice, avait décampé.

Le père d'Ida était plus surpris que fâché de ce qu'il venait de voir. Il connaissait bien la famille Brindamour ; il savait que, quoique Alfred ne fut pas riche, il occupait une bonne position. Il était teneur de livres dans un magasin de l'endroit. Il trouvait qu'un mariage entre ce jeune homme et Ida était tout à fait convenable.

Ce fut presque en riant qu'il aborda son épouse, et lui raconta ce qu'il venait de voir.

Madame Bertrand jeta les hauts cris, et se mit à se lamenter sur le sort des jeunes filles qui se déshonoraient et déshonoraient leurs parents par leur mauvaise conduite.

— Je vais l'enfermer, s'écria-t-elle, et je la surveillerai assez que pareille chose ne lui arrivera plus.

— Ta, ta, ta, dit François, plus tu la contiendras, plus elle te jouera de tours. Sais-tu ce qu'il y a de mieux à faire ? Eh bien ! s'ils s'aiment c'est de les faire marier.

— Marier, Ida se marier, mais elle n'a que vingt ans, et j'ai toujours dit qu'elle ne se marierait pas avant vingt-deux ou vingt-cinq ans.

— Tu l'as trop dit, Marie. et c'est pour cela qu'elle s'est cachée de toi.

La chose fut décidée.

Le lendemain soir, Alfred que François Bertrand avait fait mander près de lui, déclara son amour pour la jeune fille et son intention bien arrêtée de l'épouser le plus tôt possible.

— Dans ce cas-là, avait répondu François, annoncez vous-même votre mariage, à votre future. Dans un mois la noce

Ida fut bien surprise de trouver Alfred au salon. Sa surprise fut plus grande encore lorsqu'il lui annonça leur prochain mariage.

Je n'ai pas pris part à la noce, mais on m'a dit qu'elle avait été bien belle.

J. F. Morissette.

PHILOSOPHIE FANTAISISTE SUR LA FEMME

Voici quelles seraient les principales préoccupations de la femme pendant son existence :

A quatre ans, elle pensa aux bonbons ; à sept ans, son unique souci est pour la poupée ; à treize ans, elle rêve jour et nuit de son petit cousin ; à dix-huit ans, elle caresse l'idée du mariage ; à vingt-cinq ans, elle caresse son bébé ; à trente-cinq ans, est préoccupée de son premier cheveu blanc ; avec la quarantaine arrive la première ride et les soucis qu'elle engendre ; à cinquante ans, elle pense... au passé ; enfin, à soixante ans, la femme ne pense plus qu'au révérend père X..., son directeur spirituel !

Nous laissons au philosophe en question la responsabilité de ses observations.

LES LANGUES

Si jamais vous agitez la question de « langues » avec un Américain, disons plutôt une jolie miss Américaine, elle vous assure, avec une conviction sincère, que dans quelques années l'anglais sera la langue, la seule et unique langue du monde entier.

N'avons-nous pas vu tout récemment miss Bly, une jeune new-yorkaise de 19 printemps, exécuter le tour du monde en 67 jours, uniquement pour montrer au public qu'une personne qui *parle l'anglais* peut faire un tour de force semblable ? On a beau faire remarquer qu'un paquet de laine bien ficelé et bien adressé eût exécuté exactement le même trajet, l'anglais n'en est pas moins destiné à implanter toutes les autres langues !

En parlant de langues, on se rappelle des faits assez curieux :

Quand le grand Alexandre se mit un jour en marche avec ses cohortes, il dit à ses sujets grecs : « J'irai partout porter nos armes et notre langue. »

Quand César conquit les Gaules, il écrivit au Sénat · « Les chefs des barbares passeront sous les Fourches Caudines, mais leurs fils parleront notre langue. »

Quand Cromwell eut l'Irlande à ses genoux, il fit entendre par sa première proclamation ceci : « Vous êtes maintenant les sujets de l'Angleterre ; vous parlerez sa langue. »

Quand l'Allemagne arracha l'Alsace et la Lorraine à la France, elle dit même plus à ses nouveaux sujets conquis, elle osa dire : « Vous ne parlerez plus votre langue. »

L'Angleterre fait dire en ce moment par une de ses succursales : « Canadiens-Français, vous ne parlerez plus votre langue. »

Quand la Russie a voulu une fois incorporer dans son grand empire toutes les provinces baltiques, un tant soit peu teutonnes, elle fit quoi ? Table rase de la langue allemande.

« Désormais on parlera « russe » chez nous, » dit le Czar.

L'Anglais et l'Américain vont plus loin, eux ; ils disent : non seulement on parlera l'anglais chez nous, mais dans quelques années, on ne parlera que l'anglais dans l'univers entier.

Or ils oublient que c'est arracher le cœur d'un peuple que de supprimer sa langue. Et arracher le cœur à une nation est une chose totalement impossible ! — *Le Gaulois, Los Angeles, Cal.*

UNE VIEILLE CHANSON

Parmi les nombreuses chansons qui nous viennent de France, pas une, je crois, ne présente un tableau aussi fidèle des mœurs de l'époque où l'on tentait de coloniser le Canada, que la suivante.

Si vous me demandez d'où elle me vient, je vous dirai ceci : J'ai pour habitude de recueillir tous les récits, chansons, mêmes les contes des vieux de la vieille, car tout cela menace de disparaître et je voudrais les préserver de l'oubli, si possible. La chanson que je veux vous donner aujourd'hui m'a été chanté par un ancien, un dur à cuir, tour à tour marin et charpentier de navire, enfin un Québecquois.

Il me racontait qu'il avait été le meilleur chantre de son temps, dans sa classe s'entend.

Je le crois sans peine, car le bonhomme possédait une voix encore bonne et des chansons il en avait un plein sac.

Lisez celle-ci attentivement et goûtez sa saveur :

C'est un nommé Eugène
Un jour dedans Paris } bis
Reconduisait trois dames,
Vive le jour !
Ah jusqu'à leur logis,
Vive la fleur de lys !

Reconduisait trois dames,
Ah jusqu'à leur logis } bis
Entrez, entrez. Eugène,
Vive le jour !
Vous coucherez ici,
Vive la fleur de lys !

Entrez, entrez, Eugène
Vous coucherez ici } bis
Nenni vraiment mes dames,
Vive le jour !
J'men va-t-à mon logis
Vive la fleur de lys !

Nenni vraiment mes dames
J'men va-t-à mon logis. } bis
Il ne fit pas vingt perches,
Vive le jour !
Regarda derrièr' lui
Vive la fleur de lys !

Il ne fit pas vingt perches
Regarda derrièr' lui } bis
A t'aperçut vingt hommes,
Vive le jour !
Ses plus grands ennemis,
Vive la fleur de lys !

A t'aperçut vingt hommes
Ses plus grands t'ennemis } bis
Tira son épée claire
Vive le jour !
Brav'ment mon savati
Vive la fleur de lys !

Tira son épée claire
Brav'ment mon savati } bis
Il en tua quatorze
Vive le jour !
Avant que de mourir
Vive la fleur de lys !

Il en tua quatorze
Avant que de mourir } bis
Quand ça vint au quinzième
Vive le jour !
Son épée se rompit
Vive la fleur de lys !

Quand ça vint au quinzième
Son épée se rompit } bis
A t'appelé son page
Vive le jour !
Mon page venez ici
Vive la fleur de lys !

A t'appelé son page
Mon page venez ici } bis
Allez dire à ma femme
vive le jour !
Qu'ell' prenn' soin de mon fils
vive la fleur de lys !

Allez dire à ma femme
Qu'ell' prenn' soin de mon fils } bis
Quand il sera-t-en âge
vive le jour !
Revengera ceci
vive la fleur de lys !

N'est-ce pas un conte de chevalerie ? Ne respire-t-elle pas les parfums d'antan ? Dites ?

E. Z. Massicotte.

Le Découpage pour Tous, directeur, Lorin aîné, 2 et 4 impasse de Chalon, Paris. Sommaire du dernier numéro : Les violettes, par Olivier de Gourcuff — Géricault, par A. Genevay — Petite chronique — Fable. par Germain Picard — Pensées et maximes — La coupe, par Miss E. Ehrtone — Bibliographie — 19 mars 1890, par A. Ellivedpac — Les quatre âges, par Ali Vial de Sabligny — Pour mettre sur deux écrans, par D. Caillé — Le jour des Rameaux, par Fulbert Dumonteil — Conseils pratiques — Jeux d'esprit.

FLEURS DES TROPIQUES, poésies exotiques par Edgar La Selve, en vente au bureau de la REVUE EXOTIQUE, Courbevoie-Paris, France. — Pour l'agrément de nos lecteurs, nous détachons du capiteux bouquet des FLEURS DES TROPIQUES, le joli sonnet suivant :

NOSTALGIE

Vous qui quittez le port à la hâte et muettes,
Pour prendre à l'horizon vos rapides essors,
Hirondelles des mers, légères goëlettes,
Vous qui voguez là-bas, toutes voiles dehors.

Vous qui pouvez glisser ainsi que les mouettes,
Sans redouter des vents la rage et les efforts,
Sur ces flots nonchalants, au bruit des chansonnettes
Des matelots, couchés le long de vos plats bords...

Pourquoi donc fuir ainsi cette terre sauvage
Comme une île maudite, et ne jamais venir
A l'abri de ses rocs prendre un instant mouillage ?

En vous voyant je pleure, et je me sens mourir
De spleen, de nostalgie ; — ô l'atroce souffrance !
Emportez-moi bien vite aux rivages de France...

Edgar LA SELVE.

FABLE-EXPRESS

ROSE dit que Lise a des manières choquantes
Pourtant elle la suit, ne la quitte jamais.

MORALITÉ

« Dis-moi qui tu fréquentes,
« Je te dirai qui tu « hais. »

Rémi TREMBLAY.

MON EPITAPHE

PASSANT ! que pas un pleur
Brûlant ne tombe
Sur cette tombe.
— Pourquoi ? — Chut ! ci-gît un auteur !
— Quel fut son sort ?
— Hélas ! on le croit mort
Faute de n'avoir pu vivre,
Erreur ! il mourut d'ennui...
— Comment ? — Il lisait un livre...
Ecrit par lui !

Avril 1890. Adam MIZARE.

PETITES NOTES

Petit train va loin ! — Avec le dernier numéro, se terminait notre dix-huitième mois d'existence. Nous sommes heureux de pouvoir profiter de l'occasion pour remercier nos nombreux lecteurs de l'encouragement qu'ils nous ont toujours prodigué ; c'est pourquoi nous avons décidé que notre Recueil Littéraire serait maintenant publié à 12 pages au lieu de 8. C'est le meilleur témoignage de reconnaissance que nous puissions leur donner.

Nous avons aussi beaucoup de remerciements à adresser à nos dévoués collaborateurs, qui ont su, par leurs intéressants articles, captiver l'attention de nos lecteurs, et par là même, nous aider beaucoup dans notre tâche difficile. — Encore une fois, merci à tous !

Nous commencerons, dans notre prochain numéro, la publication d'articles très instructifs, intitulés : *Etude sur le XVIIe siècle de Louis XIV*. L'auteur est M. Paul Durand, qui a bien voulu nous donner la primeur de son remarquable travail.

Paraîtra aussi dans ce même numéro, une critique des « Feuilles d'Erable » de W. Chapman, par M. Rodolphe Brunet, avantageusement connu de nos lecteurs.

C'est toujours avec un vif plaisir que nous lisons le *Gaulois* de Los Angeles, Cal. Les « Chroniques Parisiennes » hebdomadaires de M. Albert Leprou sont insurpassables ! Les nouvelles locales et les mots piquants abondent ! La population de langue francaise en Californie doit être fier d'avoir un si bel organe ! Nous offrons nos félicitations à M. Charles Raskin.

Nous accusons réception d'une charmante publication publiée à Paris. *La Revue des Deux Frances* est remarquablement dirigée par M. Léon de la Morinerie. Le premier numéro contient de très jolies poésies, chroniques, etc., par MM. Habramas, Lachelin Daguillon, Mollor, Groljac, etc. Le tout est clôt par une delicieuse nouvelle intitulée : « Nuit en mer », dû à la plume du directeur. — Nous offrons nos meilleurs souhaits de prospérité à la *Revue des Deux Frances*.

Nous avons aussi reçu *Les Plaisirs du Foyer*. Nous en reparlerons dans un prochain numéro.

Demenagement. — Plusieurs de nos amis et abonnés des Etats-Unis nous ayant sollicité d'aller établir notre imprimerie à New York, nous nous sommes décidés d'y transporter aussi les bureaux de notre journal. Ainsi donc, à partir de ce numéro, nous publierons notre journal à New York. Nous espérons que tous les journaux qui veulent bien faire l'échange avec nous et nos correspondants se feront un devoir de nous adresser leurs communications comme suit : **Le Recueil Litteraire, New York, U. S. A.**

Notre prochain numéro ne subira aucun retard et paraîtra le 15 mai.

V. G.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 19

En ce moment, Adala s'éveilla en souriant et demanda sa mère, elle tendit ses bras vers elle et l'embrassa en l'appelant. Hélas, sa pauvre mère n'était plus qu'un cadavre !

Deux jours après, Angeline fut déposée dans sa dernière demeure où elle dort encore aujourd'hui sous un gazon émaillé de fleurs sauvages en attendant le jour où nous nous réunirons. Une pauvre croix de pierre sur laquelle est gravé son nom, avertit le passant indifférent qui foule les tombes du cimetière, qu'elle repose là.

Quand la cérémonie funèbre fut terminée, je pris Adala dans mes bras, la pressai sur ma poitrine et lui dis avec transport : « Oh non, mon Adala, tu ne resteras pas orpheline, car désormais tu seras ma seule richesse, mon seul bonheur. »

XVII. — TROIS TRAPPEURS — UNE VIEILLE CONNAISSANCE

J'avais adopté l'enfant comme la mienne et la grand'mère qui demeurait avec moi en prenait un soin tout particulier.

L'intérêt de mon argent fournissait amplement aux besoins de la famille, et nous vivions heureux.

Je passai tout l'été auprès de mes protégées, mais les premières bordées de neige firent renaître en moi un désir irrépressible de la chasse dans les endroits où ma vie s'était en partie écoulée.

Adala avait, pendant ce temps, supporté les maladies auxquelles les enfants de son âge sont sujets ; grâce aux bons soins du médecin et de ceux que nous lui prodiguâmes, elle était revenue à la santé.

J'avais conçu des soupçons sur le caractère de la femme qui avait raconté à Angeline la mort tragique de son mari. Je reconnaissais-là, dans toutes ces informations, une malveillance dictée par une intelligence plus forte que ne possédait la femme en question. Je fus aussi frappé de cette histoire du cousin qui l'avait mis parfaitement au fait d'une circonstance intime de notre vie.

Depuis quelques jours, on m'informait que trois sauvages, après avoir rôdé longtemps dans les bois, étaient disparus subitement et sans qu'on sût quel côté ils avaient pris : de là grande inquiétude parmi mes voisins, car ils s'étaient livrés à des vols, à des rapines, ils avaient même commis des actes d'outrages les plus criminels qui avaient attiré contre eux un juste sentiment d'indignation. Ces derniers actes mettaient le comble à leur scélératesse. Dernièrement encore, ils étaient entrés dans la demeure d'un brave citoyen alors absent et la femme ne put être à l'abri de leurs violences qu'en les menaçant de mon nom, car on savait dans la paroisse que j'étais un ancien chef sauvage. En m'entendant nommer, celui qui paraissait les conduire avait tressailli de surprise. Il avait pris des informations détaillées sur ma figure, l'endroit d'où je venais et le personnel de la maison que j'occupais ; puis, sur les réponses de la femme, ils avaient échangé entre eux quelques paroles préci-

pitées et avaient déserté sans ajouter rien de plus. La terreur qu'ils inspiraient était devenue universelle. Une battue générale avait été faite dans toutes les montagnes et les forêts d'alentour sans aucun résultat.

Ce qui jusqu'alors n'avait été que soupçon pour moi devint certitude ; plus moyen d'en douter, c'était Paulo et ses complices. Paulo connaissait mon lieu de retraite, peut-être savait il aussi que je m'étais fait le protecteur d'Adala et chercherait-il à exercer contre l'enfant d'Angeline la même vengeance que j'avais tirée de sa grand'mère de son refus de m'épouser.

Ne pouvant tenir plus longtemps à cet état d'anxiété, qui soulevait davantage mon désir de gagner les bois pour me mettre à leur recherche, tout en chassant, je partis un bon jour après avoir mis Adala et sa grand'mère hors des atteintes d'un coup de main par lequel on aurait tenté quelque chose contre elles.

Cette vie nomade et libre du sauvage me convenait, parcequ'au milieu de mes compatriotes, les blancs, j'avais vu se dérouler les plus douloureux événements de ma vie et j'y retrouvais à chaque pas, auprès de leurs demeures, des souvenirs de mon enfance, de ma jeunesse, mais par dessus tout de mes parents sans compter de cuisants remords. Il me semblait que seul encore, assis aux pieds des grands arbres où j'entendrais la voix toute-puissante de Dieu, je sentirais un peu de calme renaître en mon âme.

Dans le recueillement des forêts on retrouve, au milieu de la privation de la vie sauvage, les souvenirs si chers du foyer. Ils étaient pour moi si remplis de charmes que j'espérais les revoir encore dans le silence profond et l'isolement. Là j'y reverrais mon père conduisant péniblement sa charrue, mais tout joyeux à l'idée que c'étaient autant de sueurs épargnées au front de son enfant. J'y reverrais encore ma vieille et sainte mère travaillant pour moi et mes chères jeunes sœurs s'ingéniant à trouver ce qu'elles pouvaient faire pour me prouver leur amour et leur désir de m'être agréables. L'amour qu'on me portait dans cet asile fortuné se déteignait sur tout le personnel de la ferme, les bons domestiques, les servantes me comblaient eux aussi d'attentions. Il n'y avait pas même jusqu'aux animaux dont je repassais les noms dans ma mémoire, qui ne remplissassent mon esprit de regrets pleins de charmes mais à jamais superflus. Ne pouvant résister à ce désir bien légitime de revoir encore quelques instants du passé, je résolus d'aller faire une excursion de quelques semaines auprès du Lac à la Truite et j'espérais aussi retrouver les traces des trois brigands.

Deux jours après mon départ, j'étais sur les bords de la rivière St-Jean qui coule sur les limites du Canada et des Etats Unis.

Je n'avais pas encore rencontré une seule figure humaine, mais j'avais constaté des pistes différentes, les unes, sans aucun doute, appartenant à des chasseurs blancs et les autres à des indiens, tel qu'il était facile de les reconnaître aux moyens que prenaient les uns d'en cacher les vestiges et les autres à l'empreinte plus franche et par conséquent plus ferme sur la terre boueuse.

Un soir assis devant mon feu, pendant la cuisson d'une pièce de venaison pour mon souper. je faisais un retour sur le passé et remontant le cours de ma vie criminelle, je sentais le désespoir me gagner en songeant à tout le mal que j'avais fait et aux moyens de le réparer.

Mes pensées me reportèrent naturellement vers la soirée où, l'âme gangrenée par l'idée d'une vengeance diabolique, j'avais partagé mon repas avec Paulo et l'avais associé à mes projets criminels.

J'étais absorbé dans ces idées lorsque les plaintes de mes chiens me tirèrent de ma rêverie. Les pauvres bêtes n'avaient presque pas pris de nourriture depuis mon départ de Ste-Anne. Je détachai les pièces de venaison qui étaient à la broche et les leur abandonnai de grand cœur ; je me sentais incapable de manger.

Pendant que mes chiens dévoraient leur repas j'éteignis soigneusement mon feu, j'en fis disparaître les traces, comme c'est la coutume de ceux qui veulent cacher leurs campements.

Toutes ces précautions prises, je me replongeai de nouveau dans mes réflexions. Un bruit de voix me réveilla en sursaut et me fit sortir de cet état de somnolence.

J'avais choisi pour gîte une clairière qui dominait la forêt. Des arbres vigoureux environnaient le plateau où j'avais fait cuire le repas qui n'avait servi qu'à mes chiens, les rochers qui le surplombaient laissaient des anfractuosités caverneuses dans l'une desquelles je m'étais tapi pour la nuit.

Mes chiens étaient parfaitement dressés, aussi lorsqu'ils voulurent élever la voix pour m'avertir de l'approche d'étrangers, je leur imposai silence et ils se couchèrent à mes pieds sans plus bouger que s'ils eussent été morts.

De ma cachette j'aperçus une flamme vive s'élever au même endroit où j'avais éteint mon feu quelque temps avant. Je pouvais, du lieu que j'occupais, suivre les mouvements des nouveaux arrivés, eussent-ils été ceux de l'ennemi le plus rusé.

Quand la flamme commença à éclairer leur bûcher, je vis avec surprise trois grands gaillards, équipés et vêtus comme l'étaient les trappeurs canadiens de ce temps-là. Ils étaient jeunes, forts et vigoureux. L'un surtout, que j'entendis appeler Baptiste et qui paraissait le chef, était d'une taille et de membrure à pouvoir lutter contre un lion. Un autre, qu'ils nommaient le Gascon et qui d'ailleurs n'avait pas même besoin d'en porter le nom, se faisait reconnaître aisément par ses *sandédioux* et ses *cadédis* pour un enfant des bords de la Garonne.

Le troisième, également bien découplé, avait une certaine empreinte de mélancolie. Ses vêtements, à celui-là, étaient d'une recherche prétentieuse qui lui donnait un air ridicule et amenait naturellement le sourire, si toutefois on se trouvait hors de la portée de son œil ferme et de son bras robuste.

Pendant que le repas cuisait, j'écoutai leur conversation, ils en étaient aux facéties :

— Oui, disait le Gascon, par ma barbe et la tienne que tu n'auras jamais, Normand, je vais te dire toute mon histoire et aussi vrai que le chef Baptiste vient de nous avertir qu'un repas a été pris dans cet endroit, il n'y a que quelques heures et que le chasseur ne doit pas être à une grande distance, je me propose, en attendant que nous nous mettions à table, ce qui veut dire manger sous le pouce, afin de perfectionner ton éducation, de te faire le récit de toute ma vie : Mon père était un grand industriel ; chaque année nous avions à confectionner des

articles d'art et de nécessité qui trouvaient toujours un prompt débit. Mon frère aîné lui était un *saigneur*, son cadet était marchand ; pour moi j'étais dans le commerce des perles.

« Tu vois, mon bon, si j'ai appartenu à une famille troussée. »

L'autre l'écoutait avec étonnement ouvrant la bouche et les yeux d'une façon démesurée.

— Cadédis, reprit-il, tu ne comprends pas qu'avec tous ces moyens de vivre je me suis fait trappeur. Je vais t'expliquer la chose, oui vrai dans tous ses détails, car je veux faire de toi un savant comme ils sont bien rares.

Un franc éclat de rire interrompit le narrateur, il en demeura un instant déconcerté.

— Dès le moment, dit la voix rieuse, qu'un des tiens détache sa langue du crochet de la vérité, on peut être sûr qu'à force de répéter des balourdises, il finit par les croire. Puisque ton père était un industriel que ne t'a-t-il intéressé dans son commerce ?

— Faites excuse, mon père confectionnait des sabots et le commerce n'était pas assez étendu pour qu'il eut besoin d'un associé !

— Ton frère qui était seigneur aurait pu t'établir sur une de ses terres ?

— Quand je vous dis que mon frère était *saigneur*, c'est qu'il saignait les moutons du voisinage pour avoir une partie du sang. Il n'a jamais possédé de terre plus que j'en ai sous la main !

— Et ton frère le marchand ne pouvait-il pas te donner une place dans son établissement et ton industrie dans le commerce des perles ne t'assurait-elle pas une belle existence ?

— Oh ! pour ça quant à mon frère le marchand, il était en société avec la grosse voisine pour vendre de la tire et de la petite bière le dimanche, à la porte de l'église ; pour moi j'enfilais des grains de verre que je vendais pour des colliers de perles. Nos trois industries réunies ne rapportaient pas cinq francs chaque semaine pour faire bouillir la marmite. Voilà ce qui fait que le bonhomme, que nous appelions papa, a levé le pied un bon matin pour aller rejoindre, disait-il, la mère que nous n'avons jamais connue. Et il termina d'un ton piteux. « Il fallait bien que je changeasse de pays. »

Le rire qui suivit cette déclaration ébouriffante fut presqu'inextinguible de la part de deux auditeurs, mais, sans se déconcerter davantage, l'interlocuteur continua :

— Trou de l'air, c'est tout d'même un fort beau pays que celui que j'ai laissé là *ousque* l'eau que vous buvez ici est du vin dans nos rivières, même que chaque matin le soleil trouve cinq ou six gaillards qui ronflent à réveiller les morts rien que pour s'être assis sur ses bords.

Ces dernières réflexions augmentèrent encore l'hilarité des deux autres.

— Et toi, reprit celui qui s'appelait Baptiste en s'adressant à l'homme à l'air mélancolique, depuis six mois que nous chassons ensemble et que tu me promets de me faire connaître ton histoire pourquoi ne nous la dirais-tu pas aujourd'hui ?

(*à suivre*) Dr Ch. de Guise.

LE RECUEIL LITTERAIRE
1er JUIN 1890

(Pour Le Recueil Litteraire)

ÉTUDE SUR LE XVIIe SIÈCLE DE LOUIS XIV

S'il est une époque qui ait offert la plus noble et la plus brillante réunion d'écrivains de génie, c'est certes le XVIIe siècle ; on eût dit que Dieu s'était plu à en faire l'ornement le plus durable, la gloire la plus éclatante de la Franee catholique. Des guerriers illustres qui étonnèrent le monde par leurs exploits, des savants qui par leurs importantes découvertes reculèrent les bornes de la science, des ministres de Dieu qui donnèrent à l'univers catholique l'exemple d'une profonde érudition uni à une solide piété, des orateurs puissants et convaincus dont la parole enthousiasma le monde entier, et passa à travers les âges, des écrivains qui donnèrent à la langue française cette pureté, cette harmonie, cette justesse qui en font la plus belle langue du globe, des administrateurs de génie qui dotèrent leur pays de richesses immenses, un roi grand dans ses projets et dans ses actes, tout s'unissait pour faire de ce temps un siècle surpassant ceux d'Auguste et de Périclès !

Pour mettre plus de clarté dans nos humbles notes, nous les diviserons en notes sur la littérature, les beaux-arts, l'administration, et l'art militaire.

I. — LITTÉRATURE AU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Un petit nombre d'œuvres littéraires se produisirent à la fin du seizième siècle.

En 1635, Richelieu fonda l'Académie Française pour « Etablir des règles certaines de la langue, et rendre le langage français non seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences. »

Les premiers académiciens furent Godeau, Chapelain, Gombault, Giry et Malleville.

En peu de temps cette académie devint une des plus brillantes de l'Europe ; ses règles, quoique sévères ont fait sa force, et lui ont pour toujours assuré une gloire inaltérable, ses jugements, même à l'étranger ont de tout temps été respecté et regardé comme l'expression fidèle de tout ce que la littérature française compte d'illustres.

Bossuet. l'aigle de Meaux, voyait dans cette institution « un conseil souverain et perpétuel dont le crédit établit par l'approbation publique peut réprimer les bizarreries de l'usage, et tempérer les règlements de cet empire trop populaire. »

Une autre institution remarquable, mais dont la vie fut courte fut l'abbaye de Port-Royal. Les partisans les plus acharnés du jansénisme se recrutèrent dans ce couvent célèbre. Parmi ces pieux solitaires, on remarque les deux frères Arnauld d'Andilly, Le Maistre de Sacy et ses deux frères, Nicole Lancelot, Lenain de Tillemont, et surtout le grand Pascal, dont le génie effrayant et profond illumina le monde entier ; ce fameux penseur rendit d'immenses services à la langue française.

L'hôtel de Rambouillet était devenu aussi le rendez-vous d'hommes célèbres dans les lettres, les arts et les sciences. Corneille, Voiture, Condé, etc., etc., s'y coudoyaient.

POÉSIE

Pierre Corneille, né en 1606, et mort en 1684, fut un des principaux génies de ce siècle brillant.

« Quand il arriva sur le théâtre, a dit Racine, aucune connaissance des véritables beautés de la scène existaient. Quel désordre ! quel irrégularité · Les auteurs étaient aussi ignorants que les spectateurs, la plupart étaient extravagants et dénués de vraisemblance. » Corneille s'attacha à combattre d'abord le mauvais goût de son siècle et y parvint non sans quelques difficultés.

Ses personnages parlèrent un noble langage, inconnu jusqu'alors et la scène eût plus d'ordre, plus d'originalité et plus de distinction.

Cinna, *le Cid*, *Horace*, œuvres immortelles de notre grand poète, produisirent chez les nations une révolution complète. Tous y admirèrent cette sublimité des pensées, cette grandeur des images, cette noblesse des sentiments qui ont fait de Pierre Corneille le poète par excellence du siècle de Louis XIV.

Polyeucte est son chef-d'œuvre principal, le drame au-dessus duquel il n'y a rien, comme a dit Fontenelle.

Napoléon assurait que si ce poète sublime eût vécut de son temps, il l'aurait créé prince.

« La France, dit Racine, se souviendra avec plaisir que sous le plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poètes, on croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsque l'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie, et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remerciements pour Louis-le-Grand. »

Jean Racine naquit en 1639 et mourut en 1699.

Ce poète, le Virgile du XVIIe siècle prit une autre voie que celle de Corneille ; celui-ci avait trouvé sa force et ses succès dans la sublimité, la terreur, la magnificence, celui-là les trouva dans la douceur, la tendresse, l'amour et la délicatesse. Le premier fut le poète de la grandeur, le dernier celui du sentiment. Les rôles de femmes eurent toutes les prédilections de Racine parce que c'est là qu'il voyait,— la femme étant une nature douce et tendre,— le secret de ses plus grands succès.

« L'élégance et la délicatesse d'Euripide, dit un critique, la profondeur majestueuse et la pureté classique de Sophocle, quelques rares accents de l'ardent Eschyle se réunissent dans le style de Racine, pour en former un tout harmonieux et enchanteur. Quand il parle tout s'anime dans sa bouche, tout prend un air de vie et d'allégresse ; Shakespeare a été surnommé l'Eschyle anglais, Corneille le Sophocle moderne, Racine l'Euripide français »

L'auteur de ces œuvres immortelles qui ont pour noms, *Athalie*, *Esther*, *Britannicus* et *Andromaque*, a trouvé dans la postérité une admiration qui va toujours grandissant ; connaissant le cœur humain jusque dans ses replis les plus cachés, Racine a été le poète, le chantre divin des sentiments les plus nobles et des passions les plus généreuses ; voilà pourquoi ses écrits sublimes sont de tout temps, pour toute nation et pour chaque individu.

Molière né à Paris en 1622, a été surnommé à juste titre le prince des comédiens. Ses premières productions dénotèrent chez lui une finesse exquise, une grande connaissance des défauts du cœur humain, et des travers de la société. Il s'appliqua à flageller de ses sarcarmes la bigoterie, l'avarice, la pédanterie, tous ces vices enfin qui gangrènent toute société et dégradent un grand nombre d'individus ; aussi a-t-on dit avec raison que ses œuvres ne finiront qu'avec le monde.

L'avare, *le Misanthrope* et *le Tartuffe* sont trois comédies où Molière a deployé le plus de finesse, de raillerie. Ce comédien célèbre jusqu'aujourd'hui est resté unique et nul n'a pu l'imiter, car ses pensées, ses expressions, ses tours de phrases, tout enfin dans ses pièces sont propres à lui, à son caractère.

Boileau, le plus grand poète satirique du XVIIe siècle, vit le jour à Paris, le 1er novembre 1636. Après avoir embrassé successivement le barreau et l'état ecclésiastique, il se fit poète.

Ses principaux chefs-d'œuvre sont *les Satires*, *les Epitres*, *l'Art poétique* et l'admirable poème tragico-comique *Le Lutrin*.

Dans tous ses ouvrages, Boileau se fait remarquer par une sûreté étonnante de jugement, un goût qui ne se trompe point, une facilité qui entraîne, une richesse de style qui éblouit, un certain esprit de finesse railleuse qui terrasse ceux qu'il frappe ; mais malgré toutes ces beautés, ses écrits n'ont pas cette chaleur de style, ces pensées sublimes, ces sentiments tendres et délicats, cette ivresse toute divine qui caractérise le véritable poète. Cependant, plus que tout autre, il purifia la langue française des expressions vicieuses et impropres qui s'y rencontraient encore, donna les règles de la tragédie, et fut ainsi le législateur véritable de cette littérature qui a produit tant d'œuvres immortelles.

Il mourut en 1711.

Le Perrier lui fit alors ce quatrain :

> Au joug de la raison, asservissant la rime,
> Et même en imitant, toujours original,
> J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
> Rassembler en moi, Perse, Horace et Juvénal.

La Fontaine, le bonhomme, comme l'appelait Molière, naquit en Champagne le 8 juillet 1621.

Il commença fort tard à faire des vers, sa vocation ne lui fut révélé qu'en entendant déclamer une ode de Malherbe.

Son premier ouvrage fut la traduction de *l'Eunuque* de Térence.

Le ministre Fouquet, qui en ce temps jouissait d'une grande puissance, se l'attacha. La Fontaine témoigna de sa gratitude en lui dédiant quelques essais poétiques, entre autres, le *Songe de Vaux*, *les Nymphes de Vaux*, etc.

Dans la suite, il donna au public ses admirables *Fables* qui ont surpassé celles d'Esope et de tous les fabulistes anciens.

La Fontaine, dans ses derniers écrits, ne montre point une science profonde, une érudition étonnante, une connaissance étendue de la philosophie et de la politique, mais il possède au plus haut degré ce talent admirable de conter avec finesse et avec abandon les choses les plus simples.

Dans ses *Fables*, tout est plein de vie ; les bêtes, les arbres, les fleuves et les ruisseaux, les montagnes, le vent, les nuages, les oiseaux, les astres, tout parle et agit sous la plume facile du grand fabuliste. Sa qualité dominante c'est le naturel dans tout ; ses descriptions sont riches de poésie, ses expressions heureuses et justes. Mad. de Sévigné a dit de lui : « Il peignit la nature et garda ses pinceaux vieux. »

Ses *Fables* immortelles seront toujours lues avec le plus grand intérêt par les amis de la littérature ; elle plairont aux enfants comme aux vieillards, aux savants comme aux ignorants.

Ce charmant conteur mourut le 13 mars 1695.

On grava sur son tombeau cette curieuse épitaphe :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec son revenu :
Tint les trésors : *chose* peu nécessaire.
Quand a son temps bien sut le dépenser.
Deux parts en fit, dont il voulait passer,
L'une a dormir, l'autre a ne rien faire.

Le duc de La Rochefoucauld, né en 1613 et mort en 1680, fut un des plus grands moralistes de son temps.

Ses *Maximes*, quoique justement célèbres, ne nous font connaître l'homme que comme un monstre d'hypocrisie, apte aux actions les plus noires, aux crimes les plus odieux.

Certes, surtout dans notre société moderne, il y a bien des travers, des défauts dangereux, mais la tendresse, la franchise, la pureté, existent encore, grâce à Dieu. Le jour où elles disparaîtront, la société, s'écroulant par sa base, tombera dans un abîme sans fond de vices et de crimes et ne se relevera jamais.

La Rochefoucauld se rachète quelque peu par une vivacité de style et une délicatesse de diction tout à fait remarquables.

La Bruyère, qui naquit en 1646, surpasse de beaucoup selon le jugement de tous les critiques, le duc de La Rochefoucauld

Ses *Caractères*, qui, comme les comédies de Molière, ont pour but principal de ridiculiser les sots et les fats et de corriger par là les défauts de la société eurent un succès immense. La Bruyère avait peint tous ces caractères d'après nature et voilà pourquoi de nos jours encore, ces portraits ont une ressemblance parfaite avec plus d'un.

Une finesse inépuisable, une délicatesse exquise, une pureté remarquable, une élégance charmante, une concision pittoresque et une invention d'idées se renouvellant toujours, telles sont les principales qualités de ces immortels *Caractères*.

« Dans l'espace de peu de lignes, dit La Harpe, l'auteur met ses personnages en scène de vingt manières différentes, et en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. »

Montréal, avril 1890. Paul DURAND.

(*à suivre*)

LES FEUILLES D'ÉRABLE (1)

Ainsi que je l'avais promis, je donne aujourd'hui une petite critique des « Feuilles d'Erable ». Cependant elle ne sera pas aussi longue ni aussi forte que je l'aurais désiré, car on n'est pas toujours le maître de son temps.

M. Chapman commence par la France et finit par la France encore ; on sent en lui un cœur patriotique et une âme noble et élevée. Je cite les quatre dernières strophes du poëme : La France :

Aussi grande qu'Athènes, aussi fière que Rome,
Elle a rempli le monde entier du nom d'un homme,
Sonné sur chaque bord son bronze triomphal,
Fait jaillir de son sol mille sources sacrées
Où bardes et penseurs de toutes les contrées
S'en viennent enivrer leur âme d'idéal.

La France ! c'est le cœur qui fait vivre l'Europe,
La tête où tout projet vaste se développe,
Le bras où l'opprimé cherche a se cramponner,
Le torse qui résiste aux chocs des avalanches.
C'est un chéne géant dont on coupe les branches,
Mais que l'on ne pourra jamais déraciner !

La France ne meurt pas, et, quand elle se couche,
Son front garde toujours sa majesté farouche,
Et son vainqueur épie en tremblant son sommeil.
Elle demeura grande après le grand désastre,
Et Sedan ne fit pas plus d'ombre sur son astre
Que l'aile du vautour sur l'orbe du soleil !

Mais si des conquérants, assoiffés de vengeance,
Allaient éteindre un jour le flambeau de la France,
Les peuples aussitot marcheraient a tâtons...
Que dis-je ? Si jamais ce flambeau se dérobe,
Les feux qu'il a versés a tous les coins du globe
Eclaireront encor le ciel des nations !

C'est là un bien petit échantillon des « Feuilles d'Erable » de M. W. Chapman, dont l'œuvre peut prendre place près de celles des Coppée et des Déroulède. Oui, chaque page de ce volume contient des beautés littéraires qui rappellent celles de l'antiquité, surtout des sentiments patriotiques que Paul Déroulède lui-même signerait sans craindre de voir son firmament de poëte s'obscurcir un seul instant. Certains chants nous ont montré la haute valeur et le beau talent du chantre du Canada Français. Notre race doit s'énorgueillir de posséder un Chapman.

« De tous nos poètes, disait dernièrement M. Z. Bouchard, Chapman et peut-être le plus éthéré, le plus diaphane, c'est avant tout le peintre de la lumière. Tout ce qui brille sous le ciel bleu s'enlumine encore davantage sous son pinceau magique. » Et permettez-moi d'ajouter : qu'il est l'émule du premier chantre canadien. L'œuvre de M. W. Chapman vivra aussi longtemps que notre langue sur les bords du Saint-Laurent, et chacun sait que notre belle langue française n'est pas prête à expirer. Citons quelques strophes de l'ode adressée à l'honorable A. R. Angers, parlant du drapeau français :

(1) Cet article avait été préparé pour le numéro qui devait paraître le 15 mai.

C'était le drapeau blanc, immortelle relique,
Qui tant de fois avait guidé nos preux vainqueurs,
Que nous voyions alors repasser l'Atlantique,
Emportant dans ses plis des lambeaux de nos cœurs.

Le Canada subit le joug de l'Angleterre
Contre qui nos soldats cent ans avaient lutté,
Il pleura bien longtemps la France, cette mère,
Que nous avions perdue avec la liberté.

Mais nous restâmes fiers après notre défaite,
Aussi brillante, aussi noble que le succès ;
Et tous nous roidissant, au fort de la tempête,
Nous poussâmes ce cri : — Restons toujours francais !

Nous chérissons toujours notre mère patrie,
Quoiqu'elle nous vendit ainsi qu'un vil troupeau,
Oui, nous l'aimons encore avec idolâtrie,
Et rien n'émeut nos cœurs comme son vieux drapeau,

Puis voici le petit poëme qui termine les admirables « Feuilles d'Erable », c'est un sonnet à la France :

À LA FRANCE

Vieille Gaule ! pays des dévoûments épiques,
Sol fécondé du sang d'innombrables Césars,
Terre des nobles cœurs, des luttes olympiques,
Des succès éclatants et des sombres hasards !

France ! France ! berceau de ces guerriers stoïques
Dont tous les cieux ont vu flotter les étendards !
Toi qu'Athènes et Rome, en leurs jours héroïques,
Ne surpassèrent pas dans la guerre et les arts !

Toi qui peuplas jadis les bords du nouveau monde,
Qui penches si souvent ta mamelle féconde
Au peuple soupirant après la liberté !...

Ecoute !... Sur les bords d'un fleuve d'Amérique
Il est un petit peuple a la force homérique,
Qui se souvient toujours que tu l'as allaité !

Ainsi qu'on le voit les commentaires sont inutiles ; ces vers parlent assez d'eux-mêmes. Chaque Canadien devrait se faire un devoir de posséder les « Feuilles d'Erable » dans sa bibliothèque, car elle ne peut-être complète sans ce poëtique et ravissant volume. Terminons en disant : qu'il nous semble que les quarante immortels de l'Académie Française se couvriraient d'un éclat de gloire de plus en couronnant un livre tel que : les Feuilles d'Erable de notre poëte national Chapman.

R. B.

Le Découpage pour Tous, directeur, Lorin Aîné, 2 et 4 impasse de Chalon, Paris. Sommaire du dernier numéro : Géricault, par A. Genevay — Printanière, par Henry Cormeau — Bibliographie — La légende du petit mort, par D. Mon — Pensées et maximes — « Le Korrigan », par E. — A moi le pompon ! par A. Ellivedpac — Petite chronique.— Jeux d'esprit.

LA LECTURE

RONDEAU IMPROVISÉ

LECTURE, si forte et si douce,
Refais mon esprit qui s'émousse
Et perd de sa vivacité ;
Souvent avec variété
Il faut qu'il pétille et qu'il mousse.

Pare-le ; sois comme sa housse ;
Fais que chaque jour il repousse,
Plus étincelant de gaieté,
Lecture !

Fais que, plus léger que le mousse,
Qui sur les vergues se trémousse,
Admirable d'agilité,
Quand paraît la difficulté,
Il vienne vite à la rescousse.
Lecture...

(Feuilles mortes). Edgar LA SELVE.

A MON AMI E. H. G.

(HUITAIN)

Sous ta plume féconde, ô barde à l'âme tendre,
Les vers sans nul effort s'allignent un par un ;
La rime d'elle-même, à souhait, sait se rendre,
Et le tout réuni répand un doux parfum.

Tel un amant de Flore aux ailes diaprées,
Volant de fleur en fleur, de bouton en bouton,
Savoure le nectar des corolles nacrées...
Tels, ami, sont tes vers : je suis le papillon.

Montréal, mai 1890. B. E. DE LA SABLONNIÈRE.

L É A

(TRIOLET)

ELLE avait dit : je t'aimerai !
Jeune encore, tu peux attendre !...
Tout joyeux je me retirai,
Elle avait dit : je t'aimerai !...
Longtemps après, j'y retournai
Léa ne voulut pas m'entendre !
Elle avait dit : je t'aimerai !
Jeune encore tu peux attendre...

Edouard MIRAT, cordonnier.

CLÉMENTINE

(ACROSTICHE)

COMMENT ne pas t'aimer lorsqu'on te voit si belle
Lorsque dans ton regard ton âme se révèle ?
Enfant, dont le front pur est encor radieux
Moi je voudrais chanter en vers harmonieux
Et ton sourire d'ange et ta grâce touchante...
N'es-tu pas du bonheur une image vivante ?
Tes pensers sont toujours innocents et sereins,
Ivre de joies, d'espoirs, non, jamais tu ne crains
Ni les vagues ennuis, ni les jours de tristesse
Et tu passes ainsi ta charmante jeunesse !

Québec 1890. ELISA.

PETITES NOTES

C'EST avec plaisir que nous accusons réception des *Annales Gauloises*, revue bi-mensuelle rédigée par MM. Henri Bossanne et Léon Dequillebecq. Le dernier numéro qui est particulièrement intéressant contient, sous le titre de « chefs-d'œuvre oubliés » une très jolie poésie d'Hégésippe Moreau : *La Fermière*. — Le prix d'un abonnement d'un an aux *Annales Gauloises* pour le Canada est de 6 fr. 50 ($1.30). Bureau de la revue : 17 rue du Commandeur, Paris.

Association Universelle — *Concours de l'Académie des Palmiers* — Extraits des statuts :

ART. XIX. — L'*Association Universelle* met a la disposition de l'*Académie des Palmiers*, sa Commission littéraire et artistique, une somme d'argent et un certain nombre de médailles, a être données en prix, applicables indifféremment a la *Poésie, à la Prose, à la Musique, à la Sculpture, à la Peinture, aux Sciences diverses*, et aux personnes qui ont bien mérité de l'humanité.

ART. XX. — En vertu de cette délégation, l'*Académie des Palmiers* organise *deux* concours par an, — *un* tous les *six* mois, — gratuits pour les sociétaires, afin de provoquer une noble émulation et pour mettre en lumière les talents et en relief les actions louables.

ART. XXI. — Le premier, dit *concours simple*, se clot le 30 *avril* ; le second, dit *grand concours annuel*, le 31 *décembre*. Ces termes sont de rigueur.

Tout le monde peut prendre part au premier et au second de ces concours, ou à tous les deux successivement. Pour plus amples renseignements, demander l'*Annuaire* 1889-90. envoyé franco contre 1 fr. 20 en timbres-poste, adressés au Secrétariat général, 5, rue Carnot, Courbevoie-Paris (France).

Notre voyage à New-York ne nous ayant pas donné de résultats satisfaisants, nous nous sommes décidés à continuer à publier notre journal à Sainte-Cunégonde. — C'est pourquoi nous avons été obligés de suspendre le numéro du 15 Mai. Nous prions nos lecteurs de nous pardonner ce retard. A l'avenir, le journal sera publié, comme il l'a toujours été, très régulièrement, le 1er et le 15 de chaque mois.

V. G.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 20

— HÉLAS ! répondit celui-ci, elle est fort triste mon histoire et ne sera pas bien longue : Vous m'appelez Normand et c'est bien le cas de me donner ce nom puisque la terre où j'ai vu le jour se trouve dans la Normandie. Mon père était autrefois un riche fermier. Il avait acquis de grandes propriétés mais non content de la jouissance de nos biens, il lui pris la sotte fantaisie d'ajouter un titre de noblesse au nom respectable de Cornichon qu'il portait. Pendant quelques années, il fit de folles dépenses qui nous amenèrent dans un état de gêne considérable. Pour compléter toutes ses sottises, il acheta un château en ruines qu'on appelait la Cocombière, il acheva d'éparpiller le peu qui nous restait pour le rendre presqu'habitable. Je ne sais quel mauvais drôle lui fait croire que par cette acquisition il devenait baron ; aussi ne l'appelait-on plus si on ne voulait pas l'offenser, que le Baron de la Cocombière.

« Je passe brièvement sur les détails des toilettes extravagantes qu'il faisait chaque jour et qui le rendaient l'objet des risées et des huées des campagnards du voisinage. Quand je passais avec lui, accoutré d'une manière aussi ridicule qu'il l'était lui-même, nous entendions les gamins s'écrier : Voilà Monsieur Concombre et son Cornichon qui passent. Nous recevions ces insultes avec un dédain superbe et sans sourciller. Pour ma part j'aurais tordu le cou à un de ces drôles, si mon père se renfrogant dans sa dignité, ne m'en eût empêché en m'expliquant qu'il serait malséant pour moi et indigne du sang qui coulait dans nos veines de toucher a l'un de ces *vilains*.

« C'est avec ce genre d'éducation que j'atteignis mes vingt ans. Nos ressources pécuniaires étaient complètement épuisées et je songeais à chercher une position lucrative, lorsqu'un bon matin mon père arriva dans ma chambre d'un air tout radieux : Mon fils, me dit-il, il va falloir endosser tes plus beaux habits et aller demander en mariage la fille du Marquis de Montreuil dont le domaine avoisine le nôtre. Je vais moi-même présider à ta toilette et voir à ce que le laquais qui t'accompagnera soit en grande tenue.

« Les ordres de mon père étaient pour moi sans appel. Une heure donc après, coiffé d'un chapeau à plumes, habit gallonné en rouge bleu et vert sur toutes les coutures, bottes à l'écuyère toutes rapiécées, j'étais installé sur une rosse, pendant que le laquais espèce de jocrisse qui devait me suivre à distance et enharnaché d'une manière aussi ridicule, avait en fourche un âne dont la maigreur l'avait obligé à mettre une demi-botte de foin pour se protégér des foulures. Ce foin d'ailleurs devait lui servir de selle.

« Ce fut dans cet état que je me présentai au château du Marquis, vieux noble d'ancienne roche. J'y fus fort bien reçu et avant que je lui déclarasse le but de ma visite, le Marquis m'invita à entrer au salon où sa fille, charmante personne bien élevée, exécutait un air de musi-

que. Rougissant comme une pivoine j'entendis lire la pancarte que j'avais donnée sur laquelle étaient écrits d'une manière illisible mes noms, titres et qualités. Pendant cette longue énumération que mon père avait lui-même griffonnée, je voyais la jeune fille se tordre en tous sens pour s'empêcher d'éclater. Cependant elle put se dominer et me montrant un fauteuil elle m'invita à m'asseoir. J'allai donc m'y installer, mais croyant qu'il était incivil de l'occuper tout entier je m'appuyai simplement sur un des bords. Malheureusement, j'avais mal calculé les lois de l'équilibre, le fauteuil culbuta avec moi. Dans l'effort que je fis pour me retenir, je renversai une table chargée de pots de fleur dont la terre et l'eau vinrent me couvrir entièrement la figure. Jamais de ma vie je n'ai entendu de pareils éclats de rire. Je jugeai à propos de tenter un mouvement de retraite, mais par malheur en faisant mes salutations de reculons et mes excuses les plus sincères, j'allai poser le talon de ma botte sur les pattes du chien favori couché à peu de distance.

« Le caniche poussa des cris affreux, je le pris précieusement dans mes bras et le caressai pour tâcher de le consoler, le croiriez-vous, la vilaine bête laissa *couler de l'eau* qui m'humecta. La chaleur que me procura ce *bain improvisé* me fit perdre complètement la tête, il m'échappa des mains et tomba lourdement par terre.

« De la redoublement de cris du chien, redoublement aussi d'éclats de rire de l'assistance.

« Tout confus, je saisis mon chapeau à plumes que j'avais déposé sur le plancher à côté de mon siége, tel que le cérémonial de mon père me l'avait ordonné, et je me retirai de reculons, saluant à droite et à gauche les valets et les cuisinières que je prenais pour le Marquis et sa demoiselle qui s'étaient esquivés sans doute pour rire plus à leur aise.

« Apercevant la porte du dehors dans mon mouvement de retraite, je m'y dirigeai avec précipitation.

« En m'y rendant, toujours en saluant de reculons crainte d'être incivil, je heurtai violemment une grosse fermière qui entrait. Elle portait sur sa tête un vase rempli de crême. Je ne sais comment la chose se fit, mais la fermière dont j'avais barré les jambes tomba sur moi et le pot de crême m'inonda la figure. Certes ce n'était pas un petit poids, je vous prie de le croire, que celui de la fermière et lorsque je fus débarrassé de sa masse, grâce aux valets qui nous relevaient en étouffant de rire, j'enfourchai ma monture que mon laquais tenait à grand'peine.

« Je piquai des deux éperons les flancs de la rosse, elle partit à la course mais ce fut pour gagner l'étable où il lui restait sans doute un peu de picotin. En y entrant, malgré tous mes efforts pour l'arrêter, naturellement je fus désarçonné. J'étais tombé à la porte de l'écurie et lorsqu'on me ramena ma bête les valets n'avaient pas encore fini d'enlever avec du foin et des balais les ordures qui couvraient la partie de mes habits sur laquelle j'étais tombé.

« Je remontai de nouveau et ce ne fut qu'à force d'être poussé, battu par les valets et enfin grâce à une corde que mon laquais lui passa au cou pour la faire remorquer par son âne, que l'infâme Rossinante se décida à se mettre en marche. Je m'éloignai de ces endroits accompagné d'éclats de rire que je n'oublierai jamais de ma vie.

« Mon indigne jocrisse avait entre ses dents au moins la moitié du foin qui lui avait servi de selle pour s'empêcher de faire chorus avec la valetaille du château, tandis que son âne poussait des braîments comme contre-basse

« En entendant raconter cette belle équipée, mon père en fit une maladie qui le conduisit en peu de temps au tombeau. Après sa mort, tous nos biens furent vendus, et je m'éveillai un bon matin n'ayant pour tout partage que le chemin du roi.

« J'ai oublié de vous dire que ma mère était morte depuis un grand nombre d'années.

« J'étais fils unique, n'ayant pour tout bien que cette arme, (et il leur montra sa carabine) que mon père m'avait donnée dans des jours meilleurs.

« Voilà pourquoi je me suis embarqué sur un bâtiment qui faisait voile pour le Canada et me suis fait trappeur. »

Je l'avoue franchement, cette mirobolante histoire réussit à m'arracher un rire que je n'avais pas connu depuis bien des années.

Pour les deux autres qui l'avaient écouté avec un grand sérieux jusqu'à ce moment, je crus qu'ils n'en finiraient plus tant leur hilarité était grande.

Lorsqu'ils se furent calmés, Baptiste s'écria ·

« Sacrement de pénitence, c'était son juron favori, je veux que la corde qui servira tôt ou tard à pendre les trois coquins que nous avons rencontrés aujourd'hui m'étrangle si je crois un seul mot de ce que vous venez de dire. Il vaudrait mieux tout bonnement avouer que comme moi vous êtes poussés comme des champignons, remettant votre appétit au lendemain quand vous n'aviez rien à manger la veille. Pour moi qui me connais en homme, je vous sais deux vigoureux gaillards, honnêtes et déterminés. Là franchement donnons-nous la main ce sera entre nous à la vie et à la mort, si vous le voulez. Nos origines et nos titres de noblesse sont du même niveau et sans frime après que nous aurons soupé, je vous raconterai la mienne. »

Ils échangèrent ensemble de cordiales poignées de mains et le silence ne fut bientôt troublé que par le pétillement du feu et le bruit de leurs mâchoires.

Les appétits satisfaits, Baptiste commença sa narration : Son enfance avait été misérable comme celle de presque tous les enfants trouvés. Abandonné su· le bord du chemin, il avait été recueilli par une espèce de mégère qui l'avait élevé dans un but de spéculations. Elle parcourait les villes et les villages, exploitant la pitié des personnes charitables par l'état de maigreur et de dénuement dans lequel elle le maintenait en le privant de nourriture et en vendant les hardes qu'on lui donnait pour en employer l'argent à acheter des liqueurs spiritueuses dont elle se gorgeait.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de sept ans, il avait déserté pour échapper à ses mauvais traitements et était venue rejoindre un campement de sauvages qu'il nomma et que je reconnus comme faisant partie de la tribu où j'étais chef, et au milieu de laquelle il avait passé une dizaine d'années. La guerre étant survenue, il s'était engagé comme volontaire dans le corps expéditionnaire du Commandant Ramsay qui partait pour l'Acadie.

Les ennemis du sol une fois repoussés, il s'était embarqué à bord d'une corvette française ayant nom *La Brise*. Pris comme corsaire et vendu en qualité d'esclave, en même temps que son chef sauvage qui commandait sur le même vaisseau à cinquante volontaires de sa nation, il était parvenu à s'échapper après des dangers sans nombre.

Il avait depuis sillonné les mers en tous sens et était revenu se faire trappeur avec le dessein bien arrêté de revoir ses anciens amis. Comme il était certain que le chef devait être mort dans les fers de l'esclavage n'en ayant eu aucune nouvelle depuis, il désirait surtout rencontrer la fille de ce même chef qui avait été une Providence pour lui avant son départ et la protéger dans le cas où elle serait dans la nécessité, en reconnaissance de ce qu'elle lui avait fait.

On peut imaginer avec quel intérêt mêlé de surprise j'écoutai cette histoire. Elle était d'ailleurs de nature à m'intéresser à plus d'un titre. D'abord la rencontre de Baptiste que j'avais double plaisir à revoir puisque je le connaissais depuis nombre d'années et que c'était le même qui enfant, était venu nous demander asile. En l'absence de Paulo, il était le commensal le plus assidu de ma cabane.

Angeline lui avait voué une amitié toute fraternelle. Elle lui avait même donné des leçons de lecture et d'écriture qui avaient considérablement développé son intelligence déjà remarquable. Aussi le pauvre orphelin, peu habitué aux bons procédés, la traitait-il avec une déférence et un amour tout filial, bien qu'elle n'eut que peu d'années de plus que lui. C'était elle, la chère ange, qui l'avait engagé à prendre du service à bord de *La Brise* pour me porter secours au besoin. Ces derniers détails, je les ignorais entièrement.

J'étais doublement heureux de la rencontre de Baptiste. Bien que j'eusse la certitude que je ne m'étais pas trompé sur les scélérats qui avaient commis les actes de brigandage à Ste-Anne, j'allais cependant éclaircir tous mes soupçons, car Baptiste connaissait parfaitement Paulo ; aussi m'empressai-je de sortir de ma cachette.

Malgré le peu de bruit que je fis, l'oreille exercée des trappeurs les avertit de l'approche d'un étranger. Croyant à une attaque subite, ils disparurent derrière les arbres et je vis briller à la lueur du feu les canons de trois carabines. J'élevai la voix et continuai à avancer en disant : « Est-ce que par hasard trois hommes jeunes et vigoureux comme vous l'êtes auriez peur d'un compagnon chasseur ? » Je m'approchai complètement désarmé jusqu'auprès du feu.

A ma vue, Baptiste laissa tomber son fusil, puis la bouche ouverte, l'œil fixe, il me contempla avec un étonnement indicible. D'un saut, il fut auprès de moi, m'embrassa les mains, fit mille contorsions, mille gambades, tant était délirante la joie qu'il éprouvait de me revoir. Ses autres compagnons le regardaient faire avec une surprise et un ébahissement non moins grands. Sans nul doute, ils crurent que leur chef devenait fou à lier.

Lorsqu'ils eurent repris leurs sens et que Baptiste leur eut donné quelques explications, il me fallut répondre aux pressantes questions de Baptiste qui me demandait des informations sur mon sort et celui d'Angeline.

(*à suivre*) Dr Ch. de Guise.

LE RECUEIL LITTERAIRE
15 JUIN 1890

HOCHELAGA DEPICTA

L'ANCIENNE BOURGADE

« Plus de cent ans, dit un auteur anglais, avant que de Maisonneuve consacra à la Vierge Marie, avec les rites solennels de l'Eglise, la capitale de sa colonie, une bourgade fortifiée existait au pied de la montagne *trappean* qui donne son nom à Montréal. Depuis combien de temps occupait-elle cette position prééminente, nous ne pouvons que conjecturer. Mais, le fait que dans la première partie du XVIe siècle, c'était la place forte d'une nation apparamment prospère, montre que ses admirables avantages naturels avaient été reconnus, même par les incultes prédécesseurs de ses habitants presque civilisés. Le spectacle qui se présenta aux regards du hardi marin de St-Malo et de ses braves compagnons fut un présage de la grandeur et de la prospérité de Montréal, dans les jours à venir, alors que le fruit des batailles serait remplacé par le son strident des industries diverses. » (1)

Plus loin il ajoute : « Ce ne fut pas une chance aveugle qui plaça les grossiers et primitifs guerriers, chasseurs et agriculteurs à l'endroit où Jacques Cartier les trouva. Pour la sécurité, pour un asile, pour la facilité des rendez-vous, pour faire le commerce aucun autre point pourrait être plus favorable. Le même instinct qui guidait les hordes à demi-civilisées dans les premiers âges des pays orientaux, aux sites de Ninive, de Babylone, de Memphis, de Tyr, poussa les enfants de la forêt à faire une place forte de Hochelaga. Bien qu'ils ne puissent concevoir les possibilités de son développement sous une direction supérieure à la leur, ils virent que la situation était favorable pour satisfaire leurs besoins et ainsi sans le savoir, il prédisaient et ses plus lointaines et ses plus grandes destinées. »

* * *

A l'époque où Cartier visita Hochelaga, c'était une bourgade composée d'environ cinquante cabanes d'écorce cousues ensemble « de cinquante pas de longueur sur douze ou quinze de largeur. Chaque cabane se composait de plusieurs pièces distribuées autour d'une salle carrée, où se trouvait le foyer et se tenait la famille. Le village était entouré *d'une triple enceinte* (2) circulaire palissadée. Il régnait en plusieurs endroits, vers le haut de cette enceinte, des galeries contre lesquelles des échelles étaient appuyées ; des amas de pierres étaient déposés

(1) Ferland ne partage pas cette dernière opinion et comme lui je crois que " Les destinées futures du royaume de Hochelaga ne durent pas apparaître aussi brillantes à l'esprit de Jacques Cartier malgré toute la partialité qu'il devait ressentir pour un pays découvert par lui et devenu ainsi pour lui un titre de gloire. L'on n'en saurait être surpris ; car, même sur le continent d'Amérique, peu de villes ont marché aussi rapidement que Montréal vers une grande prospérité. "

(2) A propos de ce mur d'enceinte le père Charlevoix et M. Garneau n'ont pas compris Cartier. — *Note de l'abbé Proulx.*

auprès pour la défense. Dans le milieu de la bourgade se trouvait une grande place. » (Garneau.)

La palissade, dit encore Ferland, avait vingt pieds de hauteur et était formée d'un triple rang de pieux. Ceux de la rangée du milieu étaient plantés droits ; ceux des deux autres rangées, se croisaient par le haut, et le tour était fortement lié avec des branches. Une seule porte donnait entrée à l'intérieur.

Quant à sa situation, et à ses habitants, les opinions sont partagées. Cependant l'abbé Proulx semble avoir défini exactement et son endroit et ses habitants. D'ailleurs, et peut-être sans le savoir, il corrobore les avancés de Horatio Hale et de Benjamin Sulte au sujet de la nation, qui devait être iroquoise. Pour le site il est selon moi le premier qui ait indiqué le mont Saint-Joseph où s'élève aujourd'hui la cathédrale.

***

Parlant de Jacques Cartier à Hochelaga, L. Guérin rapporte : « Ici, tout le charme et l'enchante et l'antique Arcadie apparaît à ses yeux. Les hommes, les femmes et les enfants se pressent au devant de lui avec des cris joyeux, les uns formant des danses agrestes, les autres lui présentant le fruit de leur pêche et de leur chasse. A peine a-t-il mis pied à terre que d'échelons en échelons, ayant été annoncé comme un Dieu, il se voit entouré par des mères indiennes apportant leurs petits enfants à brassées pour les lui faire toucher et dans leur confiance, assurer ainsi la vie de ces êtres chéris. Emu de ces scènes touchantes le navigateur fit asseoir et ranger toutes les femmes d'un côté et les hommes de l'autre et à tous distribua ses largesses. »

Puis Cartier admire le pays, se fait conduire sur la montagne qu'il appelle Mont-Royal et d'où les historiens font dériver le nom de Montréal a l'exception de Gérald E. Hart qui prétend que la ville aurait été nommé ainsi par le marin de St-Malo, en l'honneur d'un de ses compagnons, Monpied, sieur de Montréal.

Quoiqu'il en soit le navigateur, après avoir longtemps contemplé les lieux ne s'éloigna pas sans regret du pays où il avait reçu un si bon accueil.

E. Z. MASSICOTTE.

LES POULETS

ON s'est souvent demandé quelle est l'origine du nom de *poulets*, qu'on donne généralement aux billets doux.

Autrefois, en Italie, c'étaient les vendeurs de poulets qui se chargeaient des messages d'amour. Ils cachaient le billet sous l'aile d'une des volailles que la ménagère achetait de confiance.

Ces dames, quand elles échangeaient leurs confidences, disaient :

— J'ai reçu ce matin un bien joli poulet...

— Y a-t-il bien longtemps que vous n'avez eu de poulet, chère amie ?

Et l'on disait aussi en parlant de deux amoureux en pleine lune de miel : — Ils échangent un poulet tous les matins.

ÉTUDE SUR LE XVIIe SIÈCLE DE LOUIS XIV

(*suite*)

ÉLOQUENCE

L'ÉLOQUENCE, au XVIIe siècle, a été le genre littéraire qui a produit le plus de génies ; il est le principal titre de gloire de ce règne brillant. Les noms seuls de Bossuet, de Fénelon, de Bourdaloue, de Mascaron, de Fléchier et de Massillon, dans l'éloquence sacré, de Lemaistre et de Patru, dans le genre judiciaire, suffiraient pour illustrer tout autre règne.

Bossuet naquit à Dijon, en Bourgogne, le 28 septembre de l'année 1627.

De bonne heure, il montra de grandes dispositions pour l'art oratoire ; il était déjà célèbre lorsqu'il gravit pour la première fois les degrés de la chaire.

Dès ses premiers sermons, il se fit une réputation d'homme de génie ; mais ce sont surtout ses *Oraisons funèbres* qui lui attirèrent les plus grands succès.

Tous y admiraient cette sublimité du style, cette force et cette grandeur des pensées, ces sentiments purs et nobles, cette largeur de vues, cette connaissance du cœur humain et des passions de la multitude, cette sagesse toute divine, ces traits de génie qui frappent comme la foudre, ces images brillantes qui rendront ces oraisons immortelles, comme tout ce qui est véritablement beau et bon.

« Suivez de l'œil, dit La Harpe, l'aigle au plus haut des airs ; il vole et ses ailes semblent immobiles ; on croirait que les airs le portent ; c'est l'emblème de l'orateur et du poète dans le genre sublime ; c'est celui de Bossuet. »

Ce génie profond est non moins célèbre comme historien que comme orateur. Son *Discours sur l'histoire universelle* est un véritable monument ; là surtout, on remarque une science très approfondie de la politique, une profondeur étonnante de pensées, un style sublime et grand comme celui qui le dictait.

Chateaubriand, parlant de cet ouvrage immortel, s'écrie :

« Quelle revue il fait de la terre ! Il est en mille lieux à la fois. Patriarche sous le palmier de Japhet, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome · il change de temps et de place à son gré. Il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et Grecs et Gentils au tombeau, il meurt enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations. Marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la foudre et les débris du genre humain. »

François de Salignac-Fénelon naquit d'une très ancienne famille du Périgord, en 1651.

On lui donna, de très bonne heure, des précepteurs chrétiens et savants ; ses goûts le portèrent vers l'état ecclésiastique et il devint dans la suite archevêque de Cambrai.

Le caractère de Fénelon, c'était la douceur même ; aussi ses écrits portent-ils tous l'empreinte de cette vertu.

Le premier ouvrage qu'il fit paraître fut un *Traité sur l'existence de Dieu*, livre inimitable qui plaça Fénelon au premier rang des philosophes.

Télémaque, que Montesquieu a appelé le livre divin du siècle de Louis XIV est un poème épique en prose, une espèce de continuation de l'*Odyssée* d'Homère.

« Quoique, dit Villemain, la belle antiquité ait été moissonnée toute entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de création dans l'imitation des beautés étrangères inimitables avant et après Fénelon. »

On remarque dans ce chef-d'œuvre par excellence une grande richesse de style, une harmonie douce et toujours belle, une chaleur de pensées, une poésie des plus entraînantes, des accents les plus vrais et les plus purs.

Les sermons de Fénelon ne sont point passé pour la plus grande partie du moins aux mains de la postérité. Humble en toutes choses, il préféra instruire ses ouailles avec simplicité. Deux ou trois de ses discours ont suffit pour lui donner le titre d'orateur, et le placer aux côtés du grand Bossuet.

« Si le génie, dit Lamartine, avait un sexe, on dirait que Fénelon a eu l'imagination d'une femme pour rêver le ciel et l'âme d'une femme pour aimer la terre. Quand on prononce son nom ou quand on ouvre son livre, chacun croit voir sa figure ; on croit entendre la voix d'un ami. Y a-t-il une gloire qui surpasse en élévation et en solidité tant d'amour ? »

Une figure non moins noble, non moins sympathique est vraiment celle de J. B. Massillon.

Cet orateur célèbre naquit en 1663. Jeune encore, il prêcha devant l'élite de la société parisienne et remporta un incroyable succès. La cour brillante de Louis XIV l'adopta comme son favori et l'applaudit à outrance.

Il donna la station du carême devant le roi et ses nobles et devint dans la suite le précepteur du Dauphin.

Massillon est le Cicéron de la France ; il n'a pas la force et la véhémence d'un Démosthènes, mais possède au plus haut degré cette élégance, cette facilité, cette éloquence persuasive et entraînante de l'auteur des *Catilinaires*.

Il cherche à convaincre l'esprit en touchant d'abord le cœur et pour y arriver, il prend tous les moyens possibles, noble langage, grandes et majestueuses images, pensées neuves et hardies, une éloquence à laquelle rien ne résiste. Massillon électrisait ses auditeurs ; on connaît l'impression profonde qu'il fit sur l'assemblée dans son discours sur le « *Petit nombre des élus* »

Son « *Petit carême* » est un recueil de sermons dont chacun est un véritable chef-d'œuvre ; aussi est-il devenu un ouvrage éminemment classique.

« J. B. Massillon, dit d'Alembert, excelle dans cette partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir et qui la pénètre sans la déchirer. »

On a de lui un grand nombre de conférences, d'oraisons funèbres qui possèdent toutes les mêmes qualités.

Après ces trois grands noms au-dessus desquels il n'y a rien, dans l'éloquence sacré du XVIIe siècle, Bourdaloue vient en premier lieu. Cet illustre jésuite, né en 1632, fut un véritable Démosthènes ; une force de logique foudroyante, un raisonnement serré, un style naturel et concis, l'éclat des pensées, tout chez lui vous subjugue ; il n'a point cette imagination d'idées, cette poésie d'images qui charment l'esprit, il cherche plutôt à convaincre par la multitude des preuves et la force des raisonnements.

« Massillon, dit la Harpe, vaut mieux pour les gens du monde et Bourdaloue pour les chrétiens. L'un attirera le mondain à la religion par tout ce qu'elle a de douceur et de charme ; l'autre éclairera et affermira le chrétien dans sa foi par tout ce qu'elle a de plus haut en conception et de plus fort en appuis. »

Fléchier, né en 1662 et mort en 1710, eût peut-être plus de réputation dans son temps qu'il n'en a aujourd'hui. Certes il possède des qualités littéraires bien précieuses, noblesse des pensées, variété et richesse de style, une phrase toujours correcte et habilement placé mais on sent chez lui un manque d'imagination, une absence presque complète de force et de sublimité, une éloquence qui ne coule pas de source comme celle d'un Massillon ou d'un Bossuet.

« Fléchier, dit Thomas, possède bien plus l'art et le mécanisme de l'éloquence qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais, il n'a aucun de ces mouvements qui annoncent que l'orateur s'oublie et prend parti de ce qu'il raconte : son défaut est de toujours écrire et de ne jamais parler. Cependant, son *Oraison funèbre de Turenne* eût un véritable succès et fit même pleurer le grand roi.

Mascaron, né en 1634, a précédé Bossuet ; nous avons peu de sermons de lui, cependant, il n'est guère inférieur à Fléchier.

Il parcourut les provinces et par la persuasion et la force de son éloquence, il convertit des milliers d'hérétiques à la religion catholique.

« Mascaron, dit Thomas, est né avec plus de génie que de goût, plus d'esprit encore que de goût. Quelquefois son âme s'élève mais soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées... Son plus grand mérite est d'avoir eu la connaissance des hommes. »

La France religieuse du XVIIe siècle illustrée par de semblables génies, sera difficilement surpassée comme fille aînée de l'Eglise. Elle donna ainsi au monde la preuve la plus éclatante de son amour pour la religion du Christ.

L'Europe entière, admirant cette réunion brillante de génies tressaillit aux accents sublimes d'un Bossuet et trembla à la parole foudroyante d'un Bourdaloue.

L'éloquence judiciaire fut moins féconde que l'éloquence sacrée ; cependant on remarque en première ligne Lemaistre, Patru et Pillison, défenseur éloquent de Fouquet ; ceux-ci ont eu le rare mérite de faire disparaître la ridicule érudition employée dans les plaidoyers jusqu'au siècle de Louis XIV. Jean Racine lui-même avait flagellé dans sa charmante comédie *des Plaideurs*, ces sots avocats qui croyaient savoir tout, connaître tout, quand de fait ils ne connaissaient rien.

Patru, entré à l'Académie Française en 1640, introduisit dans cette assemblée auguste les discours de remerciements, en usage depuis ce temps. Il fut aussi un critique distingué et un bon grammairien. Boileau l'estimait beaucoup tant à cause de ses inestimables qualités d'homme que de la sûreté, de la vérité de ses jugements.

ÉCRIVAINS ÉPISTOLAIRES

La littérature française de ce siècle mémorable compte encore deux noms, écrits en lettres d'or sur les pages du livre sacré de l'immortalité ; ces deux génies ne furent ni des orateurs, ni des poètes, ni des dramaturges, ni des philosophes, ni des savants, ni des artistes, ils furent tout cela en ensemble, parce que le genre qu'il pratiquèrent avec une étontante facilité rassemble en lui les arts et les sciences connus des humains.

Le style épistolaire n'a pas, chez les anciens et chez les modernes, de noms plus célèbres et plus grands que ceux de Mad. de Sévigné et de Mad. de Maintenon.

La première a de nos jours une réputation plus répandue que celle de la seconde, parce qu'elle est dans ses *Lettres* inimitables la femme du grand monde racontant avec esprit et délicatesse une multitude d'anecdotes sur la cour du roi et sur les faits et gestes de marquis et marquises, de ducs et duchesses.

Cette femme célèbre naquit en 1626, d'une très ancienne famille qui comptait parmi ses illustrations le nom vénérable de Ste-Jeanne de Chantal.

Mariée à un des plus grands seigneurs de la cour de France elle y brilla et par sa beauté et par son esprit.

Son époux bien-aimé mourut à la fleur de l'âge, dans toute la force de la vie. Autant pour se distraire que pour contenter son esprit, Mad. de Sévigné écrivit à sa fille, Mad. de Simiane, ces *Lettres* au-dessus de toute louange ; dont chacune est un véritable chef-d'œuvre de genre épistolaire. Ce qui a fait la célébrité de ces lettres, c'est ce naturel charmant qui fait croire au lecteur que tous bons mots, traits d'esprit, appréciations fines ou railleuses, descriptions courtes et vraies, enjouement, délicatesse des sentiments, style élégant et varié, naïveté gracieuse, coule de source et paraît n'avoir coûté aucun effort à l'auteur ; c'est là qu'est tout le charme d'une lettre, car elle doit être écrite comme l'on parle, c'est-à-dire sans aucun travail apparent, passant d'un sujet à un autre.

On ne se fatigue point à la lecture des lettres de Mad. de Sévigné et quand on les a lues, on voudrait les relire encore.

« Pour tromper l'ennui de l'absence, dit Vallery-Radot, elle écrit à sa fille tout ce qu'elle a au fond du cœur, tout ce qui lui vient à la tête, ce qu'elle a fait, ce qu'elle veut faire, ce qu'elle voit, ce qu'elle apprend, les nouvelles de la cour, de la ville, de la Bretagne, de l'armée, les plus graves, les plus frivoles, la disgrâce d'un favori, un procès célèbre, la forme d'une robe, un incendie, la mort d'un héros, la description d'une coiffure, une représentation d'*Esther* à Saint-Cyr, une naissance, une mort, un bon mot qui court, des réflexions sur ses lectures, enfin les choses les plus diverses, dans l'ordre où plutôt dans le désordre où elles se présentent, contées gaiement ou tristement, selon le sujet ou

l'humeur, mais sans cesse et partout mêlées des témoignagnes les plus vifs, les plus délicats, les plus ardents, les plus touchants d'une inépuisable tendresse : et tout cela jeté au courant de la plume, avec un naturel, un abandon, un cœur, un esprit, une imagination, un bonheur d'expression et une variété de tous dont rien ne peut donner l'idée. »

Mad. de Maintenon, né de la célèbre famille des d'Aubigné en 1635, avait épousé à l'âge de 16 ans le poète Scarron, l'auteur du Roman Comique.

Veuve à vingt-cinq ans, elle se trouva dans la plus grande misère et obligé de demander quelques ressources à la cour de France où elle était aimée et respectée.

Ayant obtenu deux mille livres de rentes elle vécut ainsi dans la retraite, formant son esprit par la lecture assidue des chefs-d'œuvres. Mad. de Montespan, maîtresse de Louis XIV, la nomma gouvernante du jeune duc de Maine. Belle et spirituelle, elle plut beaucoup au roi qui la nomma marquise de Maintenon, du nom d'une terre qu'elle avait acheté.

Quelques années après, Mad. de Montespan mourut ; alors Louis XIV, sentant qu'il avait besoin d'une personne pieuse et d'un esprit solide, épousa secrètement devant l'archevêque de Paris, cette dame de Maintenon qui avait toutes les qualités nécessaires pour faire une reine vraiment chrétienne.

Cependant, par modestie, elle ne porta jamais ce nom de reine auquel elle avait amplement droit. Elle se consacra uniquement à l'éducation des jeunes filles nobles de la France et créa pour elles la célèbre maison de Saint-Cyr. C'est la qu'*Athalie* et *Esther* furent représentés pour la première fois devant le roi et quelques seigneurs.

Mad. de Maintenon écrivit pour ses élèves des lettres instructives où elle donna les règles d'une éducation chrétienne. Son style est plein de finesse et de délicatesse ; ses pensées justes et vraies, ses principes en matière d'éducation excellents et selon les doctrines de l'Eglise ; sa phrase est brève et correcte, ses expressions pures et bien choisies. Napoléon préférait de beaucoup Mad. de Maintenon à Mad. de Sévigné parce qu'il trouvait dans celle-ci plus de gravité ; il considérait ses *Lettres sur l'éducation* comme de véritables chefs-d'œuvre de sagesse et de raison.

« Mad. de Maintenon, dit Gréard, est un écrivain de race. Sa langue est souvent pleine et savoureuse comme celle de Molière, subtile et délicate comme celle de Fénelon... L'exactitude et la finesse de sens littéraire, jointes à la sûreté et à la profondeur du sens moral, impriment à tout ce qu'elle a écrit sur l'éducation un caractère particulier d'efficacité pénétrante. »

(*à suivre*) Paul DURAND.

Le Sténographe Canadien, directeur, J. de LaRochelle, boîte 1587, Montréal. Sommaire du dernier numéro : Une parole de Dieu, par A. Ellivedpac — Tout est bien qui finit bien... — La sténographie au Canada — Concours — Pour le concours de Fribourg — Dans l'alcôve sombre, par Victor Hugo — Une étrange histoire — Le téléphone — Jeu d'esprit — Cicéron et la sténographie, par Henri Dupont.

CE QUE J'AIME

HOMMAGE À MA MÈRE

J'aime à voir au front de la nuit
Scintiller la timide étoile
J'aime à voir aussi l'humble voile
Glisser sur l'onde qui la fuit.

J'aime la ravissante fleur
Que berce l'aile de la brise
J'aime le parfum dont se grise
L'insecte à la riche couleur.

J'aime le charmant papillon
Fatigué de sa course folle
J'aime une feuille qui s'envole
Et vient mourir sur le gazon.

J'aime une larme, un souvenir
D'un rêve tout chargé de flamme
J'aime un soupir, écho de l'âme
Quand sur la lèvre, il vient mourir.

J'aime un grand front plein de candeur.
J'aime un regard mélancolique,
J'aime un sourire sympathique
Qui nous charme par sa douceur.

Mère, tout cela rend heureux.
Mais ce que j'aime davantage
C'est la bonté, sublime image
Qui se reflète dans tes yeux.

Ste-Cunégonde. ATTALA.

PETITES NOTES

Nous accusons réception de deux magnifiques brochures intitulées : « Réponse de l'Hon. Honoré Mercier au pamphlet de l'Association des « Equal Rights » et « La vérité sur la question de l'octroi des licences. » Nous les avons parcouru avec beaucoup de plaisir. — Nos remerciements à qui de droit.

Nouveau collaborateur. — Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que sous le pseudonyme de Charles Ameau, un des premiers écrivains du Canada va collaborer à ce journal.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner les quelques fautes d'impressions qui se sont glissées dans les premières pages. Elles sont dues à la précipitation avec laquelle nous avons fait la mise en page.

V. G.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 21

Je lui racontai mon temps d'esclavage, mon évasion et les derniers moments d'Angeline et d'Attenousse aussi brièvement que possible.

On ne saurait voir une douleur plus réelle et des larmes plus sincères que celles qu'il versa en entendant ce récit. Sa rage contre Paulo était indicible. « Et moi, disait-il en m'interrompant à chaque instant, moi qui les ai tenus tous trois aujourd'hui au bout de ma carabine. Ah ! si j'avais su, si j'avais su... mais les misérables ne perdent rien pour attendre. »

Attenousse avait été pour lui un ami et un protecteur.

Il me raconta ensuite qu'il avait surpris une conversation entre les trois bandits, que ses compagnons n'avaient pu comprendre parce qu'ils parlaient dans la langue iroquoise à laquelle ceux-ci étaient étrangers.

Bien qu'il n'eut pu saisir qu'imparfaitement ce qu'ils se disaient, il avait vu qu'il s'agissait d'un projet d'enlèvement ; mais que l'entreprise qu'ils se proposaient devait être entourée de grands périls, car c'est à qui des trois ne l'exécuterait pas. Après avoir longtemps délibéré il fut facile à Baptiste de conclure, par les mots qu'il pouvait entendre quoiqu'ils ne fissent que des phrases décousues qu'ils étaient décidés de mettre leur projet à exécution le plus tôt possible. Ils étaient poussés par l'espoir d'une rançon que le chef paierait pour délivrer son enfant d'adoption.

On peut concevoir l'impression que me fit cette révélation. C'était à n'en pas douter mon Adala qu'ils voulaient me ravir ; peut-être même étaient-ils déjà en marche. Ils avaient néanmoins compté sans leur hôte et, malheureusement pour eux, la partie était trop forte, ils ne devaient pas en recueillir le gain.

Nous concertâmes nos plans de défense, Baptiste et ses deux amis devaient surveiller toutes les démarches des brigands et m'avertir quand ils les verraient tenter quelque chose de suspect. La surveillance de Baptiste méritait considération surtout lorsqu'il était guidé par la reconnaissance comme dans cette occasion ; ses compagnons par amitié pour lui s'étaient liés de tout cœur à moi et me juraient fidélité. Ils étaient guidés par l'esprit des aventures d'abord, puis par le courage que met tout honnête homme à prévenir un crime et en prévenir ceux qui devaient en être les auteurs. C'était pour eux un stimulant plus que suffisant.

Comptant donc sur ces auxiliaires, je pris le chemin de ma demeure bien décidé à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour défendre mes protégées.

En arrivant dans le village, j'informai les habitants que j'étais sur les traces de ceux qui avaient jeté la consternation parmi eux. Je leur fit connaître la tentative qu'ils devaient faire pour enlever Adala. Il n'y eut qu'un cri d'indignation parmi ces braves gens ; tous s'offrirent de me prêter main forte et nous nous séparâmes après avoir convenu de faire

bonne garde et de donner l'éveil dans le cas où un des trois misérables serait aperçu rôdant dans les environs.

Quinze jours se passèrent dans une parfaite tranquillité et sans que j'eusse de renseignements sur mes nouveaux alliés. Je connaissais trop la perspicacité et le dévouement de Baptiste pour douter un instant qu'il ne remplit scrupuleusement le rôle important que je lui avait confié.

Cependant ce calme apparent était bien loin de me faire prendre le change. J'étais trop au fait des habitudes sauvages pour ne pas voir dans ce repos une ruse afin de mieux nous surprendre plus tard, aussi avais-je pris mes précautions en conséquence.

Enfin le soir de la vingtième journée, j'étais assis sur le seuil de la porte lorsque le cri du merle siffleur se fit entendre ; c'était le signal convenu. Je tressaillis involontairement. J'ordonnai à la vieille de fermer les contrevents, de barricader les portes et de n'ouvrir qu'à ma voix ; puis je me dirigeai précipitamment vers l'endroit d'où était parti le cri. Je ne m'étais pas trompé, ce signal venait d'un des compagnons de Baptiste. C'était le Gascon qu'il m'expédiait. Il m'informa que les trois bandits s'étaient occupé de chasse et de pêche, ils avaient fumé les viandes et les poissons comme s'ils se fussent préparés à un long voyage. Ils avaient de plus confectionné un léger canot d'écorce sur la rivière St-Jean et avaient déposé des provisions de distance en distance en descendant vers le village de Ste-Anne. Baptiste me faisait dire de plus qu'ils avaient préparé une hotte dont la destination était évidente. Il était d'opinion que cette nuit même, ils frapperaient le coup décisif puisqu'ils n'étaient qu'à deux lieues à peine des habitations. Je devais donc me tenir sur mes gardes pendant qu'eux-mêmes ne seraient pas loin.

Je fis prévenir six des hommes les plus déterminés et intelligents de mon voisinage et les disposai de manière que leur présence fut parfaitement dissimulée. D'après mes instructions, ils ne devaient tirer qu'au premier commandement.

J'oubliai par malheur de faire la même recommandation au Gascon éloigné d'environ trois cents verges de la maison où je m'étais embusqué.

XVIII. — TENTATIVE ET ATTAQUE

Une nuit des plus sombres enveloppa bientôt la demeure et tous les alentours. Un silence parfait régnait dans toute la campagne. Le temps était à l'orage ; parfois un éclair illuminait la nue et venait en serpentant se perdre dans un endroit désert : Le tonnerre grondait dans le lointain et ses roulements nous arrivaient comme les détonations de mèches de canons.

Vers onze heuses, le craquement d'une branche comme si elle eut été brisée sous les pas d'un homme retentit à mon oreille.

Deux carabines bien chargées étaient auprès de moi ; j'en saisis une et me tins prêt à tout événement. Je m'assurai aussi que mon couteau jouait parfaitement dans sa gaîne.

Mon œil bien qu'exercé à l'obscurité dans les chasses à l'affût que je faisais la nuit, ne pouvait cependant percer les ténèbres qui m'environnaient.

Heureusement qu'un éclair brilla un instant. Il disparut très vite mais néanmoins j'eus le temps de remarquer une touffe d'arbrisseaux qui se trouvait à trois arpents à peu près de la maison et qui n'y était certainement pas lorsque j'avais fait l'inspection des lieux.

Dix minutes après, un nouvel éclair apparut au firmament.

J'avais toujours l'œil fixé vers l'endroit où je venais de voir le buisson. Pendant ce laps de temps, il s'était considérablement rapproché. Il ne devait pas être à plus de vingt pieds du Gascon. Instruit par Baptiste des ruses des indiens, ce dernier n'ignorait pas qu'il y avait embûche et que l'ennemi s'avançait. En même temps, son chien qu'il ne retenait qu'avec peine réussit à s'échapper s'élança dans la direction du buisson en poussant d'affreux hurlements.

A peine y fut-il arrivé que ses furieux aboiements se changèrent en cris plaintifs. Le bouillant Gascon n'y put tenir plus longtemps. En deux bonds, il fut à l'endroit où les bandits abrités par le buisson s'avançaient vers ma demeure. Une détonation se fit entendre, un blasphème affreux y répondit et le craquement de branches qu'on ne cherchait plus à dissimuler nous avertit que quelqu'un s'échappait.

Pendant ce temps le Français faisait un bruit d'enfer. Les *sandédioux*, les *cadédis*, je te tiens *couquin*, étaient monté au plus fort diapason.

Des torches que nous avions préparées furent allumées et nous accourûmes. Le compagnon de Paulo avait rendu l'âme, la balle lui avait traversé le cœur. Le blasphème avait été son dernier adieu à la terre.

Quant au Gascon en apercevant son chien qui perdait son sang par une large blessure à la poitrine il se mit à l'embrasser pleurant et lui prodiguant les épithètes les plus tendres tandis que les *couchons*, les *voleurs*, les *canailles*, lui sortaient de la bouche par torrents à l'adresse de l'homme mort.

Sur ces entrefaites, Baptiste arriva avec le Normand et les villageois. Tous avaient fait feu mais sans effet pensaient-ils.

Le cadavre du brigand fut identifié par les chasseurs comme celui d'un des compagnons de Paulo. Sa figure était hideuse. Une hotte qui devait servir à transporter Adala était auprès de lui.

Cependant ce dernier acte d'audace avait mis le comble à la terreur des habitants. Eveillés par nos coups de feu tous étaient accourus pour nous secourir; les uns armés de haches, les autres de fourches, etc., etc., tant on craignait que nous eussions affaire à une bande plus considérable. On n'avait laissé aux maisons que le nombre d'hommes nécessaires en cas d'attaque.

Nous décidâmes de suite de faire une nouvelle battue. Au point du jour le lendemain, nous devions nous mettre en marche pour fouiller avec le plus grand soin les bois d'alentour. Nous espérions qu'un des malfaiteurs, peut-être tous les deux, auraient pu être atteints par les balles et auraient été dans l'impossibilité de fuir bien loin.

Une semaine de recherches minutieuses et dont le cercle était chaque jour agrandi ne put nous faire découvrir d'autre trace qu'une ou deux gouttes de sang dans un fourré où bien probablement Paulo et *compagnie* s'étaient arrêtés.

Ces démarches infructueuses mettaient Baptiste au désespoir a cause

de l'intérêt extraordinaire qu'il portait à l'enfant d'Angeline et d'Attenousse.

Le Gascon de son côté était inconsolable de la perte de son chien : il n'en parlait qu'en jurant comme un païen. Il aurait voulu être le diable en personne pour faire griller le *couquin*, tant il redoutait la reconnaissance de sa Majesté Fourchue en faveur d'un misérable qui l'avait toujours si bien servi de son vivant.

Le Normand lui accusait piteusement son peu de chance de ce qu'il était né un vendredi et sous une mauvaise étoile.

Cependant j'étais dévoré d'inquiétude. Je connaissais trop bien la scélératesse de Paulo, son caractère haineux et vindicatif pour ne pas être assuré que tôt ou tard, il tenterait une revanche éclatante.

Je n'osais donc plus m'éloigner de la maison et laisser Adala d'un seul pas. Je la conduisais par la main dans mes courses journalières. Si je sortais en voiture, je la faisais asseoir à côté de moi. La nuit, son petit lit était placé tout près du mien. Je passais des heures entières à la regarder dormir essayant à deviner chacune de ses pensées. Quand je voyais ses lèvres roses s'agiter et laisser échapper un sourire je me demandais si elle ne causait en songe avec sa mère ou avec les anges ses petits frères. J'ajustais ses couvertures de crainte qu'elle ne prit du froid et doucement bien doucement, j'embrassais son couvre-pieds pour ne pas l'éveiller par le contact de ma bouche.

Elle avait à peine plus de quatre ans et j'admirais avec quelle rapidité son intelligence se développait. Tous ceux qui la connaissaient étaient aussi surpris de son étonnante précocité. Sa grand'mère et une bonne vigoureuse servante que j'avais engagée, l'aimaient presqu'autant que moi.

L'hiver qui suivit se passa dans une parfaite tranquillité. On n'avait pas entendu parler de Paulo ni de son complice, les vols et les rapines avaient cessé.

Tout le monde se félicitait de l'idée qu'ils étaient pour toujours disparus, seul probablement je n'ajoutais pas foi à cette croyance devenue générale.

Toutefois, une chose me rassurait, c'est que si je n'entendais rien dire de Baptiste et de ses braves compagnons, j'étais certain qu'ils surveillaient notre homme de près et feraient tout en leur pouvoir pour détourner les projets malicieux que le traître et son complice tenteraient contre moi ou plutôt contre Adala. Ce à quoi mes associés et surtout Baptiste tenaient le plus, c'était de les prendre tous les deux vivants ; peut-être auraient-ils recruté quelques autres sauvages et ils jouissaient d'avance du plaisir de les livrer à la justice. Baptiste était rusé, mais il avait affaire à forte partie : Paulo de son côté ne manquait pas de finesse. Son intelligence naturelle, l'instinct de la conservation l'avertissaient qu'il était poursuivi. Aussi, comme je l'appris plus tard faillait-il faire de rudes marches pour ne pas perdre sa piste. La route qu'ils suivaient était toujours directe et tendait évidemment à un but... mais n'anticipons pas sur les événements.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE

1ER JUILLET 1890

UNE CHANSON COMIQUE

Il y a quelques années, je fis un voyage dans le comté de Prescott, Ont., presqu'entièrement peuplé de Canadiens-Français. Comme je n'étais pas allé là-bas pour m'ennuyer, j'étais de toutes les veillées. Je recueillis bon nombre de contes et de chansons que j'ai publiés ici et là. Une des plus originales étant celle-ci, je l'ai conservée pour le Recueil Littéraire, qui m'est un bon ami.

Cette chanson rendue par le loustic de l'endroit a désopilé bien des rates, ce dont il vous sera impossible de juger, n'ayant pas vu le chanteur, car il avait une mimique irrésistible. Cependant, lisez la comme une curiosité.

Quand j'ai parti de t'chez nous,
Mon pèr' m'a donné cinq sous
C'était tout' mon héritage
Mon salaire et tout' mes gages
Y m'a dit mon bon p'tit Pierre
Tu feras de bonnes affaires
Cherche toi-t-une compagne
Et vient vivre sur la montagne.

(*Parlé*) C'était ben drôle, pour moé, chercher à m'marier ! J'étais ni beau comme un âne ni fin comme un r'nard, mé tout d'même y fallait trouver. J'mis mes beaux p'tits souliers de bouleaux, mon gilet d'toile crute, ma veste de frappé blanc, mes p'tites culottes d'étoffe et pis me v'la parti. Que j'avais ti don l'air faraud ! La première maison que j'rencontre, j'frappe à la porte. Bing ! Bang ! Boum ! — Bonjour madame, c'est ti icite qui aurait des filles à marier pour toujours... — Oh oui, m'sieu, entrez on va les faire descendre : Catherine, Thérèse, Suzette, descendez y'a un m'sieu qu'à affaire à vous parler... J'entendais pif ! paf ! pif ! paf ! J'me dis c'est pourtant eux qu'y descendent là. J'avais l'cœur comme anne pataque d'in sabot, ça m'battait comme un tic tac d'horloge. La première que j'voé j'y dis : Bonjour mam'selle, ça vous plairait ti d'vous marier avec moé pour toujours. Ben la v'la si surpris du c'compliment qu'la v'la parti au galop franc, les deux autres par derrière. Bon me v'la ben planté. Faut pourtant que j'charche ailleurs. J'ai pas choisi. J'ai pris Jacoline Margoulette. C'était pas la plus fine, mé c't'égal, on s'prom'nait bras d'sus bras d'sous, parsonne n'avait rien à nous dire, on était pour s'marier pour toujours. On va trouver l'curé qui nous crie pendant trois fois à l'église paroissiale. Enfin on s'est marier.

On avait ben du monde à nos noces. Y avait Jacques Margoulette, Jean Baptiste Thérien, Michel Poulet, trois baroittées d'enfants, ma femm' pis moé. Après la noce on s'en r'tourna chez nous. En nous en allant on voyait des canards qui s'baignaient dans la terr' glaise et José mon frère qui m'crie du haut d'la montagne : Chante don d'ton mieux.

J'ai choisi bell' Jacoline
J'en ai fait aussi ma femme,
J'y fondrai des p'tites tirines
Quand nous s'rons sur la montagne,

Aussi des p'tites cuillers
Pour y boire de l'eau claire
En même temps d's'écuelles de bois
Pour manger d'la soupe aux pois.

(*Parlé*) Aussitôt arrivé, aussitôt à la besogne. Nous somm' bâtis anne belle p'tite maison en branches d'épinettes rouges, douze pieds sur onze. C'était pas grand, mais c't'égal.

On avait un beau p'tit ménage
D'la vaisselle à notre usage
Un bon vieux lit d'harbe Saint Jean
Tout couvert en bouragau.
On faisait nos fricassées
Dans un' vieille cuve défoncée,
On mangeait et on buvait
Après ça on jasait.

(*Parlé*) On parlait du temps passé quand tous les pigeons nous tombaient tout rôtis dans l'bec, on n'avait pas tout ça sur la montagne, hein ! Jacoline. C'te pauvre Jacoline qui pardit la vie sans me l'dire. Elle était allé vivre là-bas avec c'te pauvre grand'mère. Vous aut' mes gars, tâchez pas d'vous faire empailler d'la pareill' façon.

Pour moé j'espère donc me marier
Aussitôt que j'pourrai trouver,
Et vous tous qui m'écoutez
Aux noces vous êtes invités.

Le nom de l'auteur mériterait de passer à la postérité. Aussi je suis peiné de ne pas le savoir. Peut-être le savez-vous ? Alors...

E. Z. Massicotte.

LES CANADIENS EN AFRIQUE

Il y a une dizaine d'années, Paul Soleillet, le voyageur de commerce qui a si souvent parcouru l'Abyssinie, obtint d'un roi du pays la permission de suivre une caravane qui se dirigeait vers l'intérieur du continent. A une certaine distance des bords de la mer, ils rencontrèrent une tribu de nègres très doux et lièrent amitié avec eux. Soleillet remarqua deux hommes qui différaient des autres par des manières d'agir tout à fait civilisées et il leur adressa la parole. A sa grande surprise, ils lui parlèrent français et lui dirent qu'ils étaient du Canada.

— Mais quel diantre de fantaisie avez-vous donc de vivre par ici, demanda-t-il à ces deux coureurs de bois.

— Nous ne faisons que passer : nous choisissons des bêtes féroces pour M. Barnum...!

Charles Ameau.

La Gazette Scolaire, directeur, F. U. Canchon, Doudeville (Seine-Inf.) France. Sommaire du dernier numéro · Machine à écrire en sténographie — Union des Ecoliers sténographes — Gazette littéraire — Causerie photographique — Cours de sténographie supérieure — Concours scolaire — Primes — Jeux et récréations.

ÉTUDE SUR LE XVIIe SIÈCLE DE LOUIS XIV

(*suite*)

HISTOIRE

L'HISTOIRE sous Louis XIV a produit quelques grands noms qui auraient suffi pour immortaliser ce règne ; Bossuet et Fénelon, ces deux illustres génies dont nous avons déjà parlé, furent de profonds historiens, jugeant les choses et les faits sur le côté de la philosophie chrétienne. Après eux, Vertot, Mézeray et le cardinal de Retz furent les plus célèbres.

Le premier, entré d'abord dans l'ordre des Capucins, quitta bientôt le cloître pour l'état ecclésiastique. Vertot était doué d'une imagination des plus brillantes ; cherchant à plaire, il donna à ses ouvrages historiques une forme des plus dramatiques et des plus romanesques ; il a véritablement créé le roman historique, d'une manière peut-être indirecte mais certaine. Dans aucune de ses œuvres, Vertot ne fait preuve d'un jugement sûr et la philosophie lui est totalement étrangère.

Son *Histoire des révolutions romaines* est sans aucun doute son meilleur ouvrage. On cite encore de lui l'*Histoire des révolutions de Portugal* et l'H*istoire de l'ordre de Malte.*

Mézeray, après avoir cultivé les muses, se livra ensuite avec passion à l'étude de l'histoire. D'un caractère curieux et railleur, il prit plaisir à rire des actions des rois et des princes de son siècle ; imbu d'idées républicaines, il parla avec amour de cette liberté imaginaire que la nation française ne devait réellement posséder qu'un siècle plus tard, au prix du sang. Son H*istoire de France*, malgré de grands défauts, a des beautés incomparables qui ont fait de Mézeray, l'historien le plus célèbre de France après Bossuet et Voltaire.

Jean François-Paul de Gondi, cardinal de Retz, l'homme le plus intriguant de la cour de France, se mêla activement, quoique prêtre, aux troubles de la Fronde ; moitié républicain, moitié royaliste, il sut s'attacher et le parti du roi et le parti du peuple.

Le cardinal de Retz a donné dans ses fameux *Mémoires* la relation fidèle des faits dont il fut le témoin, il excelle, dans ces notes admirables, à tracer d'un seul coup de pinceau tout un caractère, tout un portrait. « Ses *Mémoires*, dit le président Hénault, sont très agréables à lire. »

Nous avons, le plus brièvement possible, donné quelques notes biographiques et littéraires sur les principaux génies qui ont illustré les lettres françaises au XVIIe siècle. Chacun de ces écrivains et orateurs célèbres nécessiterait tout un volume pour le bien juger, examiner sous toutes ses faces ses ouvrages les plus remarquables ; nous n'avons voulu que réunir quelques appréciations qui suffiront peut-être pour donner une certaine idée de la littérature française dans ce siècle de bon goût.

Pour clore ces notes, il est de notre devoir de nommer les écrivains secondaires dont quelques-uns ont produit de véritables chefs-d'œuvres.

Arnauld, dans son livre *De la fréquente communion*, Nicole, dans

son *Traité de la perpétuité de la foi*, se montrèrent de zélés partisans du jansénisme.

Après les noms de Mad. de Sévigné et de Mad. de Maintenon, nous remarquons celui de Mad. de Simiane.

Parmi les auteurs dramatiques, on admire encore avec raison les ouvrages de Scarron, Puget de la Serre et Rotrou.

Thomas Corneille, frère du grand Corneille, a eu une grande réputation de son temps.

« Il est, dit Voltaire, un homme d'un grand mérite et d'une vaste littérature ; si vous exceptez Racine, auquel il ne faut comparer personne, il était le seul écrivain de son temps, qui fut digne d'être le premier au-dessous de son frère ». Ses meilleures tragédies sont, *Bérénice*, *Timocrate*, *Darius*, *Ariane*.

Le genre de la Fable, a eu après l'inimitable La Fontaine, deux représentants distingués dans Lamothe et Florian. Celui-ci surtout se distingue par de précieuses qualités.

L'éloquence sacrée du XVIIe siècle s'honore des noms de saint Vincent de Paul, cet apôtre de la charité, le père des pauvres, du P. de la Rue et de Cheminais de Montaigu.

La poésie fugitive au XVIIe siècle a produit Maynard et Voiture.

Racan, Legrais, dans l'églogue, Mad. Lafayette, dans les nouvelles littéraires, Mlle de Scudéry, dans les romans, Mad. Deshouillières dans l'*ydylle* ont acquis une réputation des plus enviées.

Ici finissent nos notes sur la littérature française du XVIIe siècle ; la réunion de tant d'écrivains et d'orateurs de génies ont placé le siècle de Louis XIV le premier de tous les siècles du moins de ce côté de la littérature.

(*à suivre*) Paul Durand.

LE CIEL DES TROPIQUES

Ceux qui, comme vous nés sous un ciel pluvieux,
Amis, n'ont pas senti le soleil qui m'éclaire,
Ne se flatteront point d'avoir vu la lumière,
Eussent-ils au zénith ouvert tout grands leurs yeux.

Firmament tropical si clair, si lumineux,
C'est toi qui luis ! Aussi c'est toi que je préfère,
Mes yeux sont éblouis, même sous la paupière,
Par tes reflets nacrés, par ton éclat neigeux.

. . . .

A l'hermine pareil, tu crains toute souillure,
Mais les nuages, loin de ternir ta parure,
Te font de leurs couleurs de splendides atours.

Européens gelés, notre vie est doublée
Puisque dans ces climats — richement constellée
La plus triste des nuits vaut tous vos plus beaux jours...

Edgar La Selve.

PRÈS D'UN BERCEAU

Dans ses fines dentelles roses
Bébé, doucement, dort encor
Rêvant à de futiles choses
Qu'il caresse comme un trésor.
La mère est tout auprès et guette le sourire
Du petit qui bientôt, joyeux, s'éveillera,
Il entr'ouvre les yeux. Quel sera son délire
Quand, sur son cœur aimant, son fils gazouillera !
Comme elle est belle
Et touchante, à la fois, dans ce rôle si doux
Qui nous rappelle
Le temps où nous avions notre mère aussi nous.

Mais, voyez donc, ses deux mains se sont jointes
Et son regard s'est levé vers les cieux.
Hélas ! elle a conçu des craintes
Car l'avenir apparaît à ses yeux —
L'avenir est toujours mystérieux et sombre ! —
La pauvre mère tremble en songeant à celui
De son petit enfant. Elle y voit beaucoup d'ombre
Et bien peu de rayons : Nul bonheur n'est pour lui.
Elle le voit marcher dans le chemin des larmes,
Elle le voit souffrir seul et sans amitié.
Et personne n'est là pour calmer ses alarmes...
Personne à ses côtés dont l'amour, la pitié...
Oh ! mais soudain toute la scène change
L'enfant s'éveille et tend ses petits bras
Angoisse et crainte avec le rêve étrange
Sont déjà loin... plus de peine ici-bas !

Puis la chambre s'emplit de rires
Le baiser succède au baiser.
Moment d'ivresse ! aucuns plaisirs
Ne pourront jamais t'égaler.

Québec, juin 1890. ELISA.

TRAGÉDIE

Avec deux fils jumeaux une mère partait :
Elle allait voyager à travers l'Atlantique.
Dans un coffre profond cette mère emportait
Ses deux marmots. L'histoire est authentique.

Mais bientôt, ballottés de tribord à babord
Par ce sombre Océan qu'anime la colère,
Les enfants se voyaient à deux doigts de la mort,
Souffrant d'un mal affreux nommé *Malle de mère.*

Rémi TREMBLAY.

L'AMANT MACABRE

(CONTE TZIGANE)

Il était une fois une jeune et jolie fille, qui n'avait plus ni père ni mère. Point de frères, point d'amis. Tout le monde était mort.

Elle vivait seule dans une petite maison et personne ne l'y venait voir ; elle non plus n'allait voir personne.

Et voilà qu'un soir, un beau voyageur se présenta à sa porte, l'ouvrit et dit : « Je suis un voyageur ; j'ai été loin de par le monde. Laissez-moi m'arrêter ici, car je ne puis plus continuer ma route.

—Demeurez ! reprit la jeune fille ; je vais vous donner un lit pour reposer votre tête et si vous voulez manger et boire, tout ce que j'ai est à votre disposition. »

Le beau voyageur se coucha et dit : « Oui, je vais dormir et volontiers, car voilà bien longtemps que je n'ai point clos ma paupière. »

Et la jeune femme : « Comment ! il y a si longtemps que tu n'as pas dormi ?—Mon amie, en cent ans, je ne dors qu'une fois ! »

L'hôtesse se mit à rire. « Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Que c'est donc vilain de ta part ! »

Mais le voyageur ne répondit pas, car il dormait déjà. Le matin, quand il se leva, il dit : « Tu es une jeune et jolie femme. Si tu le veux bien, je resterai ici encore une semaine ? »

Elle y consentit, car elle aimait déjà le beau voyageur.

Une nuit qu'ils dormaient tous deux, la jeune femme éveilla le beau garçon et lui dit : « Ecoute, mon chéri, écoute ! j'ai fait un rêve affreux. Tu étais pâle, tu étais blanc comme un spectre ; un char superbe nous emportait tous les deux et de ta lèvre tu faisais sonner un cor immense. Alors les morts se levèrent de leur couche et ils se mirent à ta suite, car tu étais leur roi et portais, comme tel, un superbe manteau.

—« Voilà qui est très malheureux ! » s'écria le beau garçon et il se leva.

« Amie, poursuivit-il, l'heure du départ a sonné. Depuis trop longtemps personne n'est mort dans le monde : il me faut m'en aller, laisse-moi ! »

La femme se mit à pleurer : « Ne me quitte pas, dit-elle d'un ton de prière, reste encore un peu. »

—« Je dois partir ; Dieu te protège. »

Mais la femme sanglotait et lorsqu'il lui tendit la main, elle s'écria : « Ton nom, dis-moi du moins ton nom ?

—Mon nom ! jamais ! L'apprendre tue ! tu me le demanderais en vain. Je ne te dirai pas qui je suis. »

Elle continuait à pleurer et à travers ses larmes :

« Tout, je souffrirai tout, mais dis-moi seulement qui tu es ! »

Alors le voyageur · « Et bien ! partons ensemble ! car je suis la Mort ! »

La jeune femme poussa un cri d'épouvante et tomba glacée sur le sol.

(Traduit par)

Paul Hugounet.

NAUFRAGE !

On voit sur les flots voguer la nacelle
Qui se berce au courant de l'eau,
La mer endormie est toujours cruelle
C'est le couvercle d'un tombeau !

Le ciel est bleu, la brise tiède, la mer limpide et calme.

Une légère nacelle glisse mollement sur l'eau endormie.

Dans la nacelle, un jeune couple chante l'aurore qui naît, le soleil qui se lève, la nature qui s'éveille ; dans les nues des battements d'ailes et des petits cris joyeux : c'est la chanson des mouettes !...

. . . .

Tout-à-coup, un point noir se montre à l'horizon, il s'étend, grossit, s'avance. L'azur du firmament s'efface devant d'épais nuages gris... Le ciel devient sombre, le soleil pâle, la nature triste.

La mer s'agite, le vent souffle, les vagues s'élèvent.

On voit la barque voltiger au milieu d'une mousse blanche, elle ne glisse plus, elle lutte ! On la voit paraître et disparaître aussitôt : elle descend, monte tour à tour !

Les amoureux ne chantent plus, on ne voit plus les hirondelles des flots.

...Soudain, un immense tourbillon s'élève, plein de colère... Le soleil se cache, le ciel est noir !

On n'entend que le sifflement de l'orage et le violent murmure de l'eau. Des éclairs sillonnent les nues, le tonnerre gronde sur l'Océan, le vent crie au-dessus des flots !

Une rumeur désespérée monte, grandit, perce la voix de l'ouragan : Un cri... encore un cri !...

. . . .

La mer est redevenue tranquille, le ciel bleu, le soleil d'or ; les mouettes chantent toujours.

...Mais on ne voit plus voguer la nacelle !
L'abîme a brisé le berceau !
La mer endormie est toujours cruelle :
C'est le couvercle d'un tombeau !

Feuilles Mortes ! Victor Compas.

FEUILLES MORTES ! (1)

Nous accusons réception d'un exemplaire de « Feuilles Mortes ! » splendide volume de prose et de poésie, du à la plume de M. Victor Compas, jeune écrivain de talent.

Ce volume, qui a été édité par l'administration des *Annales Gauloises*, est irréprochable sous le rapport de la typographie.

Un de nos collaborateurs a été chargé d'en faire une critique qui paraîtra dans notre prochain numéro. V. G.

(1) Les *Feuilles Mortes !* sont en vente chez l'auteur à Montcy-St-Pierre (Ardennes) France, ou aux *Annales Gauloises*, 17 rue du Commandeur, Paris. — Prix, 3 francs.

PETITES NOTES

Nous lisons ce qui suit dans un article de M. Chs. M. Ducharme, intitulé : *La littérature canadienne*, et publié dans le *National* du 21 juin :

« Le *Recueil Littéraire* se publie à Sainte-Cunégonde depuis 1889.

« D'un format très modeste il cueille ses reproductions tant au Canada qu'à l'étranger.

« Il a toutefois des articles inédits.

« Ses collaborateurs se recrutent parmi nos plus jeunes littérateurs, ceux qu'on pourrait appeler les écrivains de la onzième heure.

« Voilà pourquoi l'on voit tant de pseudonymes figurer sur ses pages.

« On n'ose pas encore, paraît-il, jeter bas le masque et s'élancer dans l'arène figure découverte.

« Mais cela viendra bientôt et alors le *Recueil Littéraire* qui vient d'augmenter son format, causera peut-être de bonnes surprises aux vieilles revues qui sont vainement en quête de sang nouveau, car comme le dit la chanson :

Petit à petit,
L'oiseau fait son nid.

Nous accusons réception des premiers numéros d'un nouveau journal hebdomadaire : *Le Devoir*, publié a Muskegon, Mich. Ce journal est très bien rédigé et fait honneur à son rédacteur, M. Ed. Rochon. Nos meilleurs souhaits de prospérité.

Les Annales Gauloises, directeur, Henri Bossanne, 17 rue du Commandeur, Paris. Sommaire du dernier numéro : Chronique, par H. Bossanne — Nous verrons, par Chateaubriand — Marc Trapadoux, par Simon Brugal — Le folklore au pays wallon, par A. Desrousseaux — Voix de l'ombre, par Louis Martel — Feuille morte, par V. Compas — Hymne au drapeau, par C. Seux — Le Mirliton. par B... — Une commune sous la révolution, par G. Lefebvre — Causerie littéraire, par F. B... et X... — Outre-mer, par L. Dequillebecq — Théâtre, Les livres, Petit courrier, Divers.

Le Français, éditeur, H. D. Newson, 21 University place, New York. Sommaire du dernier numéro : L'habitude, par Sully Prudhomme — Canada-Jack — Comment on devient un comique, par Coquelin cadet Les inquiétudes paternelles de M. Truchon, par Germain Picard — Alexandre Dumas, par Ferdinand Fabre — L'homme aux lunettes, par Nadar — Pourquoi les femmes ont la tête du diable, par Henri Bouchot — Les grandes fortunes — Le marchand de ciel, par Jean Richepin.

Petit journal d'éducation et d'enseignement, tel est le titre d'une jolie publication mensuelle, destinée aux institutions, aux écoles primaires et aux familles. L'abonnement est *gratuit*, pourvu qu'on prenne pour 4 francs (80 cts) de volumes choisis sur le catalogue dont l'envoi est franco. Demander un numéro spécimen au directeur, 14 rue de la Sorbonne, Paris.

V. G.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 22

XIX. — LA CAVERNE DES FÉES

Ceux qui ont visité Ste-Anne de la Grande Anse n'ont pu s'empêcher de remarquer une montagne allongée de douze à quinze arpents qui se trouve à une petite distance du fleuve. Son dos s'arrondit mollement en se prolongeant ; elle n'est pas très élevée, mais assez pour que, du haut de son sommet, la vue domine le paysage magnifique qui l'environne.

Rien de plus agréable que de contempler son versant nord, boisé d'arbres variés et magnifiques. Des crêtes de rochers qui partent du haut et viennent jusqu'au bas, vous représentent les côtes d'un immense cétacé dont la montagne a d'ailleurs l'apparence. L'une de ces crêtes présente vers le milieu un aspect plus âpre, plus hérissé. Elle a un pic qui domine les beaux arbres bordant les flancs de la montagne. Ce pic est aride et dénudé. Vers la partie ouest, il est coupé perpendiculairement Il forme un contraste saisissant avec les autres bandes de rochers parallèles qui sont à demi cachés par une luxuriante végétation.

Depuis longtemps, les habitants de l'endroit m'assuraient qu'une caverne profonde, creusée dans ce pic, présentait dans son intérieur des dispositions tout à fait extraordinaires. Quelques uns mêmes affirmaient, mais ceux-là, je suppose, n'étaient pas des plus hardis, que souvent des bruits étranges s'y faisaient entendre.

Je décidai un jour d'aller en faire l'examen. Je pris avec moi un de ceux qui l'avait déjà visitée et qui lui prêtait dans son imagination le caractère le plus féérique.

On y parvenait en gravissant une pente très abrupte. De grands arbres répandaient leur ombrage sur l'entrée spacieuse de la caverne. La chambre principale se trouvait éclairée par des fissures de la voûte à travers desquelles filtrait une douce lumière.

Au centre, une énorme pierre carrée à surface unie semblait représenter une table. Cinq ou six pierres échappées de la voûte, étaient disposées autour à la manière de tabourets. A deux pas plus loin une colonne de pierre, toute d'une pièce, s'élevait droite et perçait la voûte. Elle avait la forme des cheminées de nos habitations de campagne.

Cette caverne était divisée en plusieurs compartiments. Deux dans le fond étaient éclairés par les rayons du soleil qui y pénétraient par des ouvertures naturelles. Cette lumière donnait la vie aux petites fleurs qui en tapissaient les parois. Quelques vignes sauvages grimpaient le long des rochers, montaient jusqu'aux interstices et s'échappaient au dehors pour aller demander plus de sève au soleil.

A gauche, se trouvait un alcôve éclairé seulement par l'entrée. Au fond de cet alcôve et à angle droit on voyait un antre obscur, où il y avait un trou profond circulaire s'enfonçant tellement dans la montagne que j'essayai à le sonder avec une perche de dix-huit pieds sans aucun résultat. En approchant mon oreille de l'ouverture, j'entendis comme le bruit d'une forte chute d'eau.

Quelques années plus tard, lorsque je visitai la caverne, avec mon Adala à qui j'en avais parlé, l'intérieur en était complètement changé.

Des tremblements de terre avaient fait tomber une partie de la voûte. Ce n'était plus qu'une ruine de ce que j'avais vu.

Un jour, il y eut grand émoi dans le village. Deux hommes, en longeant le sentier au pied de la montagne, y avaient aperçu des flammes et une fumée qui s'en échappaient. On avait même vu deux ou trois ombres sur le sommet du rocher et ce ne pouvait être des hommes. La frayeur était à son comble.

Des voisins vinrent le soir veiller chez moi, suivant leur habitude et me racontèrent ce qui faisait le sujet de toutes les conversations.

Tous ceux qui fréquentaient ma maison étaient de braves gens doués d'un esprit sain et de la plus grande honnêteté, de plus, d'un courage éprouvé.

Mais ce soir-là parmi eux se trouvait un autre homme qui, depuis trois à quatre jours, sous un prétexte ou sous un autre, venait me faire des visites fréquentes et fort assidues. Il habitait une cabane à quelque distance de chez moi. Elle était situé sur la lisière immédiate des bois et aux pieds de ce qu'on appelait la Montagne Ronde.

Cette montagne est ainsi nommée parce qu'elle ressemble à un pain de sucre dont le sommet aurait été arrondi.

La renommée de cet individu était rien moins que recommandable. Les gens de l'endroit se disaient tout bas qu'il avait incendié plusieurs granges et qu'il ne vivait que de vols. A vrai dire, sa figure ne prévenait pas en sa faveur. Il avait un front bas et fuyant, d'épais sourcils qui se joignaient ensemble et semblaient tirer au cordeau. Ses yeux étaient louches, ternes et sournois. Ils s'illuminaient quelquefois et jetaient alors un éclat fauve. Son nez aquilin se recourbait sur une bouche dont les lèvres étaient tellement minces qu'on les eut dites coupées comme une incision faite dans une feuille de papier. Lorsqu'il parlait, on pouvait voir quelques dents rares mais aiguës comme celle d'un serpent. Les muscles de la machoire inférieure présentaient à son angle un gonflement tel qu'en possède le tigre et tous les animaux féroces.

Ce soir là, il était en belle humeur et nous amusait par le récit d'un événement qui s'était passé chez lui dans la journée : Un fou était entré dans sa maison, y avait fait toutes les perquisitions possibles sous prétexte de chercher une poule qu'il disait avoir été dérobée et qui devait s'y trouver. Il s'était, paraît-il, livré à mille extravagances tout en cherchant cette fameuse poule. Les excentricités du pauvre insensé, telles que le « *louche*, » ainsi nommerai je l'individu, les rapportait, faisaient tordre de rire mes voisins.

Il en était au beau milieu de sa narration, lorsque la porte s'ouvrit. Un mendiant entra. Il se dirigea d'un pas délibéré vers la table, s'assit auprès, puis, tout en regardant l'assistance d'un air hébété, il demanda à manger en frappant du pied.

J'appelai la vieille indienne qui lui apporta de la nourriture. Il mangea avec avidité sans regarder personne. Lorsqu'il fut rassasié, il tira de sa poche une sale bouteille et alla en offrir un coup au louche, son plus proche voisin. Il y mit même beaucoup de persistance en le

regardant fixement. Comme pour la forme seulement, il vint à moi, la bouteille à la main, fit mine de me la présenter et se plaçant de manière que la lumière se refléta sur sa figure, tout en tournant le dos aux autres, il mit un doigt sur sa bouche et me fit un clin d'œil.

Je tressaillis malgré moi ; si je l'avais pu je lui aurais sauté au cou. C'était mon brave ami, mon fidèle Baptiste pour moi seulement, pour les autres c'était le fou dont le louche nous entretenait à son arrivée.

Désappointé et comme insulté de ce que personne ne voulait prendre part à ses libations. il retourna auprès de la table et avala le contenu de sa bouteille. Dix minutes après, il était étendu sur le plancher tout auprès du louche et ronflait profondément.

Par complaisance je lui mis un oreiller sous la tête. Il ouvrit son œil intelligent ; me fit un nouveau clin d'œil en même temps qu'un signe imperceptible aux autres, d'observer le louche.

La conversation de ce dernier continuait intarissable sur le compte du fou.

Je compris que Baptiste nous ménageait quelque surprise. Effectivement pendant que le narrateur en était au plus beau de son récit, l'ivrogne, comme dans le milieu d'un rêve, d'une voix profondément avinée laissa échapper ces paroles : « j'ai vu l'ombre de ceux que j'ai tués, malheur ! »

A ces mots le louche s'arrêta et l'examina, mais le mendiant ronflait déjà. Sa narration continua avec moins d'entrain.

Néanmoins, dix minutes après, de nouveaux souvenirs lui revenant, il recommença à parler et à rapporter encore des actions du fou lorsqu'un nom que celui-ci prononça attira mon attention : « Paulo est mort, c'était mon complice. » A ce nom, le louche, je ne savais pourquoi, fit un soubresaut comme s'il eût été piqué par une vipère. Je le vis pâlir et frissonner imperceptiblement, mais se remettant bientôt, d'un air dégagé, il alla prendre la chandelle sur la table et, tout en s'excusant, il l'approcha du mendiant et le regarda longtemps.

Celui-ci dormait du plus profond sommeil, un peu d'écume lui sortait de la bouche. « Je pensais, dit-il, en posant la lumière à sa place, que le malheureux était malade, j'avais cru l'entendre se plaindre. »

Je remarquai toutefois que dès ce moment, le louche devint taciturne. Bien que l'heure ne fut pas très avancée, il nous souhaita le bonsoir et partit. Peu d'instants après son départ, le mendiant se leva et se traînant après les meubles, le jarret pliant, d'un pas titubant il se dirigea vers la porte que je fus obligé de lui ouvrir tant il n'y voyait rien. A peine était-il dehors qu'on entendit le cri du merle siffleur. Bientôt après, le fou rentra en trébuchant, se recoucha, en peu d'instants ses ronflements sonores recommencèrent.

Mes voisins se retirèrent en nous disant bonne nuit à la vieille mère et à moi. Tout en allant les reconduire, je fermai les contrevents, pendant que ma vieille indienne Aglaousse, éteignait les lumières trop vives. Elle aussi avait reconnu Baptiste, mais moi seul avait pu le remarquer sur sa figure.

Quand je rentrai, une entière transformation s'était faite chez le fou apparent. Il avait ôté sa perruque, fait disparaître une partie de ses haillons ; il causait familièrement avec l'indienne et n'était pas plus

ivre qu'un homme qui n'a bu que de l'eau. C'était aussi ce que contenait la bouteille.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et après quelques informations, Baptiste s'empressa de me dire qu'il n'y avait aucun danger pour Adala du moins pour quelques jours.

Il me raconta le résultat de sa chasse à l'homme.

Depuis au-delà de huit mois qu'ils poursuivaient Paulo et son digne acolyte, il n'y avait eu que ruses et embûches des deux côtés. C'était à qui surprendrait et ne serait pas surpris.

Les deux scélérats avaient pris tous les moyens possibles pour que leurs traces ne fussent pas reconnues. Afin de faire perdre leurs pistes ils avaient souvent monté et redescendu dans le cours des ruisseaux des distances considérables. Aussi les chasseurs eurent-ils bien du mal avant que de pouvoir les retrouver.

Enfin un jour, les sauvages se croyant à l'abri de toute poursuite avaient fait halte dans un endroit écarté pour prendre quelque nourriture, sans même avoir la précaution de dissimuler toute trace de passage.

Les Français et un trappeur canadien qu'ils s'étaient adjoints, reconnaissaient par l'habitude de l'observation la piste d'un homme fut-il sauvage ou blanc.

D'ailleurs Paulo, qui avait perdu le gros doigt du pied gauche, imprimait sur le sol humide des marais une empreinte caractéristique.

Mes amis, en arrivant dans le lieu où le repas avait été pris, reconnurent d'une manière facile et certaine quels étaient ceux qui y avaient séjourné.

Dès ce moment, ils pouvaient les suivre plus aisément, connaissant la direction de leurs pas qu'ils ne prenaient plus même la peine de cacher.

Ils se dirigeaient évidemment vers un campement composé de sept sauvages renégats chassés de leurs tribus pour leur mauvaise conduite.

Il eut été difficile de trouver un homme plus énergique et plus déterminé que Baptiste. Les trois hommes de cœur qui l'accompagnaient étaient aussi braves que rusés. Leur nouvel associé s'appelait Bidoune.

Enfin, après une assez longue marche, ils arrivèrent auprès de ce campement et ils purent se convaincre que Paulo et son ami y étaient installés. Comme ils étaient sans défiance, Baptiste, avec des précautions infinies réussit à s'approcher tout auprès et put saisir quelques mots de leur conversation.

Ils discutaient vivement un projet d'enlèvement analogue au premier. Paulo leur avait fait entrevoir quelle forte rançon le chef paierait pour le rachat de son enfant. Leur plan était tout mûri : A un moment donné, ils devaient se rejoindre chez le louche où des armes étaient déposées. C'est d'après ces renseignements que Baptiste avait cru devoir prendre le prétexte d'une poule perdue pour y faire des perquisitions.

Comme l'enlèvement était plus facile par le fleuve, un canot serait mis dans le voisinage dans lequel on embarquerait l'enfant pendant qu'une bande ferait en sorte d'attirer les poursuivants vers les bois.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE
15 JUILLET 1890

LES IDÉES DU PÈRE ANTOINE

SUR L'AVENIR DU CANADA

Il n'y a pas très longtemps, vivait près de chez moi, le vieillard le plus curieux que j'aie connu. Octogénaire probablement, il était demeuré vert malgré les ans, et possédait encore la plénitude de ses facultés. Doué d'une logique naturelle peu ordinaire, il avait la réputation d'être l'homme aux bons conseils par excellence. Aussi le consultait-on souvent. Ses avis étaient marqués au coin de la sagesse, et ceux qui les suivaient étaient certains de bien faire ; car il avait tant vu, il avait tant retenu, l'expérience l'avait si bien façonné que de suite il débrouillait les choses, indiquait la route à suivre et trouvait la résultante. Possédant avec cela un petit revenu qui le faisait vivre dans l'indépendance, joignant une instruction élémentaire mais solide, il était certainement l'homme le plus connu, le plus charitable, le plus respecté du canton.

Je le connaissais bien le père Antoine et j'allais le voir pour causer avec lui.

Sa conversation émaillée de souvenirs, d'appréciations justes sur les hommes, son éloquence, me semblait la source d'eau vive où le voyageur fatigué se désaltère avec joie.

Un jour, je ne sais pour quelle raison, je lui demandai ce qu'il pensait sur l'avenir du Canada ? S'il croyait que les Canadiens-Français formeraient un jour une nation ?

Le père Antoine me regarda fixement de ses petits yeux gris, puis, ayant allumé sa fameuse pipe d'une phénoménale grosseur, il pétuna gravement durant plusieurs minutes. Si bien qu'il était entouré d'un nuage presqu'opaque de fumée lorsqu'il se décida à répondre :

— Enfant, dit-il, ne va pas croire que ta demande me prenne au dépourvu, non, non ! J'y ai pensé bien souvent, oui bien souvent je me suis creusé la tête, j'ai examiné le pour et le contre ; car tout Canadien qui sent un cœur battre pour son Dieu et sa patrie ne peut pas demeurer indifférent devant ce problème. Il lui faut le résoudre. Or comme tous les autres j'y ai réfléchi, comme tous les autres j'ai vu les causes qui ont assuré notre existence, qui ont empêché notre anglification, et j'en suis venu à cette conclusion : un jour, encore assez éloigné peut-être, nous serons libres, nous aurons notre place au banquet des nations.

Bientôt, l'Amérique du nord ne formera qu'une vaste confédération.

Il en sera probablement ainsi durant cinquante ans au moins, époque à laquelle un travail sourd mais constant opposé à la centralisation du pouvoir, opérera la scission de l'Amérique du nord en cinq confédérations. Celle du sud, de l'ouest, de l'est formés par les Etats-Unis d'aujourd'hui, moins une partie de la Nouvelle Angleterre, deux dans l'Amérique britannique, l'ouest, l'ancienne et l'est. Une période de pas moins de cent ans s'étant écoulée d'aujourd'hui à ce temps, notre population sera alors de 25,000,000. Notre pays sera formé de la province de Québec, d'une partie de la province d'Ontario et des états de la

Nouvelle Angleterre. Tout cela sera Français, tout cela catholique.

De plus, notre langue deviendra insensiblement moins française, jusqu'au jour où elle formera un composé français-anglais.

. . . .

Après ces mots, le vieillard s'appuya la tête dans ses mains et parut se plonger dans une profonde méditation.

La fumée bleuâtre se jouait dans ses longs cheveux blancs, puis s'élevait dans l'air tranquille en prenant des formes fantastiques.

Comme hypnotisé, je restais là, croyant voir quelque chose de mystérieux dans cet être doué de prescience...

Puis je sortis lentement sans le déranger.

E. Z. Massicotte.

ÉTUDE SUR LE XVIIe SIÈCLE DE LOUIS XIV

(*suite*)

II. — BEAUX-ARTS

Les artistes du XVIIe siècle, grands et dans leurs conceptions et dans leurs effets ont étonné et ravi d'admiration les peuples européens ; leurs chefs-d'œuvre sublimes et grandioses sont les échos fidèles de ce que l'antiquité a produit de plus merveilleux et de plus divin. Les architectes, peintres et sculpteurs du règne glorieux de Louis XIV brisant avec ce que le moyen avait de disgracieux et de lourd, donnèrent à l'art une forme plus belle, plus noble et plus réelle.

Androuet du Cerceau, de Brosse, Lemercier, Levau, Claude Perrault, Jules Mansard dans l'architecture, Jacques Sarrazin, Pujet, Girardon dans la sculpture, Lebrun, Poussin et Lesueur dans la peinture, ont acquis une célébrité universelle et feront toujours l'honneur et la gloire de la France.

ARCHITECTURE

L'architecture au XVIe siècle avait subi, comme toutes choses alors, une espèce de révolution, qui, détrônant en partie ce style ogival dont le moyen-âge, ce temps plein de foi, avait donné dans ces imposantes églises gothiques, l'exemple le plus sublime, lui opposa un style nouveau, créé la veille, le *style jésuite.*

Les Pères de la compagnie de Jésus, qui possédaient alors en Europe une grande influence s'opposèrent avec fermeté à la renaissance de l'art antique. Néanmoins, niant les beautés incontestables du gothique, ils fondèrent une espèce d'architecture qui, comme toute idée nouvelle, trouva même parmi les plus habiles architectes de France et d'Italie des admirateurs enthousiastes. Certes, ce style ne manque point de qualités éminemment précieuses, mais il n'atteindra jamais cette majesté, cette poésie, cette grandeur de l'art gothique.

Salomon de Brosse, le partisan le plus zélé et le plus capable du style jésuite, consacra en France cette architecture nouvelle par l'achèvement du portail de Saint-Gervais. Suivant tous les critiques, cette

façade, sans manquer de grandeur, possède des défauts, très visibles, mais il faut remarquer que cette entreprise était des plus difficiles, car Saint-Gervais était de style ogival.

Le chef-d'œuvre principal de ce grand architecte fut le magnifique palais du Luxembourg où il révéla toute la force de son génie. Cette construction élégante et belle dans sa simplicité, savante dans ses détails, fera toujours l'orgueil de Paris.

Jacques Lemercier, qui lui succéda, comme architecte du roi, eût plus de réputation ; possédant au plus haut degré la science architecturale, il s'attira l'admiration de tous ses contemporains par la construction de magnifiques et riches édifices parmi lesquels on remarque le Palais-Cardinal ou Palais-Royal, l'agrandissement des Tuileries et du Louvre et bien d'autres moins importantes.

Levau, qui naquit en 1612 et mourut en 1670, fut un des plus grands génies que produisit l'architecture du XVIIe siècle. Moins savant et moins artiste que Jacques Lemercier, il posséda cependant une plus grande influence. Il donna à l'architecture nouvelle qui tendait à remplacer l'art ogival un aspect plus monumental et plus noble. Il donna les plans des splendides hôtels de Lyonne, de Colbert à Paris, bâtit le château de Vaux, qui est considéré comme son chef-d'œuvre, répara le Palais Mazarin et le Louvre et commença les bâtiments de Versailles.

Colbert, voulant encourager les artistes du royaume, ouvrit un concours pour un projet d'une façade au palais du Louvre.

Un médecin, nommé Claude Perrault, remporta le prix. Cet homme, devenu soudainement l'architecte le plus célèbre de France conçut pour l'édifice en question une colonnade de 176 mètres, considérée comme le chef-d'œuvre de l'architecture moderne.

« La colonnade du Louvre, dit un antique, était l'application la plus heureuse qu'on eût faite des grands principes de l'antiquité. L'enthousiasme qu'elle excita fut immense. On ne connut plus d'autre modèle que la colonnade et les artistes s'en inspirèrent dans toutes les conceptions qui nécessitaient un style pompeux. »

Louis XIV, désirant un palais à lui pour y donner ces fêtes splendides qui ont fait de sa cour la plus brillante de l'Europe. avait choisi Versailles village situé aux portes de Paris et Levau fut son premier architecte.

Celui-ci étant mort avant la terminaison complète de cet immense palais, Jules Hardouin Mansard, protégé de Mad. de Montespan, finit cette majestueuse résidence et fit preuve alors d'un grand génie, mais le monument où il mit toute la force de l'art et la poésie de son âme, fut incontestablement la retraite de Louis XIV à Marly.

Mansard fut un véritable architecte ; artiste de génie et constructeur savant, il sut réunir dans toutes ses constructions ces deux arts qui ne doivent jamais être séparées, parce que l'un complète l'autre d'une manière sensible.

Après la mort du grand roi, « le dernier des rois bâtisseurs », l'architecture tomba. Sacrifiant le beau au joli les architectes du XVIIIe siècle chargèrent les édifices de décorations, fondant ainsi une architecture nouvelle dite de Pompadour, que l'on a surnommée avec raison « style rococo. »

Le premier architecte qui conçut l'idée de ce style à décorations, fut un nommé Borromini, artiste d'Italie.

« C'est a lui, dit un auteur, qu'on doit ces colonnes ventrues, torses, entortillées sur des monceaux de piédestaux, de socles, de plinthes sans motifs ; ces chapiteaux fantasques à volustes à rebours, ces entablements bâtards, interrompus, ondulés à saillies, à rectangles ; ces frontons déplacés, brisés, difformes et même à cornes ; ces balustrades à contre-sens, à facettes et prodiguées jusqu'aux frontons ; ces églises cintrées, sans caractère, à façades en forme de turban ; ces ornements surabondants et de mauvais goût, qui déparent tant d'édifices de ce siècle et dont une foule d'églises et de palais offrent des exemples si multipliés. »

SCULPTURE

La sculpture, née de l'architecture, a le même but sinon la même apparence ; s'attachant spécialement à la forme individuelle, elle imite le corps humain dans ses plus nobles contours, dans ses poses les plus vraies et les plus naturelles. Le sculpteur comme l'architecte doit donner à son ouvrage l'expression sensible de sentiments quelconques, selon la nature et la grandeur du sujet il peut rendre la douceur, la tendresse, l'amour, la terreur, le dédain, la grandeur, la puissance et la sublimité et tout cela, avec une force et une sûreté de ciseau et une poésie des plus frémissantes.

Le siècle de Louis XIV a produit, dans cet art divin, plusieurs génies dont les sublimes ouvrages font de nos jours encore l'admiration de tous. Les sculpteurs de ce temps glorieux furent en même temps des architectes distingués ou au moins, coopèrent ensemble à la construction de ces palais immenses, dus à la munificence du grand roi.

Sarrazin, Pujet, Girardon et bien d'autres donnèrent de véritables chefs-d'œuvre.

Le premier, après avoir étudié à Rome et visité les principales villes de l'Europe travailla sans relâche aux églises de Paris.

On admirait dans ses œuvres une grande originalité et une véritable finesse de ciseau. Son chef-d'œuvre est le groupe célèbre de Romulus et Rémus, situés dans les jardins immenses et somptueux de Versailles.

Girardon, né en 1630, eût plus de réputation que le précédent. Possédant à un très haut degré le génie de son art, ce fameux sculpteur, donna dans l'ornementation des maisons royales, la preuve la plus éclatante de la grandeur de son talent.

Le tombeau du cardinal de Richelieu, à la Sorbonne, est un chef-d'œuvre du genre ; grand et sublime dans son ensemble, il a suffit pour immortaliser son auteur.

Girardon fit encore quelques morceaux de sculpture, justement admirés, pour les bains d'Apollon, de Versailles.

Pujet, le plus remarquable sculpteur du XVIIe siècle, naquit en 1622. Il fut à la fois peintre, sculpteur et architecte. Encore adolescent, il construisit une galerie, montrant ainsi de bonne heure d'heureuses dispositions pour l'architecture ; mais pour des raisons de santé il se livra à la sculpture et partit pour Rome, la patrie des artistes.

Génie brillant et facile, il étonna tout le monde de ses belles pro-

ductions. Mandé à Gênes par le duc de Mantoue, il fit pour ce haut personnage, ce bas-relief de l'Assomption, qui eût alors un grand retentissement, comme ouvrage des plus parfaits.

Cependant ses deux principaux chefs-d'œuvre furent les groupes de Milan de Crotone, de Persée et d'Andromède, qu'on admire dans les galeries du Louvre.

« Ses morceaux de sculpture, dit Feller, pourraient être comparés à ceux de l'antiquité, pour le grand goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées et l'heureuse fécondité de son génie. »

Il mourut en 1695.

(*à suivre*) Paul DURAND.

SOUVENIR DE FÊTE (1)

À UNE AMIE...

CE soir là, vous savez, c'était fête au village,
Nous dansions tous les deux... Vous aviez près du cœur
Une rose nouvelle ornant votre corsage ;
Je l'ai prise et j'écris : Merci pour votre fleur !...

Elle est auprès de moi, je la respire encore...
J'appelle son parfum le parfum des amours...
Et me parlant de vous, la rose de l'aurore
Tendrement me rappelle un de mes plus beaux jours !...

Elle disait tout bas : « Je suis à peine éclose,
« Oh ! ne m'effeuille pas ! Ne me fais pas mourir !
« Et je serai bien plus qu'une modeste rose,
« Car je serai pour toi la fleur d'un souvenir !... »

C'est pourquoi fraîche encore, encore toute blanche.
Je veux la conserver, la conserver longtemps ;
Celle qui la portait était une pervenche,
Elle était le bonheur, elle était le printemps...

Ce soir là, vous savez, c'était fête au village,
Nous dansions tous les deux... Vous aviez près du cœur
Une rose nouvelle ornant votre corsage ;
Je l'ai prise et j'écris : Merci pour votre fleur !...

Victor COMPAS.

(1) Extrait de *Feuilles Mortes !* — Ce volume est en vente chez l'auteur à Montcy-St-Pierre (Ardennes) France, ou aux *Annales Gauloises*, 17 rue du Commandeur, Paris. Prix. 3 francs.

LE CHERCHEUR

À M. E. Z. MASSICOTTE

Il est un homme vaillant et sage qui ne cherche que la vérité, il est un patriote ardent et convaincu qui ne respire qu'amour pour son pays, et dont le plus grand désir est de faire aimer sa patrie, il est un érudit profond et consciencieux, qui cherche, sans cesse, dans les ténèbres des âges l'aurore du jour, de la lumière ; et cet homme, ce patriote, cet érudit n'aspire qu'à la plus grande gloire du pays qui l'a vu naître. Il a un seul drapeau, et ce drapeau patriotique renferme dans ses plis deux mots qui résument toute l'intelligence et tout le patriotisme d'un héros : Pro Patria.

Voilà, en résumé, l'œuvre du chercheur, voilà l'ouvrage et le but de cet homme qui dédaigne richesses et honneurs pour le plaisir de travailler et de découvrir un oasis de vérités au milieu d'un désert d'ignorance et d'oubli. Comment pourrait-on ne pas appeler illustre citoyen et grand patriote celui qui travaille ainsi à l'histoire glorieuse de son pays ?

Ah ! c'est en vain qu'on criera contre ces hommes sublimes, car le cœur qui bat sous leur poitrine est là pour leur rappeler que le ciel leur a donné un noble devoir à accomplir et que la Patrie attend d'eux son histoire intimement liée à sa gloire.

Les peuples de l'antiquité décernaient des palmes et des couronnes à ces hommes illustres qui allumaient d'un feu immortel le flambeau de gloire de leur patrie.

Le génie humain, lui-même, se perd en conjectures dans l'admiration de ces aigles audacieux qui s'élancent dans l'espace immense de la pensée pour percer les nuages, bornes de l'esprit de l'homme et pour s'élever jusqu'au haut de la sphère du Beau et du Vrai. Les chercheurs sont les ouvriers de la pensée, et l'intelligence leur ouvre ses secrets.

On a dit : « Un bon citoyen doit souvent ajouter à tous les sacrifices faits à l'ordre social celui de sa *pensée* même. » Voilà, sans doute, le mobile puissant qui pousse ces âmes patriotiques qu'on nomment : *Chercheurs* à travailler si ardemment pour une cause en apparence si stérile quoiqu'en réalité bien grande et bien sublime !

Comme les anciens nous devrions décerner à ces princes de l'intelligence des palmes et des couronnes, mais à coup sûr la Patrie ne peut oublier ceux de ses enfants qui travaillent avec tant d'ardeur à orner davantage l'immortelle et glorieuse auréole que ses héros ont posée sur son front.

Montréal, juillet 1890. Rodolphe Brunet.

Nous accusons réception de *La Tribune*, journal hebdomadaire de St-Hyacinthe. Directeur-Propriétaire, M. A. Denis ; Rédacteur, M. P. U. Vaillant. Ce journal, qui se compose de huit grandes pages, est très intéressant à lire. L'abonnement n'est que d'une piastre par an.

BIBLIOGRAPHIE

FEUILLES MORTES ! récits, nouvelles, poésies, par VICTOR COMPAS. Paris, "Les Annales Gauloises", 17 rue du Commandeur.

HABITUÉ à parler un français démodé, fourmillant d'archaïsme, n'ayant pas suivi la marche précipitée de nos cousins de France, il nous est difficile d'apprécier à sa juste valeur la littérature tout à fait nouvelle de la vieille France.

Depuis longtemps nous conservons notre admiration pour les classiques, et si nous nous permettons quelques fois la lecture de Hugo, Lamartine, Musset, c'est pour revenir bientôt à Racine ; si nous jetons un coup d'œil sur Daudet, Bourget, Halévy, Theuriet, c'est pour reprendre Chateaubriand.

Aussi en sommes nous aujourd'hui à regarder comme des blasphémateurs, des profanes, les jeunes de l'ancienne mère patrie qui veulent nous donner la quintessence de la décadence ou nous montrer la nature dans son côté sombre, sous prétexte de réalité.

C'est pourquoi mon charmant confrère Victor Compas me pardonnera si je fais quelques réserves en parlant de ses *Feuilles Mortes !* volume de prose et poésie où l'auteur semble, à dessein, avoir réuni des notes harmonieuses et quelques notes discordantes, afin de faire mieux goûter les premières.

Les notes harmonieuses sont la plupart dans ses poésies et une ou deux nouvelles ; les notes fausses, dans le style coupé, haché, meurtri, qu'il emploie dans ses récits, des répétitions inutiles dans ses vers et des lieux communs. On s'aperçoit que l'auteur aime le genre nouveau dans la forme sinon dans les pensées ou les sujets.

Puis, il a des audaces à faire frémir nos cœurs américains.

Cependant tout cela a été admiré, loué sans restriction par des écrivains distingués ! Il faut donc se plier et dire avec eux : Monsieur, votre livre a des beautés... et les laideurs qu'il renferme sont des perles au milieu de saphirs... car comme je le disais au début, nous sommes tellement arriérés qu'il est impossible de juger convenablement les littérateurs de nos jours résidant au beau pays de France.

Non ; j'ai donné mon opinion et je la crois bonne et puis Monsieur Compas, j'en suis sûr, le reconnaîtra lui aussi, et dans une seconde édition il fera disparaître ces taches qui déprécient son ouvrage, et lui assurera une place honorable parmi les gens de lettres.

EDOUARD DE SAINT-LUC.

Les Annales Gauloises, directeur, Henri Bossanne, 17 rue du Commandeur, Paris. Sommaire du dernier numéro · Chronique, par H. Bossanne — Une chanson inédite, par Pierre Dupont — Les hommes de lettres chez eux, par Léon Riotor — Catherine, par Henri Réveillez — Joli mois de Mai, par Ernest Chebroux — La reine Marguerite à Damiette, par L. L. Berthaut — Les dandys, par Eugène Chenal — Marie, par V. Compas — Dans les lettres, Au théâtre, par L. Dequillebecq — Le Temple de la Faribole, par F. Rivière — Analyses littéraires, par J. Renaud et X. — Nos collaborateurs, Divers, Petit courrier, etc.

PETITES NOTES

Nous accusons réception du numéro 2 de *La Mère et l'Enfant*, publication mensuelle dirigée par le Dr Séverin Lachapelle. Le but que s'est proposé l'éminent directeur de cette publication indispensable est celui-ci : « Diminuer le chiffre de la mortalité enfantine, en enseignant à la jeune mère les choses nécessaires à la santé, et en la guidant auprès de son enfant malade. » Nous ne saurions trop recommander cette publication à nos lectrices. — Adressez toute communication à M. Séverin Lachapelle, M. D., boîte de poste 1754, Montréal.

Le Courrier du New Hampshire, tel est le titre d'un journal hebdomadaire publié à Manchester, N. H., par la Société de Publications Françaises de Manchester. Ce journal, qui est très intéressant, compte neuf ans d'existence. L'abonnement n'est que d'une piastre par an.

Nous accusons réception du *Trifluvien*, publié à Trois-Rivières par M. P. V. Ayotte, et rédigé en collaboration. — La rédaction de ce journal nous a causé un vif plaisir en reproduisant le sommaire de notre dernière livraison. Nous lui sommes très reconnaissants de cette marque de sympathie et nous lirons toujours avec plaisir *Le Trifluvien*.

Nous venons de recevoir le *Courrier de Louiseville*, journal hebdomadaire publié à Louiseville dans les intérêts du District des Trois-Rivières et du Comté de Maskinongé. M. A. I. Gravel en est le propriétaire et M. L. P. Dallaire le directeur-gérant. — Nous avons remarqué dans le dernier numéro une jolie poésie : *Petits oiseaux, chantez toujours*, publiée sous la signature d'« Une amie. »

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs, que notre bienveillant ami et collaborateur, M. E. Z. Massicotte, vient de passer avec succès les examens préliminaires à l'étude du droit.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons les quelques lignes qui suivent de Béziers (Hérault) France :

Monsieur V. Grenier,
Directeur du *Recueil Littéraire*,
à Ste-Cunégonde, Canada.

Je viens de recevoir votre gentille revue, numéro du 1er Juin. — Elle me plait beaucoup et dans le cas où vous voudriez bien me l'adressez désormais *à titre gracieux*, il me serait agréable de devenir votre collaborateur et de vous envoyez de temps à autre quelques bluettes.

J'espère que vous accepterez ma proposition et je vous présente en terminant, avec mes remerciements, l'assurance la plus sincère de mes meilleurs sentiments.

A. Ellivedpac.

P. S. — Mes amitiés, je vous prie, au sympathique Joseph de la Rochelle, l'aimable directeur du *Sténographe Canadien*, que sans doute vous devez connaître.

Le mois prochain j'aurai le plaisir de vous offrir un exemplaire de quelques unes de mes œuvres poétiques entr'autres les *Ellivedpaciennes illustrées* et *Mes papillons*.

Nous acceptons avec plaisir la proposition de M. Ellivedpac, et ses poésies trouveront toujours une franche hospitalité dans notre revue.

V. G.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 23

Leur intention était de se diriger vers les îles de Kamouraska où ils se tiendraient cachés pendant une quinzaine de jours pour détourner les soupçons, puis ils se rejoindraient à l'Islet aux Massacres.

Ils devaient de plus incendier la demeure d'Hélika, saisir la vieille et le chef à qui, d'après les conventions, ils ne feraient aucun mal, les lier fortement tous les deux de manière à les mettre hors d'état de donner l'alarme.

Au récit de ce diabolique projet je voyais les yeux de l'indienne briller comme des tisons ardents à l'idée des outrages que sa petite fille pourrait endurer parmi de tels brigands. Pour moi des transports de rage indicible me saisirent, d'un rude coup de poing je fis voler la table en éclats. Ah ! oui je sentais bien alors le sang de ma jeunesse se réveiller. Je voulais prendre mon fusil, courir au devant d'eux et les tuer comme de misérables chiens enragés. La vieille mère aussi s'offrait de s'armer d'une carabine et de venir avec moi à leur rencontre. Tous les deux nous étions exaspérés, mais Baptiste plus calme réussit à nous tranquilliser.

Je lui demandai l'explication du cri du merle siffleur que nous avions entendu pendant sa sortie de la soirée. « Vous en saurez quelque chose demain matin, dit-il, l'invention n'est pas de moi, elle est du Gascon et du Normand. Soyez sans inquiétude, nous veillons sur vous tous. »

L'étoile du matin allait paraître quand Baptiste, après nous avoir serré la main, se glissa sans bruit dans l'ombre comme s'il en eut été le génie.

Quelque temps après son départ et avant que le bedeau vint sonner l'angelus, vous eussiez pu voir un homme agenouillé sur les dégrés du perron de l'église attendant en grande hâte qu'elle fut ouverte pour y entrer. Cet homme était tout défait. Sa figure était pâle et cadavéreuse. Il regardait de tous côtés d'un œil inquiet et inquisiteur. Lorsque le curé entra dans la sacristie pour dire la messe, il le supplia de vouloir bien le confesser.

C'est qu'en se rendant chez lui le soir, le louche, car c'était lui, avait vu et entendu des choses bien terribles.

Dans le sentier qu'il devait parcourir pour gagner son habitation, il passait à travers de grands arbres sombres et poussés entre deux rochers. Tout à coup, une boule de feu vint tomber à ses pieds. Il s'arrêta stupéfait, ses cheveux se dressèrent d'épouvante. A deux pas en face de lui, un être étrange, diabolique, ayant des yeux rouges, une bouche ouverte qui laissait apercevoir des dents de la longueur du doigt, était immobile au milieu du chemin. Il avait en guise de mains des pattes ressemblant à celles d'un ours avec des griffes beaucoup plus longues qui s'étendaient vers lui. Il put voir cette apparition à la lueur que jetait le globe de feu.

La tête du monstre était surmonté de deux cornes énormes.

Il entendit en même temps un bruit de chaînes. Il se tourna dans l'intention de rebrousser chemin, mais une seconde boule de feu tomba en arrière de lui. Un autre diable plus terrible encore s'il était possible, que le premier. dont la bouche lançait des flammes, lui barra le passage. Dans sa main, il tenait une fourche énorme tandis qu'au-dessus de sa tête, un troisième globe de feu roulait dans les airs en sifflant et laissait tomber sur lui une pluie d'étincelles.

« Le louche, dit le premier diable, dont la voix caverneuse ressemblait a s'y méprendre à celle des enfants des bords de la Garonne, cadédious, mon bon, nous venons te chercher au nom de Satan. Tu as fait assez de mal comme cela, tu nous appartiens corps et âme. » L'autre voix en arrière reprenait : « Nous allons t'amener rejoindre Paulo en enfer, depuis une heure nous l'y avons conduit. » On entendait une autre voix avec un rire sec qui disait : « Nous allons en faire un fricot avec vous tous. » Puis les deux autres diables s'approchèrent de lui pendant que la boule de feu venait lui roussir les cheveux. Il allait s'affaisser lorsqu'il en ressentit la chaleur. Se signant à la hâte, il s'élança d'un bond prodigieux en avant d'un des diables qui, effrayé sans doute par le signe de croix, lui avait livré passage.

Il prit sa course, mais une course plus rapide que celle du meilleur lévrier ; malheureusement les diables eux aussi courent fort vite et les boules de feu l'eurent bientôt rejoint, tantôt le précédant et le suivant. Pour les éviter, il faisait des sauts de béliers, poursuivi toujours par le même bruit de chaînes et les mêmes ricanements. Hors d'haleine, sentant ses jambes fléchir sous lui, il arriva enfin à sa cabane ; mais, à sa grande stupeur, elle était toute réduite en cendres. Il s'arrêta terrifié. Une détonation venant d'en haut lui fit lever les yeux. Il aperçut des globes de feu énormes et de toutes les couleurs qui menaçaient de lui tomber sur la tête. A cette vue, il reprit sa course désespérée, toujours poursuivi par les mêmes fanfares infernales.

Enfin, a force de se signer et de recommander son âme à Dieu, il put faire disparaître tous les diables. Il gagna le village, toujours en courant, et alla se réfugier, comme on l'a vu, sur le perron de l'église.

Telle fut l'histoire qu'il raconta au bedeau et dont je donne ici le résumé.

Celui qui eût visité la caverne des fées le jour précédent, aurait été étonné de voir le genre d'occupation auquel trois hommes se livraient.

Deux cousaient ensemble des morceaux d'écorce de bouleau percés de trous à l'endroit des yeux, de la bouche, et ornés d'un nez énorme. De temps en temps, ils s'ajustaient ces masques sur la figure en riant de bon cœur à l'apparence qu'ils leur donnaient.

Bidoune, d'un autre côté, (car le lecteur a sans doute reconnu que la mascarade qui avait causé une si grande terreur au louche, était une pure invention du Gascon et de son ami pour débarrasser la paroisse de cet homme traître et méchant) adaptait au bout d'une perche un paquet d'étoupe. Des boules enduites de térébenthine étaient à côté de lui.

Tout en travaillant, on se distribuait les rôles. Bidoune devait grimper dans le haut d'un arbre pour lancer à point nommé la seconde boule préalablement enflammée. La première était réservée au Gascon qui la pousserait à coups de pieds en avant du louche pendant que Bidoune

l'empêcherait de retourner en arrière avec la sienne en poussant des rires homériques que le pauvre malheureux prenait pour des ricanements infernaux.

Il est inutile de dire que l'étoupe que Bidoune faisait jouer au bout de sa perche et qui laissait tomber des étincelles constituait le globe de feu venant des airs. Une simple figure, avait produit la détonation.

La cabane avait été incendiée parce que Baptiste dans la recherche de sa poule y avait découvert les armes et les provisions nécessaires a l'enlèvement. Le canot, soigneusement caché dans les branches, les avirons, la hotte et des cordes y avaient été transportés et le tout avait brûlé ensemble.

Leur plan avait réussi, jamais le louche ne reparut dans ces endroits.

Les trois ombres de la caverne des fées qui avaient causé tant d'effroi aux braves habitants de Sainte-Anne, sont maintenant expliquées.

XX. — L'HÔPITAL GÉNÉRAL

La guerre entre Paulo et mon Adala allait donc se continuer avec plus d'acharnement que jamais. J'avais espéré vainement que la leçon qu'il avait reçue, lors de sa première tentative d'enlèvement, lui aurait profité ; mais puisqu'il redoublait de rage, c'était à moi de pourvoir au salut de mon enfant et de la mettre hors des atteintes de ce tigre à face humaine.

Je dois l'avouer, si j'avais usé de ménagements envers lui, c'est que je me sentais coupable des mauvais exemples que je lui avais donnés et dont il n'avait que trop profité, je lui avais fait dire, combien je regrettais mon fatal passé ; je lui avais même envoyé de l'argent pour qu'il put vivre honnêtement et abandonner le sentier du crime. Il parut accepter ces conditions et garda la somme d'argent qu'il dépensa en orgies crapuleuses et à préparer des plans diaboliques.

Le lendemain soir, Baptiste revînt chez moi pendant que nous étions seuls, je lui fis part du plan que j'avais conçu de mettre Adala et sa grand'mère en sûreté et de donner ensuite la chasse aux bandits. Il m'approuva de tout cœur.

Ce qui me faisait hâter davantage c'est que la rumeur rapportait qu'un meurtre atroce avait été commis à une douzaine de lieues de l'endroit que j'habitais.

En voici les détails : Deux sauvages étaient entrés dans la maison d'un riche et honnête cultivateur. C'était un dimanche et tout le monde assistait au service divin. La mère de famille était restée seule avec deux petits enfants dont l'aîné pouvait avoir sept ans et le plus jeune cinq.

Cette jeune femme était très hospitalière et très charitable, aussi accorda-t-elle volontiers la nourriture que les deux sauvages avaient demandée en entrant.

Lorsqu'ils eurent pris un copieux repas, ils exigèrent de l'argent.

La pauvre mère comprit alors qu'elle avait affaire à des scélérats et qu'elle pouvait redouter les derniers outrages. Elle chercha à gagner du temps espérant qu'on reviendrait bientôt de l'église lui porter secours.

Par malheur pour elle, la messe avait été beaucoup retardée, le curé

ayant été obligé d'aller administrer les derniers sacrements à un homme mourant.

C'est alors que Paulo, saisissant son tomahawk en asséna un coup terrible sur la tête de l'infortunée qui tomba assommée. Deux crimes affreux furent accomplis ensuite.

Les infâmes firent des recherches dans tous les coins de la maison et découvrirent une somme considérable d'argent qu'ils séparèrent entre eux puis ils disparurent.

Les enfants avait été enfermés dans un cabinet pendant l'accomplissement de ce drame odieux. Le complice de Paulo les avait menacés de sa hache avec des imprécations effroyables et jurait de leur fendre la tête s'ils proféraient une parole ou essayaient de sortir.

Les pauvres petits s'étaient blottis l'un près de l'autre demi-morts de terreur, n'osant pas pleurer et retenant leur respiration.

Lorsque le bruit eut cessé, le plus âgé se décida à s'avancer tout doucement vers la fenêtre. Il aperçut les deux bandits qui fuyaient dans la direction du bois. Ils sortirent alors de leur cachette, ouvrirent la porte de l'appartement où ils avaient vu leur mère pour la dernière fois. Une mare de sang inondait le plancher. Hélas ! la pauvre femme n'était plus qu'un cadavre.

Je renonce à peindre la scène déchirante qui s'en suivit, les larmes et les cris de désespoir des malheureux enfants.

Enfin la messe était terminée et le père revenait tout joyeux avec les autres personnes de sa famille, lorsqu'ils rencontrèrent dans l'avenue les deux enfants qui couraient éplorés en criant : « papa, papa, viens donc vite, maman est morte il y a des hommes méchants qui l'ont tué. » Le père en ouvrant la porte ne connut que trop la triste vérité.

Cette nouvelle que je rapportai à Baptiste fut confirmée le lendemain par des documents officiels et certains.

Par la désignation que firent les enfants, je reconnus mon ancien complice.

Ce récit expliqua à Baptiste pourquoi à pareille date, il avait perdu les brigands de vue, pendant plusieurs jours. C'était pour dépister leurs poursuivants qu'ils étaient revenus sur leurs pas jusqu'au lieu où ils avaient commis ce meurtre.

Il n'y avait donc plus de temps à perdre. J'envoyai Baptiste louer une barque et le même soir à neuf heures, Adala, Aglaousse et moi, nous voguions sur le fleuve poussés par un bon vent. Douze heures après, nous entrions dans la rivière St-Charles et débarquions près de l'Hôpital Général de Québec.

Baptiste et les amis devaient rester dans ma maison pendant mon absence et se tenir prêts à tout évènement.

Revenons à notre voyage. Nous allâmes frapper à la porte du parloir du couvent. Une jeune sœur vint au guichet. J'avais tant hâte de savoir si mon enfant y trouverait asile et confort que sans autre préambule je demandai la permission de visiter les salles, prétextant qu'il devait y avoir une de mes connaissances qui était là depuis plusieurs années.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE
1er AOUT 1890

NUIT EN MER

Trois coups à la porte nous annoncent le signal convenu : il est onze heures. Nous nous habillons à la hâte : chemise de laine, pantalon de drap, gros souliers, et nous voici en route. La nuit est sombre, la brise forte, une pluie fine tombe sur le sol. Nous longeons les falaises du Pollet, nous dirigeant vers Dieppe déjà plongée dans le sommeil. La mer est houleuse et moutonne sur les récifs de la côte. Notre guide rompt le silence : « Si vous m'en croyez, Messieurs, il serait prudent « de remettre la partie à une autre fois ; cela ne présage rien de bon. »

Mon compagnon est de cet avis. Pour moi c'est tout différent. L'ardeur de la jeunesse, l'amour des émotions, l'attrait en perspective d'un spectacle grandiose, m'enflamment. Je résiste, je combats, je persuade, j'entraîne : « Partons ! Partons ! »

Ebranlés par mon opiniâtre entêtement, honteux, peut-être, d'un moment d'hésitation, ils fléchissent : le départ est décidé.

Nous arrivons au port et descendons dans une barque par l'escalier de fer rivé à la muraille. Quatre pêcheurs sont sur la frêle coque que soulève la marée montante. L'amarre est détachée, nous glissons sur les eaux. A l'avant, un falot éclaire notre marche. Un de ses rayons frappe soudain un grand Christ de bois placé à l'extrémité de la jetée. En passant auprès, le patron se découvre, il s'adresse à ses camarades : « Mes amis, un brin de prière, pour que Dieu nous protège ». Et ces hommes habitués depuis l'enfance aux dangers, inclinent le front et laissent leur pensée s'envoler vers le ciel.

Quel attendrissement n'ai-je pas ressenti ! Dans ce siècle de scepticisme, vous qui vous faites gloire de vous écrier :

A l'école du doute on a formé mon âme !

Si vous vous étiez trouvés en cet instant sur cette barque fendant les ondes dans la nuit, je suis certain qu'une voix secrète aurait vibré dans votre cœur et que vous auriez courbé aussi la tête devant l'attitude et la croyance de ces braves gens.

D'abord, poussés par les rames, nous louvoyons à peu de distance du rivage. Puis le vent gonflant nos voiles, nous gagnons le large et, à une lieue de terre, les pêcheurs jettent leurs filets. Ceux-ci mesurant près de dix-huit cents mètres de haut, nécessitent, pour les poser et surtout pour les retirer, un temps considérable. Les loups de mer sont au travail ; à la fin s'enfonce dans les flots la dernière brassée, et avec elle l'ancre qui va s'accrocher à quelque roc sous-marin. Il ne nous reste plus qu'à attendre patiemment le lever du jour.

Chacun s'assied, et le silence le plus complet règne sur la barque.

Durant ces heures de ténèbres, n'entendant que le bruit des lames, le poète s'abandonne à la rêverie. Cette solitude le charme, ce murmure continu le berce, ses regards qui errent sur l'immensité pleine d'ombres semblent y chercher des mondes nouveaux. Le gonflement de la vague l'attire. Cette mer, il l'aime, il lui sourit dans l'obscurité.

Le temps passe vite à songer.

L'horizon blanchit ; l'air devient plus vif, la pluie, par intervalles arrêtée, recommence avec le matin ; le ciel est couvert de nuages ; le patron grave. Il ordonne de lever les filets. Pour lui, la rentrée sera rude si la tempête éclate. L'ancre hissée à bord, nous suivons des yeux la corde qui se rattache aux premières mailles. Bientôt un des pêcheurs se baisse et l'empoigne ; chacun de nous se met à l'ouvrage avec une activité anxieuse. Mais la pluie redouble et se change en véritable déluge. La tourmente atteint son apogée. Les vagues se dressent comme des colosses et creusent des gouffres effrayants, les voiles ne peuvent plus résister, force est de les carguer. L'écume lèche les parois du bateau ; les mâts craquent ; mon ami pâle et tremblant, mouillé par l'eau du ciel, inondé par la mer, s'enroule dans une vieille toile et se couche au fond de la barque. Les filets pêle-mêle entassés on file à toute vitesse vers Dieppe qu'il faut atteindre avant la marée basse. Quelle lutte à soutenir ! Nous bondissons, nous nous élevons à des hauteurs prodigieuses, nous descendons, nous remontons. C'est superbe !

O mer ! que ne m'avez vous saisi dans vos bras et entraîné dans vos abîmes ! vous m'auriez donné pour linceul vos rubans d'azur et pour tombeau un de vos palais de granit.

A cent mètres du port une énorme lame accourt en travers : c'en est fait. Le maître de l'équipage se précipite au gouvernail que tient un des hommes ; il arrive trop tard ; un choc le renverse ; la trombe s'abat sur nous...

Une foule considérable rassemblée sur la jetée pousse un cri d'épouvante. On nous lance des cordes ; chacun de nous s'y cramponne comme il peut, et accomplit son essor aérien.

— Hurrah ! Hurrah ! exclame-t-on avec allégresse ; sauvés ! ils sont sauvés !

Revue des Deux Frances. Léon DE LA MORINERIE.

ROSE (1)

ELLE a dix-huit ans,
Une fleur éclose
Un jour de printemps,
On la nomme Rose !...

Elle a les yeux bleus,
Et la taille fine,
Rit des amoureux
Et ça me chagrine !...

Elle a le cœur d'or,
L'âme peu frivole,
Autre chose encor
Et ça me console !...

Car un jour, gentille,
Après un baiser,
Rose, bonne fille
Voudra bien aimer !...

Victor COMPAS.

(1) Extrait de *Feuilles Mortes !* — Ce volume est en vente chez l'auteur à Montcy-St-Pierre (Ardennes) France, ou aux *Annales Gauloises,* 17 rue du Commandeur, Paris. Prix. 3 francs.

ÉTUDE SUR LE XVIIe SIÈCLE DE LOUIS XIV

(*suite*)

PEINTURE

La peinture et la sculpture ont eu la même origine, sont sortis du même sein. Comme sa sœur, elle peut rendre avec vérité toutes les émotions possibles, tous les grands spectacles de la nature ; son champ est très vaste, parcequ'elle comprend dans sa pratique les choses organiques et inorganiques, tout enfin ce qui constitue le monde physique.

Rejetant ces formes palpables qui rendent peut-être plus réelles les individus ou objets exprimées par la sculpture, elle s'efforce par la disposition intelligente des couleurs sur une surface unie, de donner aux hommes une idée assez exacte de tout ce qui se passe ou doit se passer dans la nature ; ravissants et poétiques paysages, nuits splendides et étoilées, combats sanglants, épisodes sublimes, scènes d'intérieur pleines de simplicité et de candeur.

« Le plus grand artiste, dit Charles Blanc, est celui qui nous conduit dans les régions de sa pensée, dans les palais ou les campagnes de son imagination et qui là, tout en nous parlant la langue des dieux, tout en nous montrant des formes et des couleurs idéales, nous laisse croire un instant, à force de vérité dans ses mensonges, que ces régions sont celles où nous avons toujours vécu, que ces palais nous appartiennent, que ces paysages nous ont vu naître, que cette langue est la nôtre et que ces formes, ces couleurs créées par son génie, sont les formes et les couleurs de la nature elle-même. »

Le siècle de Louis XIV a produit dans cet art divin, trois génies dont les œuvres immortelles ont toujours excité chez ceux qui les ont vues une admiration de plus en plus grandissante : Lebrun, Le Poussin et Lesueur.

Le premier, né en 1619, montra dès son bas-âge de grandes dispositions pour le dessin ; à 12 ans il fit avec succès le portrait de son grand-père. Encore adolescent, sa famille le plaça chez le célèbre Vouet afin de l'initier aux beautés de la peinture antique.

Lebrun, possédant un génie étonnant ne tarda pas à surpasser bientôt et ses confrères et son maître. Il alla à Rome pour achever autant que possible son éducation artistique ; à son retour en France, le roi, toujours prêt à protéger les grands hommes et à les combler de faveurs lui donna des lettres de noblesse et le nomma inspecteur des travaux de sculpture et de peinture, place que Lebrun occupa avec beaucoup d'honneur et de succès. Il mourut en 1690.

On a dit de lui « qu'il avait autant d'invention que Raphaël et plus de vivacité que Le Poussin. » Il travailla pour Louis XIV aux maisons royales de Versailles ; il y peignit *Les Batailles d'Alexandre*, œuvre sublime où l'on admire une grande force de caractère, une disposition savante et heureuse de fort belles scènes.

Dans tous ses ouvrages, Lebrun a quelque chose qui frappe, qui saisit ; la sublimité, la grandeur, la noblesse, telles sont ses qualités principales.

« Moins d'uniformité, dit Feller, plus de vigueur et de variété dans

le coloris, l'auraient mis au-dessus de tous les peintres anciens et modernes. »

Le Poussin naquit en 1594 d'une famille pauvre de Normandie. Ses commencements furent extrêmement difficiles, car l'étude de la peinture en ce temps coûtait bien cher, mais les génies n'ont point d'obstacles qui les arrêtent, aussi Le Poussin, malgré son peu de ressources, partit pour Rome, où il fut protégé par le cardinal de Barberini. Là, travaillant sans relâche, copiant les tableaux de grands maîtres, formant son jugement par l'étude de la philosophie il put donner bientôt des œuvres d'une grande force. Sa réputation s'étendit dans toute l'Europe et des commandes nombreuses lui arrivèrent de Paris, Turin, Madrid et autres lieux. Le roi Louis XIV lui écrivit lui-même, le priant de venir dans sa capitale pour orner la grande galerie du Louvre ; Le Poussin acceptât et se rendit à Paris, où il ne demeura que deux ans, des envieux ayant traversé ses succès. Il mourut en 1665.

Ses deux plus beaux ouvrages, fut le célèbre tableau *Les Bergers d'Arcadie*, où se lit cette touchante devise : « Et in Arcadia ago, et moi aussi j'ai vécu en Arcadie » et *Moïse sauvé des eaux* ; on mentionne aussi de lui *Les Sept Sacrements.*

Son chef-d'œuvre par excellence fut *Les Bergers d'Arcadie.*

« Ce qu'il y a de sublime dans cette peinture, dit Charles Blanc, est justement ce qu'on n'y voit point ; c'est la pensée qui plane au-dessus, c'est l'émotion inattendue que reçoit l'âme du spectateur, transportée subitement, au-delà du tombeau, dans l'infini de l'inconnu. »

Nicolas Le Poussin a un style plein de noblesse, sublime dans sa simplicité, correct dans ses détails ; en voyant ses œuvres, on est frappé de mille beautés, se complétant l'une par l'autre, formant un ensemble merveilleux qui saisit et émeut notre âme.

Le Bellori composa en son honneur ces quatre vers latins :

Parce piis lacrymis, vivit Pussinus urna,
Vivere qui dederat, nescius, ipse mari ;
Hic tamen ipse silet : si vis audire
Mirum est in tabulis loquentem vivit et eloquitur.

Eustache Lesueur, que l'on a surnommé le Raphaël français, vit le jour à Paris en 1617. Son père, artiste lui-même, mit son fils, encore fort jeune sous la sage direction de Simon Vouet, alors le peintre le plus en renommée du royaume de France. Il devint bientôt l'émule de son maître et posséda de plus un admirable talent d'expression qui donna une grande idée de son génie naissant.

Le grand peintre Nicolas Le Poussin, étant venu de Rome à Paris, selon les désirs du grand roi, Lesueur accourut le voir et lui montra une de ses ébauches, *Saint Paul imposant les mains aux malades ;* l'illustre maître, remarquant avec étonnement, dans cette œuvre, de grandes qualités artistiques, le prit avec lui pendant son séjour dans la capitale. Lesueur profita de cet enseignement solide et précieux et fut compté au rang des plus célèbres artistes de France.

Protégé par plusieurs personnes influentes de la cour, il reçut la commande d'orner le cloître de la Chartreuse de Paris de vingt-deux tableaux représentant les différentes phases de la vie de saint Bruno, fondateur de l'ordre.

Cette série remarquable de chefs-d'œuvre fut ce qu'il produisit de mieux.

« Cette vie de saint Bruno, dit Roy, dans sa biographie d'Eustache Lesueur, malgré les odieuses profanations de l'envie contemporaine, malgré différentes sortes de dégradations qu'elle a subies à diverses époques, est encore aujourd'hui un des plus beaux monuments de la peinture moderne, comme œuvre de sentiment et de naïveté, sans efforts ni affectation. On peut dire que c'est dans cette œuvre que se déploie la sublimité de Lesueur, car il n'aura jamais une plus belle occasion de montrer ce qui est au fond de son âme, jamais il ne trouvera des sujets plus conformes à son caractère et à la nature de son génie. »

Dans son *Saint Paul prêchant à Ephèse*, il y a un mélange heureux de grandeur et de simplicité, d'animation et de tranquillité ; c'est une composition des plus irréprochables et est considérée comme un des chefs-d'œuvre de l'école française.

Le célèbre tableau *Saint Gervais et saint Protais*, est une des meilleures productions de Lesueur. « Là, dit Charles Blanc, tout est grand et noble et vigoureux même. »

Ce grand artiste possède dans toutes ses œuvres une touche qui rappelle celle de Raphaël, dont il était d'ailleurs l'admirateur le plus enthousiaste. On remarque chez lui, une grande originalité, une douce mélancolie, une naïveté touchante, un sentiment de l'art qui atteint souvent la sublimité et la grandeur.

Lesueur mourut en 1655, regretté de tous ses compatriotes.

MUSIQUE

Nous n'avons maintenant qu'à dire quelques notes sur les musiciens du grand siècle de Louis XIV. La musique, art divin qui naquit dans ces régions célestes où retentissent les chants suaves et harmonieux des anges, a dans son caractère je ne sais quoi de merveilleux, de saisissant, de mystérieux, de grand, de noble, qui charme, qui transporte notre âme. Aussi son influence sur les peuples, depuis le commencement du monde, a-t-elle été très étendue, très puissante.

Platon a défini cet art dans ces termes : « On ne doit pas, dit-il, juger de la musique par le plaisir ni rechercher celle qui n'aurait d'autre objet que le plaisir, mais celle, qui contient en soi la ressemblance du beau. »

Le musicien, comme le peintre et le poète et peut-être avec plus d'avantage qu'eux, peut par le puissant ensemble de ses accords, par la distribution inspirée de ses notes, remplir l'âme humaine de sentiments divers ; la terreur et l'épouvante, la noblesse et la grandeur, la tendresse et l'amour, tout est à la disposition du véritable musicien.

Lully, né en 1633, fut le musicien le plus remarquable du XVIIe siècle. Il est le créateur du genre le plus en vogue de nos jours, celui de l'opéra.

Le poète Quinault avait composé un *armide* qui renfermait beaucoup de beautés ; Lully le mit en musique et obtint dès la première représentation un succès des plus prodigieux.

La musique de cet auteur célèbre est simple, gracieuse et entraînante. Lully ouvrait d'une manière glorieuse une noble carrière aux Grétry,

aux Adam et aux Boïeldieu, artistes qui ont enrichi la scène française de tant de chefs-d'œuvre.

Couperin, organiste de génie, fit preuve dans ses compositions d'une grande originalité.

Les beaux-arts, au siècle brillant de Louis XIV, comme on le voit, furent très fertiles en génies et ces illustres artistes exciteront toujours chez les peuples civilisés du globe, une admiration juste et méritée.

(*à suivre*) Paul DURAND.

EFFETS DE NEIGE

(EXTRAIT DE MON JOURNAL)

SUR terre, il neigeait.

Depuis le matin, de gros flocons étoilés formant chacun un hexagone admirable, tombaient obliquement avec une extrême lenteur, et une régularité parfaite. Ils semblaient se poser délicatement sur le sol, sans bruit, sans secousses, sans rien. Semblable à ces tissus flexibles qui drapent le corps sans dissimuler les formes, le manteau de neige, qui allait envelopper la nature pour plusieurs mois, se prêtait aux moindres caprices du terrain, indiquant les plus petites sinuosités.

En haut le spectacle était curieux.

A une certaine hauteur, le ciel paraissait une masse compacte, d'une couleur laiteuse, qui se divisait insensiblement par petits morceaux de plus en plus éloignés à mesure qu'ils s'approchaient.

Flânant dans les rues, je m'amusais à contempler, à jouir. Le sort des flocons m'intéressait. Les uns s'accrochaient aux toits des maisons et demeuraient là, résignés ; les autres descendaient plus bas, effleuraient la froide pierre et disparaissaient bientôt, ne laissant qu'un pleur, qu'une larme pour trace de leur passage. Certains se suspendaient aux enseignes, aux corniches, formant une architecture fantastique par dessus l'architecture humaine ; d'autres encore s'arrêtaient sur les fourrures des passants, et s'y faisaient de petits nids soyeux ; quelques uns, les plus galants, se posaient sur la figure jolie de nos Canadiennes. Les audacieux allaient même se consumer sur les lèvres carminées, dans un baiser virginal, plein d'amour. Le reste avait une destinée moins belle : ils jonchaient la terre gelée, l'asphalte, le bois, puis étaient foulés par les pieds des hommes et les sabots des bêtes.

C'était monotone et pourtant c'était beau.

Les voitures peu à peu étaient remplacées par les sleighs rapides et l'air se remplissait de sons argentins.

Le soir, lorsque comme par enchantement, le fluide électrique se chargea de chasser les ombres de la nuit, les lumières brillantes se reflétèrent avec un plus vif éclat, et la ville paraissait joyeuse de sa toilette d'épousée. Montréal tendue d'hermine attendait les plaisirs, et le Carnaval se montrait à l'horizon.

E. Z. MASSICOTTE.

NOS PETITS SOUVENIRS

Ils sont là, tous vivants, mes tendres souvenirs,
Ils sont là, relégués au fond de leur demeure,
Tiroir aux vieux chiffons, de regrets. de plaisirs,
Qui font qu'en les voyant, l'on sourit ou l'on pleure.

Quand je sens le besoin de causer avec eux
Je les retrouve là, ces pieux débris que j'aime ;
Les contempler souvent mes trésors, je le veux
Car je retrouve en tous, une part de moi-même.

Relégués ! mes amis ! que dites-vous tout bas
A la jeune fille, qui près de vous soupire ?
Vous dites des choses qui ne s'expriment pas
Et provoquent toujours, une larme, un sourire.

Vous dites qu'ici-bas, tout est joie ou douleur,
Que le plus beau rêve n'est que pure folie,
Qu'un mirage trompeur, et que de notre cœur
Tombe toute illusion, même la plus chérie.

Vous êtes là, vivants, mes tendres souvenirs,
Je veux vous contempler. ô pieux débris que j'aime !
Vieux chiffons tous peuplés de regrets, de plaisirs,
Je retrouve en vous tous, une part de moi-même.

Juillet 1890. ATTALA.

A VINGT ANS

Il erre dans les bois, s'arrête, observe, écoute,
Plus triste chaque jour, et, chaque jour, plus las.
Son indicible ennui vient d'un brin de lilas
Qu'une amazone, un soir. lui jeta sur sa route.

Et la rieuse a fui sans même avoir le doute
Que son charme, sa voix, son rire aux frais éclats,
A ce joyeux passant devaient apprendre, hélas !
Le prix qu'un brin de fleur à vingt ans parfois coûte.

Quand il rentre, sa mère, en lui prenant les mains,
Lui dit : « Que peux-tu voir de beau par les chemins ?
La campagne s'effeuille et tremble sous la bise.

Depuis longtemps, d'ici je guettais ton retour. »
— Et, douce, elle conduit vers l'âtre, qu'elle attise.
L'enfant qui lui revient plus triste chaque jour.

B. BOY.

PETITES NOTES

Nous accusons réception de la dernière livraison du *Canada-Français*, publication périodique publiée à Québec. Nous recommandons cette revue à tous ceux qui veulent lire des articles de nos premiers écrivains canadiens, tels que : Fréchette, Sulte, Legendre, Routhier, Marmette, Poisson, etc., etc. L'abonnement au *Canada-Français* n'est que de $2.00 par an.

Nous venons de recevoir deux copies du dernier numéro du *Petit Lilliput*, publication trimestrielle publiée à Varennes-sous-Montsoreau (Maine-et-Loire) France ; ce dernier numéro contient quantité de poésies charmantes dues à la plume de Noëlle Herblay, Mme Pierre d'Arlay, Tallevast, B. Boy. Et. Beauverie, etc.

Le Moniteur Acadien, le vaillant organe des populations françaises des provinces maritimes, est entré dans sa VINGT-QUATRIÈME année. Nous profitons de l'occasion pour offrir à son bienveillant directeur, M. Ferd. Robidoux, nos meilleurs souhaits de prospérité.

Nous accusons réception de *L'Indépendance*, journal publiée à Lowell, Mass., par MM. B. Gagnon et Cie.—Nous souhaitons à *L'Indépendance*, qui ne compte que quelques mois, grand succès et beaucoup de lecteurs.

L'Etoile du Nord, publication publiée à Joliette, va entrer, dans sa septième année. Nous faisons des vœux pour le succès de *L'Etoile du Nord*, qui, sous la sage administration de M. Albert Gervais, ne pourra que prospérer.

Au prochain numéro : *La langue du Canada*, par Charles Ameau.

V. G.

JOURNAUX RECOMMANDÉS

Le Canada-Français. Sommaire du dernier numéro : Dix ans au Canada, par A. Gérin-Lajoie — Au temps des vieux Créoles, par Geo. W. Cable — Mystère, par Adolphe Poisson — Annibal, par Napoléon Legendre — Stances à ma petite amie, Soledad Johanet, par Louis Fréchette — Les crises et la solidarité internationale, par J. Angot des Rotours — La liberté, par Nérée Beauchemin — Voyage en Grèce, par Chs de Martigny — Nos traducteurs officiels, par Zéphir Bouchard — Léon XIII et la souveraineté populaire, par L'abbé L. A. Paquet — Anciens Montréalais, par Wm McLennan — Revue étrangère, par Napoléon Legendre — Bibliographie, Revue des livres, par T. H. — Documents inédits sur l'Acadie.

Les Annales Gauloises, directeur, Henri Bossanne, 17 rue du Commandeur, Paris. Sommaire du dernier numéro : Malfaiteur de la plume, par Jacques Français — Chefs-d'œuvre oubliés, par Bonaparte — Les hommes de lettres chez eux, par L. Riotor — Les moulins à vent, par Marcel Bailliot — Les cigognes de Strasbourg, par Gaston Bastit — Apologue, par Jules Vacoutat — Les Alpes, par Pierre Duzéa — Guirlande, par Antoine Roule — La chute, par Adolphe Lebrun — Dans les lettres, Au théâtre, par L. Dequillebecq — Les livres, par XXX — L'amour au village, par F. Maratuech — Outre-mer, par L. Dequillebecq — Journaux et revues, Echos, Petit courrier, etc.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 24

Sans m'en douter, je disais bien vrai. Une religieuse vint me conduire. Je tenais Adala par la main, la vieille indienne nous suivait. Tout en causant, j'admirais l'ordre parfait et le bien-être qui y régnaient. En approchant d'un lit où était étendue une vieille malade, je m'arrêtai malgré moi. Ses traits quoique portant les traces de l'idiotisme me frappèrent. Ils me rappelaient quelque vague souvenir de ma jeunesse.

Où l'avais-je vu ?

Je ne pouvais m'en rendre compte. J'essayai à l'interroger mais elle ne me répondit que par quelques paroles incohérentes.

« Depuis deux ans, me dit la religieuse, la pauvre vieille a perdu toute intelligence. » Je lui demandai de vouloir bien s'éloigner un instant, la bonne sœur accéda volontiers à mon désir.

Je m'approchai du lit de l'octogénaire. *Rosalie*. lui dis-je. Elle fit un soubresaut, me regarda d'un œil étonné et quelque peu lumineux, puis son regard redevint terne. Je prononçai mon nom à son oreille elle parut se réveiller et me regarda fixement, puis elle retomba dans son état d'hébétement.

La religieuse vint nous rejoindre. Elle nous avait observés attentivement. « Vraiment chef, dit-elle en souriant, je vous crois un peu sorcier ; car depuis deux ans, la pauvre vieille n'a pas donné de pareils signes de connaissance. »

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, cette vieille fille était l'ancienne servante qui demeurait chez mon père lorsque je désertai la maison paternelle.

Nous continuâmes la visite des salles où j'admirai, comme je l'ai dit plus haut, l'ordre parfait qui y régnait. Je fus ensuite conduit au parloir où m'attendaient la supérieure et la dépositaire qu'on avait fait prévenir. Je leur exposai le plan que j'avais formé de mettre Adala entre leurs mains pour qu'elle complétât son éducation. Je leur dis de plus à quels dangers elle était exposée. Pour attirer davantage leur sympathie en faveur de l'enfant et afin qu'elles ne la missent pas en évidence, je leur fis connaître son persécuteur. C'était l'accusateur de son père et l'assassin de l'homme pour lequel celui-ci avait subi le dernier supplice.

Jusque là, les deux religieuses n'avaient pas dit un seul mot. En levant les yeux sur elles, je m'aperçus que toutes deux pleuraient.

Elles m'adressèrent tour à tour la parole. Au lieu de leur répondre je me mis à les regarder fixement. Je me retrouvais sous la même impression où j'avais été au sujet de la vieille en visitant les salles.

Etais-je donc cette journée-là sous l'effet d'une hallucination ? Je ne pouvais m'expliquer ce que je ressentais, mais plus j'analysais chacun des traits des deux religieuses et plus je me convainquais que je les avais vues quelque part.

Ma conduite les surprit sans doute, car la supérieure, après un silence

de quelques minutes, me dit en souriant : « Vous vous croyez, sans doute, chef, au milieu des grands bois, à l'affût de quelque gibier. En effet depuis un quart d'heure que nous vous interrogeons, au lieu de nous répondre vous nous examinez comme si vous étiez indécis sur laquelle de nous vous allez diriger votre coup de fusil. »

Ces paroles me ramenèrent à la réalité. Pour un instant, j'avais vécu dans les rêves dorés de mon enfance et les figures sereines des bonnes religieuses me rappelaient quelques traits des sœurs chéries que je croyais mortes et à qui j'avais causé tant de chagrin. Ces souvenirs me rendaient tout rêveur.

« Pardon, madame, lui répondis-je, mais il me semblait retrouver en vos personnes deux sœurs que j'ai perdues bien jeunes. Vos traits me les rappelaient. C'est ce qui m'impressionnait si fortement.

—Hélas ! dit la supérieure, nous avions nous aussi un frère qui a déserté le toit paternel poussé par le désespoir et nous n'en avons jamais eu de nouvelles. »

A ces paroles, je me levai brusquement et m'approchai d'elles. Elles se reculèrent instinctivement. « N'êtes-vous pas, leur dis-je, du village de... » Elles parurent très surprises et me regardèrent toutes deux fixement.

J'ai oublié de dire que je portais le costume et le tatouage d'un chef sauvage de premier ordre

Elles me répondirent affirmativement. « Encore une question, mesdames, s'il vous plaît. Votre nom n'est-il pas Hélène et Marguerite D...? —Oui, répondirent-elles en me regardant d'un air stupéfait. —O Mon Dieu, m'écriai-je alors dans un élan de reconnaissance, Hélène et Marguerite ! mes deux sœurs ! je suis votre frère ! » et je leur tendis les bras.

Je crus réellement qu'elles allaient défaillir toutes deux à ces paroles.

« Mais, dirent-elles, d'une voix tremblante, notre frère n'était pas indien. »

En deux mots, je leur rappelai quelques circonstances de notre enfance et nous tombâmes dans les bras les uns des autres. Elles riaient, pleuraient, me pressaient de questions et quand elles se furent calmées vous pensez bien avec quel empressement je demandai des détails sur mes bons parents.

Elles me racontèrent que mon père, après s'être épuisé en recherches de toutes sortes, avait fini par croire fermement à ma mort ; mais ma mère, la bonne et sainte femme, assurait que je reviendrais. Tous les soirs, une prière se faisait en commun pour mon retour et dans la journée, ma mère allait s'enfermer dans ma chambre où rien n'avait été changé depuis mon départ et là elle priait et pleurait des heures entières.

Elles me dirent de plus comment Marguerite avait reconnu son enfant et comment on m'avait soupçonné d'être l'auteur de l'enlèvement, ce que peu de personnes avaient cru. Elles ajoutèrent que la vieille était notre ancienne Rosalie, qui aussi avait pleuré sur mon sort.

Enfin après plusieurs heures d'une intime causerie, je leur fis les adieux les plus touchants et je pris congé d'elles. Je leur donnai mes dernières instructions et leur laissai une forte somme d'argent pour pourvoir à la pension et aux besoins d'Adala. Je pressai cette dernière

dans mes bras, embrassai la vieille, lui faisant une part de la somme qui me restait entre les mains pour l'aider à vivre pendant les années d'absence que je croyais nécessaires pour terminer l'éducation de mon enfant. Elle avait décidé d'aller demeurer chez les Hurons à Lorette, se réservant toutefois le privilège de venir embrasser sa petite fille très souvent.

Il fallut bien me décider à partir. Avant que de gagner mon embarcation, je fus chez un notaire des plus respectables et je fis mon testament en cas de mort, car je ne me dissimulais pas que la poursuite que nous allions entreprendre contre Paulo allait être pleine de périls. J'étais fermement décidé de débarrasser la société d'un tel monstre et de délivrer Adala des dangers qui la menaceraient tant que le misérable existerait.

J'instituai Adala ma légatrice universelle, lui nommai un homme de bien comme curateur, donnai une pension plus que suffisante a la vieille. Je laissai pour l'enfant une lettre que la supérieure lui donnerait si je ne revenais pas. Je lui recommandai de prendre bien soin de sa grand'mère et de ne pas oublier dans ses prières celui qui l'avait aimée autant qu'un père.

Je me munis auprès des autorités de tous les papiers nécessaires me permettant de m'emparer de Paulo et de ses complices au nom de la loi, et de les mettre a mort s'il le fallait.

Tous ces devoirs remplis, je m'embarquai pour redescendre.

XXI. — LA CHASSE À L'HOMME

Tout en dirigeant ma barque vers l'endroit où je devais rencontrer mes amis, je suivais tristement le sillon qu'elle traçait et me représentais combien était heureuses ces vagues qui paraissaient remonter, de se rapprocher des êtres cheris que je venais de quitter, pendant que je m'en éloignais peut-être pour toujours.

C'était avec peine que je refoulais au fond de mon âme, les pleurs qui voulaient s'échapper de mes yeux au souvenir des adieux et de la séparation qui devait être bien longue.

Pourtant après ces quelques instants d'attendrissement, mon énergie et ma force morale me revinrent.

Ma détermination d'en finir pour toujours avec Paulo se fixa plus inexorable que jamais dans mon esprit. Mes compagnons, j'en étais sûrs ne mettraient pas moins d'acharnement que moi à leur poursuite. Plus je songeais à leurs affreux forfaits et plus je sentais un désir implacable de m'emparer d'eux vivants ou de les faire disparaître. Ce fut dans cette disposition d'esprit que j'abordai à Sainte-Anne, à l'extrémité ouest du Cap Martin, dans une petite anse qui se trouvait vis-à-vis de ma demeure.

J'allai frapper à la porte et me fit reconnaître. Tout le monde était sur pied ; certes mes amis faisaient bonne garde, ils avaient entendu mes pas.

Nous passâmes le reste de la nuit à faire nos préparatifs de départ, pendant que je leur racontais les incidents de mon voyage. Il avait été convenu entre Baptiste et moi que nous commencerions notre chasse immédiatement après mon arrivée.

Tout le monde dans le village savait quelle était la nature de l'expédition que nous allions entreprendre ; aussi, connaissant à quels dangers nous allions être exposés, faisait-on des vœux pour notre succès, tant les bandits inspiraient de terreur. Des prières étaient faites chaque soir dans les familles, pour que Dieu nous ramenât sains et saufs.

Cependant la vue de la barque avait appris mon arrivée à mes bons amis, qui connaissaient le but de mon voyage, sans savoir en quel lieu j'avais laissé mon enfant ; le curé seul en était informé. A bonne heure le lendemain matin, une douzaine des habitants les plus aisés et les plus respectables, ayant le bon prêtre en tête, vinrent et nous offrirent tout ce qu'ils croyaient nous être nécessaire pour notre excursion, provisions, habillements et munitions. Mais nous étions amplement pourvus de tout cela. Nous les remerciâmes avec effusion et nous prîmes le chemin des bois accompagnés de leur souhaits et de leurs vœux.

Il était facile au calme et à la détermination de nos figures de voir combien nous allions mettre de persévérance et de fermeté dans la chasse que nous entreprenions, bien que ceux que nous allions combattre fussent presque deux fois plus nombreux que notre parti, puisque Paulo et son ami avaient recruté les sept autres sauvages.

J'avais pris le commandement de l'expédition.

Un mot personnel sur ma petite troupe.

Bidoune était un homme de six pieds trois pouces, brave et infatigable comme l'étaient les trappeurs canadiens de ce temps là. Sa force était herculéenne. Quand une fois il était sorti de sa placidité ordinaire, il devenait furieux et indomptable comme un taureau blessé. Une fois déjà pris par cinq sauvages, il s'était vu attaché au poteau du bûcher et grâce à sa force musculaire, il avait rompu ses liens, saisi une hache, engagé contre tous les cinq une lutte désespérée où trois étaient tombés sous ses coups, le quatrième mortellement blessé et le dernier avait pris la fuite. Ce qui lui donnait encore plus de désir de se joindre à nous c'est que ceux qui s'étaient emparés de lui et qui voulaient le brûler, faisaient partie de la bande où Paulo avait recruté ses nouveaux complices. Lorsque je lui avais communiqué mon plan d'attaque, Bidoune s'était frotté les mains avec délices.

Les deux Français eux aussi étaient de puissants et fermes auxiliaires. C'était deux hommes aux muscles d'acier, au cœur franc et loyal, braves et rusés, qui avaient été formés à l'école de Baptiste. Il m'est inutile de parler de ce dernier, le lecteur le connait déjà.

Avec de tels hommes, je pouvais tout tenter. Le point que j'avais décidé d'exploiter était le lieu qui leur servait de repaire, lorsque Baptiste avait poursuivi Paulo.

Plus nous avancions dans les bois et approchions de cet endroit, plus nous nous convainquions que nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions, car les traces de leur passage devenaient de plus en plus évidentes.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE

15 AOUT 1890

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

LE JARDIN

NOUVELLE

Le jardin n'avait pas changé, c'était toujours le même coin délicieux, à côté du vieux moulin, entre le mur de pierres grises, qui le sépare de la route et le ruisseau, dont le murmure avait tant de fois prolongé ma rêverie.

Je ne l'avais plus revu depuis bientôt dix ans et les évènements avaient si fort bouleversé autour de moi les hommes et les choses, que je fus tout étonné de le retrouver toujours la, avec ses mêmes grands lilas, au feuillage luisant et aux épais bouquets de fleurs, qui semblaient me souhaiter la bienvenue par dessus le mur... Je poussai la petite porte basse.

Toujours les mêmes parterres de pensées et de myosotis. Là-bas, à droite, dans la profondeur ombreuse des lilas, de longues rangées de vieux poiriers, au tronc rugueux : pyramides taillées en vases et en quenouilles ; espaliers en cordons, le long du mur, tout chargés de leurs admirables fleurs blanches. Dans le fond, derrière le feuillage trop épais des arbres, je me représentais le banc rustique, la table, la fine couche de gravier blanc et le ruisseau, qu'une simple grille de fer sépare du jardin...

Et je me revoyais jeune, heureux, le cœur rempli d'espérance et d'amour, à cette même petite table, sous la tonnelle de clématites, avec le père Mauroy et sa fille,—Mademoiselle Jeanne,—comme on l'appelait au village...

J'y venais régulièrement chaque année passer mes vacances et pour vous faire toute ma confession en un mot, j'étais amoureux de Mademoiselle Jeanne. Que voulez-vous ? Le moyen de résister, à vingt ans, aux plus beaux yeux qu'il soit possible de rêver ? Ce moyen là je ne l'ai jamais trouve et je crois bien que vous n'avez pas été beaucoup plus heureux que moi.

C'est qu'elle était vraiment jolie, avec ses longs cheveux noirs, négligemment abandonnés sur ses épaules, son visage un peu pâle et triste et puis ses yeux,—oh ! ses yeux !—combien d'insomnies ils m'ont causé !...

Or donc, pour en revenir à notre petit coin de jardin et pour vous conter les souvenirs qu'il me rappela ce jour là, voici l'histoire toute entière.

C'était un des premiers jours de septembre 186... Après le dîner, qui avait été fort gai, à l'occasion de je ne sais plus quel anniversaire, le père Mauroy fit servir le café au jardin, sous la tonnelle de clématites. Il faisait une de ces superbes journées d'automne, encore chaudes, malgré les montagnes qui entourent ce vieux village d'Alsace et y rendent l'hiver extrêmement rigoureux et précoce.

Etait-ce la chaleur ou les fumées de ce petit vin capiteux du terroir ?

Toujours est-il que le père Mauroy s'endormit comme un bienheureux et nous laissa, Mademoiselle Jeanne et moi, libres de causer tout à notre aise... Ce que nous avions à nous dire n'était plus un secret ni pour elle ni pour moi : les cœurs se devinent avant que les lèvres ont parlé. Ce que je lui dis, je n'en sais plus trop rien, mon trouble étant aussi grand que le sien, mais je la revois encore là, devant moi, délicieuse dans sa simple robe de coton Pompadour, une rose rouge dans les cheveux noirs.

Je lui avais parlé de mon prochain départ ; de la longue séparation qu'il nous faudrait subir et peut-être plus que jamais je ne reverrais ni le village de..., ni le jardin, ni elle-même... La mer a des dangers et la terre d'Afrique a rapidement raison des constitutions les plus robustes.

Elle avait baissé la tête et ne put que me répondre, entre deux larmes :

—Au moins, Monsieur Frédéric, si vous revoyez jamais la France, promettez-moi de revenir un jour à la maison et au jardin où nous avons été si heureux ! Qui sait, je n'y resterai peut-être pas toujours non plus...

***

Et voilà comment. après dix années de voyages, j'entrais un jour dans le jardin, où, comme elle le disait si bien, nous avions été si heureux ensemble...

Mais personne ni là, ni même au moulin. J'arrêtai un enfant qui passait et très-simplement, avec la naïveté et l'ignorance des choses de la vie, il me dit que le père Mauroy et Mademoiselle Jeanne étaient partis depuis longtemps, depuis bien longtemps... Et comme il vit que je ne comprenais pas bien :

—Ils sont partis depuis la guerre, Monsieur, me dit-il. Le jour même où les Prussiens sont arrivés au village, le père Mauroy et Mademoiselle Jeanne ont quitté le moulin et personne ne les a plus jamais revus. On dit que les Prussiens les ont tués, là-bas, du côté de Mulhouse : un soir dans une auberge, deux soldats avaient mal parlé de Mademoiselle Jeanne et le père Mauroy les a assommés à coups de bâton.........

J. B. Chatrian.

FABLE-EXPRESS

Une belle passait ; la brise soulevant
Le jupon dit : « Autant en apporte le vent »
Et montra des torchons, une jambe amaigrie.

MORALITÉ

« Sous vent » femme varie.

Rémi Tremblay.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

CHRONIQUE DE QUINZAINE

Que les poëtes et les fantasques, s'avisent encore, pour suivre la routine, de comparer la neige d'hiver à un linceuil et d'appliquer à la saison des frimas tous les attributs funéraires ! La ville peut-elle être plus endormie qu'elle l'est pendant les chaleurs actuelles ? Les citoyens ont peur de faire des sorties inutiles, le commerce végète et bien des gens ont peine à vivoter. Pour comble de disgrâce, plusieurs de nos grandes rues sont barricadées à cause des mesures sanitaires prises par le bureau d'hygiène—et non pas par le « comité de santé, » comme on le dit trop souvent, malheureusement !— C'est le temps où les chroniqueurs doivent abréger leurs articles, car plus d'un lecteur, qui, assis dans sa chaise, examine d'un œil distrait un de ses journaux, vaincu par le dieu Morphée qui se présente à lui sous la forme d'un écrit assommant,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.



Il y a quelques mois, j'ai été victime d'une bévue. Monsieur Baillargé, rédacteur de *l'Etudiant*, annonçait dans son numéro de mai, que le *Monde Illustré* et le Recueil Littéraire, augmentaient leur format. Comme il n'est guère possible d'augmenter un format, étant la dimension d'un livre imprimé, j'ai cru que c'était un *lapsus calami*, pour « agrandir. » Il m'était difficile d'en juger d'après le *Monde Illustré*, ce journal ayant tout à la fois grandi et épaissi—qu'on me passe le mot. En conséquence, j'écrivis pour le Recueil un article de félicitation, sinon bien tourné, du moins fort chaleureux. Quel ne fut pas mon désappointement en voyant reparaître notre journal aussi petit qu'auparavant ; mais seulement un peu plus considérable ! Vous comprenez sans peine que mon article alla bientôt joindre au fond du panier tous mes papiers inutiles. Toutefois, dépit à part, il ne serait peut-être pas mal avisé d'agrandir le Recueil, pour mettre plus au jour ses qualités. Cela dépend des abonnés. Pensez, réfléchissez, méditez, comme dit Homère.

* * *

On dit que tout n'est pas rose dans le métier de littérateur.

Les aspérités de cette voie ont inspiré, dernièrement, à l'un des collaborateurs du *Figaro*, de Paris, une boutade où il range la profession d'homme de lettres parmi les métiers malsains, comme souffleur de verre, cigarier et *tutti quanti*.

Que dirait-il donc s'il était au Canada, où presque aucun journal ne rémunère ses collaborateurs et où les auteurs de volumes récoltent, pour ainsi dire, autant de quolibets que d'écus !

Cependant, il peut s'en rencontrer de plus à plaindre que nous sous ce rapport. Cherchons, fouillons par toute la terre, peut-être trouverons nous des pays où l'auteur se fait scalper, étrangler ou décapiter, suivant le climat, pour avoir écrit un livre qui lui promet l'immortalité.

Quelle consolation pour nos écrivains !

***

Terminons par une petite anecdote—pas très neuve, d'ailleurs.

Un jour, le fils du célèbre Joseph Prud'homme,—un enfant qui promet,—pose à l'auteur de ses jours cette question,—fort indiscrète vraiment :

—Dis donc, papa, est-il bien vrai que nous descendons du singe ?

Prud'homme père, avec dignité :

—Toi, mon fils, mais pas moi.

Montréal, août 1890. LUDOVIC.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

LA MUSIQUE

VOILÀ un art qui unit l'harmonie à la puissance. La musique est un écho des cieux, qui électrise les cœurs et qui peut les porter à tous les actes d'héroïsme possibles.

Ainsi, on a vu les phalanges d'Alexandre, les légions de César, les soldats de Charlemagne, les armées de Napoléon Ier courir de victoire en victoire, éblouir le monde, étonner l'histoire de leurs exploits héroïques au son d'un instrument musical qui excitait leur ardeur, doublait leurs forces et les rendait invincibles au combat.

Voyez-les, par la pensée, ces braves, ivres de la bataille, voler au combat, à la victoire. Avec quel courage n'affrontent-ils pas les balles, les bombes et la mort qui planent sur eux ? Si quelques braves tombent dans la mêlée, ils entendent encore le clairon qui sonne, alors ils essaient de se relever ; s'ils ne le peuvent, si leurs forces trahissent leur courage, la musique touche leur âme, les fait penser à l'éternité et aux célestes concerts : ils meurent en chrétiens et en patriotes avec les mots de Dieu et Patrie dans la bouche.

D'ailleurs, qui de nous ignore les effets sans pareils de ce puissant mobile, de cet art incomparable qui se nomme la musique ? Toutes les nations, tous les peuples, tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, en sentent l'influence immense et divine.

Rappellerai-je l'effet que produisait sur l'esprit de Saül le son de la harpe de David ? Combien de noires mélancolies la musique n'a-t-elle pas changées en parfaite sérénité ? Combien de fois le voyageur traversant le berceau du monde, l'Asie, ou les régions barbares de l'Afrique, ne dut-il pas la vie aux accords mélodieux d'un instrument qui touchaient l'Arabe du désert ou le nègre inhumain des plages du Soudan ? Combien de fois, aussi, l'enfant des bois, le sauvage d'Amérique, prêt à immoler à sa fureur sanguinaire l'Européen qui lui apportait les lumières du saint évangile, ne se calma-t-il pas pour obéir au missionnaire musicien qui l'émerveillait par les accents d'une musique quelconque ? Quel effet merveilleux et divin la musique n'a-t-elle pas, lorsque jointe à la poésie chrétienne, elle fait pleurer et retourner vers Dieu les cœurs les plus endurcis ?

Bien plus, la musique étend même son domaine et son influence sur les animaux.

Chateaubriand raconte qu'un jour, lorsqu'il était en Amérique, il rencontra un serpent et qu'un Canadien,—un de ses compagnons—armé d'une flûte, fit faire tout ce qu'il voulût au reptile et d'une manière admirable ; le serpent semblait charmé ; on ne peut jamais s'imaginer, avant d'en avoir été témoin, quelle fascination la musique exerce sur les animaux. Or, combien la puissance de cet art si merveilleux pour les animaux ne doit-elle pas être grande sur les hommes qui possèdent plus que l'instinct, qui sont doués de sens prodigieux et d'une raison, pensée intellectuelle, plus prodigieuse encore ?

C'est que la musique possède en elle la puissance jointe à l'attrait et que ces deux facultés persuasives influent immensément sur toutes les destinées. La musique est l'âme de l'harmonie et les sons qu'elle laisse entendre semblent être des fibres et des accords mélodieux des concerts éternels. Ecoutons, d'ailleurs, l'immortel auteur du *Génie du Christianisme* qui termine ainsi une page magnifique sur l'art des Chopin, des Beethoven et des Mozart : « Le chant, dit-il, nous vient des anges, et la musique, la source des concerts, est dans le ciel ; elle est le sublime du beau et du mystérieux. »

Oui, la musique n'est pas d'invention humaine ; ses accords sont trop mélodieux, ses vibrations trop célestes, ses harmonies trop sublimes, pour n'être pas une création et un écho des cieux. A sa voix irrésistible, les peuples pleurent, chantent, gémissent ou maudissent, selon ses accents, selon ses mélodies. Elle est le dieu des plaisirs et des voluptés, comme elle est le dieu de la religion et de la piété.

Non seulement la musique touche le cœur de l'homme, émeut son âme, fait trembler le coupable et réjouit le juste, mais plus d'une fois, Dieu lui-même s'est laissé attendrir et toucher par elle ; la lyre eut des accords qui trouvèrent écho auprès du roi des rois.

Enfin, peut-on imaginer une chose plus imposante que les accords solennels des clairons, des trompettes et des fanfares entières, sur un champ de bataille, au milieu de l'épaisse fumée de la poudre et des canons qui vomissent la mitraille ? Puis, qu'existe-t-il de plus majestueux, de plus sublime que les soupirs de l'orgue, que les frémissements du violon et que les balancements de la cloche se mariant aux hymnes religieuses ?

Tout est beau et céleste dans cet art divin de la musique !

Montréal 1890. Rodolphe BRUNET.

Le dernier numéro de la *Revue des Deux Frances* vient de nous parvenir. Comme toujours, cette publication a des articles excellents et des poésies charmantes. Notre confrère et ami, M. Léon de La Morinerie, directeur de la *Revue*, a ouvert un concours de prose et poésie. Renseignements sont fournis sur demande. De plus, l'abonnement à cette publication a été réduit de 15 fr. à 10 fr. ($2.00). On peut se procurer un numéro spécimen en s'adressant au directeur, 85, avenue des Ternes, Paris.

Nous sommes forcés de remettre au prochain numéro la suite de l' « Etude sur le XVIIe siècle » par M. Paul Durand, vu que la copie nous est parvenue trop tard.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

UNE PAGE DE MON JOURNAL

Un silence mystérieux qui n'est troublé que par le bruissement du feuillage ; un parfum subtil que je respire avec délice ; le spectacle séduisant qui s'offre à ma vue... tout me charme, tout m'enivre, tout me transporte !

Je suis là, dans le grand bois qui avoisine la maisonnette où je suis en promenade depuis huit jours, tenant par la main Pierrot, enfant des braves gens qui me donnent une si franche hospitalité.

Le petit bonhomme a grand'peur. Il croit voir des fantômes s'agiter là-bas. Les troncs sont très noirs, les branches plus noires encore, et la grande masse des chênes au dessus de nos têtes semble la haute voûte d'une cathédrale, à l'heure où tout est sombre dans les églises, où les vitraux coloriés jettent dans l'obscurité des lueurs si vives qu'on les croirait éclairés par un brasier extérieur.

« Je veux m'en aller ! » me dit mon compagnon en pleurant. Je le console de mon mieux, voulant jouir quelque temps encore de la beauté de ce moment vraiment sublime. Depuis si longtemps, d'ailleurs, que je promets cette fête à mon esprit, est-ce qu'un caprice de cet enfant gâterait tout ?

« Voyons, mon cher, sois sage, ce qui t'effraye, c'est l'aubépine agitée par la brise ». Pierrot se tait, rassuré à demi, ne concevant pas qu'on trouve un plaisir quelconque à rester là, dans cette solitude, dans ce silence...

Plus tard, enfant, si tu es artiste, si tu possèdes l'intuition du beau, tu comprendras pourquoi j'aime tant cette heure, où le jour baisse, quand le soleil ne s'est pas montré, et qu'une teinte grise embrasse tous les objets, confondant leurs contours, adoucissant leurs angles, ajoutant à toutes les formes une rondeur molle et gracieuse.

Plus tard, si tu es chrétien, ce silence solennel élèvera ton esprit vers Dieu.

Oh ! qui resterait incrédule en face de cette nature grandiose ? Comme je conçois bien, en ce moment, le culte des anciens Gaulois pour les forêts, cette crainte superstitieuse qui leur faisait offrir des victimes humaines aux chênes majestueux et aux pins gigantesques !

Et je reste ainsi, longtemps, plongée dans une rêverie pleine de charmes : l'obscurité nous entoure, la lune, comme une lampe d'or, se balance au bord de l'horizon.

Mais qu'entends-je ? Un cri déchirant ? Est-ce que les druides sont là, cachés quelque part, consommant leurs sacrifices affreux ?

Non ! c'est mon petit ami, qui tout-à-fait effrayé par le chant lugubre d'un oiseau de nuit, demande grâce d'une voix lamentable. Je me laisse enfin toucher, et d'ailleurs, je suis devenue, moi-même, aussi émue et aussi tremblante que lui. Quelle imprudente suis-je donc ? Etre encore ici, seule, partons vite !

Et nous voilà marchant rapidement, courant presque. La lune, de sa lumière blafarde, favorise notre fuite ; les feuilles froissées gémissent autour de nous ; les buissons, les roches agrestes semblent nous saluer

ironiquement au passage ; les grillons, troublés dans leur repos, nous adressent mille reproches...

Enfin, nous voilà arrivés !

Brisée de fatigue, je m'endors bientôt, mais ce n'est que pour rêver, le reste de la nuit, de bois enchantés, de nymphes railleuses se moquant impitoyablement de mon équipée nocturne.

Québec 1890. ELISA.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

L'ORPHELIN

C'ÉTAIT un beau soir du mois de juillet ; la lune était éclatante et d'innombrables étoiles vacillaient dans le firmament. Tout en un mot souriait dans la nature, seul, un petit garçon, âgé de six ans à peine, assis sur le bas d'un des degrés de l'église St-P..., était enseveli dans un noir chagrin. Des sanglots s'échappaient de son cœur gonflé. Attiré par ces soupirs je m'avançai vers lui et lui demandai : D'où vient, cher enfant, une douleur si amère ?

Il ne put me répondre d'abord ; des larmes coulaient à torrent sur ses joues roses d'innocence et allaient tomber sur ses genoux. Quelquefois il passait son mouchoir sur ses yeux, mais ses pleurs coulaient encore plus abondants.

Je lui répétai les mêmes paroles et cette fois il s'écria d'une voix enrouée : Oh ! êtes-vous venu, bon monsieur, pour me porter secours ?

—Dis, quel si grand malheur a frappé ton cœur ?

—Je n'avais plus que ma tendre mère, mon seul soutien dans la vie. celle que j'aimais tant et le bon Jésus me l'a ôtée malgré mes prières ; il est bien cruel, n'est-ce pas ?

—Non, mon enfant, il te soulagera dans tes peines et t'enverra un bienfaiteur.

—Ah ! ce n'est qu'en revoyant ma chère maman que je serai soulagé !

—Ne penses plus à la misère. Désormais je serai pour toi comme un père envers son fils. Viens !

Je pris l'enfant par la main, et l'emmenai à mon humble domicile. Mon épouse le mit sous ses soins bienveillants et lui prépara un bon lit afin qu'il put se reposer. Dix heures sonnèrent quand il commença à faire sa prière et des paroles interrompues de nouveaux sanglots s'échappèrent de ses lèvres.

Ce spectacle d'un enfant ayant perdu son père autrefois et sa mère tout récemment remuait mon âme.

Enfin, l'enfant, après nous avoir souhaité le bonsoir, s'endormit dans un profond sommeil.

Le lendemain matin, quand ses protecteurs vinrent regarder sa figure innocente, il était... mort ! Il était allé au ciel revoir sa mère après trois jours d'absence.

Paul DE QUINTY.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

LA LANGUE DU CANADA

Deux Canadiens qui déjeunaient ensemble dans un restaurant de Paris, s'entretenaient naturellement en français, mais pour causer une surprise aux habitués du restaurant qui pouvaient les entendre, ils entremêlaient la conversation de bouts de phrases dits dans une autre langue, comme on fait lorsque l'on veut éviter d'être compris de l'entourage.

Ainsi, Philippe disait :—Pourquoi ne s'est-il pas expliqué avec nous ?

Alfred répondait :—Cacouna ristigouche. C'est là son motif.

Philippe reprenait : Kikendache cataracoui yamaska.

Les deux amis avaient l'air de se comprendre, ce qui excitait la curiosité des personnes qui les entendaient. Comment ne pas écouter de pareilles choses !

—J'eusse préféré lui donner carte blanche.

—Oka ! Caughnawaga shawinigan !

—Puisqu'il en est ainsi, tu as bien fait.

—Bouctouche ! c'est ce que je pensais.

—Ne parlons pas sauvage—il y a des gens qui nous observent.

Et la conversation tomba—mais qui ouvrait des yeux et des oreilles, c'était le groupe des habitués du restaurant !

Charles Ameau.

PETITES NOTES

Nous publions, sur la première page, une très jolie nouvelle, qui a pour auteur, M. J. B. Chatrian, de Bruxelles, Belgique. Notre distingué collaborateur nous a adressé plusieurs travaux en prose et poésie, voulant par là « apporter son modeste tribut à une œuvre française au Canada », ainsi qu'il nous écrit.—C'est une excellente idée, dont nos lecteurs, nous n'en doutons pas, apprécierons la valeur.

A partir de ce numéro, nous publierons une « Chronique de quinzaine ». Nous offrons à M. Ludovic, qui a bien voulu se charger de cette tâche difficile, mes meilleurs remerciements.

Nous présentons à nos lecteurs, M. Paul de Quinty, nouveau collaborateur, dont on pourra lire une nouvelle sur une autre page.

L'Etoile, publiée à Lowell, Mass., par MM. Lépine & Cie., est vraiment charmante. Dans un des derniers numéros, nous lisons ce qui suit :

Nous accusons réception du *Recueil Littéraire*, revue bi-mensuelle, publiée à Montréal, sous la direction de M. Victor Grenier. Cette publication compte au nombre de ses collaborateurs, des écrivains d'un haut mérite littéraire, et dont les productions figurent avec avantage dans nos meilleurs journaux du Canada.

Nous remercions la rédaction de *L'Etoile* de sa sympathie à notre égard, et faisons les vœux les plus ardents pour la prospérité d'un des organes canadiens les mieux faits des Etats-Unis.

V. G.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 25

QUAND nous fûmes peu éloignés du campement où nous espérions les surprendre et leur livrer assaut, nous décidâmes de nous séparer en deux bandes. Nous eûmes aussi la précaution de nous mettre sous le vent, crainte que les chiens ne sentissent notre approche et qu'ils ne leur donnassent l'éveil. De leur côté, nos ennemis avaient bien pris leurs mesures pour prévenir toute surprise. Ils comprenaient que si leur plan d'enlèvement avait été ainsi déjoué, c'est qu'il y avait eu trahison de la part du louche ou qu'ils avaient affaire à quelqu'un d'aussi rusé qu'eux.

Nous pûmes approcher jusqu'à portée de fusil de leur cabane en nous glissant et en rampant de broussailles en broussailles.

Malheureusement un chien éventa la mèche. Un coup de feu partit d'une sentinelle embusqué derrière un arbre et une balle vint frapper Bidoune à la jambe. La carabine de celui-ci retentit à son tour, le Peau-Rouge fit un soubresaut et retomba inerte. Ces coups de feu avait jeté l'alarme dans le camp. La flamme qui brillait au milieu de leur wigwam fut en un instant dispersée.

En même temps, trois coups partirent dans la direction d'où était venu celui qui avait blessé Bidoune. Les deux Français tirèrent eux aussi du côté d'où venaient ces derniers, puis nous entendîmes des plaintes sourdes et des craquements de branches, comme en peuvent faire les bêtes fauves en fuite dans les bois.

Il n'eut certes pas été prudent de nous avancer plus loin, cette nuit-là, car nos ennemis auraient pu s'être cachés et nous envoyer leurs balles à l'abri des rochers. Nous décidâmes donc d'attendre le jour pour juger de l'effet de nos coups.

Lorsque l'aube parut, Baptiste se chargea d'aller faire la reconnaissance pour voir ce qu'était devenu nos ennemis. Il choisit le Gascon pour l'accompagner. C'était un trappeur consommé en fait d'adresse, de ressources et de ruse. Ils revinrent deux heures après et nous informèrent qu'ils avaient relevé les pistes des fuyards et que Paulo formait l'arrière-garde. Ils étaient encore six, nous le savions déjà, car nous avions examiné l'effet du premier coup qui avait été tiré par Bidoune. La balle avait traversé le cœur du sauvage. Quant aux autres coups tirés par les Français, bien qu'au juger, ils avaient eux aussi parfaitement atteint leur but. L'un avait été tué instantanément l'autre gisait mortellement blessé.

Bien nous en prit de ne nous approcher qu'avec la plus grande précaution, car malgré le sang qu'il avait perdu, le blessé avait appuyé son fusil sur une pierre et de son œil mourant cherchait encore s'il ne pourrait pas envoyer une balle dans le cœur d'un ennemi. Je lui en exemptai la peine, j'ajustai mon coup sur le canon de son arme et tirai ; son fusil vola en éclats loin de lui ; nous nous avançâmes alors en toute sûreté.

Il était le chef des sept nouveaux associés de Paulo. Il me lança

un regard de défi lorsque je fus près de lui, comme il n'eut pas manqué de le faire si nous fussions tombé entre ses mains. Aussi manifesta-t-il quelque surprise lorsque je lui demandai s'il voulait boire. Il me fit un signe affirmatif, le Normand alla lui chercher de l'eau.

J'examinai alors sa blessure, la balle lui était entré dans le dos obliquement et lui ressortait dans la partie interne de la cuisse opposée. Elle avait donc traversé les intestins ; sa mort était certaine.

Pendant la demi-heure qu'il survécut, nous essayâmes à soulager ses souffrances et lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, nous creusâmes une fosse commune où nous déposâmes les trois cadavres. Nous les recouvrîmes de terre et même de pierres pour les protéger des atteintes des bêtes.

Nous incendiâmes ensuite leur cabane et après un repos de quelques instants, nous nous mîmes à la poursuite des autres bandits qui avaient sur nous une avance de plus de trois heures. C'était là que commençaient les difficultés de la tâche que nous avions entreprise.

Maintenant l'éveil leur était donné. Il n'y avait pas de doute qu'ils allaient employer toutes les ruses possibles pour nous surprendre à leur tour.

Je comprenais toutefois qu'ils ne pouvaient marcher longtemps ensemble. L'attaque avait été si inattendue et leur fuite si précipitée qu'ils n'avaient pas eu le temps de prendre des provisions. Ils devaient donc se séparer avant d'avoir fait du chemin et c'était justement ce que je voulais empêcher.

Nous étions presque en nombre égal, il n'était donc pas prudent pour nous de rester tous ensemble, car ils pourraient nous surprendre à l'entrée ou à la sortie d'un défilé et nous tirer à l'affût comme gibier de passage, aussi nous séparâmes-nous. Je pris Baptiste avec Bidoune, l'avant-garde, pour servir d'éclaireurs, pour que nous ne nous éloignâmes pas trop les uns des autres, afin de nous prêter un secours mutuel en cas de surprise.

Nous étions en route depuis deux jours, lorsque nous découvrîmes des traces toutes fraîches de leurs pas. Comme dans la chasse que Baptiste avait donné à Paulo, ils avaient encore cette fois pris toutes les peines du monde pour effacer les vestiges de leur passage. Ils avaient monté et redescendu les ruisseaux, choisi les terrains pierreux, fait un grand nombre de tours et de détours afin de nous donner le change, mais j'étais trop habitué à toutes ces ruses pour me laisser tromper. En partant de l'endroit où nous les avions surpris, ils s'étaient dirigés vers le sud, puis marchant dans le cours d'un ruisseau, ils étaient revenus plusieurs milles en arrière.

Nous pûmes constater qu'évidemment Paulo conduisait le parti.

Enfin la nuit de la seconde journée, il faisait un clair de lune magnifique. Nous étions dispersés les uns des autres, l'œil et l'oreille au guet, lorsque tout à coup, une modulation d'abord, puis le cri du merle siffleur s'élevant à une petite distance arriva à mes oreilles. C'était le signal de ralliement, l'ennemi devait être en vue de quelqu'un de notre bande.

Nous nous glissâmes avec des précautions infinies vers le lieu d'où était parti le cri. Nous aperçûmes effectivement dans un cran de rochers deux points lumineux et le canon d'une carabine qui brillait au

rayon de la lune. J'abaissai mon arme et fit feu. Deux balles d'un autre côté vinrent siffler auprès de moi. Trois autres coups partis des nôtres répondirent aux deux premiers.

J'avais bien recommandé à mes hommes de se tenir à l'abri des arbres et de se coucher à plat ventre aussitôt qu'ils auraient tiré. C'est ce qu'ils firent. Ils durent à cette précaution de n'être pas atteints.

Quelques secondes après, je reconnus le son de la grosse carabine de Baptiste et j'aperçus en même temps un sauvage qui dégringolait du haut du rocher.

A l'assaut, m'écriai-je ; sans leur donner le temps de recharger et le couteau aux dents, nous nous précipitâmes sur eux. Paulo comprit alors qu'il n'y avait plus de salut pour lui que dans une lutte désespérée dont il sortirait victorieux. D'ailleurs les hommes qu'il commandait étaïent bien propres à lui inspirer de la confiance. C'étaient des gens déterminés et dont les forces devaient être décuplées par l'idée que s'ils tombaient vivants entre nos mains, la potence les attendaient.

Le coup de fusil de Baptiste seul avait porté, le mien avait fait voler en éclats la crosse de la carabine de la sentinelle.

Nous étions cinq contre cinq, la partie était égale. Ce fut la crosse de nos armes qui nous servit d'abord de massues, mais les bandits étaient exercés à parer les coups. Les crosses volèrent en éclats et la lutte au couteau s'en suivit.

Elle fut terrible et sanglante. Qu'il me suffise de dire qu'une heure après, le plateau qui nous avait servi de champ de bataille était inondé de sang. Trois hommes gisaient se tordant dans les convulsions de l'agonie. Deux autres étaient un peu plus loin, mais ceux-là fortement liés. Trois de mes malheureux compagnons dont Baptiste et moi pansions les malheureuses blessures, nageaient dans leur sang. Le Normand, le Gascon, Bidoune étaient blessés plus sévèrement que nos ennemis qui se trouvaient être Paulo et son complice. Bidoune avait reçu un coup de couteau en pleine poitrine.

Après avoir pansé les blessures le mieux que nous pûmes, Baptiste et moi qui n'avions reçu que de légères égratignures, nous nous mîmes à faire un abri, car il ne fallait pas songer à se mettre en route pour gagner les habitations dans l'état ou étaient nos amis.

Lorsque le soleil du lendemain éclaira le lieu du carnage, je ne pus voir sans frémir les cadavres de ces hommes forts et braves, dont la vigueur et la jeunesse auraient pu être si utiles, si elles eussent été tournées aux bien.

Nos ennemis que nous n'avions pu lier que grâce à la perte de sang qui avait diminué leurs forces, conservaient sur leurs figures pâlies, l'expression d'une sauvage férocité.

Cependant notre pauvre Canadien s'affaiblissait visiblement.

Le nombre de blessés et de pansements que j'avais vus dans nos guerres m'avait donné quelqu'idée de chirurgie et quelques connaissances pratiques de médecine. Je ne me faisais donc pas d'illusions sur le résultat de la blessure ; lui-même de son côté pressentait sa fin prochaine. Cette blessure, il l'avait reçue après le combat de la manière la plus traître.

Comme je l'ai dit, Paulo avait été blessé grièvement sans toutefois

l'avoir été dangereusement. Par compassion, on lui avait laissé un bras libre. Pendant que j'étais occupé à donner des soins à mes chers blessés, il me fit demander par Bidoune de vouloir bien aller le trouver prétextant qu'il avait quelque chose d'important à me communiquer. Je lui fis répondre que je n'avais pas le temps de me rendre auprès de lui pour le moment. Le Canadien lui porta ma réponse, il le supplia de lui donner à boire, ce que celui-ci fit volontiers. Mais Paulo se prétendait trop faible pour pouvoir lever la tête, alors ce brave homme se mit à genoux auprès de lui, lui souleva la tête d'une main tandis que de l'autre il lui présentait de l'eau fraîche mêlée à quelques gouttes d'eau de vie qu'il avait tirées de sa gourde. Tout occupé à cet acte de charité, il ne remarqua pas le mouvement de Paulo. Il avait glissé sa main libre sous lui, avait saisi son poignard et l'avait enfoncé dans la poitrine de son bienfaiteur. Il allait redoubler, mais le Canadien avait eu la force de se mettre hors de ses atteintes. Ce forfait avait été commis en moins de temps que je ne mets à le rapporter.

Baptiste avait tout vu, aussi poussa-t-il un rugissement terrible et saisissant son casse-tête il aurait fendu le crâne du misérable si je ne me fusse trouvé là, pour arrêter son bras. J'eus toutes les peines du monde à le détourner de son projet de tuer immédiatement le lâche assassin. Il ne céda qu'après que je lui eusse expliqué combien plus terrible serait sa punition d'agoniser dans les chaînes d'un cachot, en attendant le jour de son procès ou le moment de son exécution.

Tout en lui parlant ainsi, j'avais retiré le poignard de la blessure et pratiquai une saignée qui arrêta le sang, mais la respiration continua à devenir de plus en plus haletante et difficile. Enfin, lorsque malgré nos soins tout espoir fut perdu et que lui-même m'eut avoué qu'il se sentait mourir et comprenait qu'il n'en avait plus pour longtemps, il nous fit approcher, nous chargea de ses derniers embrassements auprès de sa vieille mère. Il nous fit détacher une ceinture remplie de grosses pièces d'or qu'il nous pria de lui remettre et me recommanda de ne pas l'abandonner dans le cas où elle aurait besoin.

Il me demanda ensuite de faire une prière qu'il récita après moi d'une voix râlante et entrecoupée, fit un acte de contrition et recommanda son âme à Dieu puis, dégageant sa main des miennes, il eut la force de faire le signe de la croix, montra le ciel du doigt et expira.

Le croirait-on, les deux scélérats pendant ce triste spectacle riaient d'un rire satanique ?

Le lendemain, nous le déposâmes dans sa bière. Elle était formée du tronc d'un pin énorme dont l'âge avait tellement creusé le centre que nous pûmes facilement y placer le cadavre. Les restes rendus à la terre, nous dressâmes sur sa tombe un petit mausolée de pierre brute et nous le fîmes surmonter d'une croix de bois. Son nom y fut gravé avec ces trois mots « repose en paix ».

Nous creusâmes aussi une tombe commune à quelque distance de celles du Canadien, aux quatre bandits, les associés et les complices de Paulo. Les misérables avaient conservé jusqu'au moment où la terre les recouvrit leur air de défi et de férocité tel que nous l'avons décrit déjà plus haut.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

LE LOUP-GAROU

LÉGENDE CANADIENNE

C'est—il y a dix ans déjà de cela—dans le joli village de Champlain qu'on nous raconta cette naïve légende.

La soirée était belle, le temps chaud. Pour nous mettre plus à l'aise nous nous étions assis sur le devant de la maison, afin de respirer l'air frais qui nous venait du Saint-Laurent. L'immense fleuve roulait ses eaux avec lenteur et se perdait au loin dans l'obscurité. Les mille bruits de la nature durant la nuit jetaient sur tout cela une teinte de mélancolie.

La conversation, de gaie qu'elle était commencée, tourna insensiblement sur les feux follets, les loups-garous, la *bête à grande queue* et le régiment des esprits malins.

Chacun narrait ce qu'il savait sur ces êtres fantastiques, quand l'un de nous demanda au père Belot de dire l'histoire de la Faquin.

Le père Belot était un petit vieux encore vert, un de ces braves anciens de grande force musculaire, ne connaissant la peur que de nom. Il avait, tout comme un bon Québecquois qu'il était, joué du poing et du pied avec messieurs les Irlandais dans les luttes mémorables du Cap Blanc.

Le bonhomme était un jour venu s'échouer là, en face du fleuve qu'il aimait. Sachant tous les métiers, même celui de se faire aimer et recevoir partout, il acquit, en plus, la réputation de conteur amusant et surtout inépuisable. A cette proposition de nous conter l'histoire de la Faquin, chacun dressa l'oreille pour savoir sa réponse.

—Je le veux bien, répondit-il en secouant la cendre de sa pipe.

La perspective d'entendre cette légende qu'on nous donnait comme véridique fit rapprocher les chaises et régner le silence.

Après avoir toussé deux ou trois fois, le vieux Québecquois commença sans autre préambule :

La Faquin, comme vous le savez, demeurait près des Trois-Rivières. Etant fille, elle passait pour la plus fine perle à dix lieues à la ronde. Dame ! fallait la voir, et sa mine, sa figure, ses yeux, sa taille, ses cheveux, que c'en était une merveille. A preuve que Simon qu'a traversé les mers, qu'a vu des sirènes et des filles de tous pays, n'a jamais rencontré plus beau brin de fillette. Aussi les garçons sentaient-ils battre leur cœur plus vite lorsqu'ils pouvaient l'approcher. Les parents étaient fous de leur fille. Ils en concevaient les plus belles espérances. C'était chose décidée, personne autre qu'un m'sieur ayant *d'la braise* ne l'aurait en mariage.

Plusieurs *jeunesses* avaient déjà fait leur demande, mais la belle et blonde Marie Fleury les avait refusés. Finalement, au grand étonnement de tous, elle épousa Victor Faquin, un habitant des environs. Du jour au lendemain, devenu riche, il l'avait ébloui par son or. Mais, ce qu'on ignorait, c'est que pour conquérir cette double fortune, il avait

vendu son âme au diable. Puis, à la suite de ce marché satanique, il était devenu loup-garou.

Oui ! tous les soirs, à la brunante, il se transformait en cheval blanc et courait *la galipotte* en compagnie de ses semblables jusqu'au matin.

Durant trois mois il ne coucha pas une seule fois chez lui, ce qui, soit dit entre nous, inquiétait passablement sa femme ! Malgré toutes les tentatives qu'elle avait faites pour le retenir à la maison elle n'avait jamais pu réussir. La pauvre épouse était bien malheureuse et déjà les larmes commençaient à flétrir son beau visage, quand un jour elle se décida à le suivre de loin. Arrivée à l'endroit où le chemin tournait brusquement, son mari disparut tout-à-coup et elle vit venir un magnifique cheval blanc, dont les yeux avaient quelque chose d'humain. Elle tressaillit involontairement. Un horrible soupçon s'empara de la blonde Marie demeurée immobile comme une statue, pendant que l'animal s'avançait dans sa direction.

Puis, une réaction subite s'opéra dans son esprit. Effrayée, elle prit sa course et se sauva. Au petit jour Victor entra dans sa résidence, laquelle, vous le savez, est située dans le lieu le plus pittoresque du comté, entre la paroisse de Batiscan et la paroisse Champlain. Naturellement son épouse n'avait pas fermé l'œil, aussi s'empressa-t-elle de l'interroger, mais comme toujours sans succès. Alors elle lui parla de la bête qu'elle avait vue, demandant ce qu'il en pensait.

—Ce doit être un loup-garou, il n'y a pas à en douter. Ma chère Marie, si tu sors encore le soir, arme-toi d'un couteau, attends-le de pied ferme et tâche de le frapper. Il suffit qu'une goutte de sang jaillisse pour délivrer ces possédés du démon. Dieu saura récompenser ton courage et ta bonne action.

Au crépuscule, toute tremblante, Marie se posta au même endroit que la veille. Quelques minutes après, le cheval, qui semblait souffrir mille morts, passa près d'elle à une vitesse inouïe. L'infortunée jeune femme commençait à se désespérer quand soudain il reparut en se cabrant. La vue du cheval l'excita tellement qu'elle la rendit téméraire, au point de se lancer sur lui. Une seconde après son couteau s'enfonçait dans une des pattes de devant.

Le sang s'échappa en gouttelettes brillantes, et... son mari se présenta à ses yeux étonnés.

La charmante Fleury s'évanouit. Faquin l'emporta dans ses bras et envoya quérir le médecin.

Devenue mieux, Victor lui raconta quel pacte infernal il avait conclu pour obtenir sa main, mais grâce au dévouement de sa chère moitié il était délivré. Que de remerciements, que de reconnaissance ne lui devait-il pas ?

La Faquin n'en conçut que plus d'amour pour lui.

Depuis, ils vivent heureux. Aujourd'hui, leurs jolis rejetons qu'ils adorent est le meilleur témoignage de leur amitié réciproque.

Cette aventure fut toujours tenue secrète, cependant une indiscrétion mit la rumeur publique en éveil et bientôt, l'on sut tout...

Puis le père Belot bourra sa pipe et se mit à fumer avec la placidité d'un indien...

E. Z. Massicotte.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

ÉTUDE SUR LE XVIIe SIÈCLE DE LOUIS XIV

(*suite*)

III. — SCIENCES

La philosophie, la plus belle des sciences, la source féconde du vrai, le principe premier des connaissances humaines, est le lien qui unit notre raison à la divinité puissante et infinie. Elle dirige les hommes dans la voie si souvent méconnue du Vrai, du Bon et du Beau ; elle met dans toutes leurs actions une conduite pleine de sagesse.

Sans cette science des sciences, que deviendraient les peuples ? Ne préside-t-elle pas à tout, à l'édification des lois humaines, à l'établissement des gouvernements, à la direction de la société, à la vie morale et physique de toute nation ?

La philosophie doit se rattacher à Dieu, la sagesse même ; sans lui, elle n'aurait plus qu'un but matériel et ne pourrait exister par le fait même.

MÉTAPHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES

Le siècle de Louis XIV sous le rapport de la métaphysique présente des génies illustres dont les sages écrits font autorité, dans toutes les écoles célèbres.

Ce fut au célèbre couvent de Port-Royal que brillèrent le plus grand nombre de ces philosophes ; nous citerons parmi eux Lancelot et Nicole, dont les ouvrages sont très remarquables quoique possédant quelques fausses maximes et le grand Pascal, cet homme incompréhensible qui dès l'âge de 12 ans connaissait et approfondissait déjà d'une manière savante, toutes les sciences humaines, qu'il perfectionna même quatre ans plus tard. Cet aigle dont le vol puissant le faisait planer dans les régions les plus hautes de la sublimité, est peut-être le plus grand génie que la France ait produit.

Sa vie ne fut qu'une longue suite de souffrances atroces, et il rendit sa belle âme à Dieu en 1662.

Partisan déclaré du jansénisme, il flagella les Jésuites dans ses célèbres *Provinciales* regardées comme le monument le plus parfait de la langue française. S'il se trompa dans ses *Lettres*, il ne faut pas pour cela lui en faire un crime, car élevé par des maîtres jansénistes, il suivit leur doctrine, peut-être non par raison, mais par amour pour ceux qui avaient eu soin de son enfance.

Lorsque la mort l'emporta, il avait projeté un gigantesque ouvrage, où il voulait détruire un à un tous les arguments erronés de la philosophie humaine par ceux de la philosophie chrétienne. Après sa mort, ses amis rassemblèrent les matériaux épars du travail projeté et en formèrent un livre que nous connaissons tous, *les Pensées*.

« C'est là, dit Frugère, qu'il possède ce style grand sans exagération, partout rempli d'émotions, vif sans turbulence, personnel sans pédanterie et sans amour-propre, superbe et modeste tout ensemble, qui fut le plus parfait dans le siècle des écrivains parfaits. Sa rhétorique était

dans son âme et son langage était grand et noble, naturellement parce que son âme, encore plus élevée que son esprit portait en elle la noblesse et la grandeur »

Un philosophe, qui sans posséder le génie sublime de Pascal eût plus d'influence et forma une école célèbre qui compta Bossuet parmi ses plus zélés partisans, parut alors ; ce fut Descartes.

Ce grand homme, né en 1596, embrassa d'abord la profession des armes, pour obéir aux habitudes de sa famille, une des premières de la Touraine. Après quelques campagnes assez heureuses, René Descartes fatigué de cette vie aventurière, se retira dans une douce retraite ; c'est alors qu'il écrivit ce fameux *Discours sur la méthode*, qui opéra dans toute l'Europe une véritable révolution.

Contrairement à tous les principes connus, Descartes, pour prouver l'existence de Dieu et la puissance de la raison humaine, se met à douter de tout. Une seule chose qu'il ne peut nier, c'est sa pensée, car par le fait même qu'il doute, il pense ; de là ce principe beaucoup combattu : « Je pense, donc j'existe. » Avec lui, Descartes cherche à reconstruire l'échafaudage de toutes nos connaissances, pour en arriver aisément à la certitude de l'existence de l'Etre suprême.

« Disciple de la lumière, dit le P. Guénard, Descartes ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira toutes les sciences du chaos, et par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter ; il les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres ; et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marcha avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés. »

Cet illustre philosophe possède dans son *Discours sur la méthode* un style pur et correct, simple et concis ; ses travaux sur la géométrie et l'algèbre l'ont placé à la tête des mathématiciens du XVIIe siècle.

Il mourut en 1650.

Nicolas Malebranche, admirateur passionné de Descartes, défendit avec un immense succès les doctrines de son maître ; la profondeur de ses idées et la clarté de son style l'ont fait surnommé « le Platon du Christianisme. »

Son chef-d'œuvre est son magnifique traité sur *La recherche de la vérité.*

Pierre Gassendi fut plus célèbre physicien que philosophe ; néanmoins, ses écrits métaphysiques ont assez de réputation.

Nicole, dans ses *Essais de morale*, Bossuet, dans son traité de *La connaissance de Dieu et de soi-même*, Arnault, dans son *Logique de Port-Royal*, font preuve d'une sagesse profonde et d'un jugement sûr. Presque tous ces philosophes célèbres, furent de savants mathématiciens ; plusieurs d'entre eux ont publié sur les sciences exactes des traités très importants, que l'on consulte encore de nos jours.

Cassini, en astronomie, Vauban et Riquet, dans le génie civil, Tournefort et Jussieu, dans l'histoire naturelle, Samson, en géographie, furent de véritables génies et augmentèrent de leur gloire celle de la France.

Jean Dominique Cassini, né en 1625, fut père, grand-père et bisaïeul d'illustres astronomes, dont le dernier est mort en 1845.

Célèbre par toute l'Europe, les souverains se plurent à le combler de faveurs ; Louis XIV, qui s'entendait dans le choix d'hommes de génie, le fit venir à Paris pour qu'il y demeurât. L'illustre astronome rendit d'immenses services à la science ; le premier il découvrit les satellites de Saturne et la rotation de Mars et de Jupiter. On lui doit aussi la fondation de l'observatoire de Paris.

Il mourut en 1712.

La modestie et la douceur de son caractère, sa conduite chrétienne, le firent beaucoup regretter de ses compatriotes. Ses principaux ouvrages sont : *Opera astronomica* et des *Mémoires* très estimés.

Vauban, le plus remarquable ingénieur que la France du XVIIe siècle ait produit, embrassa encore jeune la belle carrière des armes ; il aida beaucoup ses généraux dans différents sièges par l'invention de machines de guerre excessivement puissantes, parmi lesquelles on remarque des batteries á ricochet, des cavaliers de tranchées, etc. Il couvrit la France, alors en guerre avec plusieurs états coalisés de l'Europe, de fortifications nouvelles et dans leurs détails et dans leur apparence, rendant ainsi à sa patrie harcelée de toutes parts un service des plus éclatants et des plus durables. On considère comme son chef-d'œuvre le magnifique port de Dunkerque, qui fut longtemps le cauchemar des ennemis de la France.

Riquet, qui creusa le fameux canal du Languedoc, fut un ingénieur célèbre, mais la mort l'ayant emporté à la fleur de l'âge, il n'eût pas le temps de donner au monde les grandes productions dont son génie devait contenir le germe merveilleux.

Joseph de Jussieu, naturaliste très distingué de ce temps, montra de bonne heure de grandes dispositions pour cette science si belle et si vaste qu'ont illustrée les Buffon et les Linné. Encouragé par plusieurs personnes influentes de la cour, il publia divers traités sur le café, le cachou, les mines de mercure, d'almoden, etc. Il écrivit aussi sur la médecine, science difficile qu'il pratiqua avec le plus grand succès.

Tournefort, que les naturalistes placent au-dessus de de Jussieu fut très recherché à la cour du grand roi.

« Il se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes ». Plein du feu sacré qui anime tout génie, Tournefort travailla sans relâche, parcourut l'Europe et l'Asie en tous sens et, par suite de ces études et de ces voyages, enrichit le sol de la France de productions les plus variées. Nommé, dans la suite professeur de botanique au Jardin des Plantes, il sut remplir sa chaire avec le plus grand honneur.

Ses œuvres les plus remarquables sont *Les éléments de botanique* et la relation de ses voyages.

Tournefort donne une classification des plantes que les naturalistes ont proclamé bien haut ; on y admire une grande sagesse et une érudition profonde.

La science géographique eût au XVIIe siècle son plus illustre représentant dans Nicolas Samson. Riche négociant, il parcourut toutes les contrées de la terre, recueillant çà et là des notes sur les mœurs et les

usages de chaque nation, étudiant les différences de climats et de productions. Il eût l'insigne honneur d'enseigner la géographie à Louis XIV.

Celui-ci, dans la suite, le combla d'honneurs et l'admit comme un de ses conseillers intimes. Il publia un grand nombre de cartes et un ouvrage célèbre *Disquisitiones geographicæ in Pharum.*

Comme on le voit, dans ce siècle mémorable, les sciences, comme les arts et les lettres eurent d'illustres adeptes ; certes, les savants d'aujourd'hui surpassent les savants d'alors, mais il faut penser que la science au XVIIe siècle, venait pour ainsi dire de naître et ne pouvait produire, par conséquent, rien de parfait.

Les Vauban, les Tournefort, les Samson, les Cassini ont préparé les voies de la science aux Buffon, aux Laplace, aux Cuvier, aux Monge, aux Gay-Lussac, aux Lalande.

(*à suivre*) Paul DURAND.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

CHRONIQUE DE QUINZAINE

L'ÉTÉ touche à sa fin, et l'automne, devançant l'époque régulière de son arrivée, signale déjà sa venue par le mauvais temps qu'il nous apporte. Pendant trois jours une pluie torrentielle n'a pas cessé d'arroser sans miséricorde les promeneurs qui se hasardaient au dehors sans un parapluie ou un paletot imperméable. Les jours, raccourcis et rembrunis, annoncent à l'écolier que bientôt il devra retourner à la classe, et s'asseoir de nouveau sur des bancs qu'il connaît trop déjà. C'est le temps où le commerce se réveille, et où les hommes de bureau recommencent à vaquer plus activement a leurs affaires. *Cuique suum* : à chaque saison sa spécialité.

***

Une grande réaction s'opère dans la presse franco-canadienne. On peut juger des progrès réalisés et rectifier les erreurs commises ou à commettre. La polémique courtoise engagée récemment entre messieurs Tassé et Lusignan. au sujet d'opinions sur la presse émises par ce dernier dans ses *Fautes à corriger*, n'a pas peu contribué à ce réveil. Il y a tout lieu de croire que sous peu, l'on n'entendra plus parler du « directoire » ni des « articles éditoriaux », et que les ménagères remplaceront par les « patères » les « stands à chapeaux » traditionnels. L'opinion de plusieurs médecins compétents est que l'on ne se portera pas plus mal, après ces réformes.

En écrivant les *Fautes à corriger*, monsieur Alphonse Lusignan a fait une œuvre utile, et il a droit à la reconnaissance de tout bon Canadien. Si les circonstances le permettent, nous donnerons bientôt une plus longue appréciation de cet intéressant opuscule.

***

Quoi qu'il en soit, on a bien raison de dire qu'il n'est point de roses sans épines !

Bien que les *Fautes à corriger* aient été l'objet d'une grande admiration, elles ont aussi rencontré des Aristarques. De ce nombre est la rédaction du *Canada*, qui persiste à croire que la presse canadienne n'est guère inférieure à celle de la mère-patrie. Sans vouloir mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, ni déprécier le sol qui nous a vus naître, ne devons-nous pas avouer que jamais les journaux français n'écriraient en majuscules « l'Union Nationale des Fabricants de Cigares du Dominion », ni parleraient de la « firme » Pichette et Marcou, ou d'un hôtel « ayant une capacité pour loger 200 personnes ». Ce sont des fautes qui nous sont familières, mais que ne commettent pas les journaux d'outre-mer.

Dans l'état où nous sommes, suivons donc les Mentors, de quelque politique qu'ils soient, car, a dit Mme du Lauze : « l'esprit de parti est un guide qui égare toujours ceux qu'il conduit. »

* * *

Dans mon dernier article se sont glissées deux *errata*, causés sans doute par ma mauvaise écriture. On voudra bien lire « linceul » au lieu de « linceuil », et après « un format » ajouter « le format », ce qui vaut mieux pour la netteté de la phrase.

* * *

Une petite leçon de français :

Un de nos littérateurs, entrant dans un restaurant de Québec, se fait apporter le menu.

Après l'avoir parcouru :

— Garçon, dit-il, veuillez me servir des fautes d'ortographe.

Le garçon, surpris :

— Mais nous n'en avons point, monsieur.

— Alors, pourquoi en mettez vous sur votre menu ? dit l'hôte d'un air narquois.

A bon entendeur, salut.

24 août 1890. LUDOVIC.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

UN MOT NOUVEAU

ORDINAIREMENT chaque mot anglais trouve un équivalent dans la langue française. Aussi le progrès de la science nous met dans l'obligation d'inventer des mots nouveaux presque chaque jour, par exemple depuis quelque temps, nous voyons dans les journaux des mots tout à fait nouveaux : *Electrocution*, *Eloctrocuter* et *Electrocuteur*. Il est un mot anglais dont je n'ai jamais vu *un mot* pour le désigner en français, ce mot anglais, nous l'entendons chaque jour, c'est : *Typewriter*, qui peut se traduire *machine à écrire*, soit trois mots pour désigner une nouvelle invention. J'ai essayé de réduire ces trois mots en un seul et voici le résultat que j'ai obtenu. Le mot *machine* dérive du mot latin : *machina*, ou du grec : mêchanê. Maintenant le mot *écrire* dans cette dernière langue est *graphô* (j'écris). Pour former mon nouveau

mot j'assemble ces deux mots et la combinaison donne : *Machinégraphe*, (du grec, *mêchanê*, machine et *graphô*, j'écris) et aussi *machinégraphie*, *machinégraphier*, etc.

Si quelqu'un a déjà trouvé *un mot* français pour *Typewriter* et que *ce mot* convienne mieux que celui que je trouve, qu'il nous l'apprenne afin que nous sachions comment nommer *en françàis* cette nouvelle machine, qui est maintenant d'un usage presque général.

J. Alcide CHAUSSÉ.

PETITES NOTES

M. Edgar La Selve, de la Société des Gens de Lettres, voyageur d'études, professeur d'Histoire et de Géographie, officier d'Académie depuis 1880, vient d'être promu, par arrêté du 28 juillet dernier, *Officier de l'Instruction publique.*

Apparemment, l'humanitaire infatigable, qui est l'âme de l'*Association Universelle*, le publiciste de haute allure qui dirige avec une compétence rare *La Revue Exotique illustrée*, l'auteur original des *Romans Exotiques*, le poète ardent des *Fleurs des Tropiques*, le conférencier des *Voyages d'études*, avait plus d'un titre à cette haute distinction.

Aussi on s'étonne qu'elle lui soit venue si tardivement. M. Bourgeois, ministre plus clairvoyant et plus équitable que ses prédécesseurs, a su réparer leur oubli et une injustice, qui encourage les gens de vrai mérite et réjouit l'*Association Universelle*, ainsi honorée toute entière, dans la personne de son vaillant Délégué général.

Aux amateurs de jeux d'esprit, nous recommandons très fortement les *Plaisirs du Foyer*, journal illustré, bi-mensuel, organe de « l'Académie des Sphinx et Œdipes des deux mondes », publié sous la direction de M. Henri Issanchou, rue Guy-de-la-Brosse, Paris. Abonnement d'un an · 6 fr. 75 ($1.35).

Nous accusons réception du *Canadien*, très intéressant journal politique et littéraire, publié à Saint-Paul, Minnesota, par MM. Ledoux et Levasseur. Cette publication, qui vient d'entrer dans sa 14e année d'existence, est entièrement dévoué aux intérêts français du Minnesota et des Etats voisins. Nos félicitations.

V. G.

PETIT COURRIER

J. T. O. S., Trois-Rivières : Ai reçu lettre et contenu. Avez droit à la prime mentionnée sur le couvert. Pour nos. spécimens, adressez-vous aux bureaux respectifs de ces journaux. — Paul de Quinty, Montréal : Article trop faible. Ne pouvons insérer. — J. U. B., Fernet-Ville : Reçu lettre et contenu. Je me ferai un plaisir de vous renseigner dans un prochain no. Vous envoie les volumes demandés. Merci. — Une lectrice du RECUEIL : Nous ferons notre possible pour vous satisfaire dans un prochain no. En attendant, merci pour vos bonnes paroles. — A nos abonnés : Dans le prochain numéro nous annoncerons une prime nouvelle, consistant en un portrait peint *gratuitement* par un artiste de Paris.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 26

Il nous fallut passer au delà d'un mois dans les bois pour permettre à nos blessés de se guérir et de reprendre quelques forces avant que de nous mettre en route. Paulo et son digne séide étaient l'objet de notre part d'une extrême surveillance. Quatre à cinq fois, jour et nuit, leurs liens étaient minutieusement examinés et bien nous en prit, car plus d'une fois nous pûmes constater qu'ils faisaient des effort surhumains pour s'en délivrer. Quoique entièrement en notre pouvoir, jamais il ne perdaient une occasion de nous accabler de leurs insultes les plus ignobles, soit que nous leur donnassions à manger ou que nous pansassions leurs plaies.

Enfin l'état des malades devint des plus satisfaisant, les blessures se guérirent comme par enchantement tant le mal avait peu de prise sur ces charpentes granitiques.

Un mois après cette lutte gigantesque, où nous nous étions pris corps a corps avec de véritables lions pour la force et de vrais tigres pour la férocité, nous décidâmes de nous mettre en route.

Avant que de partir, nous allâmes nous agenouiller sur la tombe de notre malheureux ami, puis nous fîmes nos préparatifs de voyage et nous prîmes le chemin des habitations.

Baptiste ouvrait la marche avec le Normand. Paulo et son complice, liés de manière à ce qu'ils ne pussent s'échapper ni faire aucune de leurs tentatives diaboliques contre nous, formait le centre avec le Gascon, j'étais à l'arrière-garde.

Nous mîmes six jours avant de pouvoir atteindre le village de Sainte-Anne, la faiblesse des blessés ne nous permettait pas d'avancer plus vite. Enfin lorsque nous débouchâmes du bois, toute la paroisse était accourue pour nous recevoir.

Ils avaient appris notre arrivée par un chasseur que nous avions rencontré et qui avait pris les devants. Les remerciements pleins de gratitude et d'effusion que ces braves gens nous firent sont encore présents à ma mémoire. Leurs yeux se mouillèrent de larmes en attendant le récit de la mort de notre malheureux ami et les circonstances dans lesquelles il avait reçu le coup fatal.

Les victimes des deux monstres les identifièrent parfaitement et ce fut en frémissant qu'elles s'approchèrent d'eux pour les reconnaître. Comment ne pas frissonner, pour des femmes, de se trouver près de ces êtres à figures patibulaires, pleines de défi et d'effronterie, leur adressant des propos cyniques et immondes.

Nous confiâmes nos prisonniers à la garde de cinq hommes robustes et déterminés, puis nous acceptâmes le repas et l'hospitalité qui nous furent donnés par les citoyens.

C'était à qui nous entoureraient de plus de soins et de prévenances.

Nous prîmes une bonne nuit de repos dont le Gascon et le Normand avaient surtout besoin. Nous transportâmes les prisonniers à bord

de la même barque que j'avais louée pour mon voyage précédent. Ils refusèrent de marcher, il fallut donc les y porter, une fois qu'ils y furent installés, nous fûmes obligés de leur lier de nouveau les jambes pour nous mettre à l'abri de leurs coups de pieds et de les attacher solidement au fond de la barque pour qu'ils ne se jetassent pas à l'eau.

Dans la journée du lendemain, nous les remîmes entre les mains des autorités et ils furent enchaînés dans un même cachot. Lorsque nous prîmes congé d'eux, ils nous accablèrent des plus affreuses malédictions. Nul doute que s'ils eussent pu briser leurs chaînes, ils se fussent précipités sur nous avec une rage infernale pour essayer à nous dévorer à belles dents.

Cependant ce ne fut pas sans émotion que je jetai sur Paulo un dernier regard et lui dit qu'il n'avait plus rien à espérer de la clémence des hommes et qu'il devait se préparer par le repentir à comparaître devant un juge plus redoutable que ceux de la terre. Il me répondit par d'affreux blasphèmes et d'abominables imprécations.

Tels furent ses adieux, je ne devais plus le revoir.

Une fois hors de la prison, je sentis intérieurement un soulagement indicible, ma vie jusqu'alors si tourmentée allait enfin prendre un cours plus calme, plus tranquille.

XXII. — DERNIERS JOURS DE PAULO ET RODINUS

Je suis seul dans la profondeur des bois, la lune envoie quelques rayons faibles qui percent à peine le dôme de feuillage jauni que la brise d'automne éparpille à mes pieds.

Depuis deux mois, me demandai-je, pourquoi cette inquiétude, ce malaise dont je ne puis me débarrasser ? En allant conduire Paulo et son complice à la prison de Québec je n'ai pas voulu aller voir mes sœurs, j'ai résisté au plaisir de revoir mon Adala et sa pauvre vieille mère. Et pourtant, j'aurais été heureux d'embrasser ma chère enfant et de donner une bonne poignée de mains à mes sœurs ainsi qu'à Aglaousse. J'ai cru devoir en faire le sacrifice.

Adala sous leurs soins maternels doit avoir retrouvé une partie de toutes les jouissances qu'elle n'avait pas connues dans les bras de sa mère. Peut-être une prière qu'elle m'eut adressée de revenir auprès d'elle, sa vue, son sourire, m'eussent-ils trouvé assez faible pour accéder à son désir.

En agissant ainsi, j'ai cédé à la raison et au devoir.

Il y a trois jours, j'étais agenouillé au pied d'une croix que j'ai fait ériger sur les bords du lac à la Truite.

Le temps était sombre et triste, le soleil brillait par intervalles au travers des nuages que le vent faisait entrechoquer dans l'espace. Dans leur chaos, leurs courses désordonnées, il me semblait revoir toutes les mauvaises passions qui m'avaient empêché comme tant d'autres de voir le flambeau religieux qui nous éclaire et que nous n'apercevons que lorsque le mal qui obscurcit notre intelligence, lui laisse un espace pour se montrer.

Il y a trois jours, ai-je dit, je priais avec ferveur au pied de cette croix et je pleurais. Je pleurais sur un passé dont chaque mauvaise action doit être enregistrée dans le livre de vie, mais je pleurais aussi

parce que l'aiguille de ma montre marquait onze heures et que demain à cette heure deux grands criminels vont du haut d'un gibet être lancés dans l'éternité. Et dans quel état paraîtront-ils devant le juge suprême ?

La journée s'est passée dans de tristes réflexions. L'âme de Paulo et celle de son complice seront jugées. Mon Dieu, vont-elles trouver grâce auprès de vous et vont-ils dans leurs derniers moments implorer un regard de votre divine miséricorde !

C'est dans cette disposition d'esprit que je me jette sur mon lit de sapin, je me retourne en tous sens, mais plongé dans mes pensées, je ne puis fermer l'œil.

Demain, j'en suis certain, je serai tiré de ma poignante anxiété. Mon brave Baptiste est monté à Québec et doit me donner des nouvelles des derniers instants des malheureux, mais surtout m'apporter une lettre de mon Adala et de mes sœurs. Combien la journée et la nuit vont être longues.

Huit heures P. M. Non, la journée n'a pas été aussi longue que je le craignais. Un chasseur est venu frapper à la porte de ma cabane et m'a demandé l'hospitalité. Je lui ai pressé la main et l'ai attiré au-dedans de mon wigwam. Je l'aurais embrassé, tant la solitude me pesait, car ce frère inconnu venait peupler mon désert. Tout en partageant mon repas, il me raconta son histoire et celle de sa famille.

C'est un malheureux Acadien. Il habitait le village des Mines. Il y possédait une belle propriété et vivait heureux au milieu des joies du foyer, lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et la France. Il s'était enrôlé volontaire et après dix mois de guerre, quand l'ennemi avait été repoussé et poursuivi jusque dans son propre territoire, il était revenu tout joyeux. Hélas ! ses champs avaient été dévastés, sa maison incendiée par les barbares envahisseurs. Sa pauvre femme et ses deux petits enfants avaient péri au milieu des flammes. A peine avait-il pu recueillir parmi les décombres quelques os calcinés de ces êtres chéris. Tel était le résumé de sa narration ; à chaque phrase de cette triste et lamentable épopée, je sentais des pleurs inonder ma figure...

Il est onze heures du soir, le chasseur est parti. Il est un homme déterminé et fort intelligent ; il jouit d'une grande confiance de la part des autorités, car il est chargé de remettre au gouverneur de Québec d'importants documents. Il a pris la route des bois, c'est la plus courte et la plus sûre.

Cet homme qui se montre si énergique après de tels malheurs, a stimulé mon courage. Il m'a exprimé une profonde gratitude de mon hospitalité et remercié des provisions dont j'ai rempli son havresac. Entre lui et moi, désormais, c'est pour la vie que nous conserverons une réciproque amitié. Son nom est Marquette.

Ma montre marque cinq heures du matin, mon sommeil, contre mon attente, a été assez paisible. Je rêve quelques instants, mais bientôt il me semble entendre des aboiements ; mes chiens répondent. Je m'élance hors de mon lit, le chien de Baptiste vient de faire irruption dans ma hutte.

Mon bon et tendre ami ne saurait être loin avec ses deux braves et

dévoués compagnons. Ils ont reçu ordre de se rendre tous les trois à Québec pour donner leurs témoignages dans le procès de Paulo et de son complice. Je les ai priés d'attendre jusqu'après l'exécution et de se mettre en rapport avec monsieur Odillon qui doit leur remettre certains papiers pour moi.

Pendant que je m'habille à la hâte, des pas se rapprochent, c'est Baptiste avec le Gascon et le Normand. Je cours à leur rencontre et nous nous embrassons avec effusion. Mes amis sont exténués de fatigue. Heureusement, j'ai préparé pour eux la veille au soir, un copieux repas et j'ai renouvelé le sapin des lits.

Je refuse d'écouter les détails des derniers jours et de l'exécution dont ils ont été témoins, parce que je veux les avoir succints et bien munitieux.

Chers amis, comment reconnaître leur dévouement ? Ils n'ont pas perdu une seule minute pour que je reçusse au plus vite les lettres dont ils étaient porteurs. Je n'ose leur parler pendant leur repas, tant ils dévorent les aliments avec avidité. Quand leur faim fut un peu apaisée, il me racontèrent qu'ils étaient partis à cinq heures du soir dans un canot et quand leurs bras étaient trop fatigués pour faire glisser le canot sur les ondes, ils ont demandé du secours à leurs jambes et ont pris les chemins des bois. Ils ont dévancé de beaucoup le postillon, ils avaient tant hâte de me revoir et de se distraire du spectacle horrible auquel ils avaient assisté.

Mon brave Baptiste en me donnant ces quelques détails feint d'être étouffé par ses bouchées qui, prétend-il, lui font venir les larmes aux yeux, ce qui lui fournit un prétexte de les essuyer. Le Gascon a besoin, paraît-il, d'une eau plus fraîche et prend de là occasion de sortir ; pour le Normand, il m'avoue que son excessive fatigue lui fait couler des sueurs qui se répandent sur ses joues. Ces sueurs ne sont pourtant que des larmes.

Nobles cœurs qui pleurent au souvenir de cette triste fin et sur le sort d'hommes qui les auraient massacrés s'ils en avaient trouvé l'occasion.

Je vais leur en épargner le récit, car Baptiste m'a remis deux lettres et un cahier ; l'une est du géôlier, l'autre de monsieur Odillon.

Avant que de partir de Québec, j'avais payé le géôlier libéralement pour qu'il donnât un accès aussi libre que possible au vénérable prêtre que j'ai prié instamment, par une lettre, de se rendre auprès des prisonniers et de veiller au salut de leurs âmes. De Paulo surtout que je n'ai malheureusement que trop contribué à perdre. C'est une légère réparation et un dernier effort que je veux tenter pour le ramener au bien.

Mon bon ami m'a répondu qu'il se mettait de suite en route et qu'il me tiendrait au courant de ce qui se passerait dans la prison jusqu'au jour de l'exécution, suivant le désir que je lui en avais exprimé. En attendant son arrivée, le géôlier s'était engagé à me rendre un compte exact de la conduite et des dispositions des condamnés.

(*à suivre*) Dr Ch. de Guise.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

CONTES DE MON VILLAGE

LES FUNÉRAILLES

On enterrait ce matin là, par un clair soleil d'octobre, qui souriait comme une ironie brutale à toutes ces tristesses, la fille unique du riche fermier de la Vallette, à une lieue de chez moi. Elle s'était endormie, à vingt ans, comme une fleur délicate et frêle, que le premier souffle de la vie avait impitoyablement moissonnée. Et Dieu sait cependant si elle était belle. cette petite fleur, modeste et douce, qui faisait, là-bas, dans la grande ferme triste, la joie et la consolation du vieux père...

Et tandis que nous la transportions là-haut, sur la côte de la vieille église, où le sommeil est si tranquille, parmi les grands genêts d'or et les roses sauvages, dont la brise épand tous les parfums, je me demandais pourquoi il faut s'en aller si jeune, au printemps de la vie, lorsque tout sourit et tout enchante...

Je pleurais, comme nous pleurions tous du reste, — longue file de braves gens, en habits de deuil, — dans ce sentier qui monte au cimetière, où le clair soleil d'octobre se jouait à travers les feuilles, tandis qu'un concert d'oiseaux joyeux nous accompagnait de ses trilles gais.

Les toutes vieilles même, celles qui gardent le foyer et dont la marche est chancelante, avaient tenu à accompagner le pieux cortège des funérailles. Elles venaient en tête, avec de grands manteaux noirs, à capuchon, en égrenant des chapelets, de leur voix cassée, qu'on entendait à peine.

Puis derrière elles, en bourgeron bleu et plus d'une larme au coin de l'œil, ces rudes fils de la terre, durs et insensibles comme elle, qui se laissaient aussi aller à la tristesse commune. Il y en avait de tous vieux, à cheveux blancs, repliés en deux sur leur bâton, qui se demandaient sans doute aussi comment il est possible de s'en aller si jeune...

La morte, portée par quatre jeunes filles, habillées de blanc,—ses parentes et ses amies,—disparaissait sous un amoncellement de fleurs et de couronnes. J'avais dégarni pour elle mon grand rosier blanc, celui dont elle emportait une fleur à chaque visite et qui répand un parfum si suave et si doux...

On en avait fait de ces roses une grande couronne, qui embaumait, et la pensée de ce souvenir de chez moi, au premier rêve d'amour qui avait traversé ma vie, me faisait comme un grand adoucissement dans le cœur...

Et nous montions ainsi le sentier du cimetière, et le vieux curé Lhermitte chantait, d'une voix cassée, où s'étranglaient des sanglots, ces tristes, mais consolantes prières des morts.

Puis quand tout fut fini et que la terre se fût refermée sur ce qui venait d'elle, je redescendis, au bras du vieux père qui sanglotait comme un enfant, le sentier tout en fleurs, et par ce clair soleil d'octobre, qui souriait comme une ironie brutale à toutes ces tristesses, je me deman-

dais pourquoi il faut s'en aller ainsi au printemps de la vie, lorsque tout sourit et tout enchante...

Et je ne sais pas lequel de nous deux était le plus malheureux, du père qui venait d'enterrer sa fille, ou de moi, dont le premier rêve d'amour qui avait traversé ma vie, reposait maintenant là-haut, parmi les grands genêts d'or et les roses sauvages...

J. B. CHATRIAN.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

ÉTUDE SUR LE XVIIe SIÈCLE DE LOUIS XIV

(*suite*)

IV. — ART MILITAIRE

La noble et sublime carrière des armes a produit au XVIIe siècle plus d'un génie incomparable, plus d'un guerrier aux exploits étonnants et fameux.

Grands comme les Annibal, victorieux comme les Alexandre, habiles et expérimentés comme les César, les Turenne, les Condé, les Catinat et les Luxembourg de ce siècle brillant, le plus beau peut-être de tous les siècles, ont remplis de leurs noms les temps modernes ; ils sont comme ces astres lumineux qui rayonnent sur le fond noir du firmament.

Ces grands capitaines, promenant par toute l'Europe le drapeau vainqueur de la France chevaleresque, firent respecter en tous lieux la grandeur et la majesté de leur glorieuse patrie.

Turenne, le plus célèbre de tous, celui dont la renommée fut la plus pure et la plus grande, naquit d'une famille calviniste en 1611. Elevé cependant avec beaucoup de soins, ses nombreuses qualités brillèrent bientôt avec le plus vif éclat. Modeste, délicat, juste, généreux et honnête, il sut se conserver dans les dangers de la vie militaire tel qu'il était adolescent.

Durant les troubles sanglants de la Fronde, Turenne, après avoir guerroyé quelque temps en Allemagne, d'une manière victorieuse, défendit avec beaucoup d'habileté, quoique sur un petit théâtre, le parti de Mazarin contre les attaques violentes du grand Condé.

Il soumit ensuite les Pays-Bas, province que les Espagnols gouvernaient alors avec despotisme, et revint à Paris couvert de lauriers.

Turenne, le César du XVIIe siècle, possédait une profondeur de vues étonnante, un jugement des plus sûrs et une patience des plus admirables. Ses ennemis eux-mêmes rendaient les plus grands et les plus éclatants hommages à ses mérites incontestables. Rien ne l'arrêtait, ni la difficulté de l'entreprise, ni l'incertitude de la victoire, ni les dangers de la route.

Bossuet, l'aigle au vol puissant, estimait beaucoup ce capitaine illustre, ce héros magnanime dont la gloire a toujours de plus en plus grandie ; il eût l'insigne honneur de le ramener à la foi de ses aïeux, sept ans avant que la mort le ravit à l'amour et à l'admiration de ses compatriotes et surtout de ses soldats.

Le boulet qui mit fin à cette existence glorieuse emporta aussi le bras du général Saint-Hilaire. Le fils de celui-ci, qui était présent, fondit en larmes à la vue de son père blessé, mais le brave général prononça alors ces mots sublimes : « Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme que la France vient de perdre. »

« Turenne, dit Thomas, si regretté par nos aïeux et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect ; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eût point de supérieur et ne compta qu'un rival ; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires ; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eût jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talents ; qui, en servant Louis XIV et la France, eût souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois, comme admiré de l'Europe ; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple, est le seul depuis Du Guesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus et non les rangs et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance. »

Le grand Condé, le rival de Turenne, naquit en 1621. Louis XIV venait à peine de monter sur le trône glorieux de ses ancêtres, que Condé, âgé seulement de 22 ans, remporta sur les troupes espagnoles commandées par Francisco de Melas, la mémorable bataille de Rocroi, que les poètes ont chanté et que les orateurs ont exalté dans les accents les plus sublimes : « Le voyez-vous, s'écrie Bossuet, comme il vole ou à la victoire ou à la mort ! aussitôt qu'il eût porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. »

Dans les deux années suivantes, il ajouta au nom glorieux de Rocroi ceux non moins célèbres de Nordlingen et de Lens. Ce fut dans cette dernière bataille qu'il prononça pour toute harangue ces paroles admirables et entraînantes : « Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nordlingen ! ». Les soldats, électrisés et par ces mots éloquents et par l'exemple de leur chef, chargèrent les ennemis avec une fougue impétueuse et comme un torrent que rien n'arrête, renversèrent et détruisirent tout sur leur passage.

Durant cette révolution avortée que l'on a surnommée la Fronde, Condé, entraîné par certaines influences, se tourna contre la cour, mais il ne voulut jamais accepter le commandement des rebelles : « Je m'appelle Louis de Bourbon, leur disait-il, et je ne veux pas ébranler l'Etat. »

« Cet homme inspiré », comme dit Bossuet, après quelques victoires non moins glorieuses que les premières, se retira dans son splendide palais de Chantilly. Là, menant une vie sage et paisible, il donna au monde l'exemple le plus admirable de vertus chrétiennes ; grand sur le champ de bataille, ce fut un héros dans la pratique de sa foi.

A la mort de cet illustre capitaine dont le génie égala celui d'un Anni-

bal ou d'un César, Bossuet, son ami par excellence, le pleura amèrement et fit entendre du haut de la chaire ces accents pleins de sensibilité et de douleur :

« Tous ensemble, s'écrie-t-il, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple !

« Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire ; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface ; vous aurez dans cette image des traits immortels · je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître.

« C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi ! »

Le maréchal de Luxembourg fut le digne héritier du génie de Condé ; habile capitaine, il vainquit les ennemis dans trois batailles, comptées parmi les premières victoires de la France : celles de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde. On a dit de ce grand général qu'il avait tapissé Notre-Dame de drapeaux ennemis.

Nicolas Catinat, né en 1637, venait des derniers rangs du peuple. Malgré les préjugés des nobles contre les roturiers, ce héros, par la seule force de ses talents et la grandeur de ses vertus, parvint aux plus hautes charges du royaume et fut nommé général en chef des armées de Louis XIV. Simple et modeste, généreux et désintéressé, brave et ardent, il excita l'admiration la plus sincère, dans cette cour dont le faste avait ébloui l'Europe. Vainqueur à Staffarde et à la Marsaille, sur le célèbre prince Eugène de Savoie, qui avait mis ses talents militaires au service des ennemis de sa patrie il fut regardé comme l'un des premiers généraux de son siècle.

Sur ses dernières années, il se retira dans sa petite maison de Saint-Gratien, où il mena la vie la plus modeste. « Il y rappela, dit Saint-Simon, par sa simplicité, par sa frugalité, par le mépris du monde, par la paix de son âme et l'uniformité de sa conduite, le souvenir de ces grands hommes qui, après les triomphes les mieux mérités, retournaient tranquillement à leur charrue, peu sensibles à l'ingratitude de Rome qu'ils avaient si bien servie. »

Villars, le dernier des grands généraux du siècle brillant de Louis XIV, par ordre chronologique, mais l'un des premiers par sa bravoure, sa science et son habileté, soutint en emportant les célèbres victoires de Friedlingen et de Hochstædt, la gloire défaillante de sa patrie.

Louis XIV, attaqué de toutes parts par les puissances coalisées de l'Europe, souffrant des cruelles souffrances de son peuple, confia à

Villars sa dernière armée, en lui disant ces nobles paroles : « Allez et si vous êtes vaincu, il ne me restera qu'à me mettre moi-même à la tête de mon peuple et à m'ensevelir sous les ruines de la monarchie. »

Notre héros répondit à la confiance de son roi malheureux en gagnant sur le prince Eugène la mémorable bataille de Denain, victoire glorieuse qui sauva la France.

Le duc de Vendôme seconda Philippe V d'Espagne, dans toutes les guerres que celui-ci eût à soutenir contre les ennemis de son grand-père le grand Louis XIV.

La célèbre victoire de Villaviciosa le mit au rang des capitaines les plus courageux et les plus intrépides du XVIIe siècle. Il eût l'honneur de tromper. par de savantes manœuvres, le prince Eugène de Savoie.

MARINE

La marine, au temps de Louis XIV, ne comptait pas un grand nombre de vaisseaux ; les découvertes importantes qui se firent dans le siècle suivant lui donnèrent un plus grand accroissement ; cependant, parmi les marins célèbres qu'a produits la France du XVIIe siècle, nous admirons trois noms, trois génies dont la gloire, toujours pure, toujours grande, fait celle de leur patrie ; ce sont Jean Bart, Duquesne et Duguay-Trouin.

Le premier, né en 1650, à Dunkerque, fut le plus populaire des marins français ; courageux, ardent, intrépide, audacieux et généreux, il sut, par la réunion brillante de tant de belles qualités, exciter l'admiration la plus sincère de ses compatriotes et la crainte de ses ennemis.

Chef de corsaire à vingt-cinq ans, Jean Bart porta l'effroi et la terreur chez les ennemis de la France ; il purgea les mers des pirates qui s'emparaient des navires marchands et descendaient sur les côtes y portant la dévastation et la ruine.

Cet illustre marin bravait tout ; la mort, ordinairement si redouté ne l'effrayait point, et cependant sous une si rude écorce, il cachait un cœur noble et compatissant. Il est inutile ici de raconter ses actions éclatantes et de louer de nouveau son courage. La postérité l'a jugé brave et grand capitaine et elle a eu raison.

Abraham Duquesne, né à Dieppe en 1610, rivalise avec Jean Bart et plusieurs même affirment qu'il lui est supérieur.

Il est une des gloires les plus pures de la France. Comme Jean Bart, il poursuivit à outrance les corsaires de la Méditerrannée et bombarda Alger. Il força le doge de Gênes, qui avait osé braver la puissance du grand roi, à venir s'humilier aux pieds du monarque français.

Duguay-Trouin, né dans la ville qui a produit le hardi navigateur que nous admirons tous, l'illustre Jacques Cartier, s'immortalisa par la prise de Rio-Janeiro.

Il désola le commerce de l'Angleterre, de Hollande et du Portugal. Il était modeste, plein de désintéressement mais inflexible lorsqu'il s'agissait du point d'honneur.

Après ces noms immortels, nous remarquons ceux de Forbin et de Tourville qui ont remporté sur les mers des victoires éclatantes.

(*la fin au prochain numéro*) Paul DURAND.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

CHRONIQUE DE QUINZAINE

Les ouvriers ont inauguré le mois de septembre par une démonstration qui, si l'on en croit les journaux, a atteint toutes les espérances des organisateurs. Suivant moi, les ouvriers n'ont pas à se plaindre de leur sort, surtout depuis qu'ils en ont chipé des leurs parmi les échevins et même parmi les membres du parlement. Tout cela est bel et bon, mais de cette pensée agréable découle une autre plus triste : je veux parler de l'émigration. L'expatriation est chez nous une véritable plaie qui prive le Canada d'un grand nombre de bras qui lui sont nécessaires ; nos ouvriers, foulant aux pieds honneur et patrie et serments, s'en vont chercher l'or de l'autre côté de la frontière, profitant sans doute de ce que nos confrères américains tiennent un vrai bazar où se frôlent les produits humains, de tous les points du globe. Cette manie de l'exil volontaire existe depuis longtemps : dès 1853 elle inspirait à Crémazie une pièce magnifique qui commence par ces vers :

" Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Ce ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encore ? "

Vingt ans après, Lemay, pour guérir la même blessure, s'écriait à son tour :

" Pourquoi donc fuyez-vous notre belle patrie,
Jeunes gens au bras vigoureux ?
N'a-t-elle plus besoin ni de votre industrie,
Ni de votre sang généreux ? "

Ces deux poëtes sont plus éloquents que le chroniqueur du Recueil, c'est pourquoi je ne puis mieux finir que par un autre extrait du même morceau de Crémazie :

" Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour ;
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour. "

***

Ce que c'est que l'incognito !

Il y a, paraît-il, un des collaborateurs du Recueil, qui a voulu, on ne sait pourquoi, connaître le vrai nom de Ludovic. Que cet indiscret veuille bien accepter les vers suivants :

On veut savoir comment se nomme
Celui qui signe " Ludovic " ;
Sans nul doute, c'est un jeune homme ;
Mais son vrai nom, c'est là le *hic*.

Cette demande est curieuse,
Je puis vous l'affirmer vraiment,
Car ma muse peu sérieuse
S'en amuse fort gentiment.

Pourtant, il faut une réponse
A toute sage question ;
Mais que voulez-vous que j'annonce ?
Vous laisserai-je avec un : " Non ! "

Pas tout-à-fait : c'est trop sévère,
Au chroniqueur il est permis
De dire, pour vous satisfaire :
" Ludovic est de vos amis. "

Après cela, ni nom, ni verbe :
Je trouve que c'en est assez,
Et vous laisse avec le proverbe :
" Cherchez bien et vous trouverez. "

***

Dans mon dernier écrit s'est glissée une faute, une faute à faire blêmir monsieur Lusignan : je veux parler de l'épellation du mot orthographe. » Je m'empresse de signaler cette erreur, dont je ne crois pas avoir la paternité. On est prié de lire aussi « madame du Janze, » au lieu de « madame du Lauze. »

***

Quelques combles pour terminer :

Savez-vous celui de la méchanceté ?

—Battre la campagne. (Je crois que plusieurs lectrices du RECUEIL ont déjà répondu : « Battre sa compagne ! »)

Celui de la force :

—Soulever l'opinion publique : c'est ce que Testo raterait et que plusieurs de nos orateurs réussissent parfois.

Celui de la cruauté, enfin ?

—Tuer le temps.

Voilà un microbe que monsieur le docteur Malin-Conico aurait dû découvrir en même temps que celui de la vieillesse.

4 septembre 1890. LUDOVIC.

PETITES NOTES

Nous accusons réception du *Journal d'Hygiène Populaire*, organe officiel du Conseil Provincial d'Hygiène et de la Société d'Hygiène de la Province de Québec.

Cette intéressante publication mensuelle, qui compte aujourd'hui sept ans d'existence, se recommande fortement à l'attention de nos lecteurs et principalement de nos lectrices.

M. le Dr J. I. Desroches en est le rédacteur en chef et M. le Dr J. A. Beaudry l'administrateur.

Le Journal de Waterloo, publié à Waterloo, P. Q., vient de nous arriver. Cette excellente publication, qui compte neuf ans d'existence, fait honneur à son propriétaire, M. J. A. Chagnon. V. G.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

UN MOT NOUVEAU

Sous ce titre, dans le dernier numéro du RECUEIL LITTÉRAIRE, je suggérais un mot *français* pour *typewriter* et comme je pensais qu'il devait y avoir un mot français pour désigner cette invention, je faisais appel à ceux qui en aurait entendu parler, de bien vouloir nous l'apprendre et voici ce qu'on m'écrit à ce sujet :

" St-Henri de Montréal, 28 août 1890.

" Monsieur Chaussé,

" Ne serait-il pas préférable de dire *mécanigraphe* au lieu de *machinégraphe* comme " je l'ai déjà vu quelque part. Il me semble que le mot convient mieux.

" UN AMI DE ST-HENRI. "

Mon ami a peut-être raison, le mot *mécanigraphe* dérive aussi des mots grecs : *mêchanê* ou *mêkhanê* (machine) et *graphô* (j'écris). La différence qu'il peut y avoir est que *mécanigraphe* sonne mieux à l'oreille.

Un *confrère* qui signe *G. Des Chaussers*, me fait l'honneur d'une critique dans *Le Monde Illustré* du 6 septembre. Je le remercie cordialement de s'être donné le trouble de m'apprendre que le mot : *mécanigraphe* existait quand j'ai écris mon article. Mais il me semble que sa critique aurait eu plus de poids si mon *confrère* avait signé *son nom* au bas de son article.

J. Alcide CHAUSSÉ.

BIBLIOGRAPHIE

Nous venons de recevoir de notre aimable collaborateur, M. Ellivedpac, quatre volumes de poésies : *Ellivedpaciennes illustrées*, *Mes papillons*, *Échos de la villa des Arcades* et *Pompons d'or.*

Que de pièces charmantes dans ces volumes ! Signalons seulement *Le rêve d'Ali*, couronné par le « Cénacle littéraire d'Avignon, » *La charité*, poème dédié à Son Altesse Royale Marie de Lusignan, *Cri du cœur*, pièce très patriotique écrite en 1871, alors que l'auteur n'avait que seize ans.

Il nous est inutile de faire ici l'éloge de M. Ellivedpac ; disons seulement que c'est un vrai poète, qui, soutenu par le feu sacré, a fourni et fournit encore de la copie à plus de cent journaux de Paris et de la province.

Tous ceux de nos lecteurs, amateurs de belle et bonne poésie, qui désireraient faire plus ample connaissance avec M. Ellivedpac, n'ont qu'à lire son dernier volume, les *Pompons d'or.* A notre confrère, nous offrons nos sincères félicitations. V. G.

PETIT COURRIER

A. B., Montréal : Ai reçu. Très bien. — Miss E. Ehrtone ; A. Ellivedpac : Poésies dans prochain numéro. — J. U. B., Fernet-Ville : Vais vous écrire. — G. O. T., Montréal : Bien. — J. Alc. Ch., Montréal : Poésie passera dans prochain numéro.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 27

Le repas terminé, j'invite mes amis à s'étendre sur leurs lits. Peu de minutes après le Gascon et le Normand ronflaient à pleins poumons, tandis que Baptiste se tourne de mon côté et semble se consulter intérieurement. Il a certainement quelque chose d'important à me dire, car il me regarde en pleine figure et balbutie quelques paroles sans suite.

Enfin il se décide à s'approcher de moi en disant : « Ne me grondez pas trop fort, Père Hélika, mais avant que de revenir j'ai été LA voir et ELLE m'a reconnu. Oh ! la chère enfant qu'elle est belle et comme elle m'a demandé avec empressement de vos nouvelles. Puis sans me laisser le temps d'ajouter un mot ! Et les bonnes religieuses et la mère d'Attenousse qui se trouvait là, avec quelle anxiété elles se sont informées de vous ! Nom d'un nom ! je ne suis pourtant pas une Madeleine, mais vrai, j'ai été trop bête pour leur répondre. J'étais, comment vous dirai-je, tenez aussi incapable de parler que quand ma pauvre mère me dit dans ses derniers moments en m'embrassant : Baptiste, je vais te laisser pour toujours, mais Dieu prendra soin de toi. Sois honnête et religieux avant tout. Je ne pus dire un seul mot. A travers mes larmes, je voyais tout danser et tourbillonner autour de moi. Je m'agenouillai seulement pour recevoir sa bénédiction. Le lendemain la sainte femme n'était plus. Elle était morte sans que j'aie pu lui donner l'assurance que je suivrais à la lettre ses dernières recommandations. Maintenant, je vous avouerai que c'est ainsi que je me suis trouvé en entendant les belles paroles que la Dame Supérieure et l'Assistante me disaient. Stupide et pleurnichant comme une vieille femme je sortis ne sachant où donner la tête. Un homme m'attendait à la porte et est venu me reconduire jusqu'au canot. Il avait sous le bras un gros sac qu'on vous envoyait sans doute. »

Baptiste à ces mots me présente ce sac que j'ouvre en sa présence. Il contenait des provisions que mes bonnes sœurs lui ont fait remettre pour leur descente. Il y a de plus une enveloppe dans laquelle il doit y avoir une charmante petite lettre. Elle est si mignonne et si gentille.

« En effet, ajouta-t-il en se frappant le front, l'homme de l'hôpital, rendu au canot, m'a dit : Ce sac est pour vous, la lettre pour le grand Chef, et je me rappelle à présent que pendant que je parlais avec les religieuses la petite avait dit : « Je vais écrire à mon père Hélika. »

« Ne m'en voulez pas, je l'aime moi aussi et je voulais savoir si elle était heureuse. Maintenant me pardonnez-vous ? »

Je l'embrasse a ces paroles et je lui presse la main. C'était la seule marque de reconnaissance que je pouvais lui donner. J'étais si ému de ces témoignagnes d'amitié. J'insistai pour qu'il prit quelque repos, il s'étendit sur son lit et ne tarda pas à s'endormir.

Je vais de suite m'installer au pied d'un arbre touffu que les rayons

du soleil ne caressent que mollement avant que d'arriver à moi. J'ouvre le cahier et je lis le rapport et la lettre du géôlier : La voici.

« Monsieur,

« En réponse à la demande que vous m'avez faite, je vous rends compte aujourd'hui de la manière dont les prisonniers se sont conduits depuis leur condamnation. Après le prononcé de leur jugement et l'assurance que la cour leur donna qu'ils n'avaient aucune miséricorde à espérer des hommes et qu'ils devaient se préparer à paraître devant Dieu le 20 du courant, ils ont échangé ensemble quelques mots de fureur que nous n'avons pu saisir parce qu'ils étaient dits dans une langue que personne ne comprend.

« Du 12 au 13, ils ont passé une nuit affreuse de même que tous leurs jours et nuits depuis leur retour à la prison. Ils ont cherché à s'élancer l'un contre l'autre dans des transports indicibles de rage ; un gardien de la prison s'est approché d'eux pour essayer à les apaiser, mais ils se sont précipités sur lui avec la férocité de tigres altérés de sang. Malheureusement il était à portée de leurs atteintes et sans le prompt secours d'autres gardiens, il eut été impitoyablement massacré par ces deux monstres. Leurs chaînes sont solides, Dieu merci, ils ne peuvent s'atteindre, car ils s'éventreraient, tant grande est la fureur qui les anime l'un contre l'autre. Je regrette d'avoir à ajouter que leur conduite loin de s'améliorer paraît augmenter en férocité d'un instant à l'autre. L'aumônier de la prison est venu plusieurs fois tenter tous les efforts possibles pour les calmer. Il a essayé à leur faire entendre des paroles de paix, mais ils lui ont répondu par d'épouvantables imprécations. Le prêtre en est sorti chaque fois de plus en plus contristé.

« Enfin, ce soir, le 14, le vénérable abbé dont vous m'avez parlé, est arrivé et de suite il s'est installé auprès des prisonniers. Il m'a prié de le laisser seul avec eux. Quelle figure imposante, quelle douceur se reflète sur chacun de ses traits ! Sa voix est douce et pleine d'une onction à laquelle il est difficile de résister. Il s'est approché d'eux en leur tendant la main avec bonté et en leur adressant à chacun des paroles de consolation, mais les monstres, au lieu d'embrasser avec vénération la main que ce saint apôtre leur tendait, se sont rués sur lui et l'ont envoyé rouler sur la muraille où sa tête à été se heurter. Il s'est relevé avec calme, a tiré son mouchoir de sa poche et a essuyé le sang qui ruisselait de son front sur sa figure par la blessure qu'il s'était fait en tombant. Pendant ce temps, les deux scélérats poussaient d'horribles ricanements. Nous comprîmes de suite, en les entendant, qu'ils devaient avoir commis une action diabolique. Nous sommes tous accourus à son aide, mais avec une douce autorité il nous a priés de nous retirer, puis tournant vers les deux bandits un regard chargé de larmes il leur a adressé à tous deux dans leur langue des paroles d'une douceur ineffable, mais les démons ne voulurent seulement pas l'entendre. Alors le saint prêtre s'est agenouillé et a longtemps prié pour eux. Cette prière du juste devait monter vers le ciel comme un parfum céleste, ils avaient comblé sans doute la mesure de leurs crimes car Dieu a paru leur refuser les trésors de sa miséricorde.

« Voilà, Chef, ce que j'ai à vous raconter de ce qui s'est passé jusqu'à

l'arrivée de M. Odillon. Il m'a annoncé qu'il était chargé de continuer le journal que j'ai commencé. Il ne me reste plus qu'à ajouter que l'air de plus en plus abattu et découragé du saint homme, me fait augurer très mal du résultat de sa divine mission.

« Si je ne craignais de vous contrister davantage vu que vous semblez leur porter de l'intérêt, qu'ils sont loin de mériter, je vous l'assure, je vous avouerais que les gardiens et moi qui sommes préposés à la garde de malfaiteurs, meurtriers, de bandits de toute espèce, nous n'avons rien rencontré qui peut approcher de la méchanceté et de la scélératesse de ces deux brigands.

« Agréez, Chef, l'assurance de la haute considération avec laquelle,

« je suis votre dévoué,

« GASPARD,

« Géôlier de la prison de Québec. »

(Québec, 14 septembre.)

Bien que je n'aie passé que peu de temps à causer avec le géôlier, j'ai reconnu en lui le type de l'honnête homme qui bien qu'énergique et ami de son devoir, sait tempérer les rigueurs de la prison par tous les moyens dont il peut disposer. Je le sais doué de plus, d'un sens droit, d'un esprit expérimenté et observateur.

Je ne puis donc me défendre d'un frémissement en songeant au dénouement du drame sinistre qui va se dérouler et dont j'entrevois la fin affreuse ; aussi est-ce en tremblant que je prends le journal de monsieur Odillon. Je lis d'abord la lettre qu'il m'adresse le jour de l'exécution.

« Septembre 20, à midi.

« Mon cher frère,

« Enfin le drame est terminé ! Il y a une heure, je voyais disparaître dans un coin reculé du cimetière, les restes mortels du malheureux Paulo et de son complice. C'est la mort dans l'âme et encore tout rempli d'horreur de ce que j'ai vu et entendu dans les derniers jours qui ont précédé l'exécution et au moment où leur âme devait paraître devant le Juge suprême, que je remplis la promesse que je vous ai faite. Croyez-le, mon frère, il y a de tristes moments dans la vie. Dieu arrose quelquefois de larmes bien amères la carrière de ses ministres.

« Jamais peut être dans une vie qui compte aujourd'hui près de quarante cinq ans d'apostolat, je n'ai eu autant d'angoisses et de découragement que pendant ces quelques jours. Mon Dieu ! je ne m'en plains pas puisque telle a été votre volonté. Non, je ne m'en plains pas des pleurs que j'ai versés pour les souffrances morales que j'ai endurées, mais ce qui m'afflige profondément et jetterait peut-être le désespoir dans mon âme, si ma conscience ne me disait pas que j'ai fait mon devoir, c'est que tous mes efforts ont été infructueux et inutiles pour faire germer au cœur des deux grands pécheurs, une pensée ou un sentiment de repentir.

« J'incline mon néant devant les insondables décrets du Très-Haut. Qui sait peut-être au moment où ils allaient être lancés dans l'éternité,

un *peccavi* que la corde ne leur a pas permis d'articuler, s'est-il élevé du fond de leur âme.

« Frère, prions pour eux qu'ils aient trouvé grâce, priez aussi pour ce pauvre prêtre afin que Dieu rende son travail efficace, lorsqu'il tentera de ramener à lui des âmes égarées.

« Je suis avec estime, votre bien sincère ami.

« ODILLON ptre. »

P. S.—

J'oubliais de vous remercier de l'envoi généreux que vous m'avez fait. Cet argent sera distribué aux pauvres et c'est sur votre tête et sur celles de ceux qui vous sont chers, que retomberont les bénédictions qu'ils demanderont au ciel, en reconnaissance de vos bienfaits.

ODILLON ptre.

« Septembre 17. Je suis entré dans leur cachot vers six heures pour passer la nuit auprès des malheureux et essayer à verser dans leur cœur un peu de calme et de repentir. Ils étaient dans un état d'exaspération épouvantable. Leurs yeux étaient hors de tête, leurs figures sinistres et empreintes d'une haine indicible. Leurs mains étaient couvertes du sang qui s'échappait des blessures que les fers leur avaient faites en essayant à s'élancer l'un sur l'autre pour se frapper et se déchirer. De leurs bouches s'échappaient une écume sanglante et d'affreux blasphèmes. Ma vue loin de les apaiser ne fit plutôt que redoubler leur rage. Ils parurent même la concentrer sur ma personne, car comme je m'approchais pour les calmer, ils se sont tous deux précipité sur moi et m'ont violemment repoussé. Toute la nuit s'est ainsi passée dans des paroxysmes de fureur sans que j'aie pu leur faire entendre raison.

« La cause de cette haine frénétique qu'ils se portent, vient de ce que tous deux ont tenté de se rendre témoins du roi, avec l'assurance qu'ils voulaient faire donner aux autorités qu'on leur laisserait la vie sauve. A cette condition, ils auraient tout avoué.

« Ces démarches, ils les avaient faites à l'insu l'un de l'autre et elles leur avaient été révélées le jour de leur procès. Or de tous les hommes celui que les sauvages abhorrent le plus et auquel ils ne pardonnent jamais, c'est au délateur et au traître ; aussi lorsqu'ils le tiennent en leur pouvoir, il est toujours soumis aux plus horribles tortures.

« Sept. 18. La journée ne s'est pas annoncée sous de meilleurs auspices. Je suis entré dans leur cachot au moment où ils prenaient leur déjeuner. Mon arrivée n'a fait aucune autre effet sur eux que de m'attirer à peine un coup d'œil chargé de mépris. Tout en mangeant ils se sont lancé des regards farouches et pleins de menaces. Comment donc réussirai-je à faire entendre une parole de religion à ces hommes dont le cœur est si profondément gangrené par les plus exécrables passions ?

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE
1er OCTOBRE 1890

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

LE SURMENAGE INTELLECTUEL

Le vingtième siècle vers lequel nous courons à pleines voiles verra probablement la solution de la question du surmenage intellectuel. Déjà des hommes éclairés, des philanthropes dévoués, agitent cette question ; plusieurs, il est vrai, émettent des idées plus ou moins justes, mais enfin, ainsi qu'on l'a dit avec raison, c'est du choc des idées que jaillit la vérité.

Le régime de nos maisons d'éducation est-il trop sévère ? Telle est la question à laquelle nous voulons essayer de répondre. Nous ne prétendons pas exposer nos idées ; nous voulons tout simplement, à l'aide des auteurs qui ont écrits sur la matière, renseigner nos lecteurs sur cette question du surmenage intellectuel dont on parle tant depuis quelques mois.

Et d'abord quel est-il le régime de nos maisons d'éducation ? Le tableau suivant, à peu d'exceptions près, est celui qu'elles suivent tous :

5 heures	Lever ; Etude.	1 heure	Etude.
7 —	Déjeuner.	2 —	Classe.
7¼ —	Récréation.	4 —	Récréation.
7½ —	Messe.	4½ —	Etude.
8 —	Classe.	6½ —	Souper.
10 —	Récréation.	7 —	Récréation.
10¼ —	Classe.	8 —	Etude.
11½ —	Dîner.	9 —	Coucher.
12 —	Récréation.		

En tout : Trois heures de récréation ! Est-ce assez ? Quinze heures d'immobilité, de silence, d'attention soutenue ! N'est-ce pas là un régime cruel, homicide même ! Et encore ces trois heures de récréation mille fois gagnées où les prennent-ils, ces pauvres enfants ? Souvent dans des salles petites, à peines aérées, où la poussière les inondent ; très souvent dans des cours entourées de hautes murailles qui empêchent le soleil de parvenir jusqu'à eux, dans de véritables cours de prison, quoi ! Trop heureux, encore, quand les *pensums*, les *retenues*, les devoirs en arrière, ne viennent pas leur enlever ces trop courtes récréations !

Et que font-ils dans ces cours de prison, ces enfants, ces jeunes gens dont les muscles ont besoin de se tendre, dont les esprits ont besoin de distractions ? Les mains derrière le dos, la tête penchée vers le sol, ils se promènent de long en large, parlant de politique, de littérature et de mille autres choses ! N'est-ce pas là, encore une fois, un régime homicide ? L'homme de profession arrive à son bureau à dix heures, il en repart à deux heures, cependant il se plaint ! Et l'enfant, qui a dix, douze, quinze ans, reste quinze heures à un travail ardue, fatigant, qui demande la tension de tout son esprit ! Aussi qu'en résulte-t-il ? Ils sortent de ces collèges le plus souvent dyspeptiques, ils ont la voix éteinte et le teint bilieux.

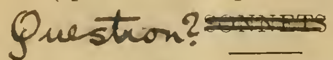
Comparez l'écolier canadien a l'écolier anglais. Vous verrez la dif-

férence. En Angleterre les exercices de l'esprit sont entremêlés d'exercices corporels. La balle, la natation et la gymnastique, qui sont des exercices si favorables au développement de la force corporelle, sont les principaux jeux des écoliers anglais.

Il est donc temps, grandement temps, que nos législateurs s'occupent de cette question. Ils ont fait des lois pour protéger les enfants employés dans les manufactures, pourquoi n'en feraient-ils pas pour protéger la santé des enfants internés dans les collèges ? Ne sont-ils pas eux aussi des ouvriers, des ouvriers de l'esprit.

Pierre Georges Roy.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)



SONNETS

A MADEMOISELLE BERNADETTE B...

Semblable à la rose naissante,
Espoir heureux de nos jardins,
De vos jours l'aurore brillante
Annonce des appas divins.

Déjà vous êtes désirée.
Tout par vous paraît s'embellir.
Toujours, de vos grâces parée
Vous soufflez l'attrait du plaisir.

En vous voyant le cœur s'agite
Entre l'espoir et les regrets :
On voudrait vous voir plus petite,
Ou plus grande par vos attraits.

Votre cœur qui sommeille encore
Déjà réveille tous les cœurs,
Et du sentiment qu'il ignore
Inspire les douces erreurs.

Ces chants sont pour vous un mystère
Que vous ne sauriez pénétrer,
Vous touchez au moment de plaire
Connaîtrez-vous celui d'aimer ?

Montréal, septembre 1890. J. Alcide Chaussé.

PETIT COURRIER

J. B. Chatrian, Bruxelles : Reçu carte. Vais m'occuper de votre demande. — E. H. G., Montréal : Reçu lettre et poésie. Paraîtra dans prochain numéro. Merci. — G. T., Trois-Rivières : Réponse prochainement. — Adolphe P., Montréal : Certainement. — J. B. A., Montréal : Adressez-vous au bureau de ce journal. Merci. — D. L., Québec : Vous adresse mes meilleurs souhaits dans votre entreprise. — Edmond, Montréal : Poésie dans prochain numéro. Merci.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

ÉTUDE SUR LE XVIIe SIÈCLE DE LOUIS XIV

(*suite et fin*)

V. — ADMINISTRATION

L'ADMINISTRATION, sous Louis XIV, a été une des plus sages et des plus fertiles en bons effets ; dans un siècle où tout s'unissait pour porter dans la société les plus graves désordres, il fallait des hommes d'une rare prudence et d'une fermeté indomptable à la tête des affaires du royaume.

Louis XIV associa à sa gloire deux ministres célèbres, Colbert et Louvois.

Le premier, né à Reims en 1619, fut protégé par le cardinal Mazarin. Remarqué bientôt par ses idées d'économie et son esprit de discernement, il devint ministre de Louis XIV. A peine en fonction de son rôle important, il s'attacha à ramener l'harmonie dans les affaires de l'Etat, à diminuer les durs impôts dont le peuple se trouvait accablé par suite des guerres désastreuses qui venaient d'ensanglanter toute l'Europe.

Comprenant que les beaux-arts font la gloire la plus noble de tout pays, il s'efforça par des pensions ou des faveurs, de réunir dans la capitale de France tout ce que l'Europe comptait d'illustres dans la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique.

Sully avait protégé l'agriculture, Colbert donna tous ses soins au commerce. Sous sa sage direction, il se forma des compagnies puissantes qui accrurent les richesses de la France et portèrent dans des régions à peine connues la civilisation et le bien-être.

Paris, cette ville célèbre qui, comme disait l'ingénieur Vauban, « est à la France ce que la tête est au corps humain » nécessitait alors des réformes importantes ; les rues étaient infectes et la nuit, c'étaient par toute la cité des ténèbres épaisses où agissaient sans crainte les voleurs et les bandits.

Colbert porta remède à ces désordres, nomma un lieutenant de police qui fut La Reynie, pava les rues, fit élever des monuments splendides. des riches manufactures dont les beaux produits excitèrent l'admiration et l'envie des nations étrangères.

Par son influence, il établit des colonies à Madagascar et à Cayenne.

Les ports de mer auparavant déserts et dénués de toute défense, furent fortifiés et embellis ; des académies de peinture, de sculpture et de sciences s'élevèrent comme par enchantement dans ce grand Paris.

« L'éclat et la prospérité du règne de Louis XIV, dit le président Hénault, la grandeur du souverain, le bonheur des peuples feront regretter à jamais le plus grand ministre qu'ait eu la France. Ce fut par lui que les arts furent portés à ce degré de splendeur qui a rendu le règne de Louis XIV le plus beau règne de la monarchie ; et, ce qui est à remarquer, c'est que cette protection signalée qu'il leur accorda n'était peut-être pas en lui l'effet seul du goût et des connaissances ; ce n'était pas par sentiment qu'il aimait les artistes et les savants ; c'était

comme homme d'Etat qu'il les protégeait, parce qu'il avait reconnu que les beaux-arts sont seuls capables de former et d'immortaliser les grands empires. Homme mémorable à jamais ! ses soins étaient partagés entre l'économie et la prodigalité ; il économisait dans son cabinet, par l'esprit d'ordre qui le caractérisait, ce qu'il était obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la gloire de son maître, que par la nécessité de lui obéir ; esprit sage et n'ayant point les écarts du génie : *Par negotiis neque serpra erat* (Tacite). Il ne fut que huit jours malade : on a dit qu'il était mort hors de la faveur : grande instruction pour les ministres. »

François Michel Le Tellier, marquis de Louvois, naquit à Paris en 1641.

Ministre de la guerre en 1664, il fit de grandes réformes dans l'armée, qui offrait alors un bien triste spectacle. Il pourvut les soldats de vivres, d'habits, de munitions, de tout enfin de ce qui rend une armée forte et puissante et par suite d'une si sage organisation, Louis XIV put disposer dans ses guerres de 500,000 hommes au moins, ce qui pour le temps fut une chose bien étonnante. On reproche à Louvois une trop grande sévérité, mais il faut bien songer qu'aucune discipline n'existait alors dans l'armée, et il fallait une main de fer pour briser tous ces graves désordres.

« Louvois, dit Hénault, était né avec de grands talents, qui avaient principalement la guerre pour objet ; il rétablit l'ordre et la discipline dans les armées, ainsi qu'avait fait Colbert dans les finances. Mieux informé souvent que le général lui-même ; aussi attentif à récompenser qu'à punir ; économe et prodigue suivant les circonstances ; prévoyant tout et ne négligeant rien ; joignant aux vues promptes et étendues la science des détails ; profondément secret ; formant des entreprises qui tenaient du prodige par leur exécution subite, et dont le succès n'était jamais incertain, malgré la foule des combinaisons nécessaires qui devaient y concourir : l'instruction donnée au maréchal d'Humières pour le siège de Gand, fut regardée comme un chef-d'œuvre dans son genre. Mais il eût été à souhaiter qu'il n'eût pas porté trop loin le zèle pour la gloire de son maître, et que se contentant de voir le roi devenu l'objet du respect de l'Europe, il n'eût pas voulu encore qu'il en devînt la terreur. »

Pour clore dignement notre humble travail, disons quelques mots sur le grand roi qui sut réunir autour de lui les plus beaux génies que la France du XVIIe siècle put produire. Que ce monarque paraît grand, quand du haut de sa gloire, on le voit appuyé sur cette multitude d'hommes aux œuvres immortelles !

On a vu des écrivains contester à Louis XIV le titre de *grand*, mais en dépit de la malignité et de la calomnie, son nom vivra dans les fastes des Français et la postérité le placera toujours avec ceux de Clovis et de Charlemagne. Généreux, noble, charitable, il fut aimé de son peuple malgré les souffrances nombreuses et horribles que des guerres sanglantes, provoquées par l'ambition de son roi, lui apportèrent.

« Louis XIV, dit Gaboury, possédait au plus haut degré tout ce qu'avait de généreux et de grand l'antique honneur de la nation française. Ses manières étaient nobles et élégantes ; il était, en toute sa personne,

un modèle exquis de galanterie et de bon goût. Nul ne pouvait lui être comparé en délicatesse de sentiments ; et, toutes ces qualités extérieures, loin de nuire à sa majesté, semblaient encore rehausser l'éclat imposant de sa couronne. Ce prince fut donc en réalité éminemment national et résuma en lui-même les vertus brillantes et solides de son peuple. »

Il fut digne de donner son nom au beau siècle qui a produit Corneille et Bossuet.

Paul DURAND.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

IDÉES ET IMPRESSIONS

La folie côtoie le génie.

—

La Patrie !... c'est la famille en grand.

—

La satisfaction n'est que de l'orgueil mitigé.

—

Que serait l'histoire sans l'ambition humaine ?

—

L'excès de prospérité est toujours suivi de grands malheurs.

—

La rue !... l'endroit où le mal se connaît avant le bien.

—

Les plaisirs simples, doux, donnent plutôt le bonheur que les plaisirs violents.

—

Hélas ! il faut avoir péché pour connaître le prix d'une conscience pure.

—

Il n'y a pas de passion qui procure autant de jouissance que l'étude des sciences.

—

On a beau dire et beau faire la flatterie fait trop souvent naître des sentiments d'orgueil dans notre cœur.

—

J'ai connu peu de riches qui se plaignaient d'avoir trop de biens ; peu de pauvres qui n'en désiraient pas.

—

Il semble que les nations comme les individus ne peuvent se maintenir longtemps à des hauteurs vertigineuses.

—

D'habitude la mort préfère s'attaquer à ceux qui sont en état de jouir de la vie et qui n'ont pas le temps de penser à elle.

—

Lorsque j'étais enfant, mon professeur avait coutume de répéter : La vie c'est le présent, car le passé n'est qu'un rêve, l'avenir qu'un songe.

—

Une parole grossière, sortie de la bouche d'une jolie femme, fait plus mal au cœur que si elle venait d'une femme laide. Pourquoi ?... Parcequ'il nous paraît impossible qu'un beau vase ne contienne pas belle liqueur.

—

Les grands hommes sont comme ces corps célestes qui gravitent dans l'espace entraînant dans leur course vagabonde des météores de moindre importance, qui, sans leur passage, n'auraient jamais été aperçus des savants. En effet que d'écrivains ordinaires ne se sont fait un nom que par leur contact avec le génie.

—

Mon Dieu ! est-il possible que l'ignoble maladie s'attaque sans discernement aux natures d'élites comme aux plus vulgaires ?... Au premier abord, cela semble révoltant, mais bientôt la froide raison me dit : Pour les âmes nobles souffrir c'est grandir, c'est passer par le creuset qui purifie !

E. Z. MASSICOTTE.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

CHRONIQUE DE QUINZAINE

JE vous avouerai franchement, aimables lecteurs du RECUEIL, qu'aujourd'hui je ne suis guère disposé à faire une chronique, sur quelque sujet que ce soit. Ce n'est pas que la ville ne soit animée : Encore toute remplie des mélodies de Strauss, elle s'imagine déjà que Coquelin, Judic et Sarah Bernhardt vont venir la visiter sous peu. Je crains bien qu'il ne soit tout aussi facile d'attendre que des alouettes rôties nous tombent dans la bouche. Mais pourtant, qui sait ? Personne ne nous a dit encore : *Lasciate omni speranza.*

***

La société des hommes gras a eu son banquet annuel le 13 de ce mois, à Bridgeport, Connecticut. Avant le repas, l'on procéda, suivant l'usage antique, à l'élection des dignitaires.

Monsieur Perkins, un chef regretté, homme du modeste poids de 439 livres, était mort depuis peu, et le juge Lockwood, un New-Yorkais pesant 325 livres fut jugé le moins indigne de le remplacer. Après la réunion eût lieu le festin, un vrai repas d'ascète, mais où la frugalité des mets était compensée largement par le bon appétit des convives. Fruits, coquillages, poissons et légumes, composaient le menu. Le roi de la fête fut monsieur Munson ; sans négliger aucun des plats servis sur la table, sans manquer d'avaler scrupuleusement tout le melon d'eau qu'au dessert l'on posa devant lui, il a englouti ensuite deux homards vinaigrés qui n'ont pas paru déranger sa constitution.

Monsieur Munson pèse 304 livres.

***

Pendant que les Israélites sont encore à célébrer dans tout l'univers leur cinq mille six-cent-cinquante et unième jour de l'an, le RECUEIL

Littéraire, plus modeste mais plus utile, est sur le point d'entrer dans sa troisième année d'existence. Ceci justifie le proverbe italien : *Chi va piano va sano.* Ce journal a grandi et il grandira encore, je l'espère, et c'est le vœu de tous ses amis.

En attendant, nous lui souhaitons de nouveaux succès, et... de nouveaux abonnés.

***

Une anecdote « journalistique »—les rapprochements sont interdits :—

Le propriétaire d'un grand journal va trouver un jour son chroniqueur humoristique, qu'il surprend écrivant :

—Vous avez l'air bien sérieux, lui dit-il.

—Ah ! c'est que je ne suis pas comme mon prédécesseur, je ne trouve pas drôles les farces que je fais.

—Personne non plus ne les trouve drôles, répond le propriétaire en lui tournant le dos.

19 septembre 1890. Ludovic.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

TOMBEAU D'ENFANT

C'est l'humble sentier du vieux cimetière,
L'air est saturé du parfum des buis,
Le sépulcre cache en sa froide pierre
D'éternelles nuits.

Le soleil pâlit ; déjà le soir tombe,
Déjà luit au loin une étoile d'or,
Regardant là-bas, dans sa blanche tombe,
Un enfant qui dort.

Il dort loin du bruit le beau petit ange,
Mais il a perdu dans ce long sommeil
Sa voix douce comme un chant de mésange
Et son teint vermeil ;

Il pense peut-être aux mille tendresses,
Aux astres brillants parmi le ciel noir,
Aux rires charmants, aux folles caresses,
Au baiser du soir...

Et sa tête blonde, à demi-couchée,
En se souvenant murmure et sourit,
Croyant voir encor sa mère penchée
Sur son petit lit.

Miss E. Ehrtone.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

LE LYCÉEN ET LE COIFFEUR

SONNET

Un élève de rhétorique
— Le premier dimanche du mois —
Pincé, bouclé dans sa tunique,
Fumant avec un air narquois,

Entra dans certaine boutique.
Le figaro poli, courtois,
Salua l'imberbe comique
Venu pour la première fois.

« Rasez-moi, barbier de Séville »
Dit notre adulte en son fauteuil.
Mais le coiffeur reste immobile

Le fer en main, sans bouger l'œil.
— Qu'attendez-vous, fait le Tom-Pouce.
— J'attends... que votre barbe pousse ! !

Béziers (France). A. Ellivedpac.

CORRESPONDANCE

Monsieur le directeur,

Dans le *Monde Illustré*, mon très honorable et très honoré confrère J. Alcide Chaussé, compilateur de renom, a accepté mon explication au sujet de *mécanigraphe*, mais dans le Recueil Littéraire il ose me reprocher de ne pas mettre *mon nom*. Alors, dit-il, « votre critique aurait eu plus de poids. »

Certes monsieur Chaussé, vous avez un nom qui vous vient de vos parents parceque ceux-ci vous ont précédé dans la vie (!), lorsque vous voulez signer vous ne pouvez faire autrement que de mettre J. A. Chaussé. De même pour moi ! La nature a voulu me faire naître Des Chaussers, je ne puis défaire l'œuvre de Dieu...

Avant de terminer je vais procurer à cet architecte étymologiste le plaisir de lire un nouveau mot, c'est Benjamin Sulte qui m'écrit :

« Fréchette (Louis) a déjà donné la traduction suivante de type-writer : *clavigraphe*. Ce mot dérive de *clavis* clef et *graphô* j'écris ».

Si donc monsieur Chaussé veut en faire une collection il a tout l'avantage possible. D'ailleurs je ferai tout en mon pouvoir pour l'aider, car comme je le disais :

C'est un métier bien difficile,
Que celui de faiseur de mots.
Puis... dans les champs et dans la ville
Ça n'a jamais rapporté gros.

Merci, monsieur le directeur, pour l'hospitalité dans votre journal et permettez-moi de demeurer Des Chaussers (G.)

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 28

« Je les laisse ; il est onze heures et demi du soir. J'ai le cœur navré de tristesse. Mon Dieu, encore une journée et une partie de la nuit de perdues ! Mes peines, mes supplications ne paraissent avoir d'autres résultats que de redoubler leur rage et leurs imprécations. Peut-être la Providence m'inspirera-t-elle demain de nouveaux moyens pour parvenir au but auquel j'aspire si ardemment. Le seul espoir que j'entretienne est de les ramener dans la voie du repentir et d'adoucir leurs derniers jours qui fuient l'un après l'autre avec une incroyable rapidité et qui sont pour moi si pleins d'amertume.

« Dans deux jours leur âme sera devant Dieu et je n'ai encore rien pu obtenir des coupables. Pourtant, je le sais, la justice des hommes sera inexorable, ils n'ont plus de merci à attendre ici-bas. Deux jours seulement, c'est si peu pour se préparer à paraître devant le redoutable tribunal du Souverain Juge ; devant ce regard inquisiteur qui fait dire au roi prophète dans un saint tremblement : *Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit! !* Je vais prier, la prière est un baume divin, peut-être m'inspirera-t-elle de nouvelles idées.

« Sept. 19. Mon cher frère, je suis entré un peu plus tard dans la cellule aujourd'hui. J'ai dès le matin fait demander audience dans les maisons où l'on prie pour le salut de tous. Monseigneur l'évêque de Québec, m'a offert ses services d'une manière spontanée. Il doit aller les visiter pendant que de mon côté j'implorerai les prières des âmes charitables en faveur des malheureux qui vont mourir demain, sur la potence, car pour le condamné, les jours qui suivent la condamnation sont toujours la veille du supplice.

« Tous m'ont promis leur concours et j'espère encore les retrouver dans de meilleures dispositions.

« Je vous écris ces pages de ma chambre et maintenant il me semble que ce poids énorme ne pèse pas sur mes seules épaules. On m'a promis partout que des prières seraient offertes a Dieu. Elle seront dites et répétées dans chaque communauté et par toutes les personnes pieuses.

« Je me trouve dans une disposition d'esprit bien différente des jours précédents. Je m'accuse d'avoir peut-être exprimé des paroles d'aigreur devant ces hommes qui pourraient être plus malheureux et ignorants que coupables. Je dirige mes pas vers la prison bien décidé à leur en demander pardon. Je pourrais prendre Dieu à témoin, que si je les ai offensés, c'est bien involontairement car je donnerais de grand cœur jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour leur être utile.

« Je marche d'un pas plus léger, plus alerte car l'espérance a fait renaître mon courage. A peine ai-je franchi les derniers degrés de la prison que je rencontre le saint évêque. Il me tend la main, je la porte à mes lèvres avec respect, mais lui m'embrasse avec tendresse. Je n'ai pas le courage de l'interroger, son serrement de mains m'indique qu'à

lui aussi était départie la part d'amertume comme aux bons autres prêtres qui ont tour à tour, mais en vain, essayé d'obtenir d'eux une parole ou un signe de repentir.

« Mon Dieu, j'ai pourtant bien prié dans les deux jours qui sont passés, je vais prier encore davantage mais je ne puis continuer d'écrire.

« 19 Sept., 11 heures P. M.

« Pardonnez à mon écriture, ma main est tremblante et peut-être aurez-vous de la peine à déchiffrer le pauvre griffonnage que je fais. A peine quelques heures vont-elles s'écouler avant que la justice des hommes soit satisfaite et je n'ai pu rien obtenir. La dernière nuit est épouvantable.

« Quand la réponse à leur demande d'un sursis leur a été apportée, hier soir et que l'expression formelle du sursis leur a été signifiée, jamais scène plus déchirante n'a été vue.

« D'abord, ils ont préludé aux apprêts de leur mort d'une manière différente, l'un par des chants féroces et sauvages, l'autre par d'exécrables obscénités, puis à minuit sonnant, comme par un accord mutuel, les deux prisonniers se sont tus. Rodinus le complice s'est enveloppé la tête de sa couverture et s'est mis à moduler un chant bizarre mais empreint d'une telle férocité que je ne pouvais m'empêcher de sentir un frisson qui parcourait tout mon être. Paulo au contraire est tombé dans un état d'inertie et d'abattement dont il n'a pas pu être relevé. Le premier a continué son chant étrange jusqu'au moment de l'exécution. Il ne s'y mêlait presque plus d'accents humains. Hélas ! cet homme était plus misérable encore que je ne pensais. Il n'était pas même idolâtre, il était athée.

« Je compris dans son chant qu'il était heureux de rendre à la matière ce que la matière lui avait donné, le désir de jouissances matérielles et trouver les moyens de se les procurer, fussent-ils des plus odieux. Tel avait été le but de toute sa vie.

« Je cherchai à réveiller chez l'un et l'autre, chez Paulo surtout d'autres sentiments, mais ce fut en vain, ils ne daignèrent seulement pas me répondre. Je les conjurai, je les suppliai, je leur présentai un crucifix qu'ils outragèrent par leurs crachats comme de nouveaux Judas.

« Enfin Paulo vers lequel je tournai une dernière espérance, me fit peur, je l'avoue. Quand je le secouai de sa torpeur, le malheureux était dans un délire complet, mais un de ces délires qui ne s'exprime pas par d'énergiques transports, mais par des paroles incohérentes, où le cynisme de la pensée le dispute à l'obscénité de la parole.

« Il exprimait dans un odieux langage les plaisirs charnels de son passé, il en parlait avec un horrible ricanement. Parfois aussi un calme se faisait. J'essayai bien des fois à en profiter pour me faire entendre. Et alors c'était plus affreux encore. Il sortait de sa tranquillité apparente et voyait le bourreau, disait-il. Il l'apercevait qui attendait à la porte du cachot que l'heure du supplice fut arrivée. Il croyait voir ses gestes d'impatience parce que le moment ne venait pas assez vite. Il décrivait les plis et replis de la corde qui devait l'étrangler et qu'il croyait déjà avoir autour du cou. Il se représentait les vociférations de la foule rendue furieuse par le nombre et l'énormité de ses forfaits. Puis un instant après, il élevait la voix, mais alors sur un ton de suppli-

cation il conjurait cette même foule d'attendre au moins que la brise imprimât à cette masse inerte, à ce cadavre et à ces membres pantelants un balancement qui les ferait se heurter sur les poteaux du gibet comme en mesure, aux accords des fanfares infernales.

« 5 heures A. M. Rodinus continue sa mélopée inconnue. A quelle divinité adresse-t-il ce chant ? Oh ! si c'était à ce Dieu qu'il affecte de ne pas connaître, au moins conserverais-je une lueur d'espoir sur son avenir, mais non c'est une glorification de ses forfaits. Il les passe en revue dans sa mémoire et regrette de ne pouvoir en savourer les délices plus longtemps.

« 10½ heures A. M. Rien n'est changé dans l'attitude de Rodinus. Paulo a eu un accès de frénésie épouvantable. Il se croyait poursuivi par ses victimes. Il leur demandait pitié, miséricorde, comme elles-mêmes ont dû le faire lorsqu'ils les outrageait ou les mettait à mort. Ses cheveux se dressaient d'épouvante, il entendait, disait-il, des ricanements d'enfer et les cris de joie des démons qui le conviaient à leur horrible fête. Il entrevoyait les tortures des damnés, il répétait leurs lamentations et leurs gémissements. Son œil était hagard, il tremblait de tous ses membres. Son grincement de dents augmente encore l'horreur de tous les témoins de cette épouvantable scène. C'est bien là, la peinture que l'Ecriture nous fait de la mort du pécheur impénitent. *Dentibus suis frement et tabescet.* Puis il est tombé dans un état de torpeur, il n'est plus qu'une masse inerte.

« Le silence du cachot n'est troublé que par le bruit de sa respiration stertoreuse et par le chant de son compagnon plus strident et plus saccadé. C'est la ronde du jongleur qui évoque les esprits infernaux. Oh ! mon Dieu je n'y puis rien faire !...

« La porte du cachot s'ouvre, c'est le bourreau et ses aides qui entrent suivis des officiers de justice.

« Je me précipite au devant d'eux, je les supplie d'accorder encore dix minutes de répit. Un des officiers tire sa montre et dit en secouant tristement la tête qu'il a déjà différé l'exécution de quelques minutes et qu'il ne peut m'accorder un seul instant. Cet instant comment l'eussent-ils employé ? Eussent-ils enfin dans ce moment suprême, tourné un regard de repentir et de supplication vers Dieu ? Hélas ! je n'ose plus rien espérer que dans l'immense miséricorde de la divine Providence.

« La seule chose que j'ai pu obtenir a été l'aveu complet que Paulo m'a fait et dont je ne doutais pas, qu'il était avec ses deux complices les meurtriers du malheureux compagnon d'Attenousse pour lequel celui-ci avait subi le dernier supplice. Paulo seul avait ourdi cette trame diabolique pour se venger de l'horreur qu'Angeline ressentait pour lui. Les deux autres bandits l'avaient aidé dans l'exécution.

« Pendant qu'on préside aux funèbres apprêts du supplice, je vais de l'un à l'autre, je les exhorte en pleurant à se préparer à paraître devant Dieu en exprimant dans leur cœur au moins une parole de contrition.

« Mais Paulo ne m'entend plus, toute vie intellectuelle est éteinte. Son œil est vitreux et fixe. Il n'y a plus que sa respiration ou plutôt un râlement qui vit chez lui. Il ne voit rien, il n'entend rien, il ne peut plus se mouvoir.

« Rodinus détourne la tête avec dégoût quand je lui présente pour la seconde fois l'image du Dieu crucifié. Il l'aurait même souillé de nouveau par un crachat si je ne me fusse empressé de le retirer.

« Enfin la toilette est terminée, leurs chaînes leur ont été enlevées, ils ont la corde au cou et les mains liées derrière le dos.

« Le cortège se met en marche. Quatre aides portent Paulo toujours insensible et le déposent sur la trappe fatale, Rodinus l'a précédé. Il a toute la stoïque férocité du sauvage. La tête haute, il jette d'abord un regard de défi sur la foule et regarde avec indifférence le bourreau qui passe l'extrémité de la corde dans le crochet. Il ne veut pas permettre qu'on rabatte le bonnet sur ses yeux comme on vient de le faire à Paulo.

« La foule est à genoux et prie. Moi, la figure prosternée sur le gibet, j'entends le bruit sourd qui m'avertit que la trappe est ouverte, et que deux âmes viennent de paraître devant le tribunal suprême et qu'elles sont jugées ! ! !... Ah ! puissent-ils avoir trouvé miséricorde auprès de Dieu ! ! ! ! ! !

« Voilà, mon cher frère, les détails aussi exacts que possible, voilà aussi la fin déplorable de ces deux grands coupables. Pourtant, malgré toute l'apparence de l'unitilité de nos prières, redoublons cependant nos instances auprès du Très-Haut. Qui sait !... »

Je ferme en frissonnant ce journal, il m'échappe des mains. J'essuie les sueurs glacées qui inondent mon front.

J'oublie l'univers entier et me transporte en esprit dans ce monde invisible et inconnu dont ces deux hommes ont franchi la barrière. Ma pensée se noie dans l'horreur du sort qui vraisemblablement les y attendait.

Je ne sais combien d'heures j'ai passé dans ces pénibles réflexions mais tout à coup mes idées prennent un autre cours. Une figure angélique vient faire contraste avec les leurs que je crois entrevoir parmi celles des démons. Cette figure est celle d'Angeline, de la mère d'Adala. Il me semble entendre cette voix qui n'avait plus rien de terrestre à me dire, au moment où son âme allait s'envoler vers le ciel et après la confession que je lui avait faite : « Père viens m'embrasser. Je te confie mon enfant, mon Adala. »

Ce dernier nom a un effet magique. Il m'éveille comme d'un affreux cauchemar et la chère petite lettre d'Adala est là devant moi qui semble me sourire et m'inviter à l'ouvrir.

Je la saisis avec émotion, je la tourne et retourne en tout sens avant que d'en faire sauter le cachet. J'embrasse ce papier que sa main a touché. Il faut que j'attende quelques instants avant que de pouvoir distinguer l'écriture, tant les larmes obscurcissent mes yeux.

« Mon bon et cher grand papa, me dit-elle, voilà plus de quatre mois que je ne t'ai vu et pourtant je n'ai pas passé un seul instant sans penser à toi. Je me suis bien ennuyée et je m'ennuie encore beaucoup de ne pouvoir plus m'asseoir sur tes genoux et t'embrasser.

« Je n'ai pas non plus oublié toutes les belles histoires que tu me racontais. Il y en avait de tristes si tu t'en souviens qui me faisaient pleurer, mais quand tu me voyais toute en larmes, tu m'en disais de si drôles que j'en ris encore rien qu'à y penser.

(*la fin au prochain numéro*) Dr Ch. de Guise.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

CICÉRON

Au milieu de Rome, au centre de la maîtresse de l'univers, sur le sol italien, naquit l'immortel Marcus Tullius Cicéron, dont le nom brille en lettres d'or au fronton de l'antique patrie romaine, et sur la première page de l'histoire des grands hommes et des bienfaiteurs de leur pays. Ce père de la patrie, — ainsi l'appelait ses contemporains et ses concitoyens, — perfectionna jusqu'au plus haut degré les lettres latines et fit de sa langue la plus belle après celle de Démosthènes.

Son *Pro Milane*, ses *Catilinaires*, ses *Verrines*, sa *République*, ses *Lois* resteront toujours en immortalisant son nom et en assurant une vie aussi longue que celle du monde à une langue qu'il a empêchée de tomber dans le gouffre du temps et de l'oubli.

Cicéron est certainement le talent le plus facile et le plus élégant des temps anciens. L'éloquence imagée de l'orateur romain portait toujours ses coups et les sentiments qu'il maniait avec une si grande adresse parlaient trop au cœur pour ne pas laisser une impression profonde dans l'esprit de ses auditeurs. Aussi, on ne se lasse jamais d'admirer ses mouvements pathétiques,ses belles périodes où la logique le dispute à l'harmonie, et son *Quansque tandem* restera pour attester la profonde et admirable véhémence du tribun romain.

Parlant de Cicéron, Lamartine s'exprime ainsi : « Poëte, philosophe, citoyen, magistrat, consul, administrateur de provinces, modérateur de la république, idole et victime du peuple, théologien, jurisconsulte, orateur suprême, honnête homme surtout, Cicéron eût, de plus, le rare bonheur d'employer tous ces dons divers tantôt à l'amélioration, au délassement et aux délices de son âme dans la solitude, tantôt au maniement du peuple, tantôt aux affaires publiques de sa patrie qui étaient alors les affaires de l'univers et d'appliquer ainsi ses dons, ses talents, son courage et ses vertus au bien de son pays, de l'humanité, et au culte de la Divinité, à mesure qu'il les perfectionnait pour lui-même ! »

Mais, plus de dix-huit cents ans sont passés sur ses œuvres et, cependant, elles brillent encore d'un éclat plus vif et plus jeune qu'aux jours de sa gloire primitive.

C'est qu'il est des noms qui ne s'effacent pas, des génies qui ne s'oublient jamais, des talents qu'on aime toujours, et des ouvrages auxquels, les âges ajoutent des lustres de beauté et la certitude de l'immortalité !

Le cachet de la gloire a marqué les œuvres de Cicéron de son sceau, et aussi longtemps qu'il restera un vestige de l'humanité sur la terre, aussi longtemps ses œuvres feront l'admiration de ces peuples qu'on ne distingue pas encore à l'horizon de l'Avenir, mais qui doivent se succéder sans interruption jusqu'à la fin du monde.

Le talent et le génie ont donné des palmes et des couronnes à Cicéron, et l'histoire qui garde le souvenir des hommes immortels promet de graver son nom, sur ses pages, en caractères indélébiles, avec le burin des siècles !

Rodolphe Brunet.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

LE RETOUR

DÉDIÉ A MADEMOISELLE P... D...

Quand la première fois tu murmuras « je t'aime »
Un trouble tout nouveau s'empara de mon cœur ;
Car dès longtemps déjà je t'adorais moi-même,
Mais je n'avais osé croire à tant de bonheur.

Depuis ce moment-là tu pus lire en mon âme
Chacun de mes pensers, mes désirs, mes regrets,
Et pour moi tu n'avais aucun sujet de blâme,
Car mon cœur pour le tien n'avait pas de secrets.

Tous les deux nous étions remplis de confiance,
Le doute ne venait jamais nous assaillir
Et nous abandonnions nos cœurs à l'espérance,
Satisfaits du présent, comptant sur l'avenir.

Sur nos têtes pourtant se déroulait l'orage ;
Il advint un moment où je dus te quitter
Mais cependant mon cœur était plein de courage :
Avec ton souvenir qu'avais-je à redouter ?

Durant plus de six mois, tu gardas le silence ;
Pourquoi ?... J'ignore encore quelle fatalité
Vint s'abattre sur moi. Dans mon impatience
Je doutai sans raison de ta fidélité.

Ce doute dans mon cœur augmentait la tristesse.
Enfin l'on m'annonça l'heure de mon retour.
Aussitôt je livrai mon âme à l'allégresse :
Je pourrais de nouveau te prouver mon amour.

Et j'arrive aujourd'hui. Pourtant l'incertitude
Plane encor sur mon âme et veut être vainqueur.
Pour calmer au plus tôt ma vive inquiétude,
Dis-moi que j'avais tort de douter de ton cœur.

Septembre 1890. EMMANUEL H. G.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

CHRONIQUE DE QUINZAINE

L'AUTOMNE est à son déclin, et le froid, précurseur de l'hiver, déjà commence à exercer ses rigueurs sur les pauvres Montréalais. Nous avons déjà parcouru la première moitié d'octobre, de ce mois que Fréchette a décrit ainsi :

Les feuilles des bois sont rouges et jaunes ;
La forêt commence à se découvrir ;
L'on se dit déjà : L'hiver va venir,
Le morose hiver de nos froides zones.

Sous le vent du nord tout va se ternir :
Il ne reste plus de vert que les aulnes
Et que les sapins, dont les sombres cônes
Sous les blancs frimas semblent rajeunir.

Plus de chants joyeux ! plus de fleurs nouvelles !
Aux champs moissonnés les lourdes javelles
Font sous leur fardeau crier les essieux.

Un brouillard dormant couvre les savanes ;
Les oiseaux s'en vont, et leurs caravanes
Avec des bruits sourds passent dans les cieux !

En octobre, en effet, les forêts se dépouillent de leur parure, l'érable même, notre arbre favori, ne conserve pas son verdoyant feuillage. Plus d'ombre dans les bois dénudés ; plus de chansons au fond des bosquets enchanteurs ! Tous les chantres des bois nous ont abandonnés ; seul, le moineau, compagnon aussi fidèle qu'ennuyeux, continue à séjourner auprès de nous...

Mais trève à ces tristes pensées : ceci est trop pesant pour une chronique.

***

Monsieur P. G. Roy avait bien raison de dire dans son dernier article que du choc des idées jaillit la vérité !

Il y a deux mois environ, monsieur J. A. Chaussé, l'un des collaborateurs les plus actifs du *Monde Illustré* et de notre RECUEIL LITTÉRAIRE, proposait le mot *machinégraphe* pour correspondre à l'anglais *type-writer*. Depuis ce temps on a cherché à perfectionner la découverte, et les termes *mécanigraphe*, *clavigraphe* et *graphotype*, nouveaux ou renouvelés, sont entrés en lutte avec le mot de monsieur Chaussé. Celui-ci, pourtant, a fait faire un pas à notre langue : désormais, si l'on ignore la traduction de *type-writer*, on sera sans excuse.

Cependant, si, comme on l'a prétendu,

C'est un métier bien difficile
Que celui de faiseur de mots,

il est des innovations encore plus risquées : de ce nombre est celle des Sonnets en vingt vers qu'a voulu populariser le père du *machinégraphe*. Boileau, qui a dit :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme,

nous apprend aussi que le dieu inventeur de cette poésie

Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille,
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite, six vers, artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.

Donc, un sonnet de cinq quatrains ne réussira guère, — comme sonnet, s'entend, — quelque belle que puisse en être la poésie. Inventez d'autres mots si vous le voulez, monsieur Chaussé : on patronnera vos découvertes si elles sont heureuses ; mais quand vous voudrez écrire des sonnets, faites-les en quatorze vers, suivant l'usage antique et solennel.

***

J'ai sous les yeux, au moyen d'une ancienne chronique de monsieur Léon Ledieu, une liste des noms canadiens anglifiés en passant la frontière. En voici les exemples les plus frappants :

Laroche, Larocque est devenu Stone ; Labelle est changé en Pretty, Dupuis en Well, Paré en Ready, Roy en King, Durocher en Rock.

N'est-ce pas honteux ? Et encore, qui sait si beaucoup de nos Lebrun, de nos Legris, de nos Leblanc ou de nos Lesage ne sont pas allés grossir le nombre des Brown, des Gray, des White ou des Wise ?

Voilà où conduit le manque de patriotisme !

***

Une histoire de revenants : — c'est un titre qu'on va goûter, ou je n'y connais rien.

Dans la paroisse de Sainte-Anne de Stukeley, — le fait est tout récent : il est du mois dernier — un cultivateur, dont je tairai le nom, pour la bonne raison que je ne le sais pas, était, depuis quelque temps, l'objet d'une foule de mystifications · voitures enlevées, fruits arrachés de ses arbres et lancés dans sa maison, et le reste. Cela durait depuis assez longtemps, et les commères du village allaient jusqu'à donner à messire Satanas le principal rôle dans cette comédie. Fatigué, le mystifié perd enfin patience : — on se fâcherait à moins, — et se résout, coûte que coûte, à se débarrasser des prétendus lutins. Comme on le voit, notre homme avait du Guillaume Mona dans son tempérament. Un coin de son jardin lui sert de lieu d'embuscade ; une carabine à deux coups est l'arme meurtrière qui va le délivrer de ses importuns ennemis. Vers les onze heures du soir décisif, des bruits de pas se font entendre ; une forme noire grimpe dans l'un des pommiers du jardin : « Bon ! se dit notre chasseur, en voilà un qui ne se tirera pas de là comme il voudra ! » Aussitôt fait que dit : coup sur coup, deux balles partent en sifflant et vont percer le corps de l'impudent visiteur. L'ennemi est exterminé ; mais bientôt le vainqueur se sauve dans sa maison, comme un coupable que poursuit le remords. Le lendemain matin, notre héros retourne à son jardin pour contempler le corps du coupable qu'il a si bien puni... Que voit-il au pied de l'arbre fatal ? Un mannequin de bois, dont le corps est percé de deux balles !...

Vous pouvez vous imaginer l'état actuel du cultivateur qui n'a pas encore bu le calice jusqu'à la lie !

***

Pour terminer : —

On est à un examen, dans un pensionnat de jeunes filles.

La supérieure interroge une élève :

— Voyons, mademoiselle, dites-moi, s'il vous plaît, quel est l'animal qui aime le plus l'homme ?

— La femme, ma sœur ! répond sans hésiter la jeune fille !

Montréal, octobre 1890. LUDOVIC.

(Spécialement écrit pour *Le Recueil Littéraire*)

UN ANGE POUR LE CIEL

Enfant, à la main maternelle
La mort, hélas ! ravit ton corps ;
Et déjà ta jeune prunelle
Des cieux a contemplé les bords.
Ta tête encor frêle et débile
Est sous l'homicide faucille
Tombée ainsi que le roseau,
Quand du vent la cruelle haleine
Souffle véhément dans la plaine
En gonflant la face de l'eau.

Ainsi que la blanche fumée
Qui s'élève de l'encensoir ;
Ainsi que l'odeur embaumée
S'exhalant des champs vers le soir ;
Ainsi qu'une eau pure et limpide
Revenant sur sa couche humide
Vers le cours qui la vit s'enfuir,
Au ciel par soi-même emportée
Ton âme là-haut est montée
Pour louer Dieu, pour le bénir.

Parmi le nombreux chœur des anges
Chantant sans cesse en leur bonheur
Les sempiternelles louanges
De l'universel Créateur,
Tu contemples ton Dieu lui-même
Brillant dans sa splendeur suprême
Plus que l'aurore et le soleil,
Et les mains prêtes à répandre
Sur la terre les biens qu'engendre
Pour l'homme un amour sans pareil.

Mais si, dans ce séjour de gloire,
De ceux qui t'ont donné le jour,
Ange, tu gardes la mémoire,
Brûlé d'un filial amour,
Implore la sainte lumière
Afin que ton père et ta mère
Suivant le flambeau de la foi,
En l'obscur sentier de la vie
Marchent vers Dieu, qui les convie
A l'aller bénir avec toi.

Edmond.

Septembre, 1890.

CORRESPONDANCE

Monsieur le directeur,

Veuillez me donner l'hospitalité dans votre intéressante revue pour répondre à une correspondance qui a paru dans le dernier numéro du Recueil Littéraire.

Monsieur Des Chaussers (puisqu'il veut absolument l'être) ignore sans doute que sous son anonymat j'ai reconnu un ami, un joueur d'échecs et un confrère qui écrit de très intéressants articles dans le *Monde Illustré*, le Recueil Littéraire et dans le *Samedi*.

Chose curieuse, c'est que ce confrère signe ordinairement de son nom ce qu'il écrit en prose, mais quand il s'agit de poésies alors il signe : *Edouard Mirat, cordonnier.* Ce que je trouve encore plus surprenant, c'est de voir un *cordonnier* cherchant à déchausser (Des Chaussers) un ami qui ne puis faire autrement que d'être Chaussé, (c'est lui-même qui me l'apprend).

Intelligenti pauca...

Merci, monsieur le directeur, pour l'hospitalité dans votre revue, et je demeure

Chaussé (J. Alcide).

Montréal, le 2 octobre 1890.

BIBLIOGRAPHIE

La réception de Monseigneur le vicomte d'Argenson par toutes les nations du païs de Canada à son entrée au gouvernement de la Nouvelle-France. — Sous ce titre, notre excellent collaborateur, M. Pierre Georges Roy, vient de publier un charmant petit volume, renfermant la première pièce théâtrale composée au Canada et jouée le 28 juillet 1658 par les élèves du collège de Québec.

Nul doute que les *chercheurs* sauront gré à M. Roy d'avoir préservé ce petit drame de l'oubli. V. G.

JOURNAUX REÇUS

Nous accusons réception des *Mois*, publication publiée à Sceaux, France ; du *New-York-Canada*, publié a New-York ; du *Courrier de Duluth*, publié à Duluth ; de *L'Union*, publiée à Saint-Hyacinthe et de *L'Association*, publiée à Québec.

Nous parlerons de ces journaux dans notre prochain numéro.

PETIT COURRIER

G. D., Montréal : Ai reçu. Très bien. — Édouard G., Québec : Impossible à présent. Plus tard nous verrons. — B. L., Montréal : Ne pouvons accepter votre poésie. — P. G. R., Lévis : *Une âme en peine* au prochain no. — D. P., Paris : Remerciements.

NOTRE FEUILLETON. — Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'une très émouvante nouvelle : BRAVES GENS ! par J. B. Chatrian.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 29

« Mais ce que je ne comprenais pas et ne comprends pas encore aujourd'hui, c'est que quand tu me voyais si folle, tes yeux se mouillaient de larmes. J'avais bien peur que ce ne fut quelque chagrin que je te causais et tu étais trop bon pour me dire en quoi je t'affligeais. Je suis aujourd'hui bien plus raisonnable que je ne l'étais alors et j'ai bien hâte de te revoir pour te demander pardon.

« J'espère, mon bon grand papa, que tu prends toujours un bon soin de ta santé car si j'apprenais que tu es malade ou qu'il te fut arrivé quelque malheur, je crois que j'en mourrais.

« Je me propose quand je te reverrai de te gronder bien fort de ce que tu ne m'écris pas.

« Je suis à présent une grande fille. Les bonnes religieuses me disent qu'elles sont très contentes de mes succès. Elles ont pour moi toute espèce de bontés.

« La mère supérieure et l'assistante me font souvent venir dans leurs chambres. Elles m'embrassent, me chargent de bonbons, mais je ne sais pourquoi elles ont l'air triste elles aussi quand elles me parlent. Je n'ai pas besoin de rien demander, elles préviennent mes moindres désirs et me disent que c'est toi qui leur a donné l'argent pour y pourvoir.

« Je t'embrasse beaucoup pour te remercier de toutes tes prévenances et je vais m'appliquer bien fort pour finir mes études au plus vite et aller te rejoindre. Tu dois, toi aussi, t'ennuyer un peu de ta petite fille.

« Depuis huit jours nous prions pour deux criminels qui ont été pendus ce matin. Toutes les bonnes religieuses étaient tristes, nous aussi nous l'étions. C'est si terrible de penser que deux hommes vont être pendus, mais c'est plus affreux encore de songer qu'ils vont mourir sans s'être réconciliés avec Dieu. A dix heures trois quarts ce matin les glas des deux malheureux ont commencé à sonner. J'en frémis encore. Nous nous sommes rendues à la chapelle pour eux. Je n'ai pas osé demander s'il ont fait leur paix avec Dieu.

« Tu peux t'imaginer comme j'ai été contente de revoir mon ami Baptiste, aussi je l'ai embrassé bien fort.

« Grand'mère vient me voir toutes les semaines. Elle m'apporte de ces beaux petits ouvrages en broderie sur écorce comme elle sait en faire. Elle y joint de plus de jolies corbeilles remplies de toute espèce de fruits. J'aurais voulu que ma tante supérieure lui donna de l'argent, j'avais tant peur qu'elle souffrit de la faim ; mais elle m'a embrassée en me disant que tu lui en donnes plus qu'elle n'en a besoin. Je t'en aimerais encore plus fort pour cela si j'en étais capable.

« A présent je vais te dire un tout petit secret. Ce n'est pas moi qui t'écris, je ne suis pas assez savante, c'est une de mes compagnes qui le fais pour moi, mais c'est moi qui dicte.

« Mes bonnes tantes disent que dans quelques mois je pourrai écrire une lettre seule. Juges si je vais travailler.

« Je t'embrasse mille et mille fois,

« Ta petite fille,

20 septembre. « ADALA. »

La lecture de cette lettre me fit un plaisir ineffable que je me plus à savourer quelque temps. Il fallut pourtant me tirer de cette délicieuse rêverie et retourner dans ma cabane.

Mes amis étaient éveillés. Je me fis raconter les derniers jours des bandits dans les plus grandes minuties. Ils avaient été plus diaboliques encore dans leurs actions que le bon prêtre ne me l'avait dit.

Un jour un d'eux lui avait presque coupé un doigt avec ses dents pendant qu'il lui présentait à boire, comme il le lui avait demandé.

Un autre jour, Rodinus l'assommait presque avec ses menottes pendant qu'il avait le dos tourné.

Il n'y avait pas d'avanies, d'injures, de blasphèmes, d'obscénités de toutes sortes que ce saint prêtre n'eût entendus de leurs bouches et souffert avec une patience et une douceur angéliques.

Mais je tire le rideau sur ce hideux tableau pour revenir au plus vite à ma chère enfant.

XXIII. — VIE INTIME

Quoiqu'il m'en coûtât beaucoup d'être pour plusieurs années séparé d'Adala, il me fallait en faire le sacrifice. Aussi, autant par goût que par un besoin de distraction et de mouvement, je repris avec mes amis la vie de coureur des bois.

J'étais parfaitement tranquille au sujet de ma fille chérie, je savais qu'elle trouverait auprès de mes bonnes sœurs tout le bonheur possible. Pour lui éviter des chagrins que ma vue aurait pu lui causer, je résolus de ne l'aller voir que dans trois ans, mais je me proposai de lui écrire deux fois par année quoique je fusse convaincu qu'elle était incapable de m'oublier.

Nos préparatifs de départ ne furent pas longs et nous partîmes bien décidés à ne plus nous séparer et à partager à chaque retour au poste les profits de notre chasse.

Il est inutile de vous raconter cette vie de coureur des bois que tout le monde connaît. Qu'il me suffise de dire que nos chasses furent assez fructueuses et que je passai les cinq années qui suivirent dans un calme et une tranquillité d'esprit que je n'avais pas encore connus.

Le spectacle continuel de la nature dans toute sa beauté primitive, les courses dans les bois et la préparation de nos pelleteries faisaient le charme de nos journées. Puis, le soir arrivé, nous nous trouvions réunis autour d'un bon feu et les histoires et la gaîté intarissable du Normand et du Gascon, embellissaient nos soirées.

Les trois années que je m'étais condamné à passer sans embrasser Adala, étaient expirées, je résolus de me rendre à Québec. Grande fut la joie de mes sœurs et de la petite en me voyant.

L'enfant s'était admirablement développée, et avait considérablement grandie. Elle ne savait que faire pour me témoigner son bonheur. Elle

riait, pleurait, dansait, venait sauter sur mes genoux et m'embrassait. Combien j'étais heureux de tous ces témoignagnes d'amour. Non je ne les eus pas changé pour tous les trésors de la terre.

Je passai une semaine auprès d'elle, lui faisant visiter la ville et ses environs. Je jouissais du plaisir qu'elle éprouvait de voir tant de merveilles et de beautés qu'elle ne connaissait que par ouï-dire.

Il va sans dire que nous allâmes aussi chercher la grand'mère et l'installâmes auprès de nous pour qu'elle prit part à la joie commune.

Ces huit jours furent de courte durée. Si la voix de la raison n'eut cédé à celle de mon cœur, sans aucun doute, elle fut revenue avec moi. La vie de réclusion s'accordait peu avec le caractère d'Adala. Ce qu'il fallait à cette chère enfant c'était la vie libre et indépendante, indispensable au sang indien. Instinctivement aussi elle ressentait un entraînement véritable pour la vie demi sauvage. Mais il me fallut céder devant le devoir.

Après l'avoir pressée plusieurs fois dans mes bras, je me séparai d'elle. Je lui promis que dans deux ans je viendrais la chercher et qu'alors nous demeurerions ensemble jusqu'à la mort de l'un de nous. Aglaousse, de son côté, promit de venir nous rejoindre et de la visiter plus souvent encore d'ici à ce temps-là.

Je dis adieu à mes sœurs, leur recommandant de nouveau l'enfant. Ces recommandations étaient bien superflues.

Ce fut un grand sacrifice que je fis en m'éloignant d'elles, et aussi longtemps que je le pus, je me retournai, pour jeter un regard sur le toit qui recouvrait des êtres qui m'étaient plus chers que la vie.

Jamais de ma vie, je n'ai éprouvé autant d'ennui que pendant les premiers mois qui suivirent cette séparation.

Enfin je rejoignis les compagnons qui m'attendaient à un endroit désigné et nous reprîmes la vie active.

Pendant la courte visite que j'avais faite à Adala, je lui avais souvent parlé du campement que nous avions établi auprès du Lac à la Truite. Je lui avais décrit le paysage si beau et les jouissances qu'on y trouvait. L'enfant avait écouté ces détails avec des larmes de plaisir. Elle me fit promettre en la laissant d'y construire un logement et que ce serait là que désormais nous habiterions.

Ses désirs étaient pour moi des ordres impérieux, aussi vers la fin de la seconde année, nous construisîmes des cabanes que je ne changerais pas pour le plus somptueux des palais.

Enfin, depuis sept ans que nous y sommes installés, nous goûtons un bonheur presque sans nuages. Le seul chagrin qui soit venu assombrir notre ciel, a été la mort de mes deux sœurs qu'une épidémie a emportées successivement dans l'espace de deux mois. Chères saintes femmes, elles se sont éteintes comme elles ont vécu, dans la paix du Seigneur, après une carrière bien remplie d'années, mais encore plus de bonnes œuvres.

Vous ferai-je maintenant une description de la manière dont nous passons notre temps. Peut-être pourrait-elle vous intéresser.

Le chant des oiseaux nous éveille dès le matin et souvent à ce chant s'en joint un autre mille fois plus suave, plus agréable à mon oreille, c'est celui de mon Adala qui semble leur répondre. Elle a, pour ainsi

dire, apprivoisé ces chers petits enfants des bois, car elle charme tout ce qui l'entoure.

La culture des plantes, les broderies sur écorce, la couture et la lecture constituent ses occupations de la journée.

Rien de plus charmant que de la voir dans les beaux soirs d'été conduire son léger canot avec une adresse merveilleuse, sur les eaux tranquilles du lac. Puis quand tout est silencieux dans la nature, sa voix s'élève pure et argentine pour chanter un de ces cantiques si touchants par leur naïve beauté, et qui sont une prière, une invocation.

C'est alors que les échos des montagnes saisissent ces notes si fraîches, qu'ils les répètent et se les renvoient les uns aux autres comme s'ils voulaient se les graver profondément dans leur mémoire.

Parfois aussi je l'amène à des expéditions de chasse, mais ces jours-là, je suis presque toujours certain de faire buisson creux. « Il ne faut pas tirer sur ce pauvre lièvre qui ne nous fait aucun mal, dit-elle, n'abattez pas cette mère perdrix qui peut-être laisserait des enfants orphelins et personne alors pourvoirait à leur nourriture. »

Mais si un loup ou n'importe quel autre animal carnassier se présente, oh ! alors malheur à lui, car elle tire avec la plus grande précision. Elle aime beaucoup la légère carabine que je lui ai acheté et qui est du plus beau fini. Elle ne perd pas une occasion d'en faire admirer le mérite.

Lorsqu'elle se promène sur les bords du lac, elle est suivi d'une marmotte devenue l'hôte de sa maison et sa compagne inséparable. Plusieurs couvées de canards sauvages qu'elle a réussi à apprivoiser et qui viennent manger tour à tour dans sa main, en poussant des cris assourdissants, lui font cortège.

Rien de ses pas, de ses démarches, ni de ses actions, n'échappe aux regards ravis de sa grand'mère et des miens, nous en examinons tous les détails pour y trouver de nouveaux charmes, nous l'aimons tant.

Son caractère est quelque peu fantasque et aventureux, mais d'après mes recommandations elle ne s'éloigne jamais seule de la maison. Deux dogues énormes, qui sauraient la protéger dans le cas d'une mauvaise rencontre, sont des gardes les plus sûrs.

Le temps de chaque journée est ainsi réglé et les heures fuient avec une rapidité sans égale. Nous sommes loin de trouver le temps monotone et de vivre dans l'isolement. Chaque jour un chasseur ou un amateur de pêche vient nous demander un gîte. Nous avons aussi des nouvelles de tous côtés, car jamais ici le pain et l'hospitalité ne sont refusés.

Bien souvent il y a surcroit de vie et de gaîté dans l'habitation, c'est qu'alors Baptiste et ses deux inséparables compagnons sont venus nous visiter et se reposer de leurs fatigues.

Oh ! ce sont ces jours-là de vrais dîners de *Gamache* ou de *Sardanapale.* Tout ce que la forêt peut offrir de gibier à plumes ou à poil est mis à contribution. Quelle folle gaîté préside au repas, le Gascon et le Normand ont eu de quinze jours à un mois pour renouveler leur approvisionnement d'histoires incroyables et fantastiques. Adala rit aux larmes, la grand'mère et moi rions de la voir rire et à ce concert d'éclats de rire se joint comme basse, la grosse voix de Baptiste.

Des histoires on passe au chant, du chant à la danse, c'est Baptiste qui fait la musique. Ses poings jouent du tambour sur n'importe quel meuble, ses pieds marquent la mesure et les deux Français exécutent des cabrioles, des pas, des sauts impossibles tels qu'ils les ont vus faire, assurent-ils, dans tel ou tel pays où il n'ont pourtant jamais été, la petite de se tordre de rire et nous, ma foi, de l'imiter. Ces fêtes se prolongent de deux à trois jours.

Mais quand les froids d'hiver commencent à nous menacer, nous descendons au village pour laisser passer les mois les plus rigoureux.

La cabane reste alors sous les soins de la vieille Aglaousse qui s'obstine à ne pas vouloir nous suivre. Nous ne la laissons jamais seule, Baptiste et ses deux compagnons hivernent avec elle. J'ai soin avant de les laisser de pourvoir à tous leurs besoins. Nous leur faisons aussi de fréquentes visites dans le cours de l'hiver.

Nous allons habiter des appartements confortables auprès du hameau. Quelques bons voisins viennent fréquemment nous visiter. Dans la journée nous faisons des courses de traîneau et le soir le curé vient s'asseoir au coin du feu et nous réjouir par une intime et charmante causerie.

Telle est la vie que nous menons depuis sept années. Hélas ! elles ont été bien courtes comparées à celles du passé, mais aujourd'hui un nuage de tristesse vient troubler mon bonheur, c'est une inquiétude bien naturelle, car je sens d'un jour à l'autre le poids des ans qui s'appesantit sur moi.

J'éprouve aujourd'hui dans les marches les plus courtes, que mon pied qui gravissait lestement autrefois les pentes les plus rapides, ne se traîne plus que péniblement, même sur un terrain uni.

Ma pauvre Aglaousse elle aussi se fait vieille et je songe avec tristesse que quand tous les deux nous aurons quitté la terre, ce qui ne saurait tarder, qui donc prendra soin de ma chère petite fille ?

Je dissimule autant que je le puis les traces de ma décrépitude, mais Adala semble s'en être aperçue, elle m'entoure de plus de soins, de prévenances s'il est possible. Elle ne me laisse plus un seul instant, elle paraît inquiète. Elle me regardait l'autre jour avec un œil plein de tristesse, tout à coup une larme est venue glisser sur ses joues, elle s'est empressée de la faire disparaître et de me sourire. Je lui en ai demandé la cause. C'est une vilaine poussière, m'a-t-elle répondu !

Depuis trois jours, je n'ai pu sortir, je me sens faible, abattu. Je voudrais bien avoir Monsieur Fameux, mais Baptiste et ses compagnons n'y sont pas.

Les deux Français sont partis pour une longue excursion de chasse. Baptiste a pour ainsi dire abandonné la vie des bois. Il s'est mis à la culture et nous ne le voyons plus que rarement.

Mon Dieu, comment pourrai-je faire prévenir Monsieur Fameux de l'état précaire où je me trouve.

Je me suis ouvert à lui et lui ai dit que je comptais sur sa protection pour prendre soin d'Adala et de sa grand'mère quand je ne serai plus. Cette mission, il l'a acceptée, car il sait que je n'ai personne autre à qui m'adresser, mais il faudrait pourtant que je le visse avant de mourir.

Adala s'est bien offerte pour aller le chercher.

La vaillante enfant, je l'ai refusée. La distance est si grande et je

crains que cette course ne soit au-dessus de ses forces, cependant elle a si fortement insisté que j'ai cédé a ses instances, car je sens que mes heures sont comptées.

En partant elle est venue m'embrasser en pleurant. Ses larmes sont tombées sur meś joues et m'ont réchauffé le cœur.

Je profite de son absence pour écrire ces dernières lignes que ma main tracera :

« Que je te remercie, ma chère Adala, d'avoir égayé ma triste vieillesse par ton jeune et candide enjouement. Lorsque je remontais en esprit, le courant d'une vie tourmentée, je me sentais écrasé sous le poids des événements de mon existence, ta franche gaîté est venue m'arracher bien des fois l'amertume qui peut-être eût fini par s'emparer de moi.

« Tu as été dans la maison la lumière, la joie et la vie, car tu en étais l'âme bénie. Sois donc à jamais heureuse, Adala, pour tout le bonheur que tu m'as fait.

« Que ta vie soit aussi calme que la mienne a été tourmentée. Que le ciel t'accorde les trésors de jouissances que je n'ai pas connues. Enfin, sois heureuse autant que mon cœur le désire.

« Aimes toujours ta bonne grande maman et prends en bien soin. Tu sais combien elle s'est dévouée pour toi, mais je connais trop bien ton cœur, cette recommandation est superflue. Oui tu l'aimeras autant qu'elle t'a aimée.

« Penses aussi quelquefois à ton vieil ami Hélika, donnes lui un souvenir et quand ta voix se mêlera, le soir, à la prière des anges demandes miséricorde pour lui ! ! ! !

« Adieu, Adieu...

« HÉLIKA. »

Ici se terminait le manuscrit.

Monsieur d'Olbigny ajouta :— « C'est le même jour que nous fîmes rencontre de cette charmante enfant à la décharge du Lac. »

Monsieur d'Olbigny demeura pensif quelques instants. Aux dernières phrases du manuscrit sa voix nous avait paru profondément émue. Nous respectâmes sa rêverie. Du revers de sa main il essuya une larme, puis avec un doux sourire il nous dit · « si vous le voulez bien, Messieurs, nous allons déjeuner. »

Effectivement l'aurore paraissait, la nuit était passée sans que nous nous en fussions aperçus, tant ce récit nous avait intéressé. — « Et la jeune fille, demandâmes-nous tous ensemble, qu'est-elle devenue ? »

— « Son histoire est bien trop longue pour que j'entreprenne de vous la raconter aujourd'hui. Elle se rattache de plus à bien des souvenirs de ma vie qu'il me sèrait pénible de rappeler en ce moment.

Si cette narration vous a présenté quelqu'intérêt, je vous réserve l'autre partie pour l'occasion où j'aurai le plaisir de vous revoir. »

Permettez-moi, charmantes lectrices et lecteurs, de vous en dire autant.

Dr Ch. DE GUISE.

— FIN. —

TABLE DES MATIERES

du 2e volume — No 18 à 40 — 1er Novembre 1889 au 15 Octobre 1890

PIERRE GEORGES ROY

B. E. DE LA SABLONNIÈRE

ÉDOUARD DE SAINT-LUC

RÉMI TREMBLAY

G. VIAU ET D. CAILLÉ

VARIÉTÉS



